

Béranger, Pierre Jean de

Toutes les chansons de Béranger édition complète, illustrée de plus de 200 vignettes, lettres ornées ...

Paris 1843

P.o.gall. 229 ham

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10088415-1

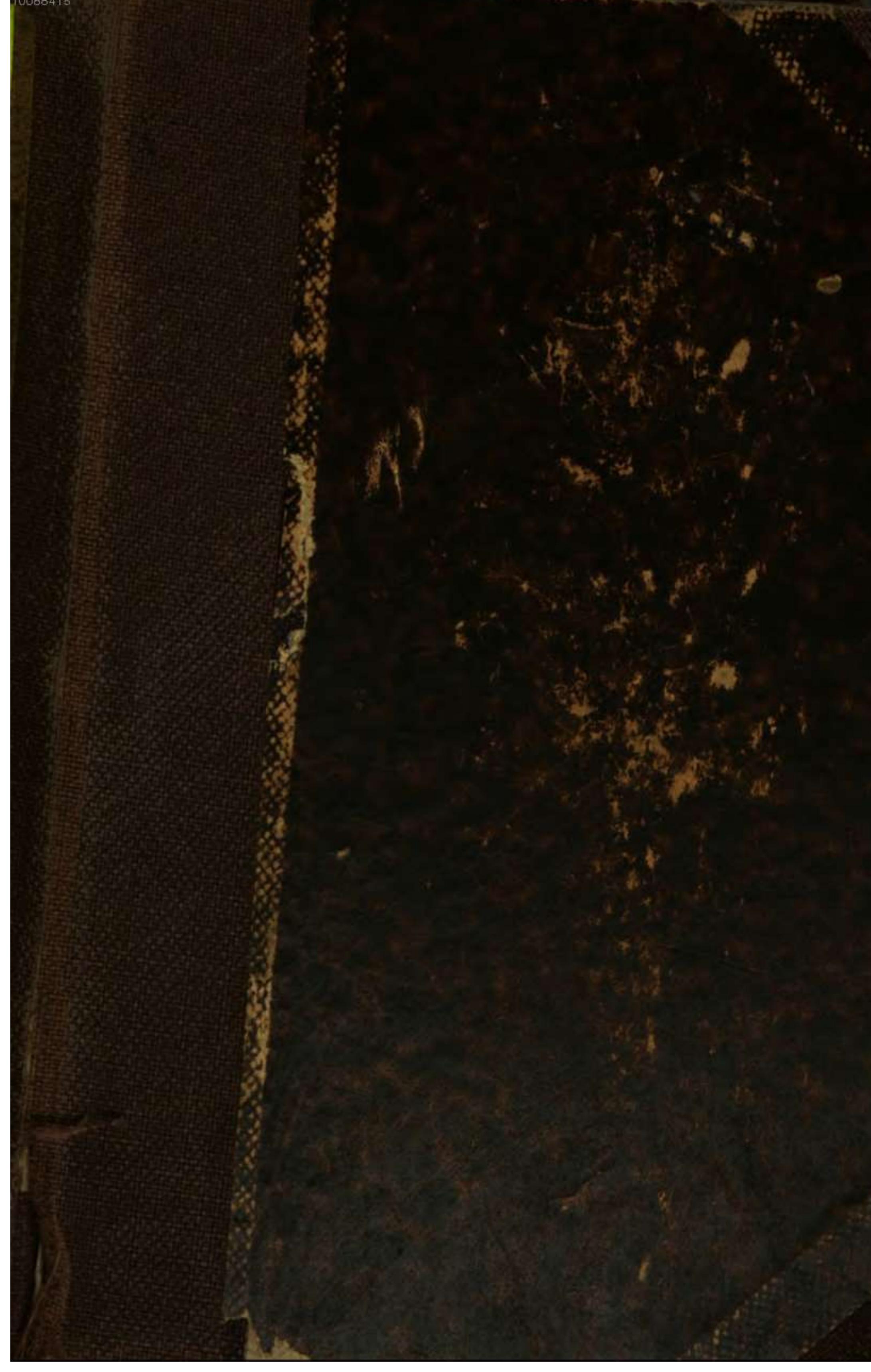
Copyright

Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Datensystemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.



10000415
P. O. gall.
229 ham
—
Béranger

10000415

CHANSONS
DE
BÉRANGER.

10000415

BRUX. — IMP. DE F. VERTENEUIL.





TOUTES
LES CHANSONS
DE
BÉRANGER,

EDITION COMPLÈTE ILLUSTRÉE DE PLUS
DE DEUX CENTS
VIGNETTES, LETTRES ORNÉES, ETC.

A PARIS.

—
1843.

RUSSELL & CO.

1850

CHANSONS.

LE ROI D'YVETOT.

(MAI 1813.)

AIR : Quand un tendron vient en ces lieux.



L'était un roi d'Yvetot,
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton,
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur son âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien

Qu'un chien.
Oh ! oh ! oh ! etc.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive ;
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même à table , et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh ! oh ! oh ! etc.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père ;
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an,
Au blanc.
Oh ! oh ! oh ! etc.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh ! oh ! oh ! etc.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince.
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant

Devant :

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Quel bon petit roi c'était là !

La, la.

LA BACCHANTE.

AIR : Fournissez un canal au ruisseau.



HER amant, je cède à tes désirs;
De champagne énivre Julie.
Inventons, s'il se peut, des plaisirs
Des amours épuisons la folie.
Verse-moi ce joyeux poison ;
Mais surtout bois à ta maîtresse:
Je rougirais de mon ivresse
Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards
Tout le feu dont mon sang bouillonne.

Sur ton lit, de mes cheveux épars,
Fleur à fleur vois tomber ma couronne.

Le cristal vient de se briser :
Dieu ! baise ma gorge brûlante,
Et taris l'écume enivrante
Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor ; mais pourquoi ces atours
Entre tes baisers et mes charmes ?

Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours,
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.

Presse en tes bras mes charmes nus...

Ah ! je sens redoubler mon être !

A l'ardeur qu'en moi tu fais naître
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour ;
 Mais, hélas ! tes baisers languissent.
 Ne bois plus, et garde à mon amour
 Ce nectar où tes feux s'amortissent.
 De mes désirs mal apaisés,
 Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
 J'aurai du moins pour les éteindre
 Le vin où je les ai puisés.

LE SÉNATEUR.

AIR : J'ons un curé patriote.



ON épouse fait ma gloire :
 Rose a de si jolis yeux !
 Je lui dois, l'on peut m'en croire,
 Un ami bien précieux.
 Le jour où j'obtins sa foi,
 Un sénateur vint chez moi !
 Quel honneur !
 Quel bonheur !
 Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :
 C'est un homme sans égal.
 L'autre hiver, chez un ministre,
 Il mena ma femme au bal.
 S'il me trouve en son chemin ,
 Il me frappe dans la main.
 Quel honneur ! etc.

Près de Rose il n'est point fade,
 Et n'a rien d'un freluquet.
 Lorsque ma femme est malade,
 Il fait mon cent de piquet.

Il m'embrasse au jour de l'an;
Il me fête à la Saint-Jean.
Quel honneur! etc.

Chez moi qu'un temps effroyable
Me retienne après dîner,
Il me dit d'un air aimable:
« Allez donc vous promener :
» Mon cher, ne vous gênez pas,
» Mon équipage est là-bas. »
Quel honneur! etc.

Certain soir, à sa campagne
Il nous mena, par hasard.
Il m'enivra de champagne,
Et Rose fit lit à part.
Mais de la maison, ma foi,
Le plus beau lit fut pour moi.
Quel honneur! etc.

A l'enfant que Dieu m'envoie
Pour parrain je l'ai donné.
C'est presque en pleurant de joie
Qu'il baise le nouveau-né :
Et mon fils, dès ce moment,
Est mis sur son testament.
Quel honneur! etc.

A table il aime qu'on rie;
Mais parfois j'y suis trop vert.
J'ai poussé la raillerie
Jusqu'à lui dire au dessert :
On croit, j'en suis convaincu,
Que vous me faites œœil
Quel honneur!
Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

L'ACADEMIE ET LE CAVEAU.

CHANSON DE RÉCEPTION AU CAVEAU MODERNE.

AIR : Tout le long de la rivière.



U Caveau je n'osais frapper ;
Des méchans m'avaient su tromper.
C'est presque un cercle académique,
Me disait maint esprit caustique.
Mais, que vois-je? de bons amis
Que rassemble un couvert bien mis!
Asseyez-vous, me dit la compagnie.
Non, non, cen'est point comme à l'Académie
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,
Courant pour disputer les voix
A des gens qu'appuirait le zèle
D'un grand seigneur ou d'une belle;
Mais, faisant moitié du chemin,
Vous m'accueillez le verre en main.
D'ici l'intrigue est à jamais bannie;
Non, non, etc.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,
Dans un discours superbe et long,
Dire : Quel honneur vous me faites!
Messieurs, vous êtes trop honnêtes;
Ou quelque chose d'aussi fort?
Mais, que je m'effrayais à tort!
On peut ici montrer moins de génie.
Non, non, etc.

Je croyais voir le président
Faire bâiller, en répondant
Que l'on vient de perdre un grand homme;
Que moi je le vaux, Dieu sait comme.
Mais ce président sans façon *
Ne pérore ici qu'en chanson :
Toujours trop tôt sa harangue est finie.
Non, non, etc.

Admis enfin, aurai-je alors,
Pour tout esprit, l'esprit de corps ?
Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,
Solidaire de la sottise :
Mais dans votre société,
L'esprit de corps, c'est la gaîté.
Cet esprit-là règne sans tyrannie.
Non, non, etc.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,
Ma chaise n'est point un fauteuil.
Que je vais chérir cet asile,
Où tant de fois le Vaudeville
A renouvelé ses grelots,
Et sur la porte écrit ces mots :
Joie, amitié, malice et bonhomie !
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

* Désaugiers.



BON VIN ET FILLETTE.



AIR : Ma tante Urlurette.

'AMOUR, l'Amitié, le vin,
Vont égayer ce festin ;
Nargue de toute étiquette !
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette !

L'Amour nous fait la leçon :
Partout ce dieu, sans façon,
Prend la nappe pour serviette.
Turlurette, etc.

Que dans l'or mangent les grands ,
Il ne faut à deux amans
Qu'un seul verre, qu'une assiette.
Turlurette, etc.

Sur un trône est-on heureux ?
On ne peut s'y placer deux :
Mais vive table et couchette !
Turlurette, etc.

Si Pauvreté, qui nous suit ,
A des trous à son habit,
De fleurs ornons sa toilette.
Turlurette, etc.

Mais que dis-je? Ah! dans ce cas ,
Mettions plutôt habit bas :
Lise en paraîtra mieux faite!
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette !

ROGER BONTEMPS.

AIR : Ronde du camp de Grandpré.



UX gens atrabilaires
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontens ;
Eh gai ! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père,
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours :
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans ;
Eh gai ! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans ;
Eh gai ! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville
Montrer de petits jeux ;
Être un faiseur habile
De contes graveleux ;

Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantans ;
Eh gai ! c'est la science
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite,
Sabler ceux du canton ;
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton ;
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instans ;
Eh gai ! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,
Mon père, à ta bonté ;
De ma philosophie
Pardonne la gaîté ;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps :
Eh gai ! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux ;
Vous dont le char dévie
Après un cours heureux ;
Vous, qui perdrez peut-être
Des titres éclatans,
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.



LA GAUDRIOLE.

AIR : La bonne aventure.

S

'e points

De ma grand'mère, a... t,
Tartufes, je tiens le goût
De la gaudriole,
O gué,
De la gaudriole.

Elle amusait, à dix ans,
Son maître d'école.

Des cordeliers gros plaisans
Elle fut l'idole.

Au prêtre qui l'exhortait,
En mourant elle contait
Une gaudriole,
O gué ,
Une gaudriole.

C'était la régence alors ,
Et, sans hyperbole ,
Grâce aux plus drôles de corps ,
La France était folle.
Tous les hommes plaisantaient ,
Et les femmes se prêtaient
A la gaudriole ,
O gué ,
A la gaudriole .

On ne rit guère aujourd'hui ;
Est-on moins frivole ?
Trop de gloire nous a nui ;
Le plaisir s'envole.
Mais au Français attristé
Qui peut rendre la gaîté ?
C'est la gaudriole ,
O gué ,
C'est la gaudriole .

Prudes, qui ne criez plus
Lorsqu'on vous viole ,
Pourquoi prendre un air confus
A chaque parole ?
Passez les mots aux rieurs :
Les plus gros sont les meilleurs
Pour la gaudriole ,
O gué ,
Pour la gaudriole .

PARNY.

Musique de M. B. Wilhem.



E disais aux fils d'Épicure :
« Réveillez par vos joyeux chants
» Parny, qui sait de la nature
» Célébrer les plus doux penchans. »
Mais les chants que la joie inspire
Font place aux regrets superflus ;
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

Je disais aux Grâces émues :
« Il vous doit sa célébrité ;
» Montrez-vous à lui demi-nues :
» Qu'il peigne encor la volupté. »
Mais chacune d'elles soupire
Auprès des Plaisirs éperdus.
Parny n'est plus ! etc.

Je disais aux dieux du bel âge :
« Amours, rendez à ses vieux ans
» Les fleurs qu'aux pieds d'une volage
» Il prodigua dans son printemps. »
Mais en pleurant je les vois lire
Des vers qu'ils ont cent fois relus.
Parny n'est plus ! etc.

Je disais aux muses plaintives :
« Oubliez vos malheurs récents *.
» Pour charmer l'écho de nos rives

* Allusion à la mort de Lebrun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, de Grétry, etc.

» Il vous suffit de ses accens. »
 Mais du poétique délire
 Elles brisent les attributs.
 Parny n'est plus ! etc.

Il n'est plus ! Ah ! puisse l'envie
 S'interdire un dernier effort * !
 • Immortel, il quitte la vie ;
 Pour lui tous les dieux sont d'accord.
 Que la haine, prête à maudire,
 Pardonne aux aimables vertus.
 Parny n'est plus !
 Il vient d'expirer sur sa lyre :
 Parny n'est plus !

MA GRAND'MÈRE.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse.

A grand'mère, un soir à sa fête,
 De vin pur ayant bu deux doigts
 Nous disait en branlant la tête :
 Qued'amoureux j'eus autrefois
 Combien je regrette
 Mon bras si dodu , }
 Ma jambe bien faite, } bis.
 Et le temps perdu !

Quoi ! maman, vous n'étiez pas sage !
 — Non, vraiment ; et de mes appas
 Seule, à quinze ans, j'appris l'usage ,
 Car la nuit je ne dormais pas.
 Combien je regrette, etc.

* Autre allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de la Guerre des Dieux.

Maman, vous aviez le cœur tendre?

— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans
Lindor ne se fit pas attendre
Et qu'il n'attendit pas long-temps.

Combien je regrette, etc.

Maman, Lindor savait donc plaire?

— Oui, seul il me plut quatre mois:
Mais bientôt j'estimai Valère,
Et fis deux heureux à la fois.

Combien je regrette, etc.

Quoi ! maman ! deux amans ensemble !

— Oui, mais chacun d'eux me trompa.
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand-papa.

Combien je regrette, etc.

Maman, que lui dit la famille?

— Rien ; mais un mari plus sensé
Eût pu connaître à la coquille
Que l'œuf était déjà cassé.

Combien je regrette, etc.

Maman, lui fûtes-vous fidèle?

— Oh ! sur cela je me tais bien.
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
Mon confesseur n'en saura rien.

Combien je regrette, etc.

Bien tard, maman, vous fûtes veuve?

— Oui ; mais, grâces à ma gaité,
Si l'église n'était plus neuve,
Le saint n'en fut pas moins fêté.

Combien je regrette, etc.

Comme vous, maman, faut-il faire?

— Hé, mes petits enfans, pourquoi,

Quand j'ai fait comme ma grand'mère,
Ne feriez-vous pas comme moi?

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

LE PETIT HOMME GRIS.

AIR: Toto, caraho.

L est un petit homme
Tout habillé de gris,
Dans Paris ;
Joufflu comme une pomme ,
Qui, sans un sou comptant,
Vit content,
Et dit : Moi, je m'en...
Et dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris !

Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris.

A courir les fillettes ,
A boire sans compter ,
A chanter ,
Il s'est couvert de dettes ;
Mais, quant aux créanciers ,
Aux huissiers ,
Il dit : Moi, je m'en...
Il dit : Moi, je m'en...
Ma foi, etc.

Qu'il pleuve dans sa chambre ,
Qu'il s'y couche le soir
Sans y voir ;
Qu'il lui faille en décembre

Souffler, faute de bois,
Dans ses doigts,
Il dit : Moi, je m'en...
Il dit : Moi, je m'en...
Ma foi, etc.

Sa femme, assez gentille,
Fait payer ses atours.
Aux amours ;
Aussi plus elle brille,
Plus on le montre au doigt.
Il le voit,
Et dit : Moi, je m'en...
Et dit : Moi, je m'en...
Ma foi, etc.

Quand la goutte l'accable
Sur un lit délabré,
Le curé
De la mort et du diable
Parle à ce moribond,
Qui répond :
Ma foi, moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris !
Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

AIR :

DEUX saisons règlent toutes choses,
Pour qui sait vivre en s'amusant :
Au printemps nous devons des roses,
A l'automne un jus bienfaisant.
Les jours croissent, le cœur s'éveille ;
On fait le vin quand ils sont courts.

**Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!**

Mieux il vaudrait unir sans doute
Ces deux penchans faits pour charmer ;
Mais pour ma santé je redoute
De trop boire et de trop aimer.
Or la sagesse me conseille
De partager ainsi mes jours:
Au printemps, etc.

Au mois de mai, j'ai vu Rosette,
Et mon cœur a subi ses lois.
Que de caprices la coquette
M'a fait essuyer en six mois !
Pour lui rendre enfin la pareille,
J'appelle octobre à mon secours.
Au printemps, etc.

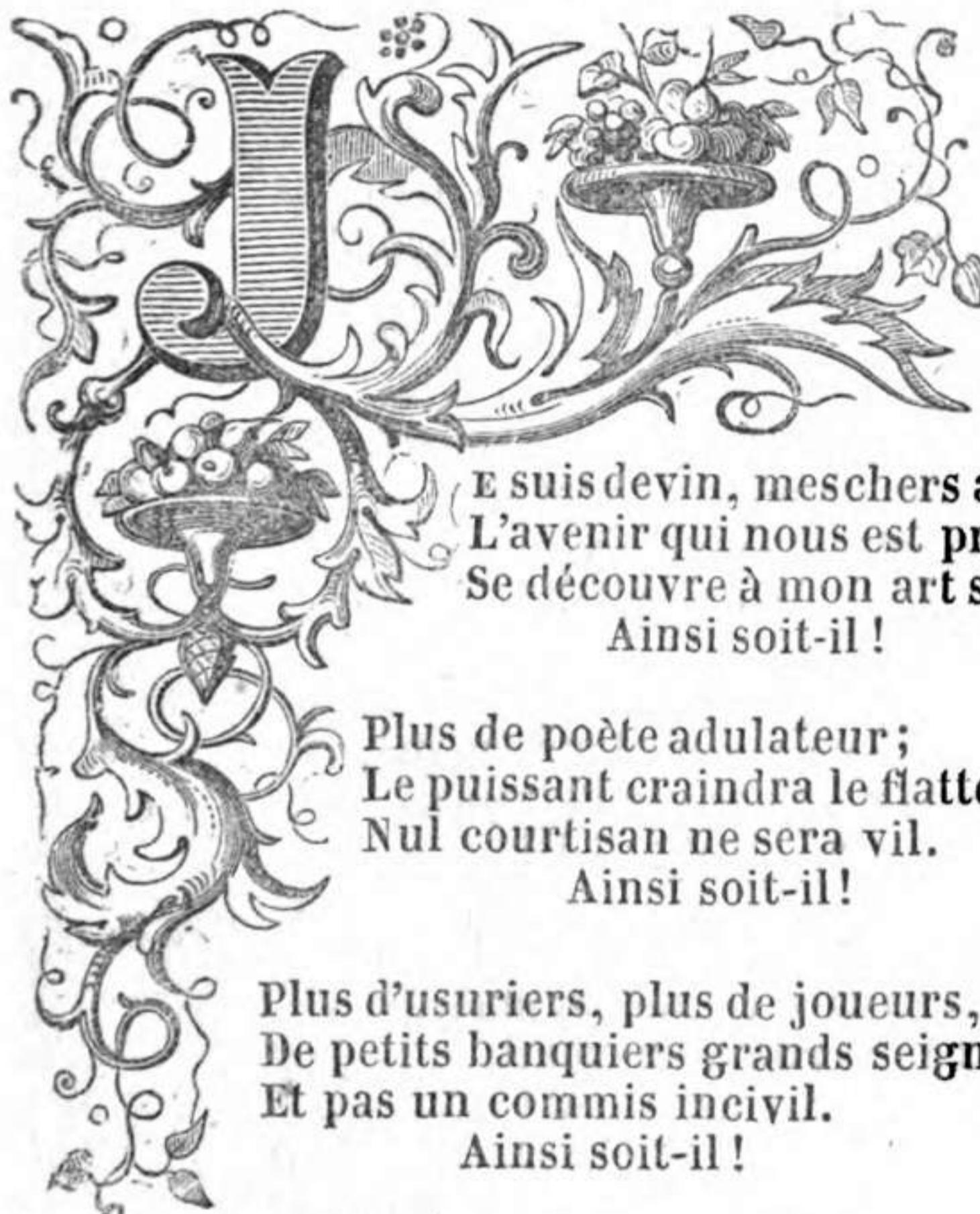
Je prends, quitte et reprends Adèle,
Sans façon comme sans regrets.
Au revoir, un jour, me dit-elle;
Elle revint long-temps après.
J'étais à chanter sous la treille :
Ah ! dis-je, l'année a son cours.
Au printemps, etc.

Mais il est une enchanteresse
Qui change à son gré mes plaisirs.
Du vin elle excite l'ivresse,
Et maîtrise jusqu'aux désirs.
Pour elle ce n'est pas merveille
De troubler l'ordre de mes jours,
Au printemps, avec la bouteille,
En automne, avec les amours.

AINSI SOIT-IL !

(1812.)

Air : Alleluia.



E suis devin, meschers amis;
L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.
Ainsi soit-il !

Plus de poète adulateur;
Le puissant craindra le flatteur ;
Nul courtisan ne sera vil.
Ainsi soit-il !

Plus d'usuriers, plus de joueurs,
De petits banquiers grands seigneurs,
Et pas un commis incivil.
Ainsi soit-il !

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le fil.
Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans,
A dix-huit, avec ses amans

N'exercera que son babil.
Ainsi soit-il.

Femme fuitira les vains atours;
Et son mari, pendant huit jours,
Pourra s'absenter sans péril.
Ainsi soit-il!

L'on montrera dans chaque écrit
Plus de génie et moins d'esprit,
Laissant tout jargon puéril.
Ainsi soit-il!

L'auteur aura plus de fierté,
L'acteur moins de fatuité;
Le critique sera civil.
Ainsi soit-il !

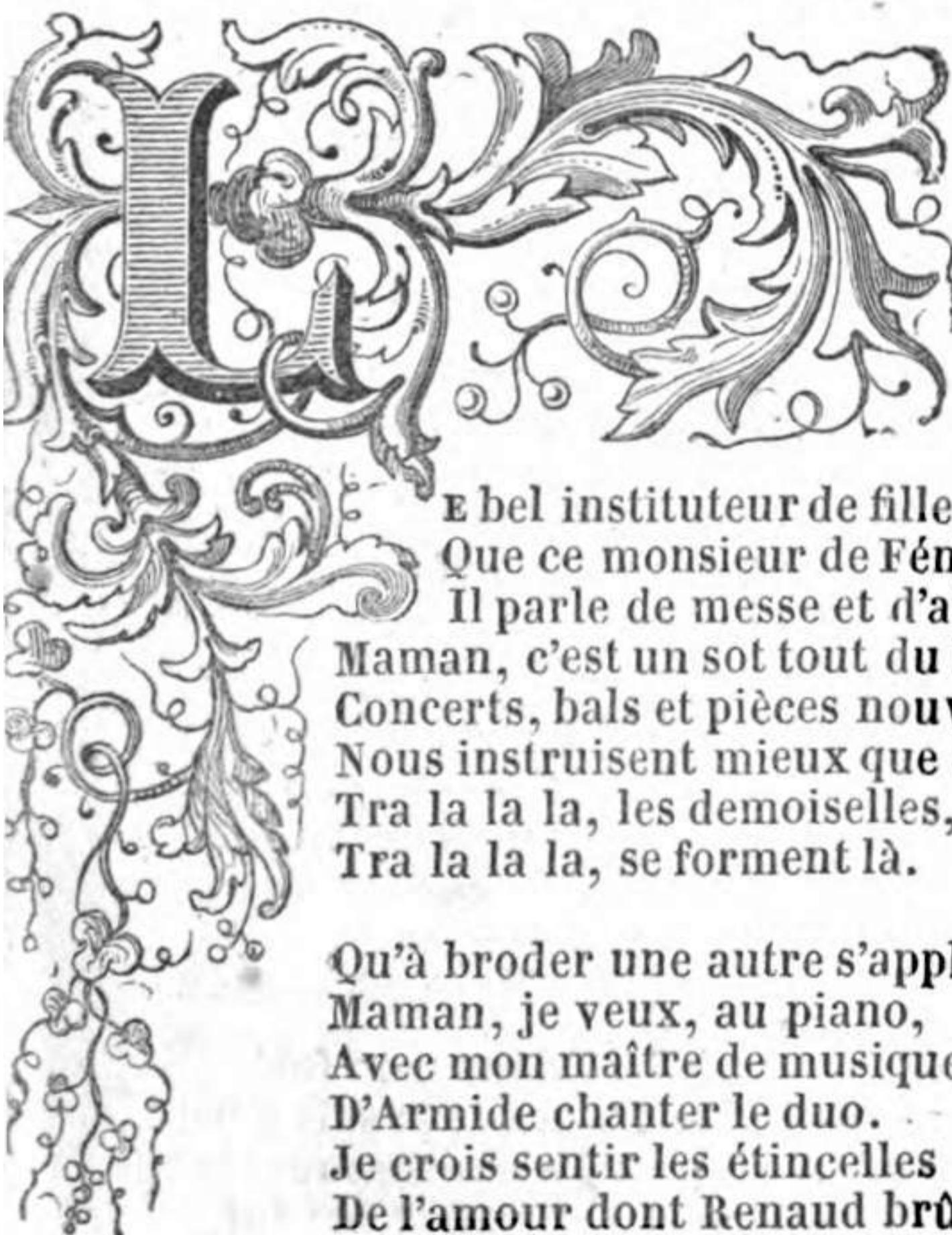
On rira des erreurs des grands,
On chançonnera leurs agens,
Sans voir arriver l'alguazil.
Ainsi soit-il!

En France enfin renaît le goût ;
La justice règne partout,
Et la vérité sort d'exil.
Ainsi soit-il !

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui met chaque chose en son lieu :
Celles-ci sont pour l'an trois mil.
Ainsi soit-il !

L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES.

AIR : Tra la la la, l'Amour est là.



E bel instituteur de filles
Que ce monsieur de Fénélon !
Il parle de messe et d'aiguilles :
Maman, c'est un sot tout du long.
Concerts, bals et pièces nouvelles
Nous instruisent mieux que cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'à broder une autre s'applique ;
Maman, je veux, au piano,
Avec mon maître de musique,
D'Armide chanter le duo.
Je crois sentir les étincelles
De l'amour dont Renaud brûla.
Tra la la la, etc.

Qu'une autre écrive la dépense :
Maman, pendant une heure ou deux,
Je veux que mon maître de danse
M'enseigne un pas voluptueux.
Ma robe rend mes pieds rebelles :

**Un peu plus haut relevons-la.
Tra la la la , etc.**

**Que sur mes sœurs une autre veille ;
Maman, je veux mettre au salon.
Déjà je dessine à merveille
Les contours de cet Apollon.
Grand Dieu, que ses formes sont belles !
Surtout les beaux *nus* que voilà !
Tra la la la, etc.**

**Maman, il faut qu'on me marie,
La coutume ainsi l'exigeant.
Je t'avoûrai, ma chère amie,
Que même le cas est urgent.
Le monde sait de mes nouvelles,
Mais on y rit de tout cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.**

LE MORT VIVANT.

RONDE DE TABLE.

AIR des Bossus.

**Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant
Gaîment m'assiége et derrière et devant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !**

**Un sot fait-il sonner son coffre-fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Volnais, Pomard, Beaune et Moulin-à-vent,
Fait-on sonner votre âge en vous servant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !**

**Des pauvres rois veut-on régler le sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
En fait de vin qu'on se montre savant,
Dût-on pousser le sujet trop avant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !**

**Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais sans esprit faut-il mettre en avant
De gais couplets qu'on répète en buvant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !**

**Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Que l'amitié réclame un cœur fervent,
Que dans la cave elle fonde un couvent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !**

**Monseigneur entre, et la liberté sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais que Thémire, à table nous trouvant,
Avec l'aï s'égaie en arrivant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !**

**Faut-il sans boire abandonner ce bord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
Leverre en main, quand j'implore un bon vent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !**

DEO GRATIAS D'UN ÉPICURIEN.

AIR : Tout le long de la rivière.

**Dans ce siècle d'impiété,
L'on rit du *Benedicite*.**

Faut-il qu'à peine il m'en souvienne !

Mais pour que l'appétit revienne,

Je dis mes *Grâces* lorsqu'enfin

Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim.

Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe :
Que vous êtes bon, mon Dieu, je vous rends grâce !
O mon Dieu, mon Dieu, je vous rends grâce !

Mon voisin, faible de cerveau,

Ne boit jamais son vin sans eau.

Rien qu'à voir mousser le Champagne,

Déjà la migraine le gagne ;

Tandis que, pur et coup sur coup,

Pour ma santé je bois beaucoup.

Vous savez seul comment tout cela passe ;
Que vous êtes bon, etc.

De soupçons jaloux assiégué,

Dorval n'a ni bu ni mangé.

Cet époux sans philosophie

Par bonheur de nous se défie,

Et tient sa femme, aux yeux si doux,

Sous triple porte à deux verrous.

Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.
Que vous êtes bon, etc.

Certain soir monsieur célébra

Une déesse d'Opéra :

Pour prix d'un grain d'encens profane,

Vite au régime on le condamne.

Sans accident, moi j'ai fêté

Huit danseuses de la Gaîté.

Pour un miracle on veut que cela passe.
Que vous êtes bon, etc.

Mais quel convive assis là-bas

N'ose rire et ne chante pas ?

Chut! me dit-on, c'est un vrai sage,
Qui dans les cours a fait naufrage.
Quoi! chez nous cet homme rêveur.
Des rois regrette la faveur!
Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe.
Que vous êtes bon, etc.

A table trouvant tout au mieux,
Je crois qu'un ordre exprès des cieux
Tient en haleine la sagesse,
Des fous ménage la faiblesse,
Et fait de leur vie un repas
Dont le dessert ne finit pas.

Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu, je vous rends grâce!
O mon Dieu, mon Dieu, je vous rends grâce!

LA MÈRE AVEUGLE.

AIR : Une fille est un oiseau.



OUT en filant votre lin,
Écoutez-moi bien, ma fille.
Déjà votre cœur sautille
Au nom du jeune Colin.
Craignez ce qu'il vous conseille.
Quoique aveugle, je surveille;
A tout je prête l'oreille,
Et vous soupirez tout bas.
Votre Colin n'est qu'un traître...
Mais vous ouvrez la fenêtre;
Lise, vous ne filez pas. (bis.)

Il fait chaud, me dites-vous;
Mais par la fenêtre ouverte,

A Colin, toujours alerte,
 Ne faites pas les yeux doux.
 Vous vous plaignez que je gronde :
 Hélas! je fus jeune et blonde :
 Je sais combien dans ce monde
 On peut faire de faux pas.
 L'amour trop souvent l'emporte...
 Mais quelqu'un est à la porte ;
 Lise, vous ne filez pas.

C'est le vent, me dites-vous,
 Qui fait crier la serrure ;
 Et mon vieux chien qui murmure
 Gagne à cela de bons coups.
 Oui, fiez-vous à mon âge :
 Colin deviendra volage ;
 Craignez, si vous n'êtes sage ,
 De pleurer sur vos appas...
 Grand Dieu ! que viens-je d'entendre ?
 C'est le bruit d'un baiser tendre ;
 Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous,
 C'est votre oiseau qui vous baise ;
 Dites-lui donc qu'il se taise ,
 Et redoute mon courroux.
 Ah ! d'une folle conduite
 Le déshonneur est la suite ;
 L'amant qui vous a séduite
 En rit même entre vos bras.
 Que la prudence vous sauve...
 Mais vous allez vers l'alcôve ;
 Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous,
 Quoi! me jouer de la sorte !

Colin est ici ; qu'il sorte,
Ou devienne votre époux.
En attendant qu'à l'église
Le séducteur vous conduise,
Filez, filez, filez, Lise,
Près de moi, sans faire un pas.
En vain votre lin s'embrouille :
Avec une autre quenouille,
Non, vous ne filerez pas.

CHARLES VII.

Musique de M. B. Wilhem.



Evais combattre, Agnès l'ordonne;
Adieu, repos; plaisirs, adieu !
J'aurai, pour venger ma couronne,
Des héros, l'amour et mon Dieu.
Anglais, que le nom de ma belle
Dans vos rangs porte la terreur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle;
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,
Français et roi, loin des dangers,
Je laissais la France captive
En proie au fer des étrangers.
Un mot, un seul mot de ma belle
A couvert mon front de rougeur.
J'oubliais, etc.

S'il faut mon sang pour la victoire,
Agnès tout mon sang coulera.
Mais non : pour l'amour et la gloire,
Victorieux, Charles vivra.
Je dois vaincre ; j'ai de ma belle

Et les chiffres et la couleur.
J'oubliais, etc.

Dunois, La Trémouille, Saintrailles,
O Français, quel jour enchanté,
Quand des lauriers de vingt batailles
Je couronnerai la beauté!
Français, nous devrons à ma belle,
Moi la gloire et vous le bonheur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

LA BONNE FILLE,

ou

LES MOEURS DU TEMPS.

(1812.)

AIR : Il est toujours le même.

JE sais fort bien que sur moi l'on babille ;
Que, soi-disant,
J'ai le ton trop plaisant ;
Mais cet air amusant
Sied si bien à Camille !
Philosophe par goût,
Et toujours et de tout
Je ris, je ris, tant je suis bonne fille !

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,
A mon début,
Craignant quelque rebut,
Je me livre en tribut
Au censeur Mascarille,
Et ce cuistre insolent
Dénigre mon talent ;
moi j'en ris, tant je suis bonne fille !

Un sénateur, qui toujours apostille,

Dit : Je voudrais

Servir tes intérêts.

Lors j'essaie à grands frais
D'échauffer le vieux drille.

Quoi qu'il fît espérer,
Je n'en pus rien tirer;

Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille !

Un chambellan, qui de clinquant pétille,

Après qu'un jour

Il m'eut fait voir la cour,

Enrichit mon amour

De ce jonc qui scintille.

J'en fais voir le chaton :

C'est du faux, me dit-on...

Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel-esprit, beau de l'esprit qu'il pille,

Grâce à moi, fut

Nommé de l'Institut.

Quand des voix qu'il me dut

Vient l'éclat dont il brille,

Avec moi que de fois

Il a manqué de voix !

Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille !

Un lycéen, qui sort de sa coquille,

Tout triomphant ,

Dans ses bras m'étouffant,

De me faire un enfant

Me proteste qu'il grille ;

Et le petit morveux,

Au lieu d'un, m'en fait deux ;

Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille!

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille ;
 Soupe avec nous ;
 Que nous fassions les fous.
 J'étais seule pour tous :
 L'un d'eux me déshabille ;
 Puis le vin met dedans
 Nos petits intendans :
 Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille !

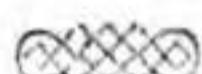
Telle est ma vie; et sur mainte vétille
 J'aurais ici
 Pu glisser, Dieu merci ;
 Dans ses jupons aussi
 Je sais qu'on s'entortille ;
 Mais les restrictions,
 Mais les précautions...
 Moi je m'en ris, tant je suis bonne fille !

PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN.

COUPLET ÉCRIT AUX CATACOMBES, LE JOUR OU S'Y
 RENDIRENT LES MEMBRES DU CAVEAU.

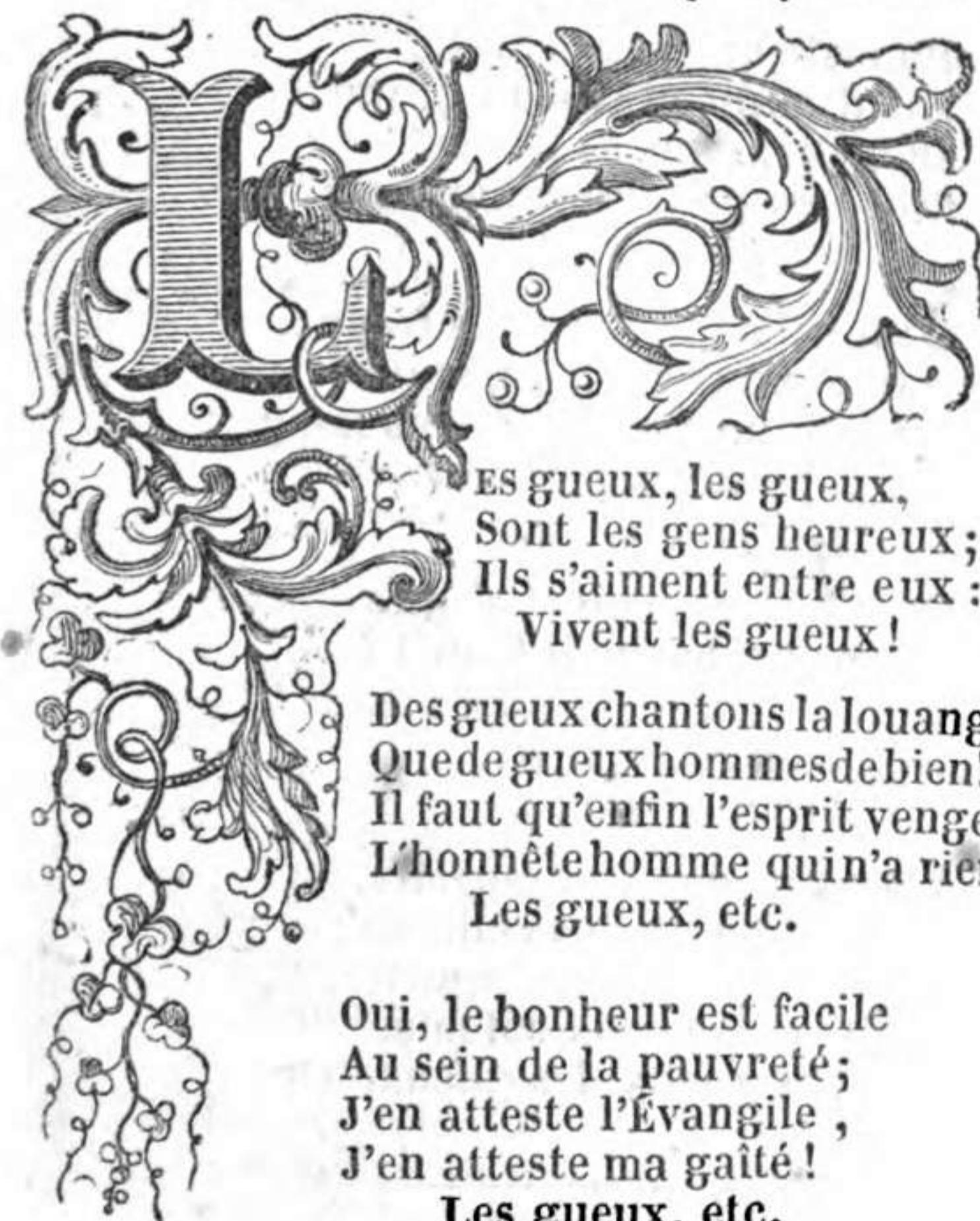
AIR : Ce magistrat irréprochable.

Du champ que ton pouvoir féconde
 Vois la mort trancher les épis :
 Amour, réparateur du monde,
 Réveille les cœurs assoupis.
 A l'horreur qui nous environne
 Oppose le besoin d'aimer ;
 Et si la mort toujours moissonne,
 Ne te lasse pas de semer.



LES GUEUX.

AIR : Première ronde du Départ pour Saint-Malo.



ES gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux :
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange :
Quede gueux hommes de bien!
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.
Les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté ;
J'en atteste l'Évangile ,
J'en atteste ma gaité !
Les gueux, etc.

Au Parnasse, la misère
Long-temps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère?
Une besace, un bâton.
Les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse ,
Croyez que plus d'un héros ,

Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.
Les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe,
Sur la paille on peut dormir.
Les gueux, etc.

Quel dieu se plaît et s'agit
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.
Les gueux, etc.

L'Amitié, que l'on regrette,
N'a point quitté nos climats ;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.
Les gueux, les gueux, etc.

MES CHEVEUX.

AIR du Vaudeville de Décence.

MES bons amis, que je vous prêche à table ,
Moi, l'apôtre de la gaîté.
Opposez tous au destin peu traitable
Le repos et la liberté ;
A la grandeur, à la richesse,
Préférez des loisirs heureux :

C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie
Passer quelques instans sereins?
Buvez un peu : c'est dans le vin qu'on noie
L'ennui, l'humeur et les chagrins.
A longs flots puisez l'allégresse
Dans ces flacons d'un vin mousseux :
C'est mon avis, etc.

Mes bons amis, et bien boire et bien rire
N'est rien encor sans les amours :
Que la beauté vous charme et vous attire ;
Dans ses bras coulez tous vos jours.
Gloire, trésors, santé, jeunesse,
Sacrifiez tout à ses vœux :
C'est mon avis, etc.

Mes bons amis, du sort et de l'envie
On brave ainsi les traits cuisans.
En peu de jours usant toute la vie,
On en retranche les vieux ans.
Achetez la plus douce ivresse
Au prix d'un âge malheureux :
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

LE COIN DE L'AMITIÉ.

COUPLETS CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE À UNE
JEUNE MARIÉE, SON AMIE.

AIR du vaudeville de la Partie Carrée.

L'AMOUR, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie ,
Aux quatre coins se disputent nos jours :

L'Amitié vient compléter la partie;
Mais qu'on lui fait de mauvais tours!
Lorsqu'aux plaisirs l'âme se livre entière,
Notre raison ne brille qu'à moitié,
Et la Folie attaque la première
Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,
Qui de tromper éprouve le besoin.
En tricherie on le dit passé maître :
Pauvre Amitié, gare à ton coin !
Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,
A tout soumettre aspire sans pitié:
Vous cédez tout : il veut avoir encore
Le coin de l'Amitié!

L'Hymen arrive ; oh ! combien on le fête !
L'Amitié seule apprête ses atours.
Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête,
Il nous renferme pour toujours.
Ce dieu chez lui calculant à toute heure,
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,
Et trop souvent lui donne pour demeure
Le coin de l'Amitié !

Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,
Ni l'Intérêt, ni les folles Erreurs ;
Mais aujourd'hui, que l'Hymen et son frère
Inspirent de crainte à nos cœurs !
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,
Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié ;
Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent
Du coin de l'Amitié !

MADAME GRÉGOIRE.

AIR : C'est le gros Thomas.



'ÉTAIT de mon temps
Que brillait madame Grégoire.
J'allais, à vingt ans,
Dans son cabaret rire et boire;
Elle attirait les gens
Par des airs engageans.
Plus d'un brun à large poitrine
Avait là crédit sur sa mine.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

D'un certain époux
Bien qu'elle pleurât la mémoire,
Personne de nous
N'avait connu défunt Grégoire ;
Mais à le remplacer
Qui n'eût voulu penser ?
Heureux l'écot où la commère
Apportait sa pinte et son verre !
Ah ! comme on entrait, etc.

Je crois voir encor
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,
Et sous sa croix d'or
L'ampleur de ses pudiques charmes.
Sur tous ses agrémens
Consultez ses amans :
Au comptoir la sensible brune
Leur rendait deux pièces pour une.
Ah ! comme on entrait, etc.

Des buveurs grivois
Les femmes lui cherchaient querelle.
Que j'ai vu de fois
Des galans se battre pour elle !
La garde et les amours
Se chamaillant toujours,
Elle, en femme des plus capables,
Dans son lit cachait les coupables.
Ah ! comme on entrait, etc.

Quand ce fut mon tour
D'être en tout le maître chez elle,
C'était chaque jour
Pour mes amis fête nouvelle.
Je ne suis point jaloux :
Nous nous arrangions tous.
L'hôtesse, poussant à la vente,
Nous livrait jusqu'à la servante.
Ah ! comme on entrait, etc.

Tout est bien changé !
N'ayant plus rien à mettre en perce,
Elle a pris congé
Et des plaisirs et du commerce.
Que je regrette, hélas !
Sa cave et ses appas ?
Long-temps encor chaque pratique
S'écrira devant sa boutique :
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !



L'AGE FUTUR,

OU CE QUE SERONT NOS ENFANS.

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.



E le dis sans blesser personne,
Notre âge n'est point l'âge d'or;
Mais nos fils, qu'on me le pardonne,
Vaudront bien moins que nous encor.
Pour peupler la machine ronde,
Qu'on est fou de mettre du sien!

Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes,
Nous savons chanter un repas;
Mais nos fils, pesans gastronomes,
Boiront et ne chanteront pas.
D'un sot à face rubiconde
Ils feront un épicurien.
Ah! pour un rien, etc.

Grâce aux beaux esprits de notre âge,
L'ennui nous gagne assez souvent ;
Mais deux instituts, je le gage,
Lutteront dans l'âge suivant.
De se recruter à la ronde
Tous deux trouveront le moyen.
Ah! pour un rien, etc.

Nous aimons bien un peu la guerre,
Mais sans redouter le repos.

Nos fils, ne se reposant guère,
Batailleront à tout propos :
Seul prix d'une ardeur furibonde,
Un laurier sera tout leur bien.
Ah! pour un rien, etc.

Nous sommes peu galans. sans doute ;
Mais nos fils, d'excès en excès,
Égarant l'Amour sur la route,
Ne lui parleront plus français ;
Ils traduiront, Dieu les confonde !
L'Art d'aimer en italien.
Ah! pour un rien, etc.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,
Chez nos descendants on aura
Pour grands hommes des journalistes,
Pour amusement l'Opéra ;
Pas une vierge pudibonde,
Pas même un aimable vaurien !
Ah! pour un rien, etc.

De fleurs, amis, ceignant nostètes,
Vainement nous formons des vœux
Pour que notre culte et nos fêtes
Soient en honneur chez nos neveux :
Ce chapitre que Momus fonde,
Chez eux manquera de doyen.

Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

LES GAULOIS ET LES FRANCS.

(JANVIER 1814.)

AIR : Gai! gai! marions-nous.



AI! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

D'Attila suivant la voix,
Le barbare
Qu'elle égare,
Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.
Gai! gai! etc.

Renonçant à ses marais,
Le Cosaque
Qui bivouaque,
Croit, sur la foi des Anglais,
Se loger dans nos palais.
Gai! gai! etc.

Le Russe, toujours tremblant,
Sous la neige
Qui l'assiége,
Las de pain noir et de gland,
Veut manger notre pain blanc.
Gai! gai! etc.

Ces vins que nous amassons
Pour les boire
À la victoire,

Seraient bus par les Saxons!
Plus de vins, plus de chansons!
Gai! gai! etc.

Pour des Calmouks durs et laids
Nos filles
Sont trop gentilles,
Nos femmes ont trop d'attrait.
Ah! que leurs fils soient Français!
Gai! gai! etc.

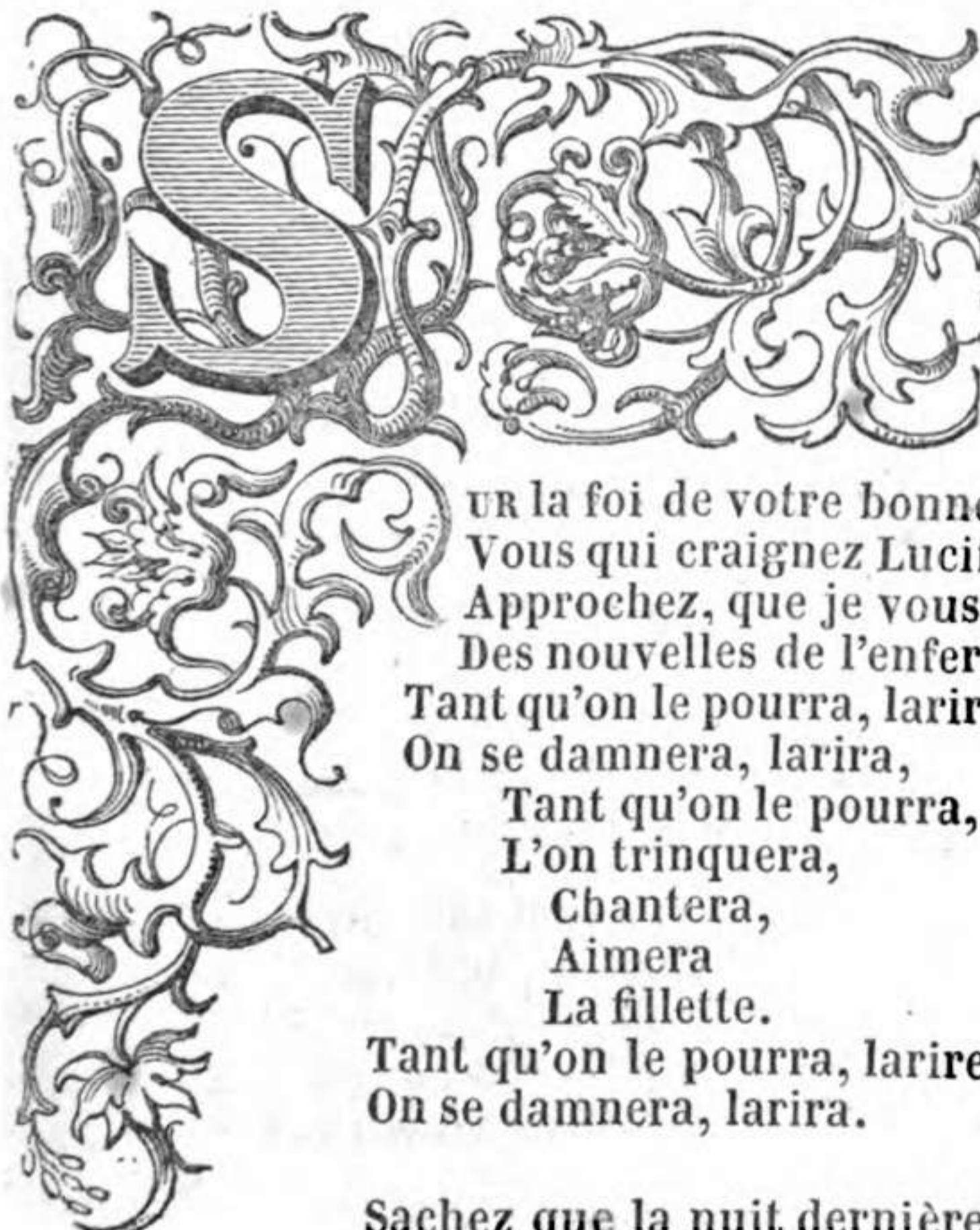
Quoi! ces monumens chéris,
Histoire
De notre gloire,
S'écrouleraient en débris!
Quoi! les Prussiens à Paris!
Gai! gai! etc.

Nobles Francs et bons Gaulois,
La paix si chère
A la terre,
Dans peu viendra sous vos toits
Vous payer de tant d'exploits.
Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!



LA DESCENTE AUX ENFERS.

AIR: Boira qui voudra , larurette ;
Paire qui pourra , larira.



UR la foi de votre bonne,
Vous qui craignez Lucifer,
Approchez, que je vous donne
Des nouvelles de l'enfer.

Tant qu'on le pourra, larurette,
On se damnera, larira,
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larurette,
On se damnera, larira.

Sachez que la nuit dernière ,
Sur un vieux balai rôti,
Avec certaine sorcière
Pour l'enfer je suis parti.
Tant qu'on le pourra, etc.

Ma sorcière est jeune et belle,
Et, dans ces lieux inconnus,

Diablotins, par ribambelle,
Viennent baisser ses pieds nus.
Tant qu'on le pourra, etc.

Quoi qu'en disent maints bélitres,
En entrant nous remarquons
Un amas d'écailles d'huîtres
Et des débris de flacons.
Tant qu'on le pourra, etc.

Là, ni chaudières ni flammes;
Et, si grands que soient leurs torts,
Aux enfers nos pauvres âmes
Reprennent un peu de corps.
Tant qu'on le pourra, etc.

Chez lui le diable est bon homme :
Aussi voyons-nous d'abord
Ixion faisant un somme
Près de Tantale ivre-mort.
Tant qu'on le pourra, etc.

Rien n'est moins épouvantable
Que l'aspect de ce démon :
Sa Majesté tenait table
Entre Epicure et Ninon.
Tant qu'on le pourra, etc.

Ses arrêts les plus sévères,
Qu'en mourant nous redoutons,
Sont rendus au bruit des verres
Et de huit cents mirlitons.
Tant qu'on le pourra, etc.

Aux buveurs à rouge trogue
Il dit : Trinquons à grands coups !

**Vous n'aimez que le bourgogne,
De champagne enivrez-vous.
Tant qu'on le pourra, etc.**

**A la prude qui se gène
Pour lorgner un jouvenceau,
Il dit : Avec Diogène,
Fais l'amour dans un tonneau.
Tant qu'on le pourra, etc.**

**Gens dont nous fuyons les traces,
Il vous dit : Plus retenus,
Laissez Cupidon aux Grâces ;
Contentez-vous de Vénus.
Tant qu'on le pourra, etc.**

**Il dit encor bien des choses
Qui charment les assistans ;
Puis à Ninon, sur des roses ,
Il ôte au moins soixante ans.
Tant qu'on le pourra, etc.**

**Alors ma sorcière éprouve
Un désir qui l'embellit,
Et soudain je me retrouve
Dans ses bras et sur mon lit.
Tant qu'on le pourra, etc.**

**Si, d'après ce qu'on rapporte,
On bâille au céleste lieu,
Que le diable nous emporte,
Et nous rendons grâce à Dieu.
Tant qu'on le pourra, lariette,
On se damnera, larira;
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,**

Chantera,
Aimera
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larurette,
On se damnera, larira.

VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE.

AIR : L'ombre s'évapore.



H ! vers une rive
Où sans peine on vive,
Qui m'aime me suive !
Voyageons gaîment.
Ivre de champagne,
Je bats la campagne,
Et vois de Cocagne
Le pays charmant.

Terre chérie,
Sois ma patrie :
Qu'ici je rie
Du sort inconstant.
Pour moi tout change :
Bonheur étrange !
Je bois et mange
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,
Et mon œil découvre
Les portes d'un Louvre
En tourte arrondi ;
J'y vois de gros gardes,
Cuirassés de bardes,
Portant hallebardes
De sucre candi.

Bon Dieu, que j'aime
Ce doux système!
Les canons même
De sucre sont faits.
Belles sculptures,
Riches peintures
En confitures
Ornent les buffets.

Pierrots et paillasses,
Beaux-esprits cocasses,
Charment sur les places
Le peuple ébahi,
Pour qui cent fontaines,
Au lieu d'eaux malsaines,
Versent, toujours pleines,
Le beaune et l'air.

Des gens enfournent,
D'autres défournent :
Aux broches tournent
Veau, bœuf et mouton.
Des lois de table
L'ordre équitable
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,
Et je m'assieds entre
Des grands dont le ventre
Se porte un défi ;
Je trouve en ce monde
Où la graisse abonde,
Vénus toute ronde
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre,
Propos de cuistre,
Air de ministre
N'y sont point permis.
La table est mise ,
La chère exquise :
Que l'on se grise,
Trinquons, mes amis !

Mais parlons d'affaires.
Beautés peu sévères,
Qu'au doux bruit des verres,
D'un dessert friand,
On chante et l'on dise
Quelque gaillardise
Qui nous scandalise
En nous égayant.

Quand le vin tape
L'époux qu'on drape,
Que sur la nappe
Il s'endort à point ;
De femme aimable
Mère intractable,
Ah ! sous la table
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie!
La face rougie,
La panse élargie,
Là, chacun est roi :
Et quand l'heure invite
A gagner son gîte,
L'on rentre bien vite
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes!
Que d'amourettes!
Jamais de dettes;
Point de nœuds constans.
Entre l'ivresse
Et la paresse,
Notre jeunesse
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,
Cocagne, on respire...
Mais qui vient détruire
Ce rêve enchanteur?
Amis, j'en ai honte,
C'est quelqu'un qui monte
Apporter le compte
Du restaurateur.

LA DOUBLE IVRESSE.

AIR : Que ne suis-je la fougère?



E reposais sous l'ombrage,
Quand Nœris vint m'éveiller :
Je crus voir sur son visage
Le feu du désir briller.
Sur son front Zéphire agite
La rose et le pampre vert :
Et de son sein qui palpite
Flotte le voile entr'ouvert.

Un enfant qui suit sa trace,
(Son frère, si je l'en crois,) Presse, pour remplir sa tasse,
Des raisins entre ses doigts.
Tandis qu'à mes yeux la belle
Chante et danse à ses chansons,

L'enfant, caché derrière elle,
Mêle au vin d'affreux poisons.

Nœris prend la tasse pleine,
Y goûte, et vient me l'offrir;
Ah ! dis-je, la ruse est vaine :
Je sais qu'on peut en mourir.
Tu le veux, enchanteresse :
Je bois, dussé-je en ce jour
Du vin expier l'ivresse
Par l'ivresse de l'amour!

Mon délire fut extrême :
Mais aussi qu'il dura peu !
Ce n'est plus Nœris que j'aime,
Et Nœris s'en fait un jeu.
De ses ardeurs infidèles
Ce qui reste, c'est qu'enfin,
Depuis, à l'amour des belles
J'ai mêlé le goût du vin.

LA MUSIQUE.

(1810.)

AIR : La farira dondaine, gai.

PURGEONS nos desserts
Des chansons à boire,
Vivent les grands airs
Du Conservatoire!

Bon !

La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Tout est réchauffé
Aux dîners d'Agathe :

Au lieu de café,
Vite une sonate!
Bon ! etc.

L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles ;
On y voit des sourds
Boucher leurs oreilles.
Bon ! etc.

Acteurs très-profonds,
Sujets de disputes,
Messieurs les bouffons,
Soufflez dans vos flûtes.
Bon ! etc.

Et vous, gens de l'art,
Pour que je jouisse,
Quand c'est du Mozart,
Que l'on m'avertisse.
Bon ! etc.

Nature n'est rien ;
Mais on recommande
Goût italien
Et grâce allemande.
Bon ! etc.

Si nous t'enterrons,
Bel art dramatique,
Pour toi nous dirons
La messe en musique.
Bon !

La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

BEAUCOUP D'AMOUR.

Musique de M. B. Wilhem.

MALGRÉ la voix de la sagesse,
Je voudrais amasser de l'or ;
Soudain aux pieds de ma maîtresse
J'irai déposer mon trésor.
Adèle, à ton moindre caprice
Je satisferais chaque jour.
Non, non, je n'ai point d'avarice,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle
Si des chants m'étaient inspirés ,
Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
A jamais seraient admirés.
Puissent ainsi dans la mémoire
Nos deux noms se graver un jour!
Je n'ai point l'amour de la gloire , etc.

Que la providence m'élève
Jusqu'au trône éclatant des rois,
Adèle embellira ce rêve;
Je lui céderai tous mes droits.
Pour être plus sûr de lui plaire,
Je voudrais me voir une cour,
D'ambition je n'en ai guère, etc.

Mais quel vain désir m'importe ?
Adèle comble tous mes vœux.
L'éclat, le renom, la fortune,
Moins que l'amour rendent heureux.
A mon bonheur je puis donc croire,
Et du sort braver le retour !
Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

L'AMI ROBIN.

AIR : A la Monaco.

Et tout Cythère

Sois le courtier :

On paira bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier !

Robin connaît toutes les belles,

Et jusqu'où leur prix peut aller.

Messieurs, qui voulez des pucelles,

C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère, etc.

Prodiguons l'or, et des maîtresses

De toutes parts vont nous venir :

Carsinous tenions aux comtesses,

Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère, etc.

J'ai connu Robin à l'école :

Ce n'était point un libertin ;

Mais il gagnait maintes pistoles

A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère, etc.

Quand de prendre femme il eut l'âge,

Il la prit belle exprès pour ça.

Par malheur, la sienne était sage ;

Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère, etc.

Que le neuf ou le vieux vous tente ,

Il sera votre fournisseur ;

Robin vend sa nièce et sa tante ;

Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère, etc.



**Si je lis bien dans son système,
Vers la cour il marche à grands pas.
Combien de gens qui déjà même
Devant Robin ont chapeau bas!**

**De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !**

FRÉTILLON.



AIR : Ma commère, quand je danse.

**RANCS amis des bonnes filles,
Vous connaissez Frétillon ;
Ses charmes aux plus gentilles
Ont fait baisser pavillon.**

**Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
N'a pourtant qu'un cotillon.**

**Deux fois elle eut équipage,
Dentelles et diamans,
Et, deux fois, mit tout en gage
Pour quelques fripons d'amans.**

**Ma Frétillon,
Cette fille
Qui frétille,
Reste avec un cotillon.**

**Point de dame qui la vaille :
Cet hiver, dans son taudis,
Couché presque sur la paille,
Mes sens étaient engourdis ;
Ma Frétillon,**

Cette fille
Qui frétille,
Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre?
Quoi! le peu qui lui restait,
Frétillon a pu le vendre
Pour un fat qui la battait!

Ma Frétillon,
Cette fille
Qui frétille,
A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,
Il lui faut tendre ses lacs,
A travers la toile usée,
Amour lorgne ses appas.

Ma Frétillon,
Cette fille
Qui frétille,
Est si bien sans cotillon!

Seigneurs, banquiers et notaires,
La feront encor briller;
Puis encor des mousquetaires
Viendront la déshabiller.

Ma Frétillon,
Cette fille
Qui frétille,
Mourra sans un cotillon.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

ALLONS, Babet, il est bientôt dix heures ;
Pour un goutteux c'est l'instant du repos.
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,
Jamais, je crois, je ne fus si dispos.

**A mon coucher ton aimable présence
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.**

**Petite bonne agaçante et jolie
D'un vieux garçon doit être le soutien.
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien.
Je veux, demain, bravant la médisance,
Au Cadran Bleu te régaler sans bruit.
Allons, Babet, etc.**

**N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais ;
Auprès de moi coule des jours paisibles ;
Que mille atours relèvent tes attractions.
L'Amour par eux m'a rendu sa puissance :
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit ?
Allons, Babet, etc.**

**A mes désirs, quoi ! Babet se refuse !
Mademoiselle, auriez-vous un amant ?
De mon neveu le jockey vous amuse ;
Mais, songez-y : je fais mon testament.
Docile enfin, livre sans résistance
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.
Allons, Babet, etc.**

**Ah ! tu te rends, tu cèdes à ma flamme !
Mais la nature, hélas ! trahit mon cœur.
Ne pleure point, va, tu seras ma femme,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que ta douce influence
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.**

UN TOUR DE MAROTTE.

CHANSON CHANTEE AUX SOUPERS DE MOMUS.

AIR : La marmotte a mal au pied.



UE Momus , dieu des bons couplets,
Soit l'ami d'Épicure.
Je veux porter ses chapelets
Pendus à ma ceinture.
Payant tribut
A l'attribut
De sa gaîté falotte,
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois
Oppose sa puissance ;
Momus en donne sur les doigts
Du grand que l'on encense.
Gaîment frappons
Sots et fripons
En casque, en mitre, en cotte.
De main en main, etc.

Qu'un fat soit l'aigle des salons ;
Qu'un docteur sente l'ambre ;

Qu'un valet change ses galons
Sans changer d'antichambre,
Paris, enclin
Au trait malin,
Grâce à nous, les ballotte,
De main en main, etc.

Mais de la marotte à sa cour
La beauté veut qu'on use ;
C'est un des hochets de l'Amour,
Et Vénus s'en amuse.
Son joyeux bruit
Souvent séduit
L'actrice et la dévote.
De main en main, etc.

Elle s'allie au tambourin
Du dieu de la vendange,
Quand, pour guérir le noir chagrin,
Coule un vin sans mélange.
Oui, ses grelots
Font à grands flots
Jaillir cet antidote.
De main en main, etc.

Point de convives paresseux,
Amis, car il me semble
Que l'amitié bénit tous ceux
Que la marotte assemblé,
Jeunes d'esprit,
Ensemble on rit,
Puis ensemble on radote.
De main en main, etc.

Au bruit des grelots, dans ce lieu,
Chantez donc votre messe.

L'assistant, le prêtre et le dieu
Inspirent l'allégresse.
D'un gai refrain
A ce lutrin,
Pour qu'on suive la note,
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

LE COMMENCEMENT DU VOYAGE.

CHANSON CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT NOUVEAU-NÉ.

AIR : Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

VOYEZ, amis, cette barque légère
Qui de la vie essaie encor les flots :
Elle contient gentille passagère ;
Ah ! soyons-en les premiers matelots.
Déjà les eaux l'enlèvent au rivage
Que doucement elle fuit pour toujours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles ;
Déjà l'Espoir prépare ses agrès,
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,
Une mer calme et des vents doux et frais,
Fuyez, fuyez, oiseau d'un noir présage :
Cette nacelle appartient aux Amours.
Nous qui voyons, etc.

Au mat propice attachant leurs guirlandes,
Oui, les Amours prennent part au travail.
Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes,
Et l'Amitié se place au gouvernail.

Bacchus lui-même anime l'équipage
Qui des plaisirs invoque le secours.
Nous qui voyons, etc.

Qui vient encor saluer la nacelle ?
C'est le Malheur bénissant la Vertu,
Et demandant que du bien fait par elle
Sur cet enfant le prix soit répandu.
A tant de vœux dont rétentit la plage,
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

MA DERNIÈRE CHANSON PEUT-ÊTRE.

(FIN DE JANVIER 1814.) *

AIR : Eh quoi ! vous sommeillez encore !

JE n'eus jamais d'indifférence
Pour la gloire du nom français.
L'étranger envahit la France,
Et je maudis tous ses succès.
Mais, bien que la douleur honore,
Que servira d'avoir gémi ?
Puisqu'ici nous rions encore,
Autant de pris sur l'ennemi !

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,
Moi, poltron, je ne tremble pas.
Heureux que Bacchus nous rassemble
Pour trinquer à ce gai repas !
Amis ! c'est le dieu que j'implore ;
Par lui mon cœur est affermi.
Buvons gaîment, buvons encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

Mes créanciers sont des corsaires
Contre moi toujours soulevés.
J'allais mettre ordre à mes affaires,
Quand j'appris ce que vous savez.
Gens que l'avarice dévore,
Pour votre or soudain j'ai frémi.
Prêtez-m'en donc, prêtez encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

Je possède jeune maîtresse,
Qui va courir bien des dangers.
Au fond, je crois que la traitresse
Désire un peu les étrangers.
Certains excès que l'on déplore
Ne l'épouvantent qu'à demi ;
Mais cette nuit me reste encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

Amis, s'il n'est plus d'espérance,
Jurons, au risque du trépas,
Que pour l'ennemi de la France
Nos voix ne résonneront pas.
Mais il ne faut point qu'on ignore
Qu'en chantant le cygne a fini.
Toujours Français, chantons encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

LES GOURMANDS.

A MESSIEURS. LES GASTRONOMES.

(1810.)

AIR: Tout le long de la rivière.

Gourmands, cessez de nous donner
La carte de votre dîner :

Tant de gens qui sont au régime
Ont droit de vous en faire un crime !
Et d'ailleurs, à chaque repas,
D'étouffer ne tremblez-vous pas ?

C'est une mort peu digne qu'on l'admirer.
Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

La bouche pleine, osez-vous bien
Chanter l'Amour, qui vit de rien ?
A l'aspect de vos barbes grasses,
D'effroi vous voyez fuir les Grâces ;
Ou, de truffes en vain gonflés,
Près de vos belles vous ronflez.

L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.
Ah ! pour étouffer, etc.

Vous n'exaltez, maîtres gloutons,
Que la gloire des marmitons :
Méprisant l'auteur humble et maigre
Qui mouille un pain bis de vin aigre.
Vous ne trouvez le laurier bon
Que pour la sauce et le jambon ;
Chez des Français, quel étrange délire !
Ah ! pour étouffer, etc.

Pour goûter à point chaque mets,
A table ne causez jamais ;
Chassez-en la plaisanterie :
Trop de gens, dans notre patrie,
De ses charmes étaient imbus :
Les bons mots ne sont qu'un abus.
Pourtant, messieurs, permettez-moi d'endire.
Ah ! pour étouffer, etc.

Français, dinons pour le dessert :
L'Amour y vient, Philis le sert ;

**Le bouchon part, l'esprit pétille ;
La Décence même y babille,
Et par la gaîté, qui prend feu,
Se laisse coudoyer un peu.**

**Chantons alors l'aï qui nous inspire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.**

ÉLOGE DES CHAPONS.



**AIR : Ah ! le bel oiseau, maman !
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons !**

**Exempts du tendre embarras
Qui maigrir l'espèce humaine,
Comme ils sont dodus et gras
Ces bons citoyens du Maine !
Pour ma part, etc.**

**Qui d'eux, troublé nuit et jour,
Fut jaloux jusqu'à la rage ?
Leur faut-il contre l'amour
Recourir au mariage ?
Pour ma part, etc.**

**Plusieurs pour la forme ont pris
Une compagne gentille :
J'en sais qui sont bons maris,
Qui même ont de la famille.
Pour ma part, etc.**

**Modérés dans leurs désirs,
Jamais ces gens, que j'estime,**

N'ont pour fruit de leurs plaisirs
Les remords ni le régime.
Pour ma part, etc.

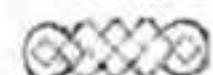
Or, messieurs, examinons
Notre sort auprès des belles :
Que de mal nous nous donnons
Pour tromper des infidèles!
Pour ma part, etc.

C'est mener un train d'enfer,
Quelque agrément qu'on y trouve.
D'ailleurs on n'est pas de fer,
Et Dieu sait comme on le prouve !
Pour ma part, etc.

En dépit d'un faux honneur,
Prenons donc un parti sage.
Faisons tous notre bonheur :
Allons, messieurs, du courage !
Pour ma part, etc.

Assez de monde concourt
A propager notre espèce.
Coupon, morbleu, coupons court
Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds ;
Bienheureux sont les chapons !

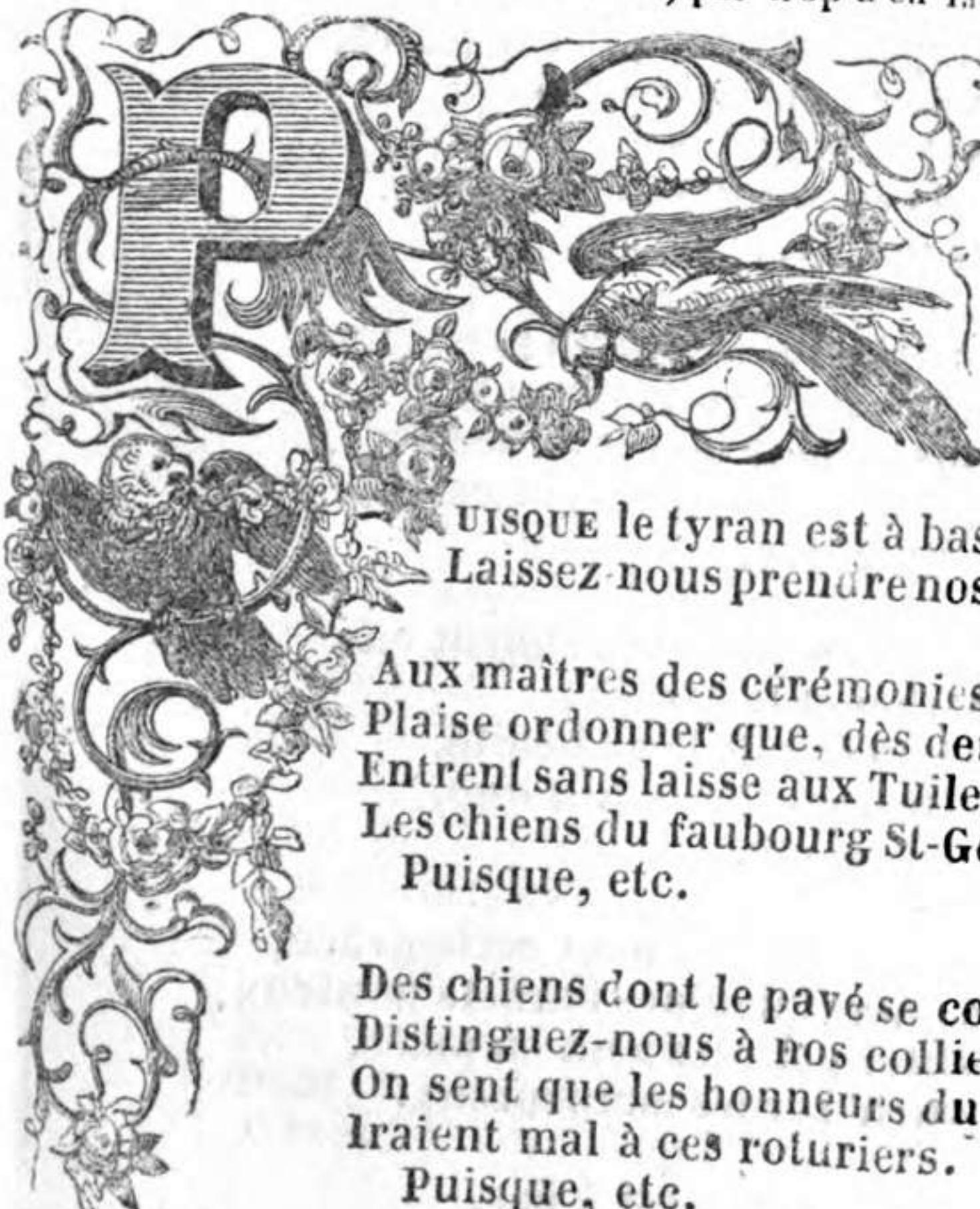


REQUÊTE

PRÉSENTÉE PAR LES CHIENS DE QUALITÉ, POUR OBTENIR QU'ON
LEUR RENDE L'ENTRÉE LIBRE AU JARDIN DES TUILERIES.

(JUIN 1814.)

AIR: Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.



UISQUE le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats^{b.}

Aux maîtres des cérémonies
Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuilleries
Les chiens du faubourg St-Germain.
Puisque, etc.

Des chiens dont le pavé se couvre,
Distinguez-nous à nos colliers :
On sent que les honneurs du Louvre
Iraient mal à ces roturiers.
Puisque, etc.

Quoique toujours, sous son empire,
L'usurpateur nous ait chassés,
Nous avons laissé, sans mot dire,
Aoyer tous les gens pressés.
Puisque, etc.

**Quand sur son règne on prend des notes,
Grâce pour quelques chiens félons !
Tel qui longtemps lécha ses bottes,
Lui mord aujourd'hui les talons,
Puisque, etc.**

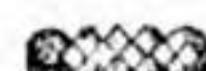
**En attrapant mieux que des puces,
On a vu carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes,
Couverts encor du sang français.
Puisque, etc.**

**Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,
L'Anglais dise avoir triomphé :
On nous rend le morceau de sucre,
Les chats reprennent leur café.
Puisque, etc.**

**Quand nos dames reprennent vite
Les barbes et le caraco,
Quand on fait de l'eau bénite,
Remettez-nous *in statu quo*,
Puisque, etc.**

**Nous promettons, pour cette grâce,
Tous, hors quelques barbets honteux,
De sauter pour les gens en place,
De courir sur les malheureux.**

**Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.**



LE BON FRANÇAIS.

CHANSON CHANTEE DEVANT DES AIDES-DE-CAMP DE
L'EMPEREUR ALEXANDRE.

(MAI 1814.)

AIR: J'ons un curé patriote.



'AIME qu'un Russe soit Russe
Et qu'un Anglais soit Anglais.
Si l'on est Prussien en Prusse,
En France soyons Français.
Lorsqu'ici nos cœurs émus
Comptent des Français de plus*
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Charles-Quint portait envie
A ce roi plein de valeur**,
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu fors l'honneur!
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla.
Mes amis, etc.

Louis, dit-on, fut sensible***
Aux malheurs de ces guerriers
Dont l'hiver le plus terrible
A seul flétri les lauriers.

* Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : « Il n'y a rien de change en France ; il n'y a qu'un Français de plus. »

** François Ier.

*** Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

Près des lis qu'ils soutiendront,
Ces lauriers reverdiront.

Mes amis, etc.

Enchaîné par la souffrance,
Un roi fatal aux Anglais *
A jadis sauvé la France
Sans sortir de son palais.
On sait, quand il le faudra,
Sur qui Louis s'appuira**.

Mes amis, etc.

Redoutons l'anglomanie,
Elle a déjà gâté tout;
N'allons point en Germanie
Chercher les règles du goût :
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins.

Mes amis, etc.

Notre gloire est sans seconde :
Français! où sont nos rivaux ?
Nos plaisirs charment le monde,
Éclairé par nos travaux.
Qu'il nous vienne un gai refrain,
Et voilà le monde en train!

Mes amis, etc.

En servant notre patrie,
Où se fixent pour toujours
Les plaisirs et l'industrie,
Les beaux-arts et les amours,

* Charles V, dit le Sage.

** Le roi avait dit, à Saint-Ouen, aux maréchaux Masséna, Mertier, Lefebvre, Ney, etc., qu'il s'appuierait sur eux.

Aimons, Louis le permet,
Tout ce qu'Henri-Quatre aimait.

Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

LA GRANDE ORGIE.

AIR : Vive le vin de Ramponneau !



E vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne ;
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris !

Non, plus d'accès
Aux procès :
Vidons, joyeux Français,
Nos caves renommées,
Qu'un censeur vain
Croie en vain
Fuir le pouvoir du vin,
Et s'enivre aux fumées.
Le vin, etc.

Graves auteurs,
Froids rhéteurs,
Tristes prédicteurs,
Endormeurs d'auditoires,
Gens à pamphlets,
A couplets,
Changez en gobelets
Vos larges écritoirs.
Le vin, etc.

Loin du fracas
Des combats,
Dans nos vins délicats
Mars a noyé ses foudres.
Gardiens de nos
Arsenaux,
Cédez-nous les tonneaux
Où vous mettiez vos poudres.
Le vin, etc.

Nous qui courons
Les tendrons,
De Cythère environs
Les colombes légères.
Oiseaux chéris
De Cypris,
Venez, malgré nos cris,
Boire au fond de nos verres.
Le vin, etc.

L'or a cent fois
Trop de poids :
Un essaim de grivois,
Buvant à leurs mignonnes,
Trouve, au total ,
Ce cristal

Préférable au métal
Dont on fait les couronnes.
Le vin, etc.

Enfans charmans
De mamans
Qui des grands sentimens
Banniront la folie,
Nos fils, bien gros,
Bien dispos,
Naîtront parmi les pots,
Le front taché de lie.
Le vin, etc.

Fi d'un honneur
Suborneur!
Enfin du vrai bonheur
Nous porterons les signes:
Les rois boiront
Tous en rond.
Les lauriers serviront
D'échalas à nos vignes,
Le vin, etc.

Raison, adieu !
Qu'en ce lieu
Succombant sous le dieu
Objet de nos louanges,
Bien ou mal mis,
Tous amis,
Dans l'ivresse endormis,
Nous rêvions les vendanges !
Le vin, etc.



LES BOXEURS, OU L'ANGLOMANE.

(1814.)

AIR : A coups d' pied, à coups d' poing.

QUOIQUE leurs chapeaux soient bien laids,
God dam! moi j'aimé les Anglais;
 Ils ont un si bon caractère!
 Comme ils sont polis, et surtout
 Que leurs plaisirs sont de bon goût!

Non, chez nous point,
 Point de ces coups de poing
 Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris,
 Courons vite ouvrir des paris,
 Et même par devant notaire!
 Ils doivent se battre un contre un :
 Pour des Anglais c'est peu commun.
 Non, etc.

En scène, d'abord admirons
 La grâce de ces deux lurons,
 Grâce qui jamais ne s'altère.
 De la halle on dirait deux forts :
 Peut-être ce sont des milords.

Non, etc.

Ça, mesdames, qu'en pensez-vous?
 C'est à vous de juger les coups...
 Quoi ! ce spectacle vous atterre?
 Le sang jaillit... battez des mains.
 Dieu ! que les Anglais sont humains !
 Non, etc.

Anglais, il faut vous suivre en tout,
 Pour les lois, la mode et le goût,

Même aussi pour l'art militaire.
Vos diplomates, vos chevaux,
N'ont pas épuisé nos bravos.

Non, chez nous point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

LA CENSURE.

CHANSON QUI COURUT MANUSCRITE AU MOIS D'AOUT 1814.

AIR : Qu'est-ce que ça m'fait à moi ?



UE sous le joug des libraires,
On livre encor nos auteurs
Aux censeurs, aux inspecteurs,
Rats-de-caves littéraires,
Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi !

L'état ayant plus d'un membre
Que la presse eût fait trembler,
Qu'on ait craint son franc-parler
Dans la chambre de l'antichambre,
Riez-en avec moi.
Ah ! etc.

Que cette chambre sensée
Laisse, avec soumission,
Sortir la procession
Et renfermer la pensée,
Riez-en avec moi.

Ah! etc.

Qu'un censeur bien tyannique
De l'esprit soit le geôlier,
Et qu'avec son prisonnier
Jamais il ne communique,
Riez-en avec moi.

Ah! etc.

Quand déjà l'on n'y voit guère,
Quand on a peine à marcher,
En feignant de la moucher
Qu'on éteigne la lumière,
Riez-en avec moi.

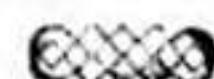
Ah! etc.

Qu'un ministre, qui s'irrite
Quand on lui fait la leçon,
Lise tout bas ma chanson
Qui lui parvient manuscrite,
Riez-en avec moi.

Ah! pour rire

Et pour tout dire,

Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!



LE JOUR DES MORTS.



AIR : Mirliton. (Les deux premiers vers de l'air sont doublés.)

MIS, entendez les cloches,
Qui, par leurs sons gémissans,
Nous font de bruyans reproches
Sur nos rires indécens.
Il est des âmes en peine,
Dit le prêtre intéressé :

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace!

Qu'en ce jour la poésie
Sème les tombeaux de fleurs;
Qu'à nos yeux l'hypocrisie
Les arrose de ses pleurs;
Je chante au sort qui m'entraîne
Sur les traces du passé :

C'est le jour des morts, etc.

Méchans, redoutez les diables ;
Mais qu'il soit un paradis
Pour les filles charitables,
Pour les buveurs francs amis ;
Que saint Pierre aux gens sans haine
Ouvre d'un air empressé :

C'est le jour des morts, etc.

Le souvenir de nos pères
Nous doit-il mettre en souci ;
Ils ont ri de leurs misères ;
Des nôtres rions aussi.

Lise n'est point inhumaine;
Mon flacon n'est point cassé;
C'est le jour des morts, etc.

Je ne veux point qu'on me pleure,
Moi, le bout-en-train des fous.
Puissé-je, à ma dernière heure,
Voir nos fils plus gais que nous!
Qu'ils chantent à perdre haleine,
Sur le bord du grand fossé:
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace!

VIEUX HABITS, VIEUX GALONS,

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES D'UN MARCHAND D'HABITS
DE LA CAPITALE.

(NOVEMBRE 1814)

AIR du vaudeville des Deux Edmond.

TOUT marchand d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes :
Du bout du monde à l'autre bout
L'habit fait tout. (*bis.*)
Dans les changemens qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits! vieux galons! (*bis.*)

Parfois, en lisant la gazette,
Comme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé ;
Mais j'en crois ceux qui s'y connaissent :
Les anciens préjugés renaissent :
On va quitter les pantalons.
Vieux habits! vieux galons!

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique ;
Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux !
Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques ,
Aux passans nous les rappelons.
Vieux habits! vieux galons !

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles ;
De galon même étaient couverts
Les habits verts.
Mais sans le bonheur point de gloire!
Nous seuls, après chaque victoire,
Nous avions ce que nous voulons.
Vieux habits! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens qui, sans honte,
Savent, dans un retour subit,
Changer d'habit, .
Les valets, troupe chamarrée,
Troquant aujourd'hui leur livrée,
Que d'habits bleus nous étalons !
Vieux habits! vieux galons !

Les défenseurs de nos grands-pères,
Sortant de leur nobles repaires,
Reprennent enfin à leur tour
L'habit de cour.
Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons.
Vieux habits! vieux galons !

Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins
L'habit des saints,
Au nez de plus d'un philosophe
Je vais en revendre l'étoffe;
De piété nous redoublons.
Vieux habits ! vieux galons !

Longtemps vanté dans chaque ouvrage,
Des grands qu'aujourd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs
Des habits noirs.
Mais, grâce à nous, vont reparaître
Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être
Trouvaient bien pesans et bien longs.
Vieux habits ! vieux galons !

De m'enrichir j'ai l'assurance ;
L'on fêtera toujours en France,
En ville, au théâtre, à la cour.
L'habit du jour.
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte :
Puis à vos portes nous allons.
Vieux habits ! vieux galons !

LE MAITRE D'ÉCOLE.

AIR : Pan, pan, pan.

Ah ! le mauvais garnement !
Sans respect il sort des bornes.
Je n'ai dormi qu'un moment,
Et voi ! à son rudiment.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le coquin m'en fait des cornes.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le fouet, petit polisson !

Il a fait pis que cela
Pour m'échauffer les oreilles :
L'autre jour il me vola
Du vin que je cachais là.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Il m'en a bu deux bouteilles.
Zon, zon, etc.

Chez elle, quand le matin
Ma femme est à sa toilette,
Je sais que le libertin
Quitte écriture et latin.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Par la serrure il la guette.
Zon, zon, etc.

A ma fille il fait l'amour,
Et joue avec la friponne ;
Je l'ai surpris l'autre jour,
Maître d'école à son tour,
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Rendant ce que je lui donne.
Zon, zon, etc.

De le frapper je suis las :
Mais dans ses dents monsieur gronde :
Dieu ! ne prononce-t-il pas
Le mot de c... tout bas ?
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Il n'est plus d'enfant au monde.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le fouet, petit polisson !

L'HOMME RANGÉ.



AIR : Eh ! lon lon la, landerirette.

AINTE vieux parent me répète
Que je mange ce que j'ai ;
Je veux à cette sornette
Répondre en homme rangé :

Quand on n'a rien,
Landerurette,

On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète
Pour quelques frais superflus ?
Si ma conscience est nette,
Ma bourse l'est encor plus.
Quand on n'a rien, etc.

Un gourmand dans son assiette
Fond le bien de ses aieux :
Mon hôte à crédit me traite ;
J'ai bonne chère et vin vieux.
Quand on n'a rien, etc.

Que Dorval, à la roulette,
À tout son or dise adieu :
J'y joûrais bien en cachette ;
Mais il faudrait mettre au jeu...
Quand on n'a rien, etc.

Mondor, pour une coquette,
Se ruine en dons coûteux ;
C'est pour rien que ma Lisette
Me trompe et me rend heureux.

Quand on n'a rien,
Landerurette,
On ne saurait manger son bien.

LE CÉLIBATAIRE.

CHANSON DE NOCE, CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI
B. WILHEN.

AIR: Eh ! le cœur à la danse.



U célibat fidèle appui,
Je vois avec colère
L'Amour essuyer aujourd'hui
Les larmes de son frère.
Grâces, talens et vertus
Ont droit à mille tributs.
Mais un célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux.
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien;
Il la prend jeune et belle ;
Mais comptant ses amis pour rien,
Monsieur la prend fidèle.
Il faudra, dans cinquante ans,
Célébrer leurs feux constans.
Non, tout célibataire
Ne peut chanter, etc.

Morbleu ! qui n'aurait de l'humeur
En pensant que madame

De monsieur fera le bonheur,
Bien qu'elle soit sa femme?
Jours de paix et nuits d'amour,
Le diable y perdra son tour.
Non, tout célibataire
Ne peut chanter, etc.

Encor si l'amour avait pris
Une dime en cachette!
Mais le plus heureux des maris,
En quittant sa couchette,
Demain se pavanera
Et les mains se frottera...
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

TRINQUONS.

AIR : La Catacoua.



RINQUER est un plaisir fort sage
Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus;
Quand du mépris d'un tel usage
Les gens du monde sont imbus,
De le suivre, amis, faisons gloire,
Riant de qui peut s'en moquer;
Et pour choquer,
Nous provoquer,

Le verre en main, en rond nous attaquer,
D'abord nous trinquerons pour boire,
Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères
N'enviaient point le sort des rois,

Et qu'au fragile éclat des verres
Ils le comparaient quelquefois.
A voix pleine ils chantaient Grégoire,
Docteur que l'on peut expliquer :

Et pour choquer,
Se provoquer,

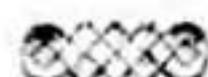
Le verre en main, tous en rond s'attaquer :
Nos bons aïeux trinquaient pour boire,
Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères,
Faisant chorus, battant des mains,
Rapprochait les cœurs et les verres,
Enivrait avec tous les vins.
Aussi n'a-t-on pas la mémoire
Qu'une belle ait voulu manquer,
Pour bien choquer,
A provoquer,

Le verre en main, chacun à l'attaquer :
D'abord elle trinquait pour boire,
Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,
Qui n'en boivent pas plus gaîment ;
Je veux, libre par caractère,
Boire à mes amis seulement.
Malheur à ceux dont l'humeur noire
S'obstine à ne point remarquer
Que pour choquer,
Se provoquer,

Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
L'Amitié qui trinque pour boire,
Boit bien plus encor pour trinquer !



LE TROISIÈME MARI.

CHANSON AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GESTES.

AIR : Ah ! ah ! qu'elle est bien !

MALHEUREUSE avec deux maris,
Au troisième enfin je commande.
Jean est grondeur, mais je m'en ris ;
Il est tout petit, je suis grande.
Sitôt qu'il fait un peu de bruit,
Je lui mets son bonnet de nuit.

Vli, vlan, taisez-vous,
Lui dis-je, ou que je vous entende...
Vli, vlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux,
Et les affaires arrangées,
J'en eu deux filles, qu'entre nous ,
De trois mois l'on dit plus âgées.
Au baptême Jean fit du train ,
Car Léandre était le parrain.

Vli, vlan, taisez-vous ;
Jean, vous n'aurez point de dragées.

Vli, vlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter
De l'argent, qu'il rend, Dieu sait comme!
Jean, qui travaille et sait compter,
S'aperçoit qu'on touche à la somme.
Hier, il dit qu'on l'a volé ;
Moi, du trésor je prends la clé.

Vli, vlan, taisez-vous ;
Plus d'argent pour vous, petit homme !

Vli, vlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :
A neuf heures mon mari frappe.
Je n'ouvris point, l'on sent pourquoi :
Mais, à minuit, Léandre échappe.
Il gelait, et Jean morfondu
A la porte avait attendu.

Vli, wlan, taisez-vous ;
Quoi ! monsieur croit-il qu'on l'attrape ?
Vli, wlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

Mais à mon tour je le surpris
Avec la vieille Pétronille.
D'un doigt de vin il était gris ;
Il la trouvait fraîche et gentille ;
Sur ses deux pieds il se dressait,
Et le menton lui caraissait.

Vli, wlan, taisez-vous ;
Vous sentez le vin et la fille !
Vli, wlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps,
Malgré sa chétive apparence ;
Léandre fait plus d'embarras,
Mais a beaucoup moins de vaillance.
Lorsque Jean veut se reposer,
S'il me plaît encor d'en user,
Vli, wlan, taisez-vous,
Et vite que l'on recommence ;
Vli, wlan, taisez-vous ;
Je me venge de deux époux.



LE NOUVEAU DIOGÈNE.

(AVRIL 1815.)

AIR : Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne;
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puais ta rudesse :
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

Diogène, etc.

Où je suis bien aisément je séjourne ;
Mais comme nous les dieux sont inconstans ;
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène, etc.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne on ne viendra pas dire :
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien ?
Diogène, etc.

J'aime à fronder les préjugés gothiques,
Et les cordons de toutes les couleurs ;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma Liberté n'a qu'un chapeau de fleurs !
Diogène, etc.

**Qu'en un congrès se partageant le monde,
Des potentats soient trompeurs ou trompés,
Je ne vais pas demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.**

Diogène, etc.

**N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fuis des cours le pompeux appareil :
Des vains honneurs trop enclin à médire,
Auprès des rois je crains pour mon soleil.**

Diogène, etc.

**Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,
Chercher un homme est un dessein fort beau ;
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.**

Diogène, etc.

**Exempt d'impôt, déserteur de phalange,
Je suis pourtant assez bon citoyen :
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
Sans murmurer je prêterais le mien.**

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne ;

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je roule mon tonneau.

LES PARQUES.

AIR : Elle aime à rire, elle aime à boire.

**SAGES et fous, gueux et monarques,
Apprenez un fait tout nouveau :
Bacchus a vidé son caveau
Pour remplir la coupe des Parques.**

**C'est afin de plaire aux Amours,
Qui chantaient d'une voix sonore :
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours !**

**Du monde éternelle ennemie,
Atropos, au fatal ciseau,
Buvant à longs traits, et sans eaux,
Sur la table tombe endormie ;
Mais ses deux sœurs filent toujours,
Souriant à qui les implore :
Que tout mortel, etc.**

**Lachésis, remplissant sa tasse,
S'écrie : Atropos dort enfin !
Mais trop sec, hélas ! et trop fin ,
Je crains que mon fil ne se casse !
Pour le tremper ayons recours
A ce nectar qui me restaure.
Que tout mortel, etc.**

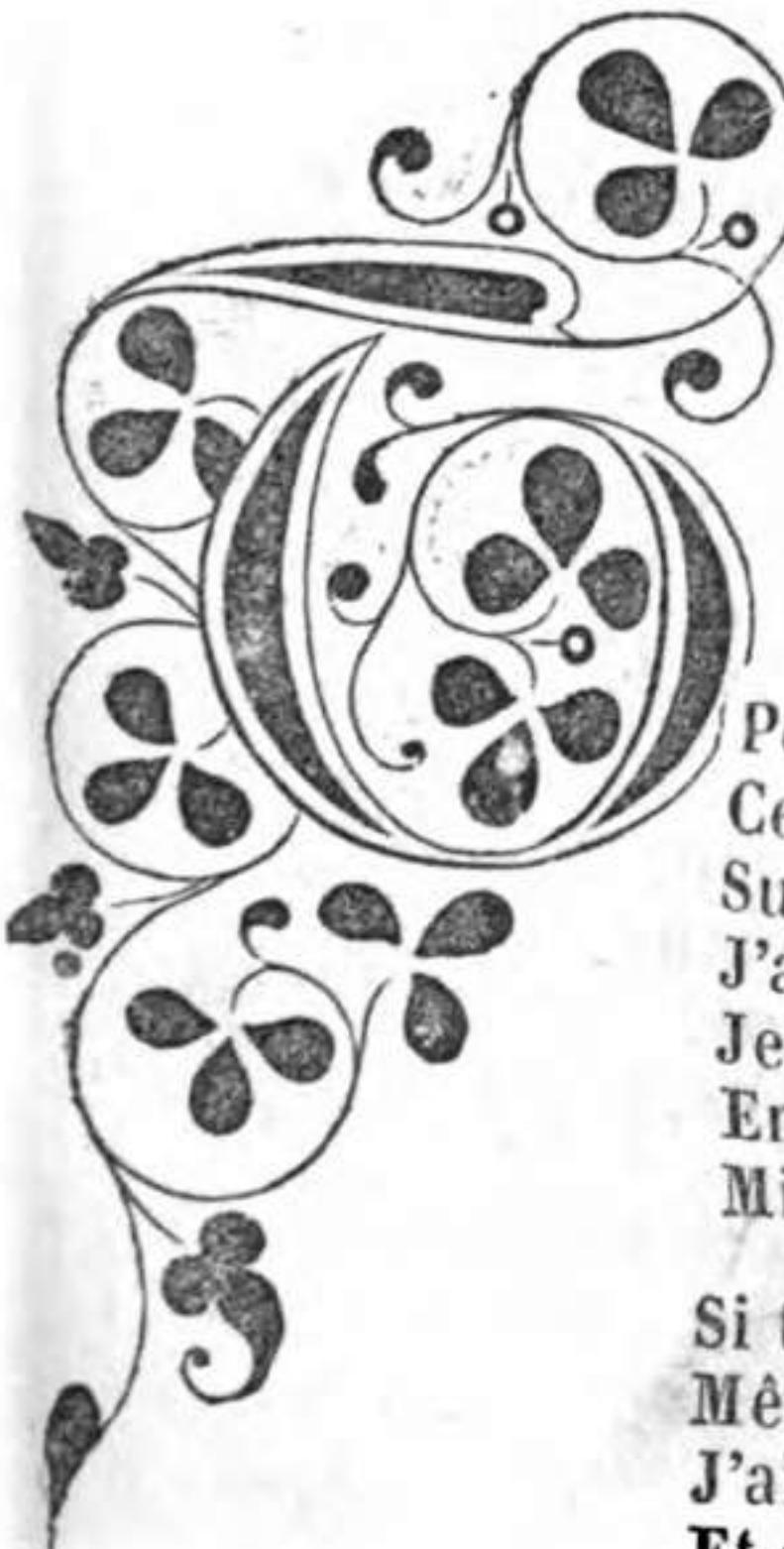
**Garnissant sa quenouille immense,
Clotho lui dis : Oui, travaillons :
De vin arrosons les sillons
Où de mon lin croît la semence ;
Cette rosée aura toujours
Le pouvoir de la faire éclore.
Que tout mortel, etc.**

**Quand ces Parques, vidant bouteille,
Filent nos jours sans nul souci,
Nous, qui buvons gaîment ici,
Craignons qu'Atropos ne s'éveille !
Qu'elle dorme au gré des Amours ,
Et répétons à chaque aurore ;
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours !**

LA CHATTE.

ROMANCE AVEC ACCOMPAGNEMENT DE MIAULEMENS.

AIR : La petite Cendrillon.



U réveilles ta maîtresse,
Minette, par tes longs cris ;
Est-ce la faim qui te presse ?
Entends-tu quelque souris ?
Tu veux fuir de ma chambrette
Pour courir je ne sais où.
Mia-mia-ou ! que veut Minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire,
Cesse de me caresser :
Sur ton mal l'amour m'éclaire :
J'ai quinze ans. j'y dois penser.
Je gémis d'être seulette
En prison sous le verrou.
Mia-mia-ou ! etc.

Si ton ardeur est extrême,
Même ardeur vient me brûler ;
J'ai certain voisin que j'aime,
Et que je n'ose appeler ;
Mais pourquoi, sur ma couchette,
Rêver à ce jeune fou ?
Mia-mia-ou ! etc.

C'est toi, chatte libertine ,
Qui mets le trouble en mon sein :
Dans la mansarde voisine
Du moins réveille Valsain.
C'est peu qu'il presse en cachette
Et ma main et mon genou.
Mia-mia-ou ! etc.

Mais je vois Valsain paraître ;
Par les toits il vient ici !
Vite ouvrons-lui la fenêtre :
Toi, Minette, passe aussi.
Lorsqu'enfin mon cœur se prête
Aux larcins de ce filou,
Mia-mia-ou ! que ma Minette,
Mia-mia-ou ! trouve un matou.

MON CURÉ.

CHANSON QUI N'EST POINT A L'USAGE DES GENS INTOLÉRANS.

AIR : Un chanoine de l'Auxerrois.

Le curé de notre hameau
S'empresse à vider son tonneau,
Pour quand viendra l'automne.
Bénissant Dieu de ses présens,
A sa nièce, enfant de seize ans,
Il dit parfois : Mignonne,
Cache moi bien ce qu'on fera ;
Le diable aura ce qu'il pourra.
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne dainnons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons,
Dois-je essayer sur les moutons
Si ma houlette est bonne ?
Non ; mais à mon troupeau je dis :
La paix est un vrai paradis
Qu'ici-bas l'on se donne.
Surtout j'ai soin , tant qu'il se peut,
De ne prêcher que lorsqu'il pleut.
Eh ! etc.

Les dimanches, point ne défends
La joie à ces pauvres enfans ;
 J'aime alors qu'on s'en donne.
Du chœur, où seul je suis souvent,
Je les entends rire en buvant
 Chez la mère Simone ;
Ou j'y cours même, s'il le faut,
Les prier de chanter moins haut.
 Eh! etc.

Sans jamais en rien publier,
Je vois s'enfler le tablier
 De plus d'une friponne.
S'épouse-t-on six mois trop tard,
Faut-il baptiser un bâtard,
 C'est le ciel qui l'ordonne !
Les plaintes fort peu me siéraient ;
Le ciel et Suzon en riraient.
 Eh! etc.

Notre maire, un peu mécréant,
A maint sermon répond : Néant.
 Mais que Dieu lui pardonne !
Depuis qu'à sa table il m'adinet,
J'ai su qu'à deux mains il semait,
 Sans bruit faisant l'aumône.
Or, la grâce ne peut faillir :
Puisqu'il sème il doit recueillir.
 Eh! etc.

Je préside à tous les banquets ;
A ma fête j'ai des bouquets,
 Et l'on remplit ma tonne.
Mon évêque, triste et bigot,
Prétend que je sens le fagot ;
 Mais pour qu'un jour, miguonne,

J'aille où les anges font leurs nids
 Revoir tous ceux que j'ai bénis,
 Eh! zon, zon, zon,
 Baise-moi, Suzon,
 Et ne damnons personne.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Musique de M. B. Wilhem.



DIEU, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
 Et d'où je crois me voir bannir,
 Entends les adieux de Marie,
 France, et garde son souvenir !
 Le vent souffle, on quitte la plage,
 Et, peu touché de mes sanglots,
 Dieu, pour me rendre à ton rivage,
 Dieu n'a point soulevé les flots !
 Adieu, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
 Je ceignis les lis éclatans,
 Il applaudit au rang suprême
 Moins qu'aux charmes de mon printemps.
 En vain la grandeur souveraine
 M'attend chez le sombre Écossais,
 Je n'ai désiré d'être reine,
 Que pour régner sur des Français !
 Adieu, etc.

L'amour, la gloire, le génie,
 Ont trop enivré mes beaux jours ;

Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi !
Adieu, etc.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux,
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.

LES BILLETS D'ENTERREMENT.

CHANSON DE NOCE.

AIR : C'est un lanla, landerurette.

NOTRE allégresse est trop vive :
Amis, parmi nos ébats,
Sachez qu'un joli convive
Sent approcher son trépas ;
Faut-il qu'à la fleur de l'âge
Il ait ce pressentiment ?
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement !

**Il sait que l'Amour le guette
Pour le venger aujourd'hui
D'une querelle secrète
Qu'il eut vingt fois avec lui :
Rien que d'y penser, je gage
Qu'il meurt presque en ce moment.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement!**

**Bientôt il prendra la fuite,
En tremblant se cachera ;
Mais l'Amour, à sa poursuite,
Dans son réduit l'atteindra ;
L'un pousse un trait plein de rage,
L'autre un long gémissement.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement !**

**Par pitié l'Amour hésite ;
Mais enfin, moins généreux ,
Du trait, que l'obstacle irrite,
Il lui porte un coup affreux.
Dans son sang le pauvret nage...
Adieu donc, défunt charmant!
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.**

**On versera quelques larmes,
Que le plaisir essuira :
Mais, pour l'honneur de ses armes,
Le vainqueur en parlera ;
Car, mes amis dans notre âge,
En dépit du sacrement,
Peu de billets de mariage
Sont des billets d'enterrement !**

LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.

AIR : Ermite, bon ermite.



LISETTE, dont l'empire
S'étend jusqu'à mon vin,
J'éprouve le martyre
D'en demander en vain.
Pour souffrir qu'à mon âge
Les coups me soient comptés,
Ai-je compté, volage,
Tes infidélités?

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours ;
Mais vive la grisette !
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,
Met ta ruse en défaut ;
Il te parle à voix basse,
Il soupire tout haut.
Du tendre espoir qu'il fonde
Il m'instruisit d'abord :
De peur que je n'en gronde,
Verse au moins jusqu'au bord.
Lisette, etc.

Avec l'heureux Clitandre
Lorsque je te surpris,
Vous comptiez d'un air tendre
Les baisers qu'il t'a pris.
Ton humeur peu sévère
En comptant les doubla :
Remplis encor mon verre

Pour tous ces baisers-là.
Lisette, etc.

**Mondor, qui toujours donne
 Et rubans et bijoux,
 Devant moi te chiffonne
 Sans te mettre en courroux.
 J'ai vu sa main hardie
 S'égarter sur ton sein...
 Verse jusqu'à la lie
 Pour un si grand larcin.**

Lisette, etc.

**Certain soir je pénètre
 Dans ta chambre, et, sans bruit,
 Je vois par la fenêtre
 Un voleur qui s'enfuit.
 Je l'avais, dès la veille,
 Fait fuir de ton boudoir :
 Ah! qu'une autre bouteille
 M'empêche de tout voir!**

Lisette, etc.

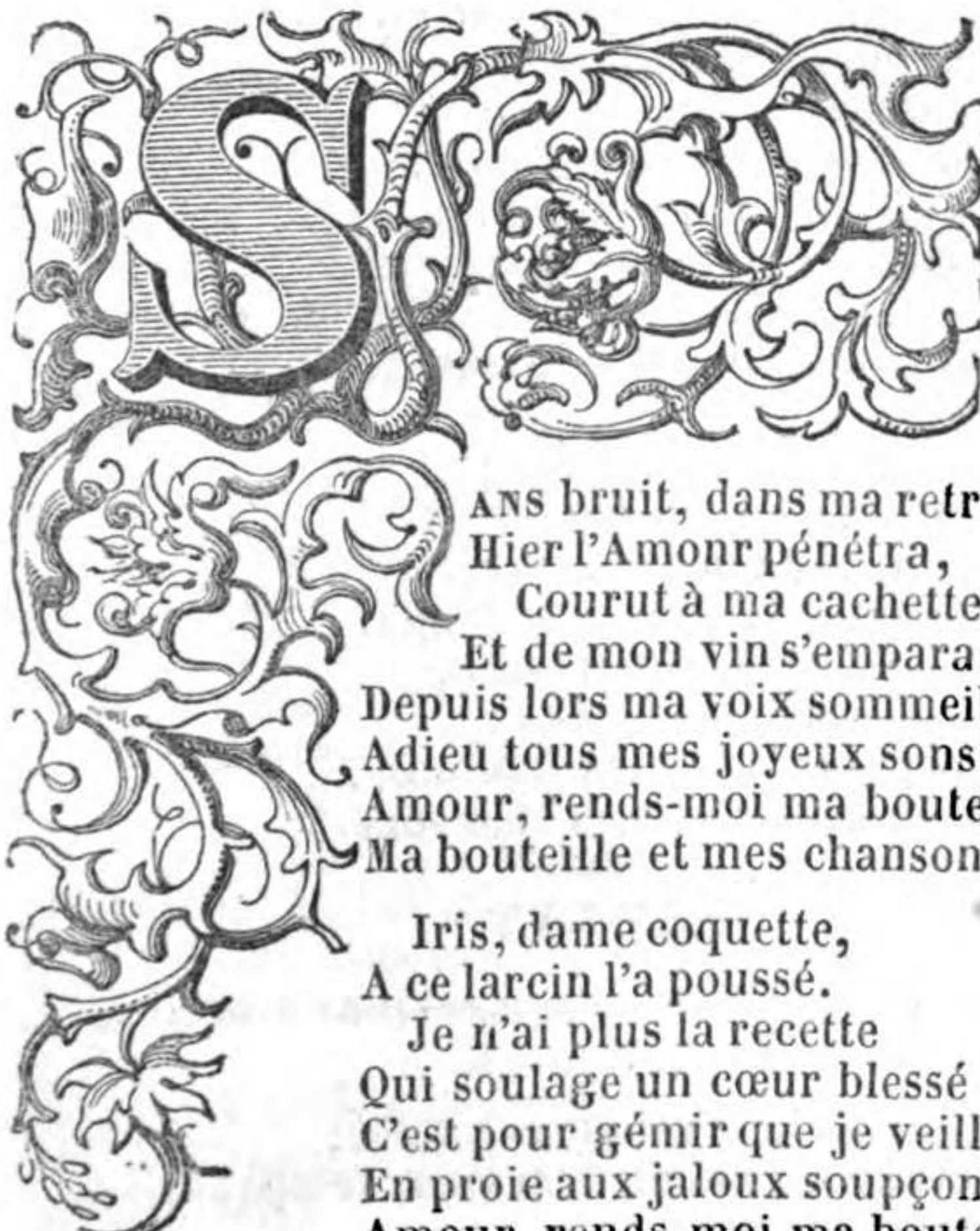
**Tous, comblés de tes grâces,
 Mes amis sont les tiens,
 Et ceux dont tu te lasses,
 C'est moi qui les soutiens.
 Qu'avec ceux-là, traîtresse,
 Le vin me soit permis.
 Sois toujours ma maîtresse,
 Et gardons nos amis.**

**Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours;
 Mais vive la grisette!**

**Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.**

LA BOUTEILLE VOLÉE.

AIR : La fête des bonnes gens.



ANS bruit, dans ma retraite
Hier l'Amour pénétra,
Courut à ma cachette,
Et de mon vin s'empara.

Depuis lors ma voix sommeille :
Adieu tous mes joyeux sons !
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Iris, dame coquette,
A ce larcin l'a poussé.
Je n'ai plus la recette
Qui soulage un cœur blessé :
C'est pour gémir que je veille,
En proie aux jaloux soupçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Épicurien aimable,
A verser frais m'invitant,
Un vieil ami de table
Me tend son verre en chantant ;
Un autre vient à l'oreille
Me demander des leçons.

Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle
Ce bon vin si regretté,
Grisette folle et belle
Tenait mon cœur en gaité.
Lison n'a point sa pareille
Pour vivre avec des garçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons,

Mais le filou se livre ;
Joyeux, il vient à ma voix ;
De mon vin il est ivre,
Et n'en a bu que deux doigts.
Qu'Iris soit une merveille,
Je me ris de ses façons :
Amour me rend ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

BOUQUET

A UNE DAME AGÉE DE 70 ANS, LE JOUR DE SAINTE MARGUERITE.

AIR : La Catacouza.

LAISSONS la musique nouvelle ;
Notre amie est du bon vieux temps ;
Sur un air aussi simple qu'elle ,
Chantons des couplets bien chantans.
L'esprit du jour a son mérite ;
Mais c'est surtout lui que je crains :
Ses traits si fins
Me semblent vains;
Pour les entendre il faudrait des devins.
Amis, chantons à Marguerite
De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse
 Ces couplets comme on n'en fait plus,
 Où Favart peignait la tendresse,
 Où Panard frondait les abus :
 Contre l'humeur qui nous irrite,
 Quels antidotes souverains !

Leurs vers badins,
 Francs et malins,
 Aux moins joyeux faisant battre des mains
 Ah ! rappelons à Marguerite
 Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :
 On se répète jeune ou vieux.
 Les refrains forment notre histoire :
 Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
 Amusons le temps qui, trop vite,
 Entraîne les pauvres humains ;
 Et les destins
 Sur nos festins
 Faisant briller des jours longs et sereins,
 Que dans trente ans pour Marguerite
 Nos couplets soient de gais refrains !

A table alors venant nous rendre,
 Tous, le front ridé par les ans,
 Dans une accolade bien tendre
 Nous mêlerons nos cheveux blancs.
 Les souvenirs naîtront bien vite ;
 Nos cœurs émus en seront pleins.

Momens divins !
 Les noirs chagrins
 Fuyant au bruit des transports les plus saints,
 Sur les cent ans de Marguerite
 Nous chanterons de gais refrains.

LA DOUBLE CHASSE.

AIR : Tonton , tontaine , tonton .

ALLONS, chasseur, vite en campagne!
 Du cor n'entends-tu pas le son ?
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 Pars, et qu'auprès de ta compagne
 L'Amour chasse dans ta maison.
 Tonton, tontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie,
 Chasseur, tu parcours le canton.
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 Auprès de ta femme jolie
 Combien de braconniers voit-on !
 Tonton, tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,
 Chasseur, tu fais le fanfaron.
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 Auprès de ta femme, sans crainte,
 Se glisse un chasseur franc luron.
 Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise,
 La bête pleure ; on lui répond :
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.
 Ta femme, aux abois déjà mise,
 Sourit aux efforts du fripon.
 Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme
 Met bas le cerf sur le gazon.
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.

**L'amant, pour ta moitié qu'il charme,
Use de la poudre à foison.
Tonton, tontaine, tonton.**

**Chasseur, tu rapportes la bête,
Et de ton cor j'entends le son,
Tonton, tonton, tontaine tonton.
L'amant quitte alors sa conquête,
Et le cerf rentre à la maison.
Tonton, tontaine, tonton.**

LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER.



ROMANCE DE CHEVALERIE, GENRE À LA MODE ET DETESTABLE.

AIR à faire.

» H ! s'il passait un chevalier
» Dont le cœur fût tendre et fidèle
» Et qu'il triomphât du geôlier
» Qui me retient dans matourelle
» Je bénirais ce chevalier ! »

Par-là passait un chevalier
À l'honneur, à l'amour fidèle:
« Dame, dit-il, quel dur geôlier
» Vous retient dans cette tourelle ?
» Est-il prélat ou chevalier ? »

« C'est mon époux, bon chevalier,
» Qui veut que je lui sois fidèle ;
» Et qui me laisse, en vieux geôlier,
» Coucher seule dans la tourelle :
» Délivrez-moi, bon chevalier ! »

Soudain le jeune chevalier,
A qui son bon ange est fidèle,

Trompe les regards du geôlier,
Et pénètre dans la tourelle.
Honneur, honneur au chevalier !

La prisonnière au chevalier
Fait promettre un amour fidèle ,
Puis se venge de son geôlier
Sur le grabat de la tourelle.
Soyez heureux, beau chevalier!

Alors et dame et chevalier,
Sautant sur un coursier fidèle,
Vont au nez du mari geôlier
Jeter les clefs de la tourelle :
Puis, adieu dame et chevalier !

Honneur aux galans chevaliers !
Honneur à leurs dames fidèles !
Contre l'hymen et ses geôliers,
Dans les palais, dans les tourelles,
Dieu protégeait les chevaliers.

LE CARILLONNEUR.

AIR : Mon système est d'aimer le bon vin.
DIGUE, digue, dig, din, dig, din don!
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Les décès m'ont assez fait connaître ;
Préludons sur un ton plus heureux :
D'un vieillard l'héritier vient de naître ;
Sonnons fort, c'est un fait scandaleux !
Digue, digue, etc.

**La maman est gaillarde et jolie ;
 Mais l'époux est triste et catarrheux :
 Sur son compte il sait ce qu'on publie...
 Sonnons fort, il n'est pas généreux !
 Digue, digue, etc.**

**De l'enfant quel peut être le père ?
 N'est-ce pas mon voisin le banquier ?
 Les cadeaux mènent vite une affaire :
 Sonnons fort, il est gros marguillier.
 Digue, digue, etc.**

**Si j'osais, je dirais que le maire
 S'est créé ce petit échevin :
 Je l'ai vu chiffonner la commère.
 Sonnons fort, je boirai de son vin.
 Digue, digue, etc.**

**Je crois bien que notre grand vicaire
 Aura mis le doigt au bénitier.
 Depuis peu, ma fille a su lui plaire ;
 Sonnons fort, pour l'honneur du métier.
 Digue, digue, etc.**

**Notre gouverneur a, je le pense,
 Prélevé des droits sur ce terrain ;
 Dans l'église il vient donner quittance :
 Sonnons fort, monseigneur est parrain.
 Digue, digue, etc.**

**Plus facile à nommer que ton père,
 Cher enfant, quel bonheur infini !
 Je suis sûr de te voir plus d'un frère :
 Sonnons fort, et que Dieu soit béni !**

**Digue, digue, dig, din, dig, din, don !
 Ah ! que j'aime**

A sonner un baptême !
 Aux maris j'en demande pardon.
 Dig, din, don, din, digue, digue, don.

LES ROMANS.

A SOPHIE, QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN
 POUR LA DISTRAIRE.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Tu veux que pour toi je compose
 Un long roman qui fasse effet.
 A tes vœux ma raison s'oppose :
 Un long roman n'est pas mon fait.
 Quand l'homme est loin de son aurore,
 Tous les romans deviennent courts ;
 Et je ne puis longtemps encore
 Prolonger celui des amours.

Heureux qui peut dans sa maîtresse
 Trouver l'amitié d'une sœur !
 Des plaisirs je te dois l'ivresse,
 Et des tendres soins la douceur.
 Des héros, des prétendus sages
 Les longs romans, qui font pitié,
 Ne vaudront jamais quelques pages
 Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire !
 Mais, Sophie, au sein des amours,
 De ton destin, j'aime à le croire,
 Les plaisirs charmeront les cours.
 Ah ! puisses-tu, vive et jolie,
 Longtemps te couronner de fleurs,
 Et sur le roman de la vie
 Ne jamais répandre de pleurs !

LE SCANDALE.

AIR : La farira dondaine, gai.



AUX drames du jour
Laissons la morale :
Sans vivre à la cour,
J'aime le scandale.

Bon !

La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé!

Nargue des vertus !
L'on n'en sait que faire
Aux sots revêtus
Le tout est de plaire.

Bon ! etc.

De ses contes bleus
L'honneur nous assomme :
C'est un vice ou deux
Qui font l'honnête homme.

Bon ! etc.

Pour des vins de prix
Vendons tous nos livres :

C'est peu d'être gris,
Amis, soyons ivres.
Bons ! etc.

Grands réformateurs,
Piliers de coulisses,
Chassez les erreurs ;
Nous gardons nos vices.
Bon ! etc.

Paix ! dit à ce mot
Caton, qui fait rage.
Mais il prêche en sot ;
Moi, je ris en sage.
Bon !

La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé !

LES PETITS COUPS.

AIR : Tout ça passe en même temps.

MAÎTRE de tous nos désirs,
Réglons-les sans les contraindre :
Plus l'excès nuit aux plaisirs,
Amis, plus nous devons le craindre.
Autour d'une petite table,
Dans ce petit coin fait pour nous
Du vin vieux d'un hôte aimable,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

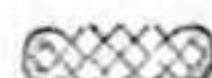
Pour éviter bien des maux,
Veut-on suivre ma recette ?
Que l'on nage entre deux eaux,
Et qu'entre deux vins l'on se mette.

**Le bonheur tient au savoir-vivre :
De l'abus naissent les dégoûts :
Trop à la fois nous enivre ;
Il faut boire à petits coups.**

**Loin d'en murmurer en vain,
Égayons notre indigence ;
Il suffit d'un doigt de vin
Pour réconforter l'espérance.
Et vous que flatte un sort prospère,
Pour en jouir, modérez-vous ;
Car, même dans un grand verre,
Il faut boire à petits coups.**

**Philis, quel est ton effroi ?
La leçon te déplaît-elle ?
Les petits coups, selon toi,
Sentent le buveur qui chancelle.
Quel que soit le désir qui perce
Dans tes yeux, vifs comme tes goûts,
Du filtre qu'Amour te verse
Il faut boire à petits coups.**

**Oui, de repas en repas,
Pour atteindre la vieillesse,
Ne nous incommodons pas,
Et soyons fous avec sagesse.
Amis, le bon vin que le nôtre !
Et la santé, quel bien pour tous !
Pour ménager l'un et l'autre,
Il faut boire à petits coups.**



LE VOISIN.



AIR: Eh! qu'est-c' que ça m' fait à moi.

E veux, voisin et voisine,
Quitter le ton libertin :
J'ai pour oncle un sacristain,
Et pour sœur une béguine ;
Mais le diable est bien fin,
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Mais le diable est bien fin,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Paul, docteur en médecine,
Craint, pour le fil de nos jours,
Que le vin et les amours
N'usent trop tôt la bobine.
Eh ! fi du médecin!
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Eh ! fi du médecin!
Qu'en dites-vous, mon voisin?

L'embonpoint de Joséphine
Fait demander ce que c'est;
Moi, je crois que son corset
Lui rend la taille moins fine.
C'est l'effet du basin.
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est l'effet du basin,
Qu'en dites-vous, mon voisin.

Mademoiselle Justine
Met au monde un gros poupon ;
L'un dit que c'est un dragon,
L'autre un soldat de marine.

-Je le crois fantassin,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
Je le crois fantassin,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Depuis peu, chez ma cousine,
Qui jeûnait en carnaval,
Je vois certain cardinal,
Et trouve bonne cuisine.

Serait-il mon cousin,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?

Serait-il mon cousin,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Une actrice, qu'on devine,
Vient, pour plaire à dix rivaux,
Inventer des coups nouveaux
Au doux jeux qui les ruine.

C'est un fort beau dessin,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?

C'est un fort beau dessin,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Faut-il qu'une affreuse épine
Se mêle aux fleurs de Cypris !
Pour ce poison de Paris
Que n'est-il une vaccine ?

Cela serait divin,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?

Cela serait divin,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

D'aucun mal, je l'imagine,
Notre quartier n'est frappé :
Là, point de mari trompé,
Point de femme libertine.

C'est un quartier fort sain,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?

C'est un quartier fort sain,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

LA VIEILLESSE.

A MES AMIS.

AIR de la pipe de tabac.

Nous verrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts ;
Quoi qu'il nous reste de jeunesse,
Oui, mes amis, nous vieillirons
Mais, à chaque pas, voir renaître
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir,
Faire un doux emploi de son être,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie
Par le champagne et les chansons ;
A table, où le cœur nous convie,
On nous dit que nous vieillissons.
Mais jusqu'à sa dernière aurore,
En buvant frais s'épanouir,
Même en tremblant chanter encore,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette
Un encens d'abord accueilli,
Bientôt peut-être elle répète
Que nous n'avons qu'e trop vieilli.
Mais vivre en tout d'économie,
Moins prodiguer et mieux jouir,
D'une amante faire une amie,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si longtemps que l'on entretienne
 Le cours heureux des passions,
 Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,
 Qu'ensemble au moins nous vieillissions!
 Chasser du coin qui nous rassemble
 Les maux prêts à nous assaillir,
 Arriver au but tous ensemble,
 Mes amis ce n'est pas vieillir.

ÉLOGE DE LA RICHESSE.

AIR : du vaudeville d'Arlequin cruello.

La richesse, que les frondeurs
 Dédaignent, et pour cause,
 Quand elle vient sans les grandeurs,
 Est bonne à quelque chose.
 Loin de les rendre à ton Crésus,
 Va boire avec ses cent écus ,
 Savetier, mon compère.
 Pour moi, qu'il m'arrive un trésor,
 Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
 Et j'en fais mon affaire.

Je souris à la pauvreté
 Et j'ignore l'envie :
 Pourquoi perdrais-je ma gaité
 Dans une douce vie ?
 Maison, jardin, livres, tableaux,
 Large voiture et bons chevaux,
 Pourraient-ils me déplaire ?
 Quand mes vœux prendraient plus d'essor,
 Que dans mes mains, etc.

Bonjour, Mondor, riche voisin :

Ta maîtresse est jolie ;
Son œil est noir, son esprit fin,
Et sa taille accomplie.

J'atteste sa fidélité :
Mais que peut contre sa fierté
L'amour d'un pauvre hère ?
Pour te l'enlever, cher Mondor,
Que dans mes mains, etc.

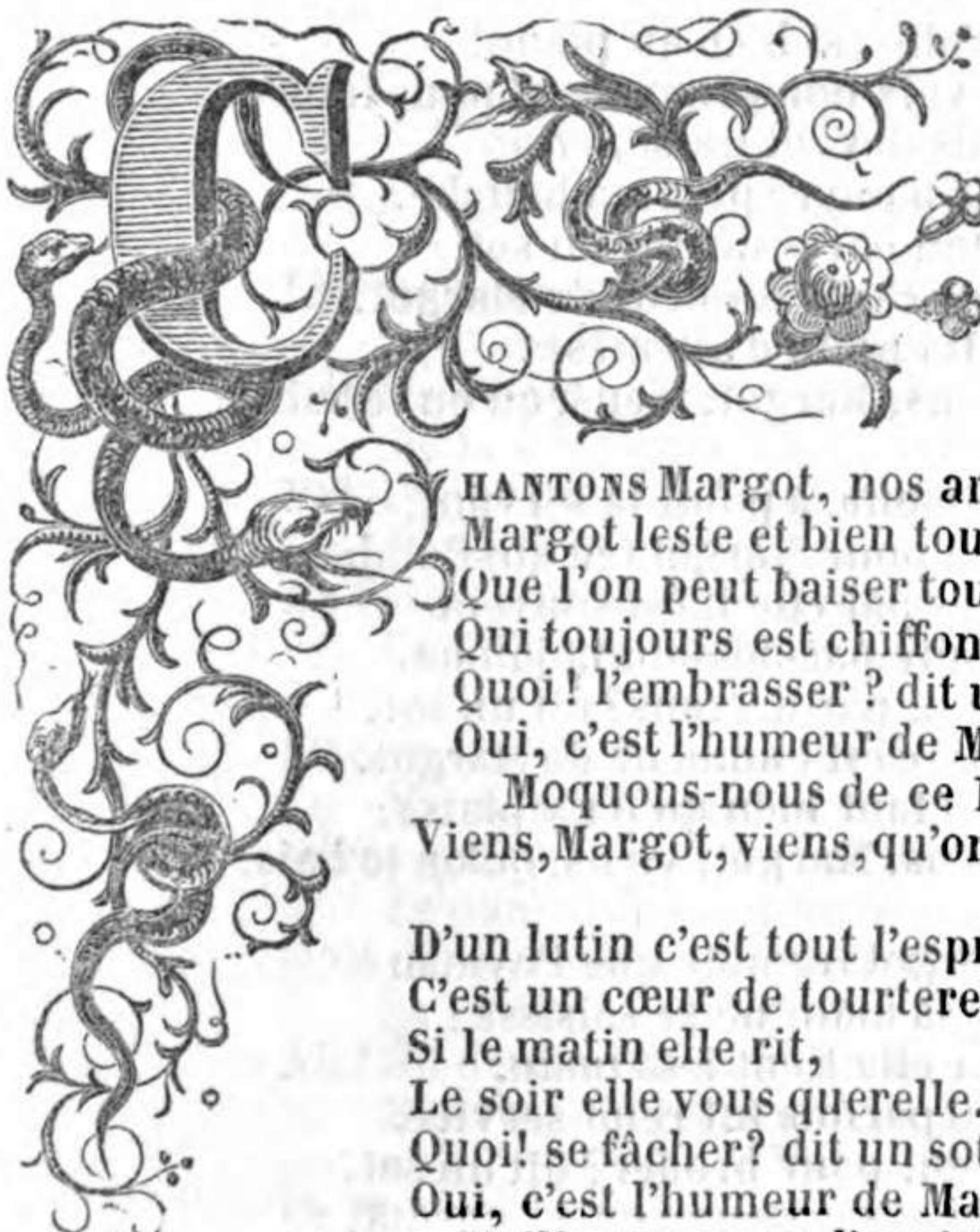
Le vin s'aigrit dans mon gosier
Chez un traiteur maussade ;
Mais à sa table un financier ,
Me verse-t-il rasade ,
Combien, dis-je, ces bons vins blanes ?
On me répond : Douze cents francs.

Par ma foi, ce n'est guère.
En Champagne on en trouve encor :
Que dans mes mains, etc.

A partager dès aujourd'hui,
Amis, je vous invite :
Nous saurions tous, en cas d'ennui,
Me ruiner bien vite.
Manger rentes et capitaux,
Équipages, terres, châteaux,
Serait gai, je l'espère !
Ah ! pour voir la fin d'un trésor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire.

MARGOT.

AIA : Car c'est une bouteille.



HANTONS Margot, nos **amours**,
 Margot leste et bien tournée,
 Que l'on peut baiser toujours,
 Qui toujours est chiffonnée.
 Quoi ! l'embrasser ? dit **un sot**.

Oui, c'est l'humeur de Margot.
 Moquons-nous de ce Blaise :
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit ;
 C'est un cœur de tourterelle ;
 Si le matin elle rit,
 Le soir elle vous querelle.
 Quoi ! se fâcher ? dit **un sot**.
 Oui, c'est l'humeur de Margot.
 Voilà comme on l'apaise ;
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-la ;
 Comme à table elle babille !
 Quel air et quels yeux elle a
 Quand le champagne pétille !

Quoi! l'air décent? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Mets ta pudeur à l'aise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano!
Sa voix nous charme et nous touche.
Mais devant un *soprano*
Elle n'ouvre point la bouche.
Quoi! par pitié! dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Ici point d'albanèse:
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,
Fait pour Margot feu qui flambe;
Mais par elle il est souvent
Traité par-dessous la jambe.
Quoi! par-dessous? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Il faut bien qu'il s'y plaise:
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen
De sa main ne se saisisse :
Car elle tient à sa main,
Qui parfois lui rend service.
Quoi! pour broder? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Que fais-tu sur ta chaise?
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,
S'écrira notre blonde :
A moins de douze couplets,
Au diable une chansonnette !

Quoi ! douze ou rien ? dit un sot.
 Oui, c'est l'humeur de Margot.
 Nous t'en promettons treize :
 Viens, viens, Margot, qu'on te baise.

LES MARIONNETTES.

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

Les marionnettes, croyez-moi,
 Sont les jeux de tout âge.
 Depuis l'artisan jusqu'au roi,
 De la ville au village,
 Valets, journalistes, flatteurs,
 Dévotes et coquettes,
 Ah ! sans compter nos grands acteurs,
 Combien de marionnettes !

L'homme, fier de marcher debout,
 Vante son équilibre :
 Parce qu'il court et va partout,
 Le pantin se croit libre ;
 Mais dans combien de mauvais pas
 Sa fortune le jette !
 Ah ! du destin l'homme ici-bas
 N'est que la marionnette !

Ce tendron des plus innocens,
 Que le désir dévore,
 Au trouble secret de ses sens
 Ne conçoit rien encore.
 Veiller la nuit, rêver le jour,
 L'étonne et l'inquiète ;
 Elle a quinze ans : ah ! pour l'amour
 La bonne marionnette !

Voyez ce mari parisien
 Que maint galant visite ;
 Il vous accueille mal ou bien,
 Vous cherche ou vous évite.
 Est-il confiant ou jaloux,
 A l'air dont il vous traite ?
 Non : de sa femme un tel époux
 N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous ?
 Des pantins qu'on ballotte !
 Messieurs, sautez, faites les fous
 Au gré de leur marotte !
 Le plus lourd et le plus subtil
 Font la danse complète ;
 Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil
 A chaque marionnette.

LE BEDEAU.

AIR : Sens devant derrière, sens dessus dessous.

PAUVRE bedeau, métier d'enfer !
 La grand'messe aujourd'hui me damne.
 Pour me régaler du plus cher,
 Au bon coin m'attend dame Jeanne :
 Voici l'heure du rendez-vous ;
 Mais nos prêtres s'endorment tous.
 Ah ! maudit soit notre curé !
 Je vais, sacristie !
 Manquer la partie.
 Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite missa est, monsieur le curé !

Nos enfans de chœur, j'en réponds,
 Devinent ce qui me tracasse :

Dépêchez-vous, petits fripons,
 Ou vous aurez des coups de masse!
 Chantres, c'est du vin à dix sous;
 Chantez pour moi comme pour vous.
 Mais maudit soit notre curé!

Je vais, etc.

Notre Suisse, alongez le pas;
 Surtout faites ranger ces dames.
 La quête ne finira pas:
 Le vicaire lorgne les femmes;
 Ah! si la gentille Babet
 Pour se confesser l'attendait...
 Mais maudit soit notre curé!

Je vais, etc.

Curé, songez à la Saint-Leu :
 Ce jour-là vous dîniez en ville;
 Quel train vous nous meniez, morbleu!
 On passa presque l'Évangile.
 En faveur de votre bedeau,
 Sautez la moitié du *Credo*.
 Mais maudit soit notre curé!
 Je vais, sacristie!
 Manquer la partie.
 Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite missa est, monsieur le curé!

JEANNETTE.

AIR :

Fi des coquettes maniérées!
 Fi des bégueules du grand ton!
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

**Jeune, gentille et bien faite,
Elle est fraîche et rondelette;
Son œil noir est pétillant.
Prudes, vous dites sans cesse
Qu'elle a le sein trop saillant :
C'est pour ma main qui le presse
Un défaut bien attrayant.**
Fi des coquettes, etc.

**Tout son charme est dans sa grâce :
Jamais rien ne l'embarrasse.
Elle est bonne et toujours rit;
Elle dit mainte sottise;
A parler jamais n'apprit;
Et cependant, quoi qu'on dise,
Ma Jeannette a de l'esprit.**
Fi des coquettes, etc.

**A table, dans une fête,
Cette espiègle me tient tête
Pour les propos libertins.
Elle a la voix juste et pure,
Sait les plus joyeux refrains;
Quand je l'en prie, elle jure :
Elle boit de tous les vins.**
Fi des coquettes, etc.

**Belle d'amour et de joie,
Jamais d'une riche soie
Son corsage n'est paré;
Sous une toile proprette
Son triomphe est assuré;
Et, sans nuire à sa toilette,
Je la chiffonne à mon gré.**
Fi des coquettes, etc.

La nuit tout me favorise;
 Point de voile qui me nuise,
 Point d'inutiles soupirs.
 Des deux mains et de la bouche
 Elle attire les désirs,
 Et rompit vingt fois sa couche
 Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi des coquettes maniérees!
 Fi des bégueules du grand ton!
 Je préfère à ces injurées
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A ANTOINE ARNAULT,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

LE POUR DE SA FÊTE. (ANNÉE 1812.)

AIR du ballet des Pierrots.

JE viens d' Montmartre avec ma bête
 Pour fêter ce maître malin,
 Et n' crains point qu'au milieu d' la fête
 Un bon mot m' renvoie au moulin.
 On dit qu'avec plus d'un génie
 Antoin' prend plaisir à cela.
 Nous qui n' somm's pas d' l'Académie,
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Il n' s'en tient pas à des saillies :
 Dans plus d'un genre il est heureux.
 J' sais mêm' qu'il fait des tragédies,
 Quand il n'est pas trop paresseux*.

* Je crois utile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *Marius*, des *Vénitiens*, etc.

De la Merpomène idolâtre,
Qu'il fass' mourir par-ci par-là.

Nous qui n'somm's pas d' z'héros d'théâtre,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre
Où c'qu'y a du bon : je l' crois bien.

C'docteur là nous enseigne à vivre
Par la bouch' d'un ardre ou d'un chien.

A messieurs les Polichinelles*

Il dit : Vous en voulez, en v'là.

Nous, qui n'tenons pas les fieclles,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s'moquerait, je l' gage,
Mêm' de messieurs les chambellans.

De c' pays n'ayant pas l' langage,
Il vant' la paix aux conquérans.

A d'grands seigneurs qui n'sont pas minces
Sans ramper toujours il parla.

Nous, qu'on n'a pas encor faits princes !

Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Mais, quoiqu' malin, z'il est bonhomme;
D'mandez à sa fille, à ses fils.

Ah! qu'il soit toujours aimé comme
Il aime ses nombreux amis !

Que l' secret d'son bonheur suprême
Reste à c'te gross' maman que v'là.

Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime,
Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

* Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault, recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut qu'aller en augmentation.

ON S'EN FICHE.

AIR : Le fleuve d'oubli.



E traverse en traverse,
Tout va dans l'univers
De travers.
Toute femme est perverse,
Tout traiteur exigeant
Pour l'argent:
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche (*ter*)!

Désespoir d'un ivrogne,
Vient un marchand mandit
Qui vous dit
Qu'en Champagne, en Bourgogne,
Les coteaux sont grélés
Et gelés.
A tout jeu, etc.

Oubliez une dette,
Chez vous entre un huissier
Bien grossier,
Qui vend table et couchette,
Et trouve encor de quoi
Pour le roi.
A tout jeu, etc.

Aucun plaisir n'est stable :
Pour boire est-on assis
Cinq ou six,
Avant vous sous la table

Tombent deux, trois amis
Endormis.
A tout jeu, etc.

C'est trop d'une maîtresse :
Que je fus malheureux
Avec deux!
Que j'eus peu de sagesse
D'en avoir jusqu'à trois
A la fois!
A tout jeu, etc.

De sa misanthropie
Pardonnez les succès
Et l'excès;
Car je crains la pépie,
Et je ne vois qu'abus
Et vins bus.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche!

LE DOCTEUR ET SES MALADES.

A MON MÉDECIN, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

SALUONS de maintes rasades
Ce docteur à qui je dois tant :
Mais pour visiter ses malades,
Je crains qu'il n'échappe à l'instant;
A ces soins son art le condamne,
S'il vient un message ennemi.
Fiévreux, buvez votre tisane ;
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ses malades attendent ;
Il est au sein de l'amitié.
Mais vingt jeunes fous le demandent
D'un air qui pourtant fait pitié :
De Vénus aimans trop crédules,
Sur leur état qu'ils ont gémi !
Hé ! messieurs, prenez des pilules ;
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi ! ne peut-on venir au monde
Sans l'enlever à ses enfans ?
Certaine personne un peu ronde
Réclame ses secours savans.
J'entends ce tendron qui l'appelle :
Les parens même en ont frémi !
N'accouchez pas, mademoiselle ;
Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaiement son automne,
Que son hiver soit encor loin !
Puisse-t-il des soins qu'il nous donne
N'éprouver jamais le besoin !
Puisqu'enfin dans nos embrassades
Il n'est point heureux à demi,
Mourez sans lui, mourez, malades ;
Laissez-nous fêter notre ami.

TRAITÉ DE POLITIQUE

A L'USAGE DE LISE.

(MAI 1815.)

AIR : Un magistrat irréprochable.

LISE, qui règnes par la grâce
Du Dieu qui nous rend tous égaux,

**Ta beauté, que rien ne surpassé,
Enchaîne un peuple de rivaux.
Mais si grand que soit ton empire,
Lise, tes amans sont Français;
De tes erreurs permets de rire,
Pour le bonheur de tes sujets.**

**Combien les belles et les princes
Aiment l'abus d'un grand pouvoir!
Combien d'amans et de provinces.
Poussés enfin au désespoirs
Crains que la révolte ennemie
Dans ton boudoir ne trouve accès.
Lise, abjure la tyrannie,
Pour le bonheur de tes sujets.**

**Par excès de coquetterie,
Femme ressemble aux conquérans,
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différens.
Ce sont de terribles coquettes!
N'imité pas leurs vains projets.
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets.**

**Grâce aux courtisans pleins de zèle,
On approche des potentats
Moins aisément que d'une belle
Dont un jaloux suit tous les pas.
Mais sur ton lit , trône paisible
Où le plaisir rend ses décrets,
Lise, soit toujours accessible,
Pour le bonheur de tes sujets.**

**Lise, en vain un roi nous assure
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,**

Ainsi qu'à la simple nature
 Tu dois de charmer tous les yeux.
 Bien qu'en des mains comme les tiennes
 Le sceptre passe sans procès,
 De nous il faut que tu le tiennes,
 Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,
 Mets à profit ces vérités.
 Lise, deviens bonne princesse,
 Et respecte nos libertés.
 Des roses que l'amour moissonne
 Ceins ton front tout brillant d'attrait,
 Et garde longtemps ta couronne,
 Pour le bonheur de tes sujets.

L'OPINION DE CES DEMOISELLES.

(MAI 1815.)

AIR: Nom d'un shien j'veux-t'être épicurien.

Quoi! c'est donc bien vrai qu'on parie
 Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous
 Sens sus d'ssous!

L' Palais-Royal, qu'est not' patricie,
 S'en réjouirait :

Chacun son intérêt.

Aussi point d' fille qui ne crie :

Viv' nos amis ,

Nos amis les enn'mis !

D' nos Français j' connaissons l's astuces :
 Ils n' sont pas aussi bons chrétiens
 Qu' les Prussiens.

Comme l'argent pleuvait quand les Russes
 F'saient hausser d' prix
 Tout's les filles d' Paris!
 J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces.
 Viv' nos amis,
 Nos amis les enn'mis !

Mais, puisqu'ils r'vienn't, faut les attendre.
 Je r'verrons Bulof, Titchakof,
 Et Platof;
 L' bon Saken , dont l' cœur est si tendre,
 Et puis ce cher...
 Ce cher monsieur Blücher :
 Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre.
 Viv' nos amis,
 Nos amis les enn'mis !

Drès qu'les plum's de coq vont r'paraître,
 J' secoûrons, d' façon à l' fair' voir,
 Not' mouchoir.
 Quant aux amans, j' dois en r'connaître,
 Ça tomb' sous l' sens,
 Au moins deux ou trois cents.
 Pour leur entré' louons un' fenêtre.
 Viv' nos amis,
 Nos amis les enn'mis !

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes
 Tout autant qu' nous en ont pincé,
 L'an passé :
 Et qu' nos cosaqu's pleins d' leurs bell's flammes,
 Prenaient l' chemin
 Du faubourg Saint-Germain.
 Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,
 Viv' nos amis,
 Nos amis les enn'mis !

Les affair's s'ront bientôt bâclées,
Si j'en crois un vieux libertin
D' sacristain.

Quand y aurait queuqu's maisons d' brûlées,
Queuqu's gens d' occis,
C'est le cadet d' nos soucis.
Mais j' rirai bien si j' somm's violées.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

A MON AMI DÉSAUGIERS,

QUI VENAIT D' ÊTRE NOMMÉ PRÉSIDENT DU CAVEAU MODERSE,
ET DIRECTEUR DU VAUDEVILLE.

AIR de la Catacoua.



ON Désaugiers, mon camarade,
Mets dans tes poches deux flacons;
Puis rassemble en versant rasade,
Nos auteurs piquans et féconds...
Ramène-les dans l'humble asile
Où renaît le joyeux refrain.

Eh! va bon train,
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train.
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortège
Qu'à la foire il a fait briller:
L'ombre de Panard te protége;
Vadé semble te conseiller.
Fais-nous apparaître à la file
Jusqu'aux enfans de Tabarin.
Eh! va ton train, etc.

Au lieu de fades épigrammes,
Qu'il aiguise un couplet gaillard :
Collé, quoi qu'en disent nos dames,
Est un fort honnête égrillard.
La gaudriole qu'on exile
Doit refleurir sur son terrain.

Eh! va ton train, etc.

Malgré messieurs de la police,
Le Vaudeville est né frondeur :
Des abus fais ton bénéfice,
Force les grands à la pudeur :
Dénonce tout flatteur servile
A la gaité du souverain.

Eh! va ton train, etc.

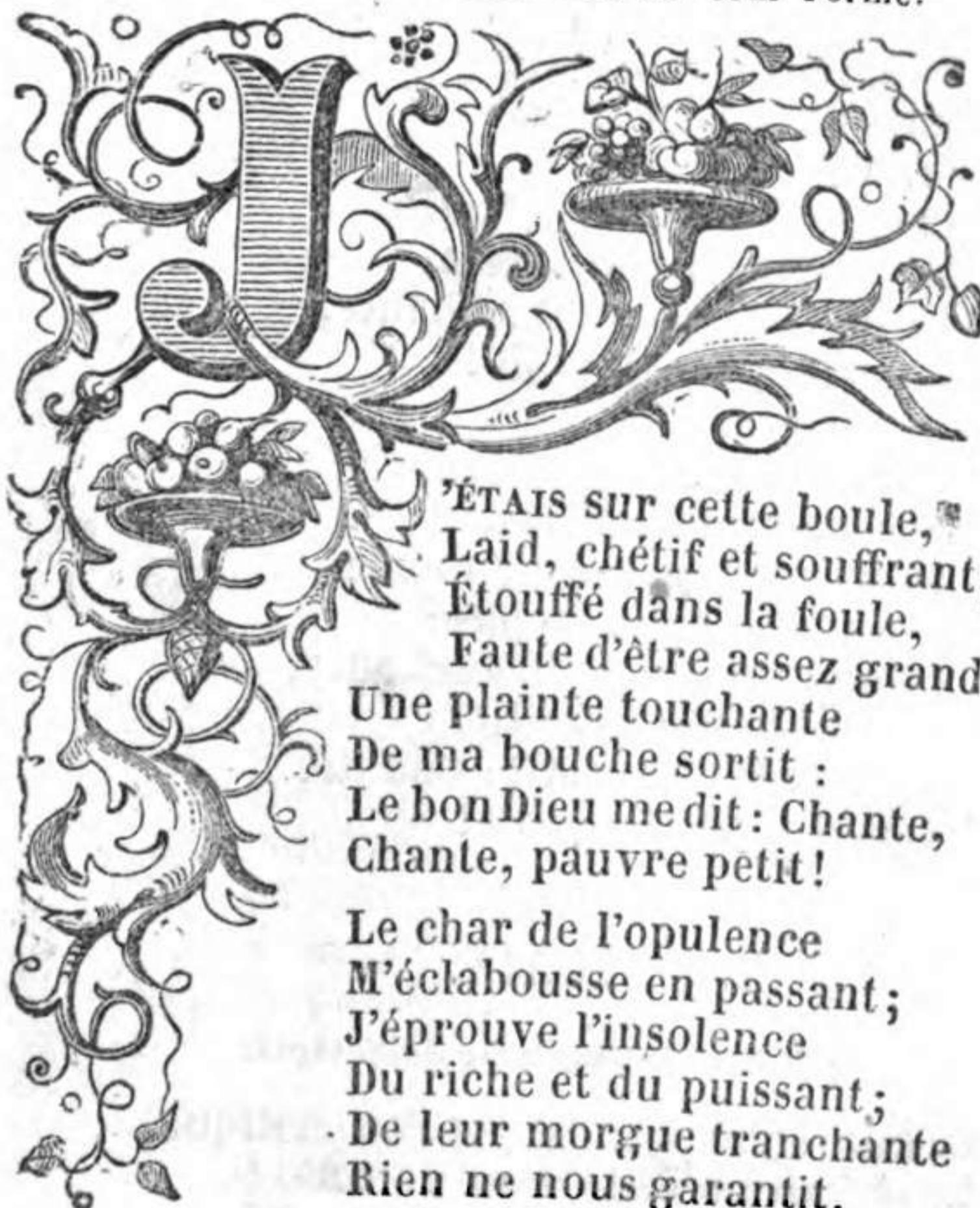
Sur la scène, où plus à son aise
Avec toi Momus va siéger,
Relève la gaité française
A la barbe de l'étranger.
La chanson est une arme utile
Qu'on oppose à plus d'un chagrin.
Eh! va ton train, etc.

Verse, ami, verse donc à boire;
Que nos chants reprennent leur cours.
Il nous faut consoler la gloire,
Il faut rassurer les amours.
Nous cultivons un champ fertile
Qui n'attend qu'un ciel plus serein.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin,

MA VOCATION.

AIR : Attendez-moi sous l'orme.



'ÉTAIS SUR cette boule,
Laid, chétif et souffrant;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit :
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchanté,
Mais j'ai grand appétit.

Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

L'Amour dans ma détresse,
Daigna me consoler ;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâlit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas ?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

LE VILAIN.

AIR de Ninon chez madame de Sévigné.

Et quoi ! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom.
Etes-vous de noblesse antique ?
Moi, noble ? oh ! vraiment, messieurs, non.
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin.
Je ne sais qu'aimer ma patrie... (*bis.*)
Je suis vilain et très vilain... (*bis.*)
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naître ;
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.

Ce pouvoir, sur sa vieille base,
Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.

Je suis vilain, etc.

Mes aïeux jamais dans leurs terres
N'ont vexé des serfs indigens :
Jamais leurs nobles cimenterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin
En chambellan de... Charlemagne,
Je suis vilain, etc.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part :
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard ;
Et quand l'église, par sa brigue,
Poussait l'état vers son déclin ,
Aucun d'eux n'a signé la ligue.

Je suis vilain, etc.

Laissez-moi donc sous ma bannière,
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Noble par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune,
Car, sensible quoique malin,
Je n'ai fiatté que l'infortune.
Je suis vilain et très vilain,

Je suis vilain,
Vilain, vilain.

LES OISEAUX,

COUPLETS ADRESSÉS A M. ARNAULT, PARTANT POUR
SON EXIL.

(JANVIER 1816.)

AIR :

L'HIVER, redoublant ses ravages,
Désole nos toits et nos champs :
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstans.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissions !
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitans.

Les oiseaux, etc.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instans !

Les oiseaux, etc.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.

Pour prédire au vallon fertile
 De beaux jours alors plus constants,
 Les oiseaux que l'hiver exile
 Reviendront avec le printemps.

L'HABIT DE COUR,

ou

VISITE A UNE ALTESSE,

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.



E répondez plus de personne;
 Je veux devenir courtisan.
 Fripier, vite, que l'on me donne
 La défroque d'un chambellan :
 Un grand prince à moi s'intéresse :
 Courons assiéger son séjour.
 Ah ! quel beau jour (*bis*) !
 Je vais au palais d'une altesse,
 Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant à l'oreille,
 L'ambition hâte mes pas,
 Et mon riche habit me conseille
 D'apprendre à m'incliner bien bas.
 Déjà l'on me fait politesse,
 Déjà l'on m'attend au retour.

Ah ! quel beau jour !
 Je vais saluer une altesse,
 Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,
 Je pars à pied modestement,
 Quand de bons vivans, au passage,
 M'offrent un déjeuner charmant.

J'accepte : mais que l'on se presse,
Dis-je à ceux qui me font ce tour.

Ah ! quel beau jour !

Messieurs, je vais voir une altesse ;
Respectez mon habit de cour !

Le déjeuner fait, je m'esquive ;
Mais l'un de nos anciens amis
Me réclama, et, joyeux convive,
A sa noce je suis admis.
Nombreux flacons, chants d'alégresse,
De notre table font le tour.

Ah ! quel beau jour !

Pourtant j'allais voir une altesse,
Et j'ai mis un habit de cour !

Enfin, malgré l'aï qui mousse,
J'en veux venir à mon honneur.
Tout en chancelant, je me pousse
Jusqu'au palais de monseigneur.
Mais, à la porte où l'on se presse,
Je vois Rose, Rose et l'amour.

Ah ! quel beau jour !

Rose, qui vaut bien une altesse,
N'exige point l'habit de cour.

Loin du palais où la coquette
Vient parfois lorgner la grandeur,
Elle m'entraîne à sa chambrette,
Si favorable à notre ardeur.
Près de Rose, je le confesse,
Mon habit me paraît bien lourd.

Ah ! quel beau jour !

Soudain oubliant son altesse,
J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte
 Ainsi le rêve disparaît.
 Gaîment je reprends ma marotte,
 Et m'en retourne au cabaret.
 Là je m'endors dans une ivresse
 Qui n'a point de fâcheux retour.
 Ah ! quel beau jour !
 À qui voudra voir son altesse
 Je donne mon habit de cour.

PLUS DE POLITIQUE.

(JUILLET 1815).

AIR : Ce jour-là sous son ombrage.



A mie, ô vous que j'adore,
 Mais qui vous plaignez toujours
 Que mon pays ait encore
 Trop de part à mes amours ;
 Si la politique ennuie,
 Même en frondant les abus,
 Rassurez-vous, ma mie,
 Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,
 Donnent prises à mes rivaux,
 Des arts, enfans de la gloire,
 Je racontais les travaux.
 A notre France agrandie
 Ils prodiguaient leurs tributs :
 Rassurez-vous, etc.

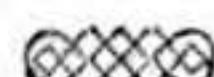
Moi, peureux dont on se raille,
 Après d'amoureux combats

J'osais vous parler bataille,
Et chanter nos fiers soldats.
Par eux la terre asservie
Voyait tous ses rois vaincus.
Rassurez-vous, etc.

Sans me lasser de vos chaînes,
J'invoquais la liberté ;
Du nom de Rome et d'Athènes
J'effrayais votre gaîté.
Quoi qu'au fond je me défie
De nos modernes Titus,
Rassurez-vous, etc.

La France, que rien n'égale,
Et dont le monde est jaloux,
Était la seule rivale
Qui fût à craindre pour vous.
Mais, las ! j'ai pour ma patrie
Fait trop de vœux superflus.
Rassurez-vous, etc.

Oui, ma mie, il faut vous croire ;
Faisons-nous d'obscurs loisirs.
Sans plus songer à la gloire,
Dormons au sein des plaisirs.
Sous une ligue ennemie
Les Français sont abattus.*
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.



CE N'EST PLUS LISETTE.

AIR : Eh ! non, non, non, vous n'êtes pas Ninette.



UOI ! Lisette, est-ce vous ?
Vous en riche toilette !
Vous, avec des bijoux !
Vous, avec une aigrette !
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette,
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Vos pieds, dans le satin,
N'osent fouler l'herbette.
Des fleurs de votre teint
Où faites-vous emplette ?
Eh ! non, etc.

Dans un lieu décoré
De tout ce qui s'achète,
L'opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.
Eh ! non, etc.

Votre bouche sourit
D'une façon discrète :
Vous montrez de l'esprit;
Du moins on le répète.
Eh ! non, etc.

Comme ils sont loin ces jours
Où, dans votre chambrette,
La reine des amours
N'était qu'une grisette !
Eh ! non, etc.

Quand d'un cœur amoureux
 Vous prisiez la conquête,
 Vous faisiez dix heureux,
 Et n'étiez pas coquette.
 Eh! non, etc.

Maitresse d'un seigneur
 Qui paya sa défaite,
 De l'ombre du bonheur
 Vous êtes satisfaite.
 Eh! non, etc.

Si l'amour est un dieu,
 C'est près d'une fillette.
 Adieu, madame, adieu :
 En duchesse on vous traite,
 Eh! non, non, non,
 Vous n'êtes plus Lisette.
 Eh! non, non, non,
 Ne portez plus ce nom.

LE VIEUX MÉNÉTRIER.

(NOVEMBRE 1815)

AIR : C'est un lanla landerurette.

JE ne suis qu'un vieux bonhomme,
 Ménétrier du hameau;
 Mais pour sage on me renomme,
 Et je bois mon vin sans eau.
 Autour de moi sous l'ombrage
 Accourez-vous délasser.
 Eh! lon lan la, gens du village,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne,
C'est l'arbre du cabaret.
Au bon temps toujours la haine
Sous ses rameaux expirait.
Combien de fois son feuillage
Vit nos aïeux s'embrasser!
Eh ! lon lan la, etc.

Du château plaignez le maître,
Quoiqu'il soit votre seigneur.
Il doit du calme champêtre
Vous envier le bonheur.
Triste au fond d'un équipage ,
Quand là-bas il va passer.
Eh ! lon lan la, etc.

Loin de maudire à l'église
Celui qui vit sans curé ,
Priez que Dieu fertilise
Son grain, sa vigne, son pré.
Au plaisir s'il rend hommage,
Qu'il vienne ici l'encenser.
Eh ! lon lan la , etc.

Quand d'une faible charmille
Votre héritage est fermé,
Ne portez plus la faucille
Au champ qu'un autre a semé.
Mais, sûrs que cet héritage
A vos fils devra passer,
Eh ! lon lan la , etc.

Quand la paix répand son baume
Sur les maux qu'on endura ,
N'exilez point de son chaume
L'aveugle qui ségara.

Rappelant après l'orage
Ceux qu'il a pu disperser,
Eh! lon lan la, etc.

Écoutez donc le bonhomme :
Sous son chaume accourez tous.
De pardonner je vous somme ;
Mes enfants, embrassez-vous.
Pour voir ainsi, d'âge en âge,
Chez nous la paix se fixer,
Eh! lon lan la, gens du village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

LES DEUX SOEURS DE CHARITÉ.

Ain de la Treille de sincérité.

DIEU lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité. (*bis.*)

Vierge défunte, une sœur grise
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra. (*bis.*)
Toutes deux dignes de louanges,
Arrivaient, après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des anges,
L'autre dans les bras des Amours.

Dieu lui-même, etc.

Là-haut, saint Pierre en sentinelle,
Après un *ave* pour la sœur,
Dit à l'actrice : On peut, ma belle,
Entrer chez nous sans confesseur.

Elle s'écrie : Ah ! quoique bonne,
 Mon corps à peine est inhumé !
 Mais qu'à mon curé Dieu pardonne ;
 Hélas ! il n'a jamais aimé.
 Dieu lui-même, etc.

Dans les palais et sous le chaume,
 Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains
 Distillé le miel et le baume
 Sur les souffrances des humains.
 Moi qui subjuguais la puissance,
 Dit l'actrice, j'ai bien des fois
 Fait savourer à l'indigence
 La coupe où s'enivraient les rois.
 Dieu lui-même, etc.

Oui, reprend la sainte colombe,
 Mieux qu'un ministre des autels,
 A descendre en paix dans la tombe
 Ma voix préparait les mortels.
 Offrant à ceux qui m'ont suivie,
 Dit la nymphe, une douce erreur,
 Moi, je faisais chérir la vie :
 Le plaisir fait croire au bonheur.
 Dieu lui-même, etc.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne,
 Quand mes prières s'adressaient,
 Du riche je portais l'aumône
 Aux pauvres qui me bénissaient.
 Moi, dit l'autre, par la détresse
 Voyant l'honnête homme abattu,
 Avec le prix d'une caresse,
 Cent fois j'ai sauvé la vertu
 Dieu lui-même, etc.

Entrez, entrez, ô tendres femmes !
Répond le portier des élus :
La charité remplit vos ames ;
Mon Dieu n'exige rien de plus.
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,
Sous la couronne du martyre
Ou sous des couronnes de fleurs.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité ;
Sauvez-vous par la charité.

COMPLAINTE
D'UNE DE CES DEMOISELLES,
À L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS.
(NOVEMBRE 1816.)

AIR : Faut d' la vertu , pas trop n'en faut.
FAUT qu' lord Villain-ton ait tout pris,)
Gn'a plus d'argent dans c'gueux d'Paris) *bis.*

Du métier d' fille j' me dégoûte :
C' commerce n' rapporte plus rien.
Mais si le public nous fait banque'rout,
C'est que les affaires n' vont pas bien.
Faut qu' lord Villain-ton, etc.

Au bonheur on fait semblant d' croire :
Mais j'en jug' mieux qu' tous les flatteurs.
Si d' la cour je n' savais l'histoire,
J' croirais quasi qu'on a des mœurs.
Faut qu' lord Villain-ton, etc.

Nous servions d' maîtress's et de modèles
 A nos peintres gorgés d'écus.

J' crois qu'à leux femm's y sont fidèles
 D'puis qu' les modèles n' servent plus.
 Faut qu' lord Villain-ton, etc.

Quand gn'a pas l'moindr' profit-z-à faire
 Sur tant d' réformés mécontents,
 Les juges p't-ètr' f'raient not' affaire ;
 Mais le roi n' leux en laisse pas l' temps.
 Faut qu' lord Villain-ton, etc.

Enfin, je n' trouvons plus not' compte
 Avec nos braves qu' l'on vexa.
 Vu leux misère, y aurait d' la honte
 A leux d'mander quelqu' chos' pour ça.
 Faut qu' lord Villain-ton, etc.

Heureus'ment qu' monsieur Laborie
 A nous servir s'est-z-engagé :
 Comme un diable, y s' démène, y crie
 Pour qu'on rend' les biens du clergé.
 Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
 Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

MA RÉPUBLIQUE.

AIR : du Vaudville de la petite Gouvernante.

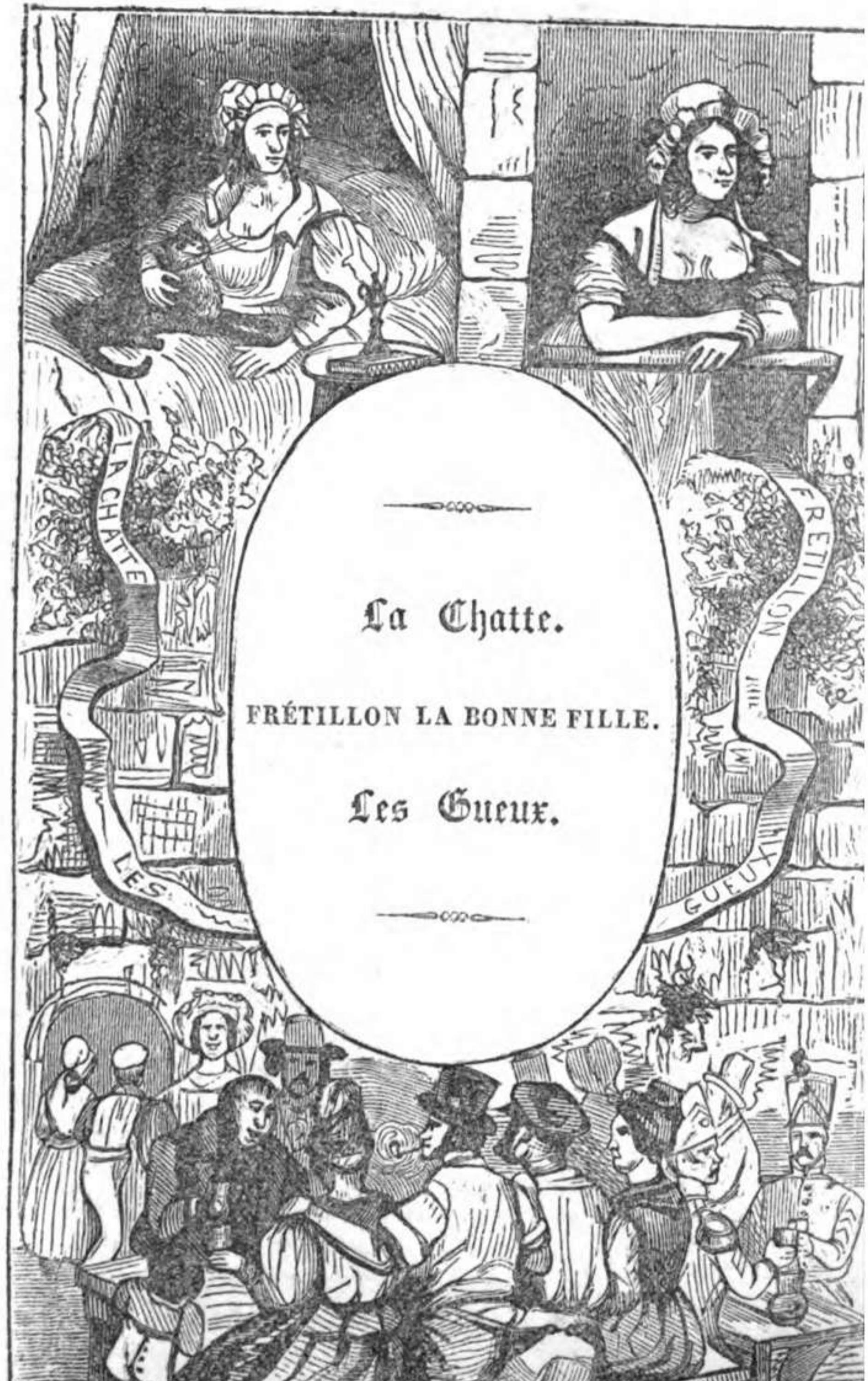
J'AI pris goût à la république
 Depuis que j'ai vu tant de rois;
 Je m'en fais une, et je m'applique
 A lui donner de bonnes lois.
 On n'y commerce que pour boire,
 On n'y juge qu'avec gaîté :
 Ma table est tout mon territoire,
 Ma devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :
Le sénat s'assemble aujourd'hui;
D'abord, par un arrêt sévère,
A jamais proscrivons l'ennui.
Quoi! proscrire? Ah! ce mot doit être
Inconnu dans notre cité :
Chez nous l'ennui ne pourra naître :
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe, dont elle est blessée,
La joie ici défends l'abus;
Point d'entraves à la pensée,
Par ordonnance de Bacchus.
A son gré que chacun professe
Le culte de sa déité;
Qu'on puisse aller même à la messe,
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :
Ne parlons point de nos aïeux.
Point de titre, même au convive
Qui rit le plus ou boit le mieux.
Et si quelqu'un, d'humeur traîtresse,
Aspirait à la royauté,
Plongeons ce César dans l'ivresse;
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république,
Pour voir son destin affermi;
Mais ce peuple si pacifique
Déjà redoute un ennemi :
C'est Lisette qui nous rappelle
Sous les lois de la volupté.
Elle veut régner, elle est belle;
C'en est fait de la liberté.



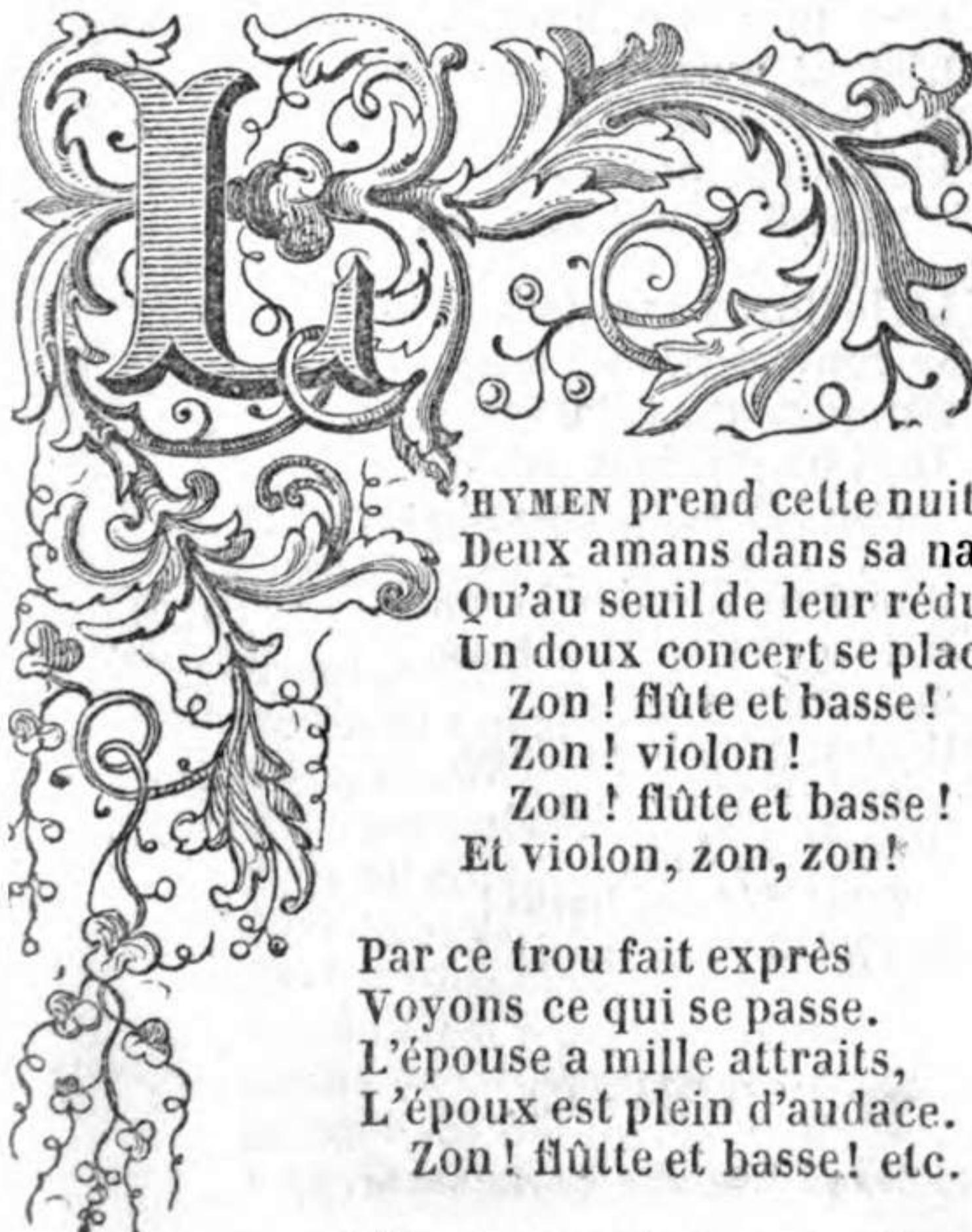
La Chatte.

FRÉTILLON LA BONNE FILLE.

Les Gueux.

LE SOIR DES NOCES.

AIR : Zon ! ma Lisette, zon, ma Lison !



'HYMEN prend cette nuit
Deux amans dans sa nasse.
Qu'au seuil de leur réduit
Un doux concert se place.

Zon ! flûte et basse!
Zon ! violon !
Zon ! flûte et basse !
Et violon, zon, zon!

Par ce trou fait exprès
Voyons ce qui se passe.
L'épouse a mille attraits,
L'époux est plein d'audace.
Zon ! flûte et basse! etc.

L'épouse veut encore
Fuir l'époux qui l'embrasse :
Mais sur plus d'un trésor,
Le fripon fait main basse.
Zon ! flûte et basse ! etc.

Elle tremble et pâlit
Tandis qu'il la délace.

Il va briser le lit;
Il va rompre la glace.
Zon ! flûte et basse ! etc.

Mais, pris au trébuchet,
L'époux, quelle disgrâce !
De l'oiseau qu'il cherchait
N'a trouvé que la place.
Zon ! flûte et basse ! etc.

La belle, en sanglotant,
Se confesse à voix basse.
D'un divorce éclatant
Tout haut il la menace.
Zon ! flûte et basse ! etc.

Monsieur jure après nous :
Mais qu'à tout il se fasse :
Du livre des époux
Il n'est qu'à la préface.
Zon ! flûte et basse,
Zon ! violon,
Zon ! flûte et basse !
Et violon, zon, zon !

L'HIVER.

AIR : Une fille est un oiseau.

Les oiseaux nous ont quittés ;
Déjà l'hiver qui les chasse
Étend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.
À mes vitres scintillantes
Il trace des fleurs brillantes :
Il rend mes portes bruyantes,
Et fait grelotter mon chien.

Réveillons, sans plus attendre,
Mon feu qui dort sous la cendre.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien. (*bis*)

O voyageur imprudent !
Retourne vers ta famille.
J'en crois mon feu qui pétille,
Le froid devient plus ardent.
Moi, j'en puis braver l'injure :
Rose, en douillette, en fourrure,
Ici, contre la froidure
Vient m'offrir un doux soutien.
Rose, tes mains sont de glace.
Sur mes genoux prends ta place.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance et la nuit
Roule son char sur la neige.
Rose, l'amour nous protège :
C'est pour nous que le jour fuit.
Mais un couple nous arrive ;
Joyeux amis, beauté vive,
Entrez tous deux sans qui vive !
Le plaisir n'y perdra rien.
Moins de froid que de tendresse,
Autour du feu qu'on se presse.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé
Devant la lampe indiscrete.
Un festin que Rose apprête,
Gaîment par nous est dressé.
Notre ami s'est fait, à table,
D'un brigand bien redoutable
Et d'un spectre épouvantable
Le fidèle historien.

**Tandis que le punch s'allume,
Beau du feu qui le consume,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.**

**Sombre hiver, sous tes glaçons
Ensevelis la nature ;
Ton aquilon qui murmure
Ne peut troubler nos chansons.
Notre esprit, qu'amour seconde,
Au coin du feu crée un monde
Qu'un doux ciel toujours féconde,
Où s'aimer tient lieu de bien.
Que nos portent restent closes,
Et, jusqu'au retour des roses,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.**

LE MARQUIS DE CARABAS.

AIR du roi Dagobert.

**Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis ;
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !**

**Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,
C'est moi, dit-il, c'est moi,
Qui seul ai rétabli mon roi ;**

Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu !
Il verra beau jeu.
Chapeau bas ! etc.

Pour me calomnier,
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin le Bref.
D'après mon blason,
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,
Que celle du roi.
Chapeau bas ! etc.

Qui me résisterait ?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour,
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron,
Quoiqu'un peu poltron,
Veut avoir des croix,
Il en aura trois.
Chapeau bas ! etc.

Vivons donc en repos :
Mais l'on m'ose parler d'impôts !
A l'état, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.
Grâce à mes crénaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas ! etc.

Prêtres, que nous vengeons,
Levez la dîme et partageons ;

Et toi, peuple animal,
Porte encor le bât féodal.

Seuls nous chasserons,
Et tous vos tendrons
Subiront l'honneur
Du droit du seigneur.

Chapeau bas ! etc.

Curé, fais ton devoir;
Remplis pour moi ton encensoir.

Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les !
Que de mes aïeux
Ces droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.

Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

MON AME.

(1816.)

AIR des Scythes et des Amazones.

C'EST à table quand je m'enivre

De gaîté, de vin et d'amour,

Qu'incertain du temps qui va suivre,

J'aime à prévoir mon dernier jour. (bis.)

Il semble alors que mon ame me quitte.

Adieu ! lui dis-je, à ce banquet joyeux.

Ah ! sans regret, mon ame, partez vite : { bis.

En souriant remontez dans les cieux,

Remontez, remontez dans les cieux. (bis.)

Vous prendrez la forme d'un ange;

De l'air vous parcourrez les champs.

Votre joie, enfin sans mélange,
Vous dictera les plus doux chants.
L'aimable paix, que la terre a proscrite,
Ceindra de fleurs votre front radieux.
Ah ! sans regret, etc.

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la Victoire
Pour l'autel de la Liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersite
Jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah ! sans regret, etc.

Cherchez au-dessus des orages
Tant de Français morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah ! sans regret, etc.

La Liberté, vierge féconde,
Règne aux cieux qui vous sont ouverts.
L'Amour seul m'a aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers,
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite;
Pauvre captif, demain je serai vieux.
Ah ! sans regret, etc.

N'attendez plus, partez, mon ame,
Doux rayon de l'astre éternel !
Mais passez des bras d'une femme
Au sein d'un Dieu tout paternel.

L'ai pétille à défaut d'eau bénite :
 De vrais amis viennent fermer mes yeux.
 Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :
 En souriant remontez dans les cieux,
 Remontez, remontez dans les cieux.

LE VIN ET LA COQUETTE.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

AMIS, il est une coquette
 Dont je redoute ici les yeux.
 Que sa vanité, qui me guette,
 Me trouve toujours plus joyeux.
 C'est au vin de rendre impossible
 Le triomphe qu'elle espérait.
 Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible ;
 La coquette en abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante !
 Ah ! de mon cœur prenez pitié !
 Chantez la liqueur écumante
 Que verse en riant l'Amitié.
 Enlacez le lierre paisible
 Sur mon front qui me trahirait.
 Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible ;
 La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes
 Ce sexe que j'ai trop aimé.
 Achevons d'éteindre les flammes
 Du flambeau qui m'a consumé.
 Que Bacchus, toujours invincible,
 Ote à l'Amour son dernier trait.
 Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible ;
 La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe
 D'où nous vient ce jus enivrant ?
 J'aime encor ; mon verre m'échappe ;
 Je ne ris plus qu'en soupirant.
 Pour fuir ce charme irrésistible,
 Trop d'ivresse enchaîne mes pas.
 Ah ! vous voyez que mon cœur est sensible,
 Coquette, n'en abusez pas.

L'IVROGNE ET SA FEMME.

AIR : Qnand les bœufs vont deux à deux,



RINQUONS, et toc, et tin, tin, tin !
 Jean, tu bois depuis le matin.
 Ta femme est une vertu : } bis.
 Ce soir tu seras battu. }

Tandis que dans sa mansarde
 Jeanne veille, et qu'il lui tarde
 De voir rentrer son mari,
 Maître Jean, à la guinguette,
 A ses amis en goguette,
 Chante son refrain chéri :
 Trinquons, etc.

Jeanne pour moi seul est tendre,
 Dit-il, laissons-la m'attendre.
 Mais, maudissant son époux,
 Jeanne, la puce à l'oreille,
 Bat sa chatte qui réveille
 La tendresse des matous.
 Trinquons, etc.

Livrant sa femme au veuvage,
 Jean se perd dans son breuvage;

Et, prête à se mettre au lit,
Jeanne, qui verse des larmes,
Dit en regardant ses charmes :
C'est son verre qu'il remplit!

Trinquons, etc.

Pour allumer sa chandelle,
Un voisin frappe chez elle :
Jeanne ouvre, après un refus.
Que Jean boive, chante ou fume,
Je ne sais ce qu'elle allume;
Mais je sais qu'on n'y voit plus.

Trinquons, etc.

En rajustant sa cornette,
Ah ! qu'on souffre, dit Jeannette,
Quand on attend son époux !
Ma vengeance est bien modeste ;
Avec lui je suis en reste :
Il a bu plus de dix coups.

Trinquons, etc.

A demain ! se dit le couple.
L'époux rentre, et son dos souple
N'en subit pas moins l'arrêt.
Il s'écrie : Amour fait rage !
Demain, puisque Jeanne est sage,
Répétons au cabaret :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.



L'EXILÉ.

(JANVIER 1817.)

AIR : Ermite, bon ermite.



D'AIMABLES compagnes
Une jeune beauté
Disait : Dans nos campagne s
Règne l'humanité.
Un étranger s'avance,
Qui, parmi nous errant,
Redemande la France
Qu'il chant en soupirant.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie,
Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide,
Vers la France entraîné,
Il s'assied, l'œil humide,
Et le front incliné.
Dans les champs qu'il regrette
Il sait qu'en peu de jours
Ces flots que rien n'arrête
Vont promener leur cours.
D'une terre, etc.

Quand sa mère, peut-être,
Implorant son retour,
Tombe aux genoux d'un maître
Que touche son amour;
Trahit par la victoire,
Ce proscrit, dans nos bois,
Inquiet de sa gloire,
Fuit la haine des rois.

D'une terre, etc.

De rivage en rivage
Que sert de le bannir ?
Partout de son courage
Il trouve un souvenir.
Sur nos bords, par la guerre
Tant de fois envahis,
Son sang même a naguère
Coulé pour son pays.

D'une terre, etc.

Dans nos destins contraires,
On dit qu'en ses foyers
Il recueillit nos frères
Vaincus et prisonniers.
De ces temps de conquêtes
Rappelons-lui le cours ;
Qu'il trouve ici des fêtes,
Et surtout des amours.

D'une terre, etc.

Si notre accueil le touche,
Si, par nous abrité,
Il s'endort sur la couche
De l'hospitalité,
Que par nos voix légères
Ce Français réveillé,

**Sous le toit de ses pères
Croie avoir sommeillé.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie,
Au pauvre exilé.**

LE JUGE DE CHARENTON *.

(NOVEMBRE 1816.)

AIR de la Codaqui.

**UN maître fou qui, dit-on,
Fit jadis mainte frédaine,
Des loges de Charenton
S'est enfui l'autre semaine.*
Chez un juge qui griffonnait,
Il arrive et prend simarre et bonnet,
Puis à l'audience, et hors d'haleine,
Il entre et soudain dit : *Préchi! Précha!*
Et patati, et patata,
Prêttons bien l'oreille à ce discours-là.**

« L'Esprit saint soutient ma voix,
» Et les accusés vont rire;
» Moi, l'interprète des lois,
» J'en viens faire la satire,

* Il n'y a point de mauvais discours que ne puissent faire oublier une action généreuse ; et rien n'est plus honorable, selon moi, que la protection accordée à des infortunés placés sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que, si j'avais pu la condamner à l'oublié qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet.

» Nous les tenons d'un impudent
 » Qui pour s'amuser, me fit président.
 » J'ai longtemps vanté son empire,
 » Mais j'étais alors payé pour cela. »
 Et patati, et patata,
 Pouvait-on s'attendre à ce discours-là?

« Le drame et Galimafré
 » Corrompent les cuisinières.
 » En frac on voit un curé,
 » Et nos enfants ont trois pères.
 » Le mariage est un loyer :
 » On entre en octobre, on sort en janvier.
 » Les cachemires adultères
 » Nous donnent la peste, et ma femme en a. »
 Et patati, et patata,
 Il a mis de tout dans ce discours-là.

« Pour débaucher un mari
 « Que les filles ont d'adresse !
 » Sous madame Dubarry
 » Elles allaient à confesse.
 » Ah ! qu'enfin (et le terme est clair)
 » L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair;
 » Et vous, qui nous tentez sans cesse,
 » Filles, respectez l'habit que voilà. »
 Et patati, et patata,
 Rien n'est plus moral que ce discours-là.

« Mais, triste effet du typhus,
 » Au lieu d'église on élève
 » Le temple du dieu Plutus,
 » Qui sera beau s'il s'achève.
 » Partout règnent les intrigans ;
 » On n'interdit plus les extravagans ;

» Ce dernier point n'est pas un rêve,
» Puisqu'en robe ici je dis tout cela. »
Et patati, et patata,
On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,
Quand deux bisets, sous les armes,
Ramènent à Charenton
Cet orateur plein de charmes.
Néanmoins l'avocat Bélant
S'écrie : Ah ! les fous ont bien du talent !
J'ai fait rire et verser des larmes ;
Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
Et patati, et patata,
C'est moi qu'on sifflait dans ce discours-là.

A DIEUX A DES AMIS.

AIA : C'est un lanla landerurette.



'ICI faut-il que je parte,
Mes amis, quand loin de vous
Je ne puis voir sur la carte
D'asile pour moi plus doux!
Même au sein de notre ivresse,
Dieu ! je crois être à demain.
Fouette, cocher ! dit la Sagesse;
Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage.
On pourraït, grâce aux plaisirs,
Aux fatigues du voyage
Opposer d'heureux loisirs.
Mais une ardeur importune
En route met chaque humain :
Fouette, cocher ! dit la Fortune;
Et nous voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,
 Ne va point au cabaret,
 Me vient dire avec rudesse
 Un médecin indiscret :
 Mais Lisette est si jolie !
 Mais si doux est le bon vin !
 Fouette, cocher ! dit la Folie ;
 Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt, peut-être,
 Je chanterai mon retour.
 Déjà je crois voir renaître
 L'aurore d'un si beau jour.
 L'Alégresse, que j'encense,
 A mon paquet met la main.
 Fouette, cocher ! dit l'Espérance ;
 Et me voilà sur le chemin.

COUPLETS A MA FILLEULE ,

ÂGÉE DE TROIS MOIS,

LE JOUR DE SON BAPTÈME.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

MA filleule, où diable a-t-on pris
 Le pauvre parrain qu'on vous donne ?
 Ce choix seul excite vos cris ;
 De bon cœur je vous le pardonne.
 Point de bonbons à ce repas :
 A vos yeux cela doit me nuire ;
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur,
 Et c'est l'amitié qui vous nomme.
 Or, pour n'être pas grand seigneur,
 Je n'en suis pas moins honnête homme.

Des cadeaux si vous faites cas,
 Vous y trouverez à redire;
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi
 Tient la vertu même asservie,
 Puissions-nous, ma commère et moi,
 Vous porter bonheur dans la vie!
 Pendant leur voyage ici-bas,
 Aux bons cœurs rien ne devrait nuire
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

Qu'à vos noces je chanterai,
 Si jusque-là mes chansons plaisent!
 Mais peut-être alors je serai
 Où Panard et Collé se taisent.
 Quoi ! manquer aux joyeux ébats
 Qu'un pareil jour devra produire !
 Non, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

LA BOUQUETIÈRE.

ET LE CROCQUEMORT.

AIR : Le cœur à la danse, un rigodon, etc.

JE n'suis qu'un' bouqu'tière et j'n'ai rien,
 Mais d' vos soupirs j'me lasse,
 Monsieur l' croqu'mort, car il faut bien
 Vous dir' vot' nom-z en face.
 Quoique j'sois-t-un esprit fort,
 Non, je n'veux point d'un croqu'mort.
 Encor jeune et jolie,
 Moi, j'vends rosiers, lis et jasmins,
 Et n'me sens point l'envie
 De passer par vos mains.

C't'amour qui fait plus d'un hasard

Vous tire par l'oreille

Depuis l' jour où vot' corbillard

Renversa ma corbeille.

Il m'en coûta plus d'un' fleur :

Vot' métier leur port' malheur.

Encore jeune, etc.

A d' bons vivans j'aime à parler,

Et, monsieur, n' vous déplaise,

Avec vous m' faudrait-z-étaler

Mes fleurs chez l' pèr' La Chaise.

Mon commerce est mieux fêté

A la porte d' la Gaîté.

Encore jeune, etc.

Parc'que vous r'tournez d'grands seigneurs,

Vous vous en faite' accroire ;

Mais si tant d' gens qu'ont des honneurs

Vous doiv' tous un pour-boire,

Y en a plus d'un, sans m' vanter,

Qu' j'avons fait ressusciter.

Encor jeune, etc.

J' f'rai courte et bonne, et, j'y consens,

En passant, venez m' prendre.

Mais qu' ce n' soit point-z avant dix ans ;

Adieu, croqu'mort si tendre.

P't-êt' bien qu'en s'impatientant ,

Un' pratique vous attend.

Encor jeune et jolie,

Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,

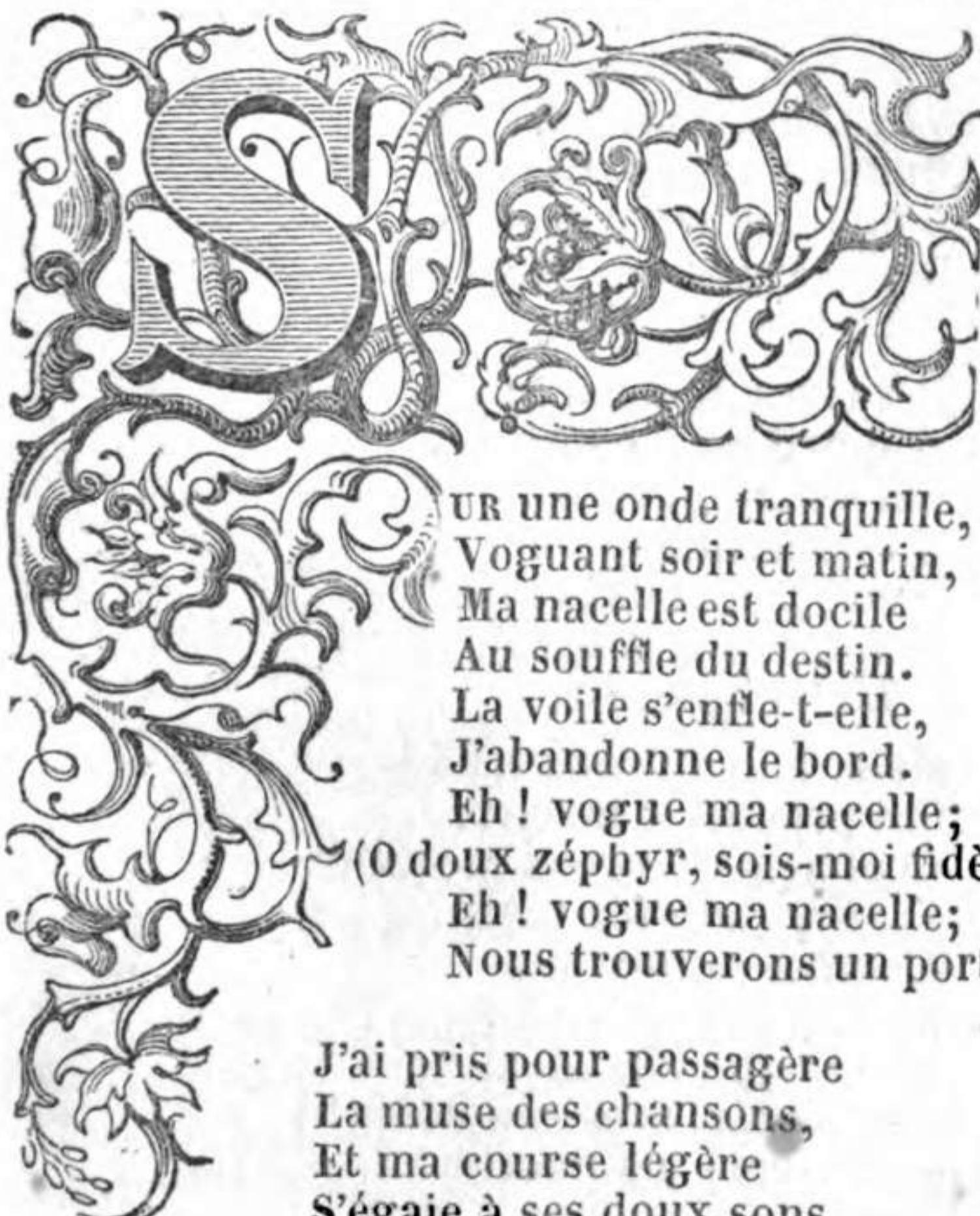
Et n' me sens point l'envie

De passer par vos mains.



MA NACELLE.

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS RÉUNIS POUR MA FÊTE.



UR une onde tranquille,
Voguant soir et matin,
Ma nacelle est docile
Au souffle du destin.
La voile s'enfle-t-elle,
J'abandonne le bord.
Eh ! vogue ma nacelle ;
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle !)
Eh ! vogue ma nacelle ;
Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère
La muse des chansons,
Et ma course légère
S'égaie à ses doux sons.
La folâtre pucelle
Chante sur chaque bord.
Eh ! vogue, etc.

Lorsqu'au sein de l'orage
Cent foudres à la fois,
Ébranlant ce rivage,
Épouvantent les rois,

Les plaisirs qui m'appelle
M'attend sur l'autre bord.
Eh ! vogue , etc.

Loin de là, le ciel change :
Un soleil éclatant
Vient mûrir la vendange
Que le buveur attend.
D'une liqueur nouvelle
Lestons-nous sur ce bord.
Eh ! vogue, etc.

Des rives bien connues
M'appellent à leur tour.
Les Grâces, demi-nues
Y célèbrent l'Amour.
Dieu ! j'entends la plus belle
Soupirer sur le bord :
Eh ! vogue, etc.

Mais, loin du roc perfide
Qui produit le laurier,
Quel astre heureux me guide
Vers un humble foyer ?
L'amitié renouvelle
Ma fête sur ce bord :
Eh ! vogue ma nacelle ;
(O doux zéphir, sois-moi fidèle !)
Eh ! vogue ma nacelle ;
Nous entrons dans le port.

LE DIEU DES BONNES GENS.

AIR : Vaudeville de la partie carrée.

IL est un Dieu : devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.

Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligens :
Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgens,
Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie :
Moi, pour braver des maîtres exigeans,
Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où près de la victoire
Brillaient les arts, doux fruit des beaux climats,
J'ai vu du Nord des pleuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie,
Mais les destins et les flots sont changeans :
Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !
Nous touchons tous à nos derniers instans;
L'éternité va se faire comprendre :
Tout va finir, l'univers et le temps.

O chérubins, à la face bouffie,
 Réveillez donc les morts peu diligens !
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur! non, Dieu n'est point colère;
 S'il créa tout, à tout il sert d'appui :
 Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
 Et vous, amours, qui créez après lui,
 Prêtez un charme à ma philosophie,
 Pour dissiper des rêves affligeans.
 Le verre en main, que chacun se confie
 Au Dieu des bonnes gens!

PAILLASSE.

AIR: Mon père était pot.

(1816.)

J' suis né paillasse, et mon papa,
 Pour m' lancer sur la place,
 D'un coup d' pied quequ' part m'attrapa,
 Et m' dit : Saute, paillasse!
 T'as l' jarret dispos,
 Quoiqu' t'ay le ventre gros
 Et la fac' rubiconde.
 N' saut' point-z-à demi,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde!

Ma mèr' qui poussait des hélas
 En m' voyant prendr' ma course,
 M'habille avee son seul mat'las,
 M' disant : Ce fut ma r'ssource.
 Là d'sous fais, mon fils,
 Ce que d'sus je fis
 Pour gagner la pièc' ronde.
 N' saut' point-z-à demi, etc.

Content comme un gueux, j' m'en allais,
 Quand un seigneur m'arrête,
 Et m'donn' l'emploi dans son palais
 D'un p'tit chien qu'il regrette.
 Le chien sautait bien,
 J' surpassé le chien;
 Plus d'un envieux en gronde.
 N'saut' point-z-à demi, etc.

J'buvais du bon, mais un hasard,
 Où j'n'ons rien mis du nôtre,
 Fait qu'monseigneur n'est qu'un bâtard,
 Et qu'il en vient-z-un autre.
 Fi du dépouillé
 Qui m'a bien payé!
 Fêtons l'autre à la ronde.
 N'saut' point-z-à demi, etc.

A peine a-t-on fêté c'lui-ci,
 Que l' premier r'vent-z-en traître!
 Moi qu'aime à dîner, Dieu merci,
 J'saute encor sous sa f'nêtre.
 Mais le v'là r'chassé,
 V'là l'autre r'placé,
 Viv' ceux que Dieu seconde !
 N'saut' point-z-à demi, etc.

Vienn' qui voudra, j'saut'rai toujours;
 N'faut point qu'la r'cette baisse.
 Boir', manger, rire et fair' des tours,
 Voyez comm'ça m'engraisse.
 En gens qui, ma foi,
 Saut' moins gaiement qu'toi,
 Puisque l' pays abonde,
 N'saut' point-z-à demi,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde!

L'ERMITÉ ET SES SAINTS.

COUPLETS ADRESSES À M. DE JOUY, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Rassurez-vous, ma mie.



N va rouvrir la Sorbonne :
L'église attend ses décrets,
On ne brûle encor personne,
Mais les fagots sont tout prêts.
Par bonheur, chez nous habite
Un saint d'un esprit plus doux.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous !

Des prêtres, grands catholiques,
L'ont instruit à servir Dieu.

Il tient aux mêmes reliques
Qu'aimait l'abbé de Chaulieu.

A l'amour sa muse invite :
Par lui nous serons absous.

Ermite, etc.

Rabelais, ce fous si sage,
Lui léguua, par parenté,
Un capuchon dont l'usage
En fait un sage en gaîté.
Contre la gent hypocrite
Voyez son malin courroux.

Ermite, etc.

Ce n'est tout son patrimoine ;
Car, pour être chansonnier,
De Lattaignant, gai chanoine,
Il choisit le bénitier.
Mais de ses refrains qu'on cite
Lattaignant serait jaloux.

Ermite, etc.

Il lui manquait un bréviaire :
 Le bon ermite, à dessein,
 Prit les œuvres de Voltaire,
 Qui se disait capucin.
 Grâce à l'auteur qu'il médite,
 Il sait charmer tous les goûts.
 Ermite, etc.

De tels saints suivant les traces
 Sur son gai califourchon,
 Il laisse fourrer aux Grâces
 Des fleurs sous son capuchon.
 A l'aimer tout nous invite ;
 Avec lui sauvons-nous tous.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !

LA PETITE FÉE.

(1817.)

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

ENFANS, il était une fois
 Une fée appelée Urgande,
 Grande à peine de quatre doigts,
 Mais de bonté vraiment bien grande.
 De sa baguette un ou deux coups
 Donnaient félicité parfaite.
 Ah ! bonne fée, enseignez-nous
 Où vous cachez votre baguette !

Dans une conque de saphir,
 De huit papillons attelée,
 Elle passait comme un zéphyr,
 Et la terre était consolée.

Les raisins mûrissaient plus doux,
Chaque moisson était complète.
Ah ! bonne fée, etc.

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres :
Braves gens, soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.
Ah ! bonne fée, etc.

Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée ;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah ! bonne fée, etc.

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne.
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah ! bonne fée, etc.

Dans un beau palais de cristal,
Hélas ! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal ;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux :
Mais pourtant, si bien qu'on nous traîne,
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

LES CINQ ÉTAGES.

AIR : Dans cette maison à quinze ans,
ou J'étais bon chasseur autrefois.



DANS la soupente du portier
Je naquis au rez-de-chaussée.
Par tous les laquais du quartier,
A quinze ans , je fus pourchassée.
Mais bientôt un jeune seigneur
M'enlève à leur doux caquetage.
Ma vertu me vaut cet honneur ;
Et je monte au premier étage.

Là, dans un riche appartement
Mes mains deviennent des plus blanches ;

Grâce à l'or de mon jeune amant.
Là, tous mes jours sont des dimanches ;
Mais par trop d'amour emporté,
Il meurt. Ah ! pour moi quel veuvage !
Mes pleurs respectent ma beauté :
Et je monte au deuxième étage.

Là, je trompe un vieux duc et pair
Dont le neveu touche mon ame.
Ils ont d'un feu payé bien cher,
L'un la cendre et l'autre la flamme.
Vient un danseur ; nouveaux amours !
La noblesse alors déménage.
Mon miroir me sourit toujours ;
Et je monte au troisième étage.

La, je plume un gros Anglais,
Qui me croit et veuve et baronne ;
Puis deux financiers vieux et laids :
Même un prélat Dieu me pardonne !
Mais un escroc que je chéris
Me vol en parlant mariage.
Je perds tout : j'ai des cheveux gris,
Et je monte encore un étage.

Au quatrième, autre métier,
Des nièces me sont nécessaires ;
Nous scandalisons le quartier ;
Nous nous moquons des commissaires.
Mangeant mon pain à la vapeur,
Des plaisirs je fais le ménage.
Trop vieille enfin je leur fais peur,
Et je monte au cinquième étage.

Dans la mansarde me voilà,
Me voilà pauvre balayouse.

Seule et sans feu, je finis là
Ma vie au printemps si joyeuse.
Je conte à mes voisins surpris
Ma fortune à différens âges,
Et j'en trouve encor des débris
En balayant les cinq étages.

MON HABIT.

AIR du vaudeville de Décence.

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrera de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe.
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis ;
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence qui m'honore
Ne m'a point banni de leurs bras ;
Tous ils sont prêts à nous fêter encore ;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise ;
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage.
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage ;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
 Qu'un fat exhale en se mirant ?
 M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
 T'exposer au mépris d'un grand ?
 Pour des rubans la France entière
 Fut en proie à de longs débats ;
 La fleur des champs brille à ta boutonnière :
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Necrainsplustantcesjoursdecoursesvaines,
 Où notre destin fut pareil ;
 Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
 Mêlés de pluie et de soleil.
 Je dois bientôt, il me le semble,
 Mettre pour jamais habit bas ;
 Attends un peu ; nous finirons ensemble :
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

LA COCARDE BLANCHE.

COUPLETS CENSES FAITS POUR UN DINER OU L'ON CÉLÉBRAIT L'ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE ENTRÉE DES RUSSES, DES AUTRICHIENS ET DES PRUSSIENS A PARIS.

(30 MARS 1816.)

AIR des trois Cousins.

JOUR de paix, jour de délivrance, }
 Qui des vaincus fit le bonheur ; }
 Beau jour qui vint rendre à la France } chœur.
 La cocarde blanche et l'honneur ! }

Chantons ce jour cher à nos belles,
 Où tant de rois, par leurs succès,
 Ont puni les Français rebelles,
 Et sauvé tous les bons Français.
 Jour de paix, etc.

Les étrangers et leurs cohortes
Par nos vœux étaient appelés.
Qu'aisément ils ouvraient les portes !
Dont nous avions livré les clefs !
Jour de paix, etc.

Sans ce jour, qui pouvait répondre
Que le ciel, comblant nos malheurs,
N'eût point vu, sur la tour de Londres,
Flotter enfin les trois couleurs ?
Jour de paix, etc.

On répétera dans l'histoire
Qu'aux pieds des Cosaques du Don,
Pour nos soldats et pour leur gloire,
Nous avons demandé pardon.
Jour de paix, etc.

Appuis de la noblesse antique,
Buvons, après tant de dangers,
Dans ce repas patriotique,
Au triomphe des étrangers.
Jour de paix, etc.

Enfin pour sa clémence extrême,
Buvons au plus grand des Henris,
A ce roi qui sut, par lui-même,
Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur ;
Beau jour qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur !

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.

(MAI 1814.)



AIR : Il faut que l'on file doux.
 oî, qui même auprès des belles,
 Voudrais vivre en passager,
 Que je porte envie aux ailes
 De l'oiseau vif et léger!
 Combien d'espace il visite!
 A voltiger tout l'invite :
 L'air est doux, le ciel est beau.
 Je volerais vite, vite, vite.
 Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle
 M'enseignant ses plus doux sons,
 J'irais de la pastourelle
 Accompagner les chansons.
 Puis j'irais charmer l'ermite,
 Qui, sans vendre l'eau bénite,
 Donne aux pauvres son manteau.
 Je volerais, etc.

Puis j'irais dans le bocage,
 Où des buveurs en gaîté,
 Attendris par mon ramage,
 Ne boiraient qu'à la beauté :
 Puis, ma chanson favorite,
 Aux guerriers qu'on déshérite
 Ferait chérir le hameau.
 Je volerais, etc.

Puis j'irais sur les tourelles
 Où sont de pauvres captifs,

**En leur cachant bien mes aléas,
Former des accords plaintifs.
L'un sourit à ma visite;
L'autre rève, dans son gîte,
Aux champs où fut son berceau.**

Je volerais, etc.

**Puis, voulant rendre sensible
Un roi qui fuirait l'ennui,
Sur un olivier paisible,
J'irais chanter près de lui :
Puis j'irais jusqu'où s'abrite
Quelque famille proscrite,
Porter de l'arbre un rameau.**

Je volerais, etc.

**Puis, jusques où naît l'aurore,
Vous, méchans, je vous fuirais,
A moins que l'Amour encore
Ne me surprît dans ses rets :
Que, sur un sein qu'il agite,
Ce chasseur que nul n'évite,
Me dresse un piège nouveau.**

**Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.**

LA RÈVERIE.

AIR : La signora malade.

**Loin d'une Iris volage
Qu'un seigneur m'enlevait,
Au printemps sous l'ombrage,
Un jour mon cœur rêvait.
Privé d'une infidèle,
Il rêvait qu'une autre belle
Volait à mon secours.**

Venez, venez, venez, mes amours ! (bis.)

Cette belle était tendre,
 Tendre et fière à la fois.
 Il me semblait l'entendre
 Soupirer dans les bois.
 C'était une princesse
 Qui respirait la tendresse
 Loin de l'éclat des cours.
Venez, venez, venez, mes amours !

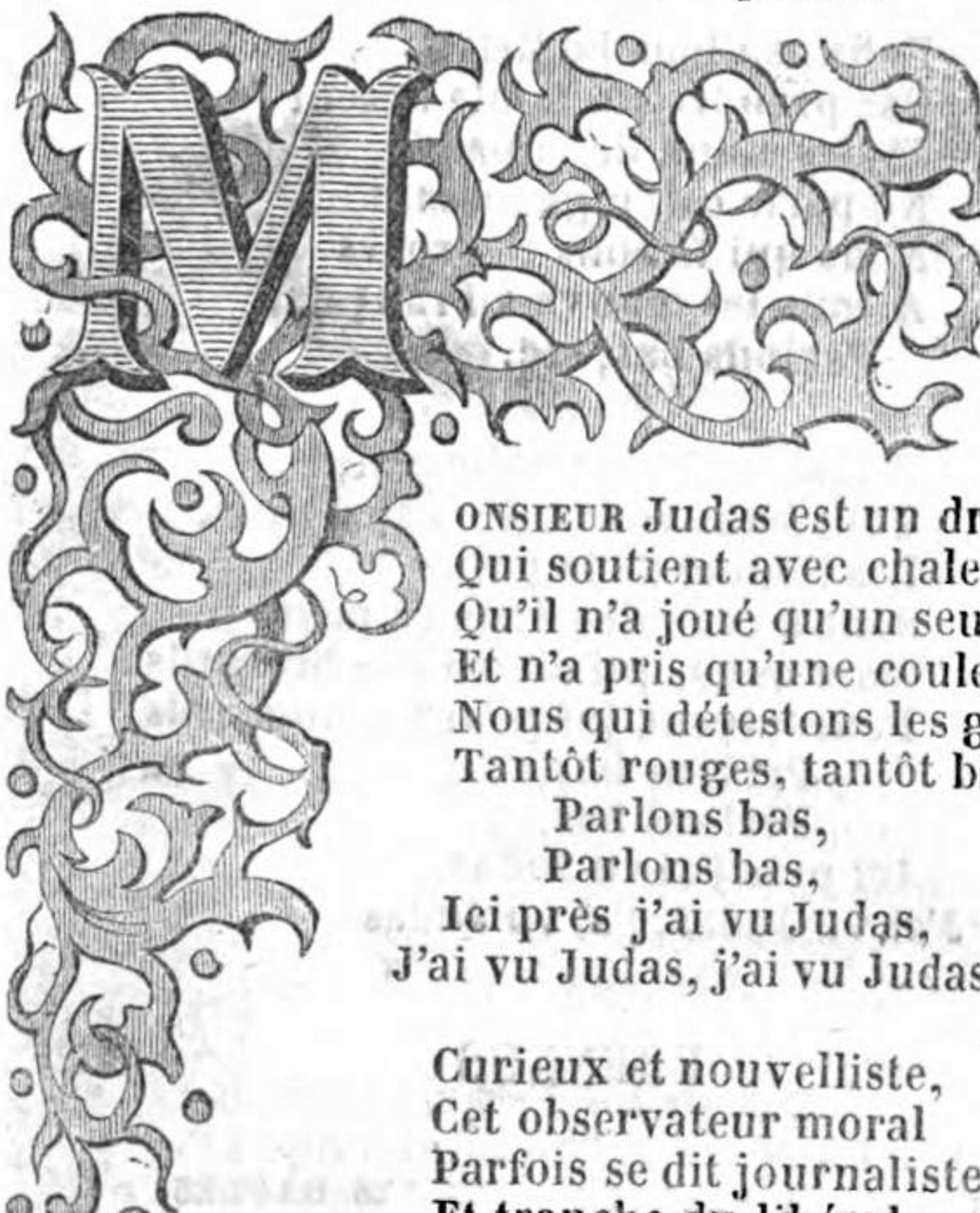
Je l'entendais se plaindre
 Du poids de la grandeur.
 Cessant de me contraindre,
 Je lui peins mon ardeur.
 Mes yeux versent des larmes,
 Ravis de voir tant de charmes
 Sous de si beaux atours.
Venez, venez, venez, mes amours !

Telle était la merveille
 Dont je flattais mes sens,
 Quand soudain mon oreille
 S'ouvre aux plus doux accens.
 Si c'est vous ma princesse,
 Des roses de la tendresse
 Venez semer mes jours.
Venez, venez, venez, mes amours !

Mais non : c'est la coquette
 Du village voisin,
 Qui m'offre une conquête
 En corset de basin.
 Grandeurs, je vous oublie !
 Cette fille est si jolie !
 Ses jupons sont si courts !
Venez, venez, venez, mes amours !

MONSIEUR JUDAS.

AIR : J'ons un curé patriote.



MONSIEUR Judas est un drôle.
Qui soutient avec chaleur
Qu'il n'a joué qu'un seul rôle
Et n'a pris qu'une couleur.
Nous qui détestons les gens
Tantôt rouges, tantôt blances,
Parlons bas,
Parlons bas,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste,
Cet observateur moral
Parfois se dit journaliste,
Et tranche du libéral;
Mais voulons-nous réclamer
Le droit de tout imprimer,
Parlons bas, etc.

Sans respect du caractère,
Souvent ce lâche effronté
Porte l'habit militaire,
Avec la croix au côté.

**Nous qui faisons volontiers
L'éloge de nos guerriers,
Parlons bas, etc.**

**Enfin, sa bouche flétrie
Ose prendre un noble accent ,
Et des maux de la patrie
Ne parle qu'en gémissant.
Nous qui faisons le procès
A tous les mauvais Français,
Parlons bas, etc.**

**Monsieur Judas, sans malice,
Tout haut vous dit : « Mes amis,
Les limiers de la police
Sont à craindre dans ce pays. »
Mais nous, qui de maints brocards
Poursuivons jusqu'aux mouchards,
Parlons bas,
Parlons bas,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.**

BRENNUS

ou

LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES.

AIR nouveau de M. Wilhem.

**BRENNUS disait aux bons Gaulois :
Célébrez un triomphe insigne !
Les champs de Rome ont payé mes exploits,
Et j'en rapporte un cep de vigne :
Grâce à la vigne, unissons pour toujours } bis
L'honneur, les arts, la gloire et les amours. }**

**Privés de son jus tout-puissant ,
Nous avons vaincu pour en boire.
Sur nos coteaux, que le pampre naissant
Serve à couronner la victoire.
Grâce à la vigne, etc.**

**Un jour, par ce raisin vermeil,
Des peuples vous serez l'envie.'
Dans son nectar plein des feux du soleil ,
Tous les arts puiseront la vie.
Grâce à la vigne, etc.**

**Quittant nos bords favorisés,
Mille vaisseaux iront sur l'onde,
Chargés de vins, et de fleurs pavoisés,
Porter la joie autour du monde.
Grâce à la vigne, etc.**

**Femmes, nos maîtres absous,
Vous qui préparez nos armures,
Que sa liqueur soit un baume de plus
Versé par vous sur nos blessures.
Grâce à la vigne, etc.**

**Soyons unis, et nos voisins
Apprendront qu'en des jours d'alarmes,
Le faible appui que l'on donne aux raisins
Peut vaincre, à défaut d'autres armes.
Grâce à la vigne, etc.**

**Bacchus, d'embellir ses destins
Un peuple hospitalier te prie :
Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
Oublie un moment sa patrie.
Grâce à la vigne, etc.**

Brennus alors bénit les cieux,
 Creuse la terre avec sa lance,
 Plante la vigne : et les Gaulois joyeux
 Dans l'avenir ont vu la France.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

LES CLEFS DU PARADIS.

AIR : À coups d' pied , à coups d' poing.

SAINT Pierre perdit, l'autre jour,
 Les clefs du céleste séjour :
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 C'est Margot qui, passant par là,
 Dans son gousset les lui vola
 « Je vais, Margot,
 » Passer pour un nigaud :
 » Rendez-moi mes clefs, » disant saint Pierre.

Margoton, sans perdre de temps,
 Ouvre le ciel à deux battans :
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Dévots fieffés, pécheurs maudits,
 Entrent ensemble en paradis.
 « Je vais, etc.

On voit arriver en chantant ,
 Un Turc, un juif , un protestant ;
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Puis un pape, l'honneur du corps,
 Qui, sans Margot, restait dehors.
 Je vais, etc.

Des jésuites, que Margoton
 Voit à regret dans ce canton,

(L'histoire est vraiment singulière!)
 Sans bruit, à force d'avancer,
 Près des anges vont se placer.
 « Je vais, etc.

En vain un fou crie, en entrant,
 Que Dieu doit être intolérant;
 (L'histoire est vraiment singulière!)
 Satan lui-même est bien-venu :
 La belle en fait un saint cornu.
 « Je vais, etc.

Dieu qui pardonne à Lucifer,
 Par décret supprime l'enfer;
 (L'histoire est vraiment singulière!)
 La douceur va tout convertir :
 On n'aura personne à rôtir.
 « Je vais, etc.

Le paradis devient gaillard,
 Et Pierre en veut avoir sa part :
 (L'histoire est vraiment singulière!)
 Pour venger ceux qu'il a damnés,
 On lui ferme la porte au nez.
 « Je vais, Margot,
 » Passer pour un nigaud :
 » Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

LES CHAMPS.

AIR: Mon amour était pour Marie.

ROSE, partons ; voici l'aurore :
 Quitte ces oreillers si doux.
 Entends-tu la cloche sonore
 Marquer l'heure du rendez-vous ?

**Cherchons, loin du bruit de la ville,
Pour le bonheur un sûr asile.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.**

**Viens aux champs fouler la verdure,
Donne le bras à ton amant ;
Rapprochons-nous de la nature
Pour nous aimer plus tendrement.
Des oiseaux la troupe éveillée
Nous appelle sous la feuillée.
Viens aux champs, etc.**

**Nous prendrons les goûts du village ;
Le jour naissant t'éveillera ;
Le jour mourant sous le feuillage
A notre couche nous rendra.
Puisses-tu, maîtresse adorée,
Te plaindre encor de sa durée !
Viens aux champs, etc.**

**Quand l'été vers un sol fertile
Conduit des moissonneurs nombreux ;
Quand, près d'eux, la glaneuse agile
Cherche l'épi du malheureux ;
Combien, sur les gerbes nouvelles,
De baisers pris aux pastourelles !
Viens aux champs, etc.**

**Quand des corbeilles de l'automne
S'épanche à flots un doux nectar,
Près de la cuve qui bouillonne
On voit s'égayer le vieillard :
Et cet oracle du village
Chante les amours d'un autre âge.
Viens aux champs, etc.**

Allons visiter des rivages
Que tu croiras des bords lointains.
Je verrai, sous d'épais ombrages,
Tes pas devenir incertains.
Le désir cherche un lit de mousse ;
Le monde est loin , l'herbe est si douce !
Viens aux champs, etc.

C'en est fait ! adieu, vains spectacles !
Adieu, Paris, où je me plus,
Où les beaux-arts font des miracles ,
Où la tendresse n'en fait plus !
Rose ! dérobons à l'envie
Le doux secret de notre vie.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

LE BON VIEILLARD.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

JOYEUX enfans, vous que Bacchus rassemble :
Par vos chansons vous m'attirez ici.
Je suis bien vieux; mais en vain ma voix tremble :
Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.
Du temps passé j'apporte des nouvelles ;
J'ai bu jadis avec le bon Panard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, eh quoi ! chacun s'empresse !
A ma santé coule un vin généreux.
Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :
Je crains toujours d'attrister les heureux.
Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes,
Avec le temps vous compterez plus tard.
Amis du vin, etc.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses :
 Vos grand'mamans diraient si je leur plus.
 J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses ;
 Amis, châteaux, maîtresses ne sont plus.
 Les souvenirs me sont restés fidèles ;
 Aussi parfois je soupire à l'écart.

Amis du vin, etc.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,
 Sans fuir jamais la France et son doux ciel.
 Au peu de vin que m'a laissé l'orage
 L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
 J'ai chanté même aux vendanges nouvelles.
 Sur des coteaux dont j'eus longtemps ma part.

Amis du vin, etc.

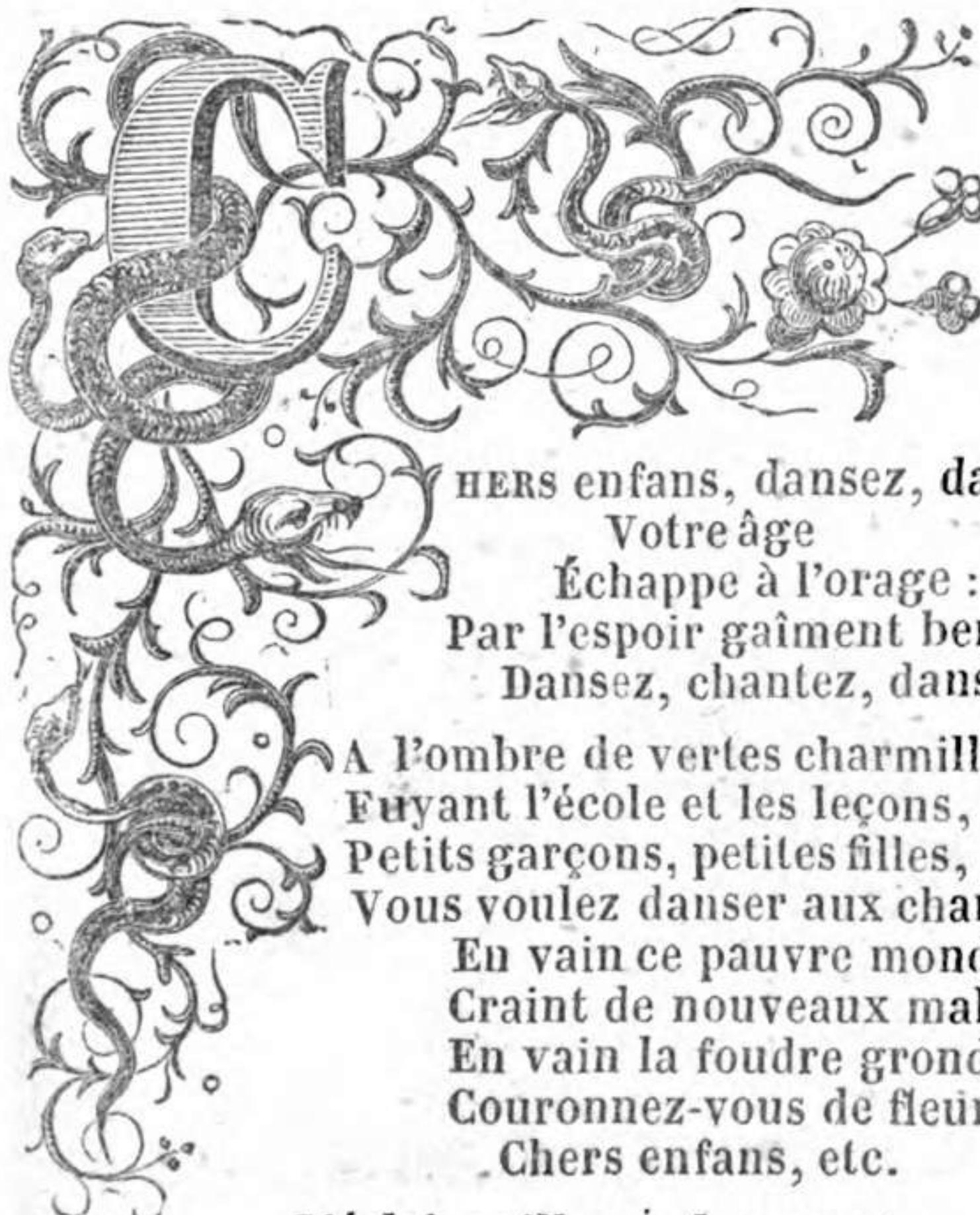
Vieux compagnons des guerriers d'un autre âge,
 Comme Nestor je ne vous parle pas.
 De tous les jours où brilla mon courage,
 J'achèterais un jour de vos combats.
 Je l'avoûrai, vos palmes immortelles
 M'ont rendu cher un nouvel étendard.

Amis du vin, etc.

Sur vos vertus quel avenir se fonde !
 Enfants, buvons à mes derniers amours.
 La Liberté va rajeunir le monde :
 Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
 D'un beau printemps, aimables hirondelles,
 J'ai pour vous voir différé mon départ.
 Ami du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

L'ORAGE.

AIR : C'est l'amour, l'amour.



HERS enfans, dansez, dansez !
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dancez, chantez, dansez.

A l'ombre de vertes charmilles,
Fuyant l'école et les leçons,
Petits garçons, petites filles,
Vous voulez danser aux chansons.

En vain ce pauvre monde
Craint de nouveaux malheurs ;
En vain la foudre gronde,
Couronnez-vous de fleurs.
Chers enfants, etc.

L'éclaire sillonne le nuage,
Mais il n'a point frappé vos yeux.
L'oiseau se tait dans le feuillage ;
Rien n'interrompt vos chants joyeux.
J'en crois votre allégresse ;
Oui, bientôt d'un ciel pur,
Vos yeux brillants d'ivresse
Réfléchiront l'azur.
Chers enfants, etc.

Vos pères ont eu bien des peines;
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays.

De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous léguent la gloire :
Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfans, etc.

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas! vos yeux se sont ouverts.
C'était le clairon des Barbares
Qui vous annonçait nos revers.

Dans le fracas des armes,
Sous nos toits en débris,
Vous méliez à nos larmes
Votre premier souris.

Chers enfans, etc.

Vous triompherez des tempêtes
Où notre courage expira.
C'est en éclat sur nos têtes
Que la foudre nous éclaira.

Si le Dieu qui vous aime
Crut devoir nous punir,
Pour vous sa main ressème
Les champs de l'avenir.

Chers enfans, etc.

Enfans, l'orage, qui redouble,
Du sort présage le courroux.
Le sort ne vous cause aucun trouble;
Mais à mon âge on craint ses coups.
S'il faut que je succombe
En chantant nos malheurs,

Déposez sur ma tombe
Vos couronnes de fleurs.

Chers enfans, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dancez, chantez, dansez!

QU'ELLE EST JOLIE !

AIR :

Grands dieux ! combien elle est jolie,
Celle que j'aimerai toujours !
Dans leur douce mélancolie
Ses yeux font rêver aux amours.
Du plus beau souffle de la vie
À l'animer le ciel se plaît,
Grands dieux ! combien elle est jolie,
Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !
Elle compte au plus vingt printemps.
Sa bouche est fraîche, épanouie ;
Ses cheveux sont blonds et flottans.
Par mille talens embellie,
Seule elle ignore ce qu'elle est.
Grands dieux ! etc.

Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et cependant j'en suis aimé.
J'ai dû long-temps porter envie
Aux traits dont le sexe est charmé.
Avant qu'elle enchantât ma vie,
Devant moi l'amour s'envolait.
Grands dieux ! etc.

Grands dieux ! combien elle est jolie,
Et pour moi ses feux sont constans.
La guirlande qu'elle a cueillie
Ceint mon front chauve ayant trente ans.
Voiles qui parez mon amie,
Tombez : mon triomphe est complet.
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et moi, je suis, je suis si laid !

LES CHANTRES DE PAROISSE,
OU
LE CONCORDAT DE 1817.

CHANSON À BOIRE. — SEPTEMBRE 1817.

AIR du Bastringue.



loria tibi, Domine!

Oue tout chantre

Boive à plein ventre,

Gloria tibi, Domine!

Le concordat nous est donné.

Buvons, nous, chantre de paroisse,
A qui nous tire enfin d'angoisse,
D'abord, pour ne rien oublier,
Remontons à François premier (1).

Gloria, etc.

A Gonsalvi buvons un verre ;
Il a deux fois fait même affaire ;
Mais cette fois, le droit divin,
L'église y gagne un pot de vin (2).
Gloria, etc.

(1) Le premier article du concordat de 1817 remet en vigueur celui de François Ier et de Léon X.

(2) Ce concordat et celui de 1801 sont l'ouvrage du cardinal Hercule de Gonsalvi.

Des deux clefs de notre bon pape
 L'une du ciel ouvre la trappe,
 Et l'autre aux griffes du légat
 Ouvre les coffres de l'état.

Gloria, etc.

Si de nos coqs la voix altière (1).
 Troubla l'héritier de saint Pierre,
 Grâce aux annates, aujourd'hui (2)
 Nos poules vont pondre pour lui.

Gloria, etc.

Rendons Avignon au saint père (3);
 Il le veut, et c'est là, j'espère,
 Prouver aux Français dépouillés
 Qu'il est un de nos alliés.

Gloria, etc.

Qu'importe qu'à Rome on détruise
 Les libertés de notre église (4) ?
 Nous devons à nos députés
 Déjà tant d'autres libertés !

Gloria, etc.

Moines et prieurs vont revivre (5).
 Il faut qu'avant peu le grand livre,

(1) Le coq figurait sur les drapeaux de la république française.

(2) Les ANNATES, redevance payée au saint siège, et consacrée par suite du concordat de François Ier.

(3) Le pape réclame encore Avignon dans la bulle de circonscription des diocèses.

(4) Les libertés de l'église gallicane compromises par le concordat de François Ier ; ce qui l'empêcha d'être enregistré dans plusieurs parlemens.

(5) Une des bulles de Pie VII contient ces expressions : NOUS DOTONS EN BIEN-FONDS ET EN RENTES SUR L'ÉTAT LES ÉVÈQUES ET ARCHEVÈQUES, etc.

Servant à nos pieux desseins,
Soit mis au rang des livres saints.
Gloria, etc.

Dans chaque ville un séminaire (1)
Désormais sera nécessaire.
C'est un hôpital érigé
Aux enfans trouvés du clergé
Gloria, etc.

Pour les protestans qu'on tolère (2)
Au ciel nous craignons de déplaire ;
Mais qu'il nous passe encor longtemps
Nos Suisses qui sont protestans.
Gloria, etc.

Chantres, pour nous combien d'offices !
Nous n'irons plus dans les coulisses,
Brailler en chœur à l'Opéra (3).
Et l'église nous suffira.
Gloria, etc.

Oui, chantres, c'est à nous de boire :
Ce concordat fait notre gloire ;
Car le bon temps revient grand train,
Où les rois chantaient au lutrin.

Gloria tibi, Domine !
Que tout chante
Boive à plein ventre,
Gloria tibi, Domine !
Le concordat nous est donné.

(1) Le pape recommande l'érection de nouveaux séminaires.

(2) Lisez la déclaration adressée au saint siège par M. de Blacas, le 15 juillet 1817.

(3) On assure que plusieurs chantres de paroisse font partie des chœurs de nos théâtres.

L'INDÉPENDANT.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Respectez mon indépendance,
Esclaves de la vanité ;
C'est à l'ombre de l'indigence
Que j'ai trouvé la liberté. (*bis.*)
Jugez, aux chants qu'elle m'inspire,
Quel est sur moi son descendant ! (*bis.*)
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage
Errant dans la société :
Et pour repousser l'esclavage
Je n'ai qu'une arc et ma gaîté.
Mes traits sont ceux de la satire ;
Je les lance en me défendant.

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre,
Valets, en tout temps prosternés,
Dans cette auberge qui ne s'ouvre
Que pour des passans couronnés.
On rit du fou qui sur sa lyre
Chante à la porte en demandant.

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gène :
Oh ! d'un roi que je plains l'ennui !

C'est le conducteur de la chaîne ;
Ses captifs sont plus gais que lui.
Dominer ne peut me séduire ;
J'offre l'Amour pour répondant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

En paix avec ma destinée,
Gaîment je poursuis mon chemin,
Riche du pain de la journée,
Et de l'espoir du lendemain.
Chaque soir, au lit qui m'attire
Dieu me conduit sans accident.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi ! je vois Lisette ornée
De ses attraits les plus puissans,
Qui des chaînes de l'hyménée
Veut charger mes bras caressans.
Voilà comme on pert un empire !
Non, non, point d'hymen imprudent.
Que toujours Lise ait le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.



LES CINQUANTE ÉCUS.

AIR : Martin est un fort beau garçon.



RACE à Dieu, je suis héritier !
 Le métier
 De rentier
 Me sied et m'enchante.
 Travailler serait un abus :
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi.
 J'ai de quoi
 Vivre en roi
 Si l'éclat me tente.
 Les honneurs me sont dévolus;
 J'ai cinquante écus, etc.

Pour user des droits d'un richard,
 Sans retard,
 Sur un char
 De forme élégante,
 Fuyons mes créanciers confus.
 J'ai cinquante écus, etc.

Adieu, Surène et ses coteaux !
 Le bordeaux.
 Le mursaulx,
 L'air que l'on chante,
 Vont donc enfin m'être connus !
 J'ai cinquante écus, etc.

Parez-vous, Lise, mes amours,
 Des atours

Que toujours
La richesse invente ;
Le clinquant ne vous convient plus :
J'ai cinquante écus, etc.

Pour mes hôtes vous que je prends,
Amis francs,
Vieux parens,
Sœur jeune et fringante,
Soyez logés, nourris, vêtus ;
J'ai cinquante écus, etc.

Amis, bons vins, loisir, amours,
Pour huit jours,
Des plus courts,
Comblez mon attente ;
Les fonds suivra les revenus.
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente

LA SAINTE ALLIANCE.

BARBARESQUE.

(1816.)

AIR de Calpigi.

Proclamons la sainte alliance ,
Faite au nom de la Providence,
Et que signe un congrès *ad hoc*,
Entre Alger, Tunis et Maroc. (*bis.*)
Leurs souverains, nobles corsaires,
N'en feront que mieux leurs affaires.
Vivent des rois qui sont unis !
Vive Alger, Maroc et Tunis !

Ces rois, dans leur sainte alliance,
Trouvant tout bon pour leur puissance,
Jurent de se mettre en commun,
Bravement toujours vingt contre un.
On dit qu'ils s'adjoint Christophe,
Malgré la couleur de l'étoffe.
Vivent des rois, etc.

Ces rois, par leur sainte alliance,
Nous forçant à l'obéissance,
Veulent qu'on lise l'Acoran,
Et le Bouald et le Ferrand.
Mais Voltaire et sa coterie
Sont à l'*index* en Barbarie.
Vivent des rois, etc.

Français, à leur sainte alliance
Envoyons, pour droit d'assurance,
Nos censeurs anciens et nouveaux,
Et nos juges et nos prévôts.
Avec eux, ces rois, sans entraves,
Feront le commerce d'esclaves.
Vivent des rois, etc.

Malgré cette sainte alliance,
Si du trône, par occurrence,
Un roi tombait, que *subito*
On le ramène en son château,
Mais il soldera les mémoires
Du pain, du foin et des victoires.
Vivent des rois, etc.

Enfin, pour la sainte alliance,
C'est peu qu'on paie à l'échéance,
Il faut des rameurs sur les bances,
Et des muets aux rois forbans :

Même à ces majestés caduques
 Il faudrait des peuples d'ennuies.
 Vivent des rois qui sont unis !
 Vive Alger, Maroc et Tunis !

MON PETIT COIN.

(1819.)

AIR du vaudeville de la petite Gouvernante.



Mon, le monde ne peut me plaire :
 Dans mon coin retourrons rêver.
 Mes amis, de notre galère
 Un forçat vient de se sauver.
 Dans le désert que je me trace,
 Je fuis, libre comme un Bédouin.
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,
 Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, du pouvoir bravant les armes,
 Je pèse et nos fers et nos droits.
 Sur les peuples versant des larmes,
 Je juge et condamne les rois.
 Je prophétise avec audace ;
 L'avenir me sourit de loin.
 Mes amis, etc.

Là, j'ai la baguette des fées :
 A faire le bien je me plais.
 J'élève de nobles trophées ;
 Je transporte au loin des palais.
 Sur le trône ceux que je place
 D'être aimés sentent le besoin.
 Mes amis, etc.

C'est là que mon âme a des ailes :
 Je vole, et, joyeux séraphin,

Je vois aux flammes éternelles
 Nos rois précipités sans fin.
 Un seul échappe de leur rare ;
 De sa gloire je suis témoin.
 Mes amis, etc.

Je forme ainsi pour ma patrie
 Des vœux que le ciel entend bien.
 Respectez donc ma rêverie :
 Votre monde ne me vaut rien.
 Des mes jours filés au Parnasse
 Daignent les Muses prendre soin !
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,
 Laissez-moi dans mon petit coin.

LES CAPUCINS.

(1819.)

AIR : Faut de la vertu, pas trop n'en faut.
 Bénis soient la Vierge et les saints : } bis.
 On rétablit les capucins !

Moi, qui fus capucin indigne,
 Je vais, ma petite Fanchon,
 Du Seigneur vendanger la vigne,
 En reprenant le capuchon.
 Bénis soient, etc.

Fanchon, pour vaincre par surprise
 Les philosophes trop nombreux,
 Qu'en vrais cosaques de l'église,
 Les capucins marchent contre eux.
 Bénis soient, etc.

La faim désole nos provinces ;
 Mais la piété l'en bannit.

Chaque fête, grâce à nos princes,
On peut vivre de pain bénit.
Bénis soient, etc.

L'église est l'asile des cuistres;
Mais les rois en sont les piliers :
Et bientôt le banc des ministres
Sera le banc des marguilliers.
Bénis soient, etc.

Pour tâter de l'agneau sans taches,
Nos soldats courrent s'attabler ;
Et devant certaines moustaches
On dit qu'on a vu Dieu troubler.
Bénis soient, etc.

Nos missionnaires vont rendre
Aux bonnes gens les biens de Dieu ;
Ils marchent tout couverts de cendre :
C'est ainsi qu'on couvre le feu.
Bénis soient, etc.

Fais-toi dévote aussi, Fanchette :
Vas, il n'est pas de sot métier.
Mais qu'avec nous deux, en cachette,
Le diable crache au bénitier.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins !

LES RÉVÉRENDS PÈRES.

(DÉCEMBRE 1819.)

AIR : Bonjour, mon ami Vincent.

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?
Nous sortons de dessous terre.

Moitié renards, moitié loups,
Notre règle est un mystère.
Nous sommes fils de Loyola :
Vous savez pourquoi l'on nous exila.
Nous rentrons ; songez à vous taire,
Et que vos enfants suivent nos leçons.
C'est nous qui fessons
Et qui refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit :
Il mourut dans les coliques.
Un pape nous rétablit ;
Nous en ferons des reliques.
Confessons, pour être absous :
Henri quatre est mort, qu'on en parle plus.
Vivent les rois bons catholiques !
Pour Ferdinand sept nous nous prononçons.
Et puis nous fessons, etc.

Par le grand homme du jour
Nos maisons sont protégées.
Oui, d'un baptême de cour
Voyez en nous les dragées (1).
Le favori par tant d'égards
Espère acquérir de pieux mouchards.
Encore quelques lois de changées.
Et, pour le sauver, nous le renversons.
Et puis nous fessons, etc.

Si tout ne changeait dans peu
Si l'on croyait la canaille,
La Charte serait de feu,
Et le monarque de paille.

(1) M. le duc Decazes venait de faire baptiser son fils.

Nous avons le secret d'en haut :
La Charte de paille est ce qu'il nous faut.
C'est litière pour la prêtraille :
Elle aura la dîme et nous les moissons.
Et puis nous fessons, etc.

Du fond d'un certain palais
Nous dirigions nos attaques.
Les moins sont nos valets :
On a refait leur casques.
Les missionnaires sont tous
Commis voyageurs traquant pour nous.
Les capucins sont nos cosaques ;
A prendre Paris nous les exerçons.
Et puis nous fessons, etc.

Enfin reconnaisssez-nous
Aux ames déjà séduites.
Escobard va sous nos coups
Voir vos écoles détruites.
Au pape rendez tout ses droits :
Liguez-nous vos biens et portez nos croix.
Nous sommes, nous sommes jésuites.
Français, tremblez tous : nous vous bénissons!
Et puis nous fessons, ~
Et puis nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.



LES MIRRIDONS ,

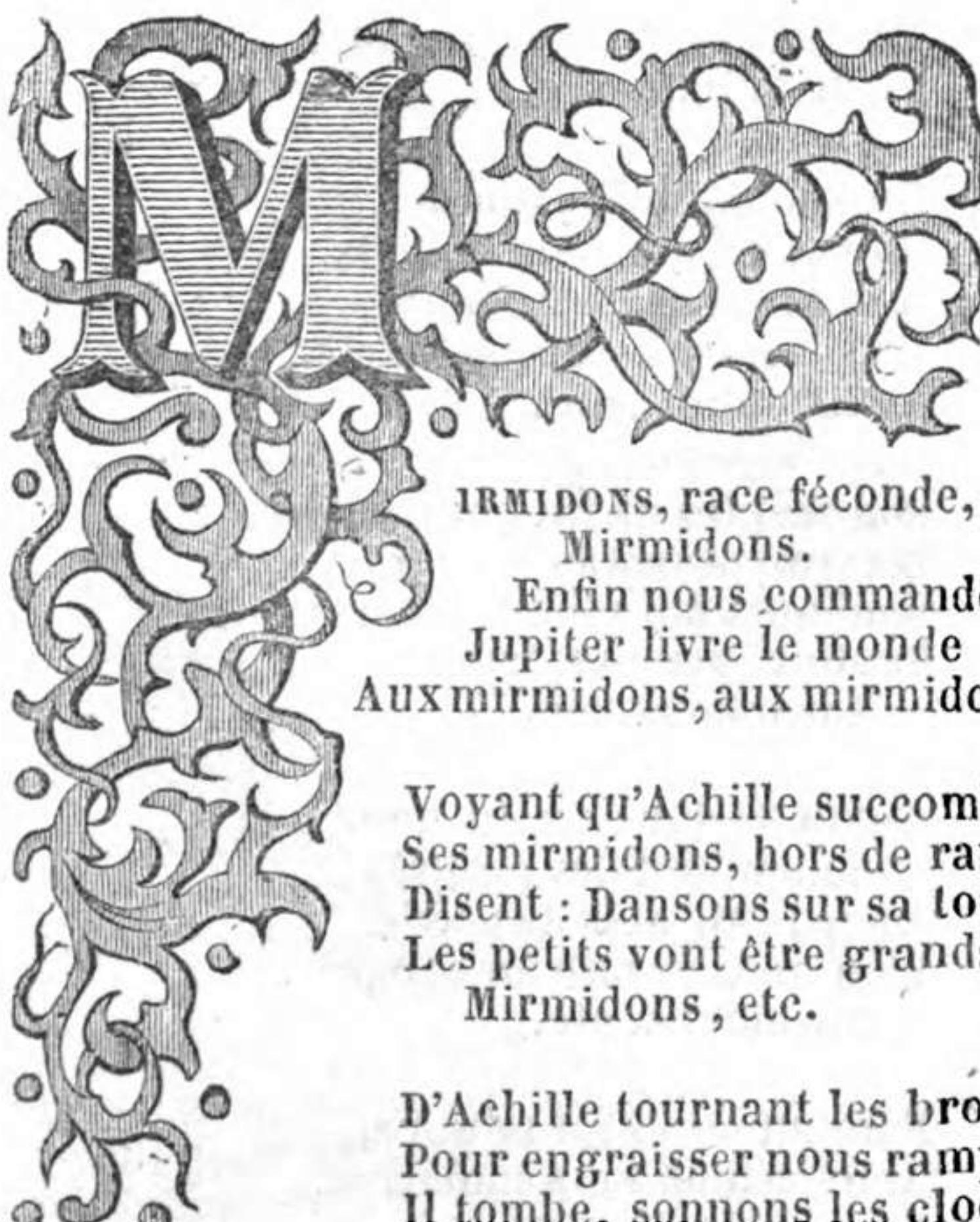
ou

LES FUNÉRAILLES D'ACHILLE.

(DÉCEMBRE 1819.)

AIR : Petit bonhomme , prends ta hache.

CHOEUR.



MIRRIDONS, race féconde,
Mirmidons.

Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons. (*bis*)

Voyant qu'Achille succombe,
Ses mirmidons, hors de rangs,
Disent : Dansons sur sa tombe ;
Les petits vont être grands.
Mirmidons , etc.

D'Achille tournant les broches,
Pour engraisser nous rampions :
Il tombe, sonnons les cloches;
Allumons tous nos lampions.
Mirmidons , etc.

De l'armée et de la flotte
Les gens seront mal menés
Rendons-leur les coups de botte
Qu'Achille nous a donnés.

Mirmidons, etc.

Toi, *Mironton, Mirontaine,*
Prends l'arme de ce héros,
Puis, en vrai Croquemitaine,
Tu feras peur aux marmots.

Mirmidons, etc.

De son habit de bataille,
Qu'ont respecté les boulets,
A dix rois de notre taille
Faisons dix habits complets.

Mirmidons, etc.

Son sceptre qu'on nous défère,
Est trop pesant et trop long :
Son fouet fait mieux notre affaire :
Trottez, peuples, trottez donc !

Marmidons, etc.

Qu'un Nestor en vain nous crie :
L'ennemi fait des progrès !
Ne parlons plus de patrie,
L'on nous écoute au congrès.

Mirmidons, etc.

Forçant les lois à se taire,
Gouvernons sans embarras,
Nous qui mesurons la terre
A la longueur de nos bras.

Mirmidons, etc.

Achille était poétique :
 Mais, morbleu ! nous l'effaçons.
 S'il inspire une œuvre épique,
 Nous inspirons des chansons.
 Mirmidons, etc.

Pourtant, d'une peur servile.
 Parfois rien ne nous défend.
 Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille !
 Eh ! non : ce n'est qu'un enfant.
 Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons.

LA BONNE VIEILLE.

AIR de Wilhem.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse ;
 Vous vieillirez, et je ne serai plus.
 Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
 Comptez deux fois les jours que j'ai perdus.
 Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
 Vous trouve encore fidèle à mes leçons ;
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
 Les traits charmants qui m'auront inspiré,
 Des doux récits les jeunes gens avides
 Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?
 De mon amour peignez, s'il est possible,
 L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
 Et bonne vieille, etc.

On vous dira : Savait-il être aimable ?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;
Et bonne vieille, etc.

Vous, que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux,
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons :
Et bonne vieille, etc.

Objet cheri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs ;
A mon portrait, quand votre main débile
Chaque printemps suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

LA VIVANDIÈRE.

(1817.)

AIR : Demain matin au point du jour,
On bat la générale.

AIR nouveau de M. Wilhem.

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nommè.
Je vends, je donne, et bois gaîment
Mon vin et mon regomme.

J'ai le pied leste et l'œil mutin ;
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
J'ai le pied leste et l'œil mutin ;
Soldats, voilà Catin !

Je fus chère à tous nos héros :
Hélas ! combien j'en pleure !
Aussi soldats et généraux
Me comblaient, à toute heure,
D'amour, de gloire et de butin :
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
D'amour, de gloire et de butin :
Soldats, voilà Catin !

J'ai pris part à tous vos exploits,
En vous versant à boire.
Songez combien j'ai fait de fois
Rafraîchir la Victoire.
Ça grossissait son bulletin ;
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
Ça grossissait son bulletin ;
Soldats, voilà Catin !

Depuis les Alpes je vous sers :
Je me mis jeune en route.
À quatorze ans, dans les déserts,
Je vous portais la goutte.
Puis j'entrai dans Vienne un matin ;
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
Puis j'entrai dans Vienne un matin ;
Soldats, voilà Catin !

De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère.
À Rome je passai huit jours,
Et de notre Saint-Père

Je débauchai le sacristain ;
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
 Je débauchai le sacristain ;
 Soldats, voilà Catin !

J'ai fait plus que maint duc et pair
 Pour mon pays que j'aime.
 A Madrid si j'ai vendu cher,
 Et cher à Moscou même,
 J'ai donné gratis à Pantin ;
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
 J'ai donné gratis à Pantin ;
 Soldats, voilà Catin !

Quand au nombre il fallut céder
 La victoire infidèle,
 Que n'avais-je pour vous guider
 Ce qu'avait la Pucelle !
 L'Anglais aurait fui sans butin ;
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
 L'Anglais aurait fui sans butin ;
 Soldats, voilà Catin !

Si je vois de nos vieux guerriers
 pâlis par la souffrance,
 Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
 De quoi boire à la France,
 Je refleuris encor leur teint ;
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
 Je refleuris encor leur teint ;
 Soldats, voilà Catin !

Mais nos ennemis, gorgés d'or,
 Pâiront encore à boire.
 Oui, pour vous doit briller encor
 Le jour de la victoire.

J'en serai le réveil-matin ;
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
 J'en serai le réveil-matin ;
 Soldats, voilà Catin !

LA MORT DE CHARLEMAGNE.

AIR : Le bruit des roulettes gâte tout.

DANS le vieux roman de la Rose
 J'ai vu que le fils de Pétin,
 Redoutant son apothéose,
 Disait à l'évêque Turpin .
 Prélat, sois bon à quelque chose ;
 L'âge m'accable, guéris-moi.
 Oui, lui dit Turpin ; et vive le roi ! (bis.)

Turpin, sais-tu qu'on me répète
 ce sont-là depuis bien longtemps ?
 Turpin répond : J'ai la recette
 D'un cœur de vierge de vingt ans.
 Fleur de vingt ans, vertu parfaite
 Vous rajeunira, sur ma foi.
 Sauvons la patrie, et vive le roi !

Vite un décret de Charlemagne
 Met un haut prix à ce trésor ;
 On cherche à Rome, en Allemagne,
 Même en France on le cherche encor.
 Les curés cherchaient en campagne,
 Disant : Ce prince plein de foi
 Doublera la dîme, et vive le roi !

Turpin d'abord trouve lui-même
 Cœur de vingt ans non profané,

Mais un bon moine de Télème
 Le croque à l'instant sous son nez.
 Quoi ! sans respect du diadème ?
 Oui, dit le moine, c'est ma loi :
 L'église avant tout, et vive le roi !

Un juge, espérant la simarre,
 Loin de Paris cherche si bien,
 Qu'il découvre aussi l'oiseau rare
 Qu'attendait le roi très-chrétien.
 Un seigneur dit : Je m'en empare,
 Le droit de jambage est à moi.
 Tout pour la noblesse, et vive le roi !

Je serai duc ! s'écrie un page,
 Dénichant enfin à son tour
 Fille de vingt ans neuve et sage,
 Que soudain il mène à la cour.
 On illumine à son passage ;
 Et le peuple, qui sait pourquoi,
 Chante un *Te Deum*, et vive le roi !

Mais, en voyant le doux remède,
 Le roi dit : C'est l'esprit malin.
 Fi donc ! cette vierge est trop laide ;
 Mieux vaut mourir comme un vilain.
 Or, il meurt ; son fils lui succède,
 Et Turpin répète au convoi :
 Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi !



LE PRINCE DE NAVARRE,

OU

MATHURIN BRUNEAU (1).

AIR du ballet des Pierrots.



UOI ! tu veux régner sur la France !
 Es-tu fous pauvre Mathurin ?
 N'échange point ton indigence
 Contre tout l'or d'un souverain,
 Sur un trône l'ennui se carre,
 Fier d'être encensé par des sots.
 Croyez-moi, prince de Navarre,
 Prince, faites nous des sobots.

Des leçons que le malheur donne
 Tu n'as donc point tiré de fruit ?
 Réclamerais-tu la couronne,
 Si le malheur t'avait instruit ?
 Cette ambition n'est point rare,
 Même ailleurs que chez les héros.
 Croyez-moi, etc.

Dans le rang que toi-même espères,
 Trompés par des flatteurs câlins,

(1). Tout le monde se rappel que Maturin Bruneau, reconnu pour être le fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de prince de Navarre.

Que de rois se disent les pères
D'enfants qui se croient orphelins !
Régner, c'est n'être point avare
De lois, de rubans, de grands mots.
Croyez-moi, etc.

Quant tu combattrais avec gloire,
Sache que plus d'un conquérant
Se voit arracher la victoire
Par un général ignorant
Un Anglais, aidé d'un Tartare,
Foule aux pieds de nobles drapeau.
Croyez-moi, etc.

Combien d'agens illégitimes
Servent la légitimité !
Trop tard sur les malheurs de Nîmes
On éclairerait ta bonté
Le roi qu'au Pont-Neuf on répare
Parle en vain pour les huguenots.
Croyez-moi, etc.

De tes maux quel serait le terme,
Si quelques alliés sans foi
Prétendaient que tu tiens à ferme
Le trône que tu dis à toi ?
De jour en jour leur ligue avare
Augmenterait le prix des baux.
Croyez-moi, etc.

Enfin, pourrais-tu sans scrupule,
Graissant la patte au Saint-Esprit,
Faire un concordat ridicule
Avec ton père en Jésus-Christ ?
Pour lui redorer sa tiare,
Tu nous surchargerais d'impôts.
Croyez-moi, etc.

D'ailleurs ton métier nous arrange.
 Nos amis nous ont fait capot.
 C'est pour que l'étranger la mange
 Que nous mettons la poule au pot.
 De nos souliers même on s'empare
 Après avoir pris nos manteaux.
 Croyez, prince de Navarre,
 Prince, faites-nous des sabots.

L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

AIR de la ronde de la Ferme et le Château.



Bagnolet j'ai vu naguère
 Certain vieillard toujours content.
 Aveugle il revint de la guerre,
 Et pauvre il mendie en chantant. (bis)
 Sur sa vielle il redit sans cesse :
 « Aux gens de plaisir je m'adresse.
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît »
 Et de lui donner l'on s'empresse.
 • Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 » A l'aveugle de Bognolet. »

Il a pour guide une fillette ;
 Et près d'aimables étourdis,
 A la contredanse il repète :
 « Comme vous j'ai dansé jadis.
 » Vous qui pressez avec ivresse
 » La main de plus d'une maîtresse,
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
 » J'ai bien employé ma jeunesse.
 » Ah ! donnez, etc.

Il dit aux dames de la ville
 Qu'il trouve à de gais rendez-vous :

« Avec Babet dans cet asile,
 » Combien j'ai ri de son époux !
 » Belles qu'une ombre épaisse attire,
 » Là, contre l'hymen tout conspire.
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
 » Les maris me font toujours rire.
 » Ah ! donnez, etc.

S'il parle à de certaines filles
 Dont il fit long-temps ses amours :
 « Ah ! leur dit-il, toujours gentilles,
 » Aimez bien et plaisez toujours.
 » Pour toucher la prude inhumaine,
 » Trop souvent ma prière est vaine.
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
 » Refuser vous fait tant de peine !
 » Ah ! donnez, etc.

Mais aux buveurs sous la tonnelle
 Il dit : « Songez bien qu'ici bas,
 « Même quand la vendange est belle,
 « Le pauvre ne vendange pas.
 « Bons vivans, que met en goguette
 « Le vin d'une vieille feuillette,
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
 » Je me regale de piquette.
 » Ah ! donnez, etc.

D'autres buveurs, francs militaires,
 Chantant l'amour à pleine voix,
 Ou gaîment rapprochent leurs verres
 Au souvenir de leurs exploits.
 Il leur dit, ému jusqu'aux larmes,
 » De l'amitié goûtez les charmes.
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
 » Comme vous j'ai porté les armes !
 » Ah ! donnez, etc.

Fait-il enfin que je le dise ?
 On le voit pour son intérêt,
 Moins à la porte de l'église
 Qu'à la porte du cabaret.
 Pour ceux que le plaisir couronne :
 J'entends sa vielle qui résonne :
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
 « Le plaisir rend l'âme si bonne !
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 « A l'aveugle de Bagnolet. »

LE VENTRU.

AIR : Fant d' la vertu.

Autour du pot c'est trop tourner, }
 Messieurs ! l'on m'attend pour dîner. } bis.

Électeurs, j'ai, sans nul mystère,
 Fait de bons dîners l'an passé :
 On met la table au ministère,
 Renommez-moi, je suis pressé.
 Autour du pot, etc.

Préfets, que tout nous réussisse :
 Et du moins vous conserverez,
 Si l'on vous traduit en justice,
 Le droit de choisir les jurés.
 Autour du pot, etc.

Maires, soignez bien mes affaires ;
 Vous courez aussi des dangers.
 Si les villes nommaient leurs maires,
 Moins de loups deviendraient bergers.
 Autour du pot, etc.

Dévots, j'ai la foi la plus forte ;
A Dieu je dis chaque matin :
Faites qu'à cent écus l'on porte
La patente d'ignorantin.
Autour du pot, etc.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme ;
Faisons la paix, preux chevaliers :
N'oubliez pas que je suis homme
A manger à deux râteliers.
Autour du pot, etc.

Libéraux, dans vos déléesances,
Pourquoi donc vous en prendre à moi,
Quand le creuset des ordonnances
Peut faire évaporer la loi ?
Autour du pot, etc.

Les emplois étant ma ressource,
Aux impôts dois-je m'opposer ?
Par honneur je remplis la bourse
Où par devoir j'aime à puiser.
Autour du pot, etc.

On craidrait l'équité farouche
D'un tas d'orateurs éclatans.
Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,
Les ministres seront contents.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.



LES CARTES
ou
L'HOROSCOPE.

AIR de la petite Gouvernante.

TANDIS qu'en faisant sa prière,
Au coin du feu maman s'endort,
Peu faite pour être ouvrière,
Dans les cartes cherchons mon sort.
Maman dirait : Craignez les bagatelles !
Le diable est fin. Tremblez, Suzon !
Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles.
Les cartes ont toujours raison, } bis.
Toujours raison, toujours raison.

Amour, enfant ou mariage,
Sachons ce qui m'attend ici,
J'ai certain amant qui voyage :
Valet de cœur ? Bon ! le voici.
Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.
L'ingrat l'épouse, ô trahison !
J'entre au couvent ; mon confesseur se damne.
Les cartes, etc.

Au parloir, témoin de mes larmes,
Le roi de carreau vient souvent :
C'est un prince épris de mes charmes ;
Il m'enlève de mon couvent.
Par des cadeaux son altesse m'entraîne
Jusqu'à sa petite maison.
La nuit survient, et je suis presque reine.
Les cartes, etc.

Je suis le prince à la campagne ;
On vient lui parler contre moi.

En secret un brun m'accompagne !
 Tout se découvre adieu mon roi ?
 Un de perdu, j'en vois arriver douze ;
 J'enflamme un campagnard grison !
 Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.
 Les cartes, etc.

En ménage d'une semaine,
 Dans un char je brille à Paris.
 C'est le roi de trèfle qui mène !
 Mon mari gronde, et je m'en ris !
 Dieu ? l'Amour fuit à l'aspect d'une vieille !
 En ai-je passé la saison ?
 Eh ? non vraiment, c'est maman qui s'éveille.
 Les cartes ont toujours raison,
 Toujours raison, toujours raison.

MA CONTEMPORAINE.

COUPLET ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME M***.

AIR : Ma belle et la belle des belles.

Vous vous vantez d'avoir mon âge :
 Sachez que l'Amour n'en croit rien.
 Jadis les Parques, ont, je gage,
 Mêlé votre fil et le mien.
 Au hasard alors ces matrones
 Faisant deux lots de notre temps,
 J'eus les hivers et les automnes,
 Vous les étés et les printemps.



LE BON MÉNAGE.

AIR : Moi je flâne.



OMMISSAIRE !
Commissaire !
Colin bat sa ménagère,
Commissaire ,
Laissez faire ;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde :
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier,
Oui , Collin bat sa Colette ;
Mais ainsi, tous les lundis,
L'amour, au crisqu'elle jette,
S'éveille dans leur taudis.
Commissaire ! etc.

Colin est un gros garçon
Qui chante dès qu'il s'éveille.
Colette , ronde et vermeille,
A la gaité du pinson.
Chez eux la haine est sans force ;
Car tous deux de leur plein gré,
Pour se passer du divorce,
Se sont passés du curé.
Commissaire, etc.

Bras dessus et bras dessous,
Chaque soir à la guinguette
S'en vont Colin et Colette
Sabler du vin à six sous.

C'est pour trinquer sous l'ombrage
Où, sans témoin, fut passé
Leur contrat de mariage
Sur un banc qu'ils ont cassé.
Commissaire, etc.

Parfois pour d'autres attractions
Colin se met en dépense :
Mais Colette a pris l'avance,
Et s'en venge encore après.
On aura fait quelque conte,
Et, de dépit transportés,
Peut-être ils règlent le compte
De leurs infidélités.
Commissaire, etc.

Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde :
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.
Déjà, sans doute, on s'embrasse,
Et dans son lit, à loisir,
Demain Colette, un peu lasse,
Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire !
Commissaire !
Colin bat sa ménagère.
Commissaire !
Laissez faire ;
Pour l'amour
C'est un beau jour.



LE CARNAVAL DE 1818.

AIR : A ma Margot du bas en haut.

ON crie à la ville, à la cour :
 Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court ! { *bis.*

Des veuves, des filles, des femmes,
 Tu dois craindre des épigrammes.
 Carnaval dont chacun pâtit ,
 Dis-nous qui t'a fait si petit.
 Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
 T'accueilleront-elles ?
 On crie à la ville, etc.

Chez nous quand si peu tu demeures ,
 Des prières de quarante heures
 Les heures qu'on retranchera
 Sont tout ce qu'on y gagnera.
 Carnaval , ah ! comment nos belles
 T'accueilleront-elles ?
 On crie à la ville , etc.

Vendu sans doute au ministère ,
 Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre ,
 Quand sur toi nous avions compté
 Pour quelques jours de liberté.
 Carnaval, ah ! comment nos belles
 T'accueilleront-elles ?
 On crie à la ville , etc.

Des ministres, oui, je le gage ,
 A la chambre on te croit l'ouvrage ;
 Et contre eux enfin déclaré ,
 Le ventre même a murmuré.

Carnaval, ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?
On crie à la ville, etc.

Dis-moi, ta maigreur sans égale
Est-elle une leçon morale
Que chez nous en venant dîner,
Wellington veut encor donner?
Carnaval, ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?
On crie à la ville, etc.

En France on vit de sacrifice.
Aurait-on craint que la police,
Toujours prête à nous égayer,
N'eût trop de masques à payer?
Carnaval, ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court ! ah! qu'il est court !

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

AIR : Votre fortune est faite.

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.

Mais enfin le matelot crie :
 Terre ! terre ! là-bas, voyez !
 Ah ! tous mes maux sont oubliés.
 Salut à ma patrie ! (*ter.*)

Oui, voilà les rives de France ;
 Oui, voilà le port vaste et sûr,
 Voisin des champs où mon enfance
 S'écoula sous un chaume obscur.

France adorée !

Douce contrée !

Après vingt ans, enfin je te revois.

De mon village

Je vois la plage :

Je vois fumer la cime de nos toits.

Combien mon ame est attendrie !

Là, furent mes premiers amours :

Là, ma mère m'attend toujours.

Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,
 L'inconstance emporta mes pas
 Jusqu'au sein des mers où l'aurore
 Sourit aux plus riches climats.

France adorée !

Douce contrée !

Dieu te devait leurs fécondes chaleurs *Surpl.*

— Toute l'année,

Là, brille ornée

De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.

Mais là, ma jeunesse flétrie

Rêvait à des climats plus chers ;

Là, je regrettai nos hivers.

Salut à ma patrie !

J'ai pu me faire une famille,
 Et des trésors m'étaient promis.

Sous un ciel où le sang pétille,
A mes vœux l'amour fut soumis.

France adorée !
Douce contrée !

Que de plaisirs quittés pour te revoir !
Mais sans jeunesse,
Mais sans richesse,

Si d'être aimé je dois perdre l'espoir ;
De mes amours, dans la prairie,
Les souvenirs seront présens ;
C'est du soleil pour mes vieux ans.
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux
France adorée !
Douce contrée !

Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,

Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie :
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port ;
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.

France adorée !
Douce contrée !

Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,

Et sur la rive
 Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
 Je t'embrasse, ô terre chérie !
 Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
 Moi, désormais, je puis mourir.
 Salut à ma patrie !

LE CHAMP D'ASILE.

(AOUT 1817.)

AIA de la romance de Bélisaire. (Par Garat.)

UN chef de bannis courageux,
 Implorant un lointain asile,
 A des sauvages ombrageux
 Disait : « L'Europe nous exile.
 » Heureux enfans de ces forêts,
 » De nos maux apprenez l'histoire :
 » Sauvages ! nous sommes Français ;
 » Prenez pitié de notre gloire.

» Elle épouvante encor les rois,
 » Et nous bannit des humbles chaumes
 » D'où, sortis pour venger nos droits,
 » Nous avions dompté vingt royaumes.
 » Nous courions conquérir la Paix
 » Qui fuyait devant la Victoire.
 » Sauvages ! nous sommes, etc.

» Dans l'Inde Albion a tremblé,
 » Quand de nos soldats intrépides
 » Les chants d'allégresse ont troublé
 » Les vieux échos des Pyramides.
 » Les siècles pour tant de hauts faits
 » N'auront point assez de mémoire.
 » Sauvages ! nous sommes, etc.

» Un homme enfin sort de nos rangs ;
 » Il dit : « Je suis le dieu du monde. »
 » L'on voit soudain les rois errans
 » Conjurer sa foudre qui gronde.
 » De loin saluant son palais,
 » A ce Dieu ils semblaient croire.
 » Sauvages ! nous sommes, etc.

» Mais il tombe : et nous vieux soldats,
 » Qui suivions un compagnon d'armes,
 » Nous voguons jusqu'en vos climats,
 » Pleurant la patrie et ses charmes.
 » Qu'elle se relève à jamais
 » Du grand naufrage de la Loire !
 » Sauvages ! nous sommes, etc.

Il se tait. Un sauvage alors
 Répond : « Dieu calme les orages.
 » Guerriers, partagez nos trésors,
 » Ces champs, ces fleuves, ces ombrages.
 » Gravons sur l'arbre de la Paix
 » Ces mots d'un fils de la Victoire :
 » Sauvages ! nous sommes, etc.

Le Champ d'Asile est consacré ;
Élevez-vous, cité nouvelle !
Soyez-nous un port assuré
Contre la fortune infidèle.
Peut-être aussi des plus hauts faits
Nos fils, vous racontant l'histoire,
Vous diront : Nous sommes Français ;
Prenez pitié de notre gloire.



LE VENTRU,

OU

COMPTÉ RENDU DE LA SESSION DE 1818, AUX ÉLECTEURS
DU DÉPARTEMENT DE... PAR M***.

AIR : J'ons un curé patriote.



LECTEURS de ma province,
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.
L'état n'a point dépéri :
Je reviens gras et fleuri.

Quels dînés,
Quels dînés }
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés! } bis

Au ventre toujours fidèle,
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle,
A quinze de d'Argenson.
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.
Quels dînés, etc.

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours,
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours :
J'ai parlé, parlé, parlé ;
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.
Quels dînés, etc.

Si la presse a des entraves,
C'est que je l'avais promis :

Si j'ai bien parlé des braves,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.
Quels dînés, etc.

J'ai repoussé les enquêtes
Afin de plaire à le cour :
J'ai, sur toutes les requêtes,
Demandé *l'ordre du jour*.
Au nom du roi, par mes cris,
J'ai rebanni les proscrits.
Quels dînés, etc.

Des dépenses de police
J'ai prouvé l'utilité ;
Et non moins Français qu'un Suisse,
Pour les Suisses j'ai voté.
Gardons bien, et pour raison,
Ces amis de la maison.
Quels dînés, etc.

Malgré des calculs sinistres,
Vous pairez, sans y songer,
L'étranger et les ministres,
Les ventrus et l'étranger.
Il faut que dans nos besoins,
Le peuple dîne un peu moins.
Quels dînés, etc.

Enfin, j'ai fait mes affaires :
Je suis procureur du roi ;
J'ai placé deux de mes frères ;
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions,
J'ai cent invitations.

Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

LA MORT SUBITE.

POUR UN DINER.

AIR du ballets des Pierrots.



ES amis, j'accours au plus vite,
Car vous ne pardonneriez pas,
A moins, dit-on, de mort subite,
De manquer à ce gai repas.
En vain l'amour qui me lutine,
Pour m'arrêter tente un effort.
Avec vous il faut que je dîne,
Mes amis, je ne suis pas mort.

Mais bien souvent, quoique heureux d'être,
On meurt sans s'en apercevoir.
Ah ! mon Dieu ! je suis mort peut-être ;
C'est ce qu'il est urgent de voir.
Je me tâte comme Sosie ;
Je ris, je mange et je bois fort.
Ah ! je me connais à la vie ;
Mes amis je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,
Ici fermer les yeux soudain ;
En chantant remplissez mon verre,
Et de vos mains pressez ma main.
Si Bachus, dont je suis l'apôtre,
Ne m'inspire un joyeux transport ,
Si ma main ne serre la vôtre ;
Adieu, mes amis, je suis mort !

LA COURONNE.

COUPLETS CHANTÉS PAR UN ROI DE LA FÈVE.

AIR :

GRACE à la fève, je suis roi.
Nous le voulons : versez à boire !
Ça, mes sujets, couronnez-moi !
Et qu'on porte envie à ma gloire.
A l'espoir du rang le plus beau
Point de cœur qui ne s'abandonne.
Nul n'est content de son chapeau :
Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscureci
Porte une couronne éclatante.
Le pâtre a sa couronne aussi,
Couronne de fleurs qui me tente.
A l'un le ciel la fait payer ;
Mais au berger l'amour la donne :
Le roi l'ôte pour sommeiller :
Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poète et guerrier,
Sert les muses et la victoire.
Le front ceint d'un double laurier,
Il triomphe et chante sa gloire.
Quand du rang qu'il doit occuper
Il tombe, trahi par Bellone,
Le sceptre lui peut échapper,
Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans
La couronne de l'innocence :
Bientôt viennent les courtisans ;
Comme les rois on vous encense ;

**Comme eux de pièges séducteurs
L'artifice vous environne :
Vous n'écoutez que vos flatteurs,
Et vous perdez votre couronne.**

**Perdre une couronne ! A ces mots
Chacun doit penser à la sienne.
Je n'ai point doublé les impôts ;
Je n'ai point de noblesse ancienne.
Mon peuple , buvons de concert :
La place me paraît si bonne !
N'allez pas avant le dessert
Me faire abdiquer la couronne.**

LES MISSIONNAIRES.

(1816.)

AIR : Le cœur à la danse , etc.

SATAN dit un jour à ses pairs :
On en veut à nos hordes.
C'est en éclairant l'univers
Qu'on éteint les discordes.
Par brevet d'invention,
J'ordonne une mission.
En vendant des prières,
Vite , soufflons , soufflons , morbleu ! }
Éteignons les lumières , } bis.
Et rallumons le feu.

Exploitons, en diables cafards ,
Hameau, ville et banlieue,
D'Ignace imitons les renards ,
Cachons bien notre queue.
Au nom du Père et du Fils ,
Gagnons sur les crucifix.
En vendant des prières, etc.

Que de miracles on va voir,
Si le ciel ne s'en mêle !
Sur les biens qu'on voudrait ravoir
Faisons tomber la grêle.
Publions que Jésus-Christ
Par la poste nous écrit.
En vendant des prières, etc.

Chassons les autres baladins :
Divisons les familles.
En jetant la pierre aux mondains,
Perdons femmes et filles ;
Que tout le sexe enflammé
Nous chante un *asperges me*.
En vendant des prières, etc.

Par Ravaillac et Jean Châtel,
Plaçons dans chaque prône,
Non point le trône sur l'autel,
Mais l'autel sur le trône.
Comme aux bons temps féodaux,
Que les rois soient nos bedaux.
En vendant des prières, etc.

L'intolérance, front levé,
Reprendra son allure :
Les protestans n'ont point trouvé
D'onguent pour la brûlure :
Les philosophes aussi
Déjà sentent le roussi.
En vendant des prières, etc.

Le diable, après ce mandement,
Vient convertir la France.
Guerre au nouvelle enseignement,
Et gloire à l'ignorance !

Le jour fuit, et les cagots
Dansent autour des fagots.

En vendant des prières,
Vite, soufflons, soufflons, morbleu !
Éteignons les lumières,
Et rallumons le feu.

LES ENFANTS DE LA FRANCE.

(1819.)

AIR de la Colonne.

REINE du monde, ô France! ô ma patrie!
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé (*bis.*)
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or
• Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France ! (*bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre ,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux :
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare ?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.

D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
 Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
 Y graver en traits immortels :
 Honneur aux enfants de la France !

Prête l'oreille aux accens de l'histoire :
 Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?
 Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
 Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?
 En vain l'Anglais a mis dans la balance
 L'or que pour vaincre ont mendié les rois,
 Des siècles entends-tu la voix ?
 Honneur aux enfants de la France !

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
 Veut te voir libre, et libre pour toujours.
 Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
 La Liberté doit sourire aux amours.
 Prends son flambeau, laisse dormir sa lance,
 Instruis le monde, et cent peuples divers
 Chanteront en brisant leurs fers :
 Honneur aux enfants de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !
 Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
 Oui, d'âge en âge, une palme féconde
 Doit de tes fils protéger les tombeaux.
 Que près du mien, telle est mon espérance,
 Pour la patrie admirant mon amour,
 Le voyageur répète un jour :
 Honneur aux enfants de la France !



MA LAMPE.

CHANSON ADRESSÉE À MADAME DUFRESNOY.

AIR :



EILLE encore, ô lampe fidèle,
Que trop peu d'huile vient nourrir!
Sur les accens d'une immortelle
Laisse mes regards s'attendrir.
De l'amour que sa lyre implore,
Tu le sais, j'ai subi la loi.
Veille, ma lampe, veille encore ;
Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère,
Plein d'un bonheur de peu d'instans
Il rend à mon lit solitaire
Tous les songes de mon printemps.
Les dieux qu'au bel âge on adore
Voudraient-ils renouveler vers moi ?
Veille, ma lampe, etc.

Si, comme Sapho qu'elle égale,
Elle eût, en proie à deux penchans,
Des amours ardente rivale,
Aux Grâces consacré ses chants;

Parny, près d'une Éléonore,
Ne l'aurait pu voir sans effroi.
Veille, ma lampe, etc.

Combien a pleuré sur nos armes
Son noble cœur de gloire épris !
De n'être pour rien dans ses larmes
L'Amour alors parut surpris.
Jamais, au pays qu'elle honore,
Sa lyre n'a manqué de foi.
Veille, ma lampe, etc.

Aux chants du Nord on fait hommage
Des lauriers du Pinde avilis ;
Mais de leur gloire sois l'image,
Toi, ma lampe, toi qui pâlis.
A ton déclin, je vois l'aurore
Triompher de l'ombre et de toi ;
Tu meurs; et je relis encore
Les vers charmants de Dufresnoy.

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.

CHANSON CHANTÉE A LIANCOURT, POUR LA FÊTE DONNÉE PAR
M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT, EN RÉJOUISSANCE DE L'É-
VACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS, AU MOIS D'OCTOBRE 1818.

AIR du Dieu des bonnes gens.

J'AI vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
» Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
» Peuples, formez une sainte alliance,
» Et donnez-vous la main.

» Pauvres mortels, tant de haine vous lasse :
 » Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
 » D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;
 » Chacun de vous aura place au soleil.
 » Tous attelés au char de la puissance,
 » Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
 » Peuples, formez une sainte alliance,
 » Et donnez-vous la main.

» Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
 » L'aquilon souffle, et vos tois sont brûlés,
 » Et quand la terre est enfin refroidie
 » Le soc languit sous des bras mutilés.
 » Près de la borne où chaque état commence,
 » Aucun épi n'est pur de sang humain.
 » Peuples, formez une sainte alliance,
 » Et donnez-vous la main.

» Des potentats, dans vos cités en flammes,
 » Osent du bout de leur sceptre insolent
 » Marquer, compter et recompter les ames
 » Que leur adjuge un triomphe sanglant.
 » Faibles troupeaux, vous passez sans défense
 » D'un joug pesant sous un joug inhumain.
 » Peuples, formez une sainte alliance,
 » Et donnez-vous la main.

» Que Mars en vain n'arrête point sa course ;
 » Fondez les lois dans vos pays souffrants.
 » De votre sang ne livrez plus la source
 » Aux rois ingrats, aux vastes conquérans.
 » Des astres faux conjurez l'influence ;
 » Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
 » Peuples, formez une sainte alliance,
 » Et donnez-vous la main.

» Oui, libre enfin, que le monde respire ;
 » Sur le passé jetez un voile épais.
 » Semez vos champs aux accords de la lyre ;
 » L'encens des arts doit brûler pour la paix.
 » L'espoir riant, au sein de l'abondance,
 » Accueillera les doux fruits de l'hymen.
 » Peuples, formez une sainte alliance,
 » Et donnez-vous la main.

Ainsi parlait cette vierge adorée,
 Et plus d'un roi répétait ses discours.
 Comme au printemps la terre était parée :
 L'automne en fleurs rappelait les amours.
 Pour l'étranger coulez, bons vins de France;
 De sa frontière il reprend le chemin.
 Peuples, formons une sainte alliance,
 Et donnons-nous la main.

LA NATURE.

AIR : Ah ! que de chagrin dans la vie. (Lantara).

COMBIEN la nature est féconde
 En plaisirs ainsi qu'en douleurs !
 De noirs fléaux couvrent le monde
 De débris, de sang et de pleurs. (*bis.*)
 Mais à ses pieds la beauté nous attire ;
 Mais des raisins le nectar est foulé.
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire : } *bis.*
 Et l'univers est consolé.

Chaque pays eut son déluge.
 Hélas ! peut-être, jour et nuit,
 Une arche est encor le refuge
 De mortels que l'onde poursuit.

Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,
Et que vers eux la colombe a volé,
Coulez, etc.

Quel autre champ de funérailles !
L'Etna s'agit, et , furieux ,
Semble, du fond de ses entrailles,
Vomir l'enfer contre les cieux.
Mais pour renaître enfin sa rage expire :
Il se rasseoit sur le monde ébranlé.
Coulez, etc.

Dieu ! que de souffrances nouvelles !
L'affreux vautour de l'Orient,
La peste a déployé ses ailes
Sur l'homme, qui tombe en fuyant.
Le ciel s'apaise et la pitié respire,
On tend la main au malade exilé.
Coulez, etc.

Mars enfin comble nos misères :
Des rois nous payons les défis.
Humide encor du sang de nos pères,
La terre boit le sang des fils.
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
Et la nature à son cœur a parlé.
Coulez, etc.

Ah ! loin d'accuser la nature,
Du printemps chantons le retour :
Des roses de sa chevelure
Parfumons la joie et l'amour.
Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,
Sur les débris d'un empire écroulé,
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

LES ROSSIGNOLS.

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

LA nuit a ralenti les heures :
 Le sommeil s'étend sur Paris.
 Charmez l'écho de nos demeures :
 Eveillez-vous, oiseaux chéris,
 Dans ces instants où le cœur pense,
 Heureux qui peut rentrer en soi !
 De la nuit j'aime le silence :
 Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)

Doux chantres de l'amour fidèle,
 De Phryné fuyez le séjour ;
 Phryné rend chaque nuit nouvelle
 Complice d'un nouvel amour.
 En vain des baisers sans ivresse
 Ont scellé des sermens sans foi ;
 Je crois encore à la tendresse :
 Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle ;
 Mais croyez-vous, par vos accords,
 Toucher l'avare, au cœur stérile,
 Qui compte à présent ses trésors ?
 Quand la nuit, favorable aux ruses,
 Pour son or le remplit d'effroi,
 La paix sourit aux Muses.
 Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage,
 Ah ! refusez vos tendres airs
 À ces nobles qui, d'âge en âge,
 Pour en donner portent des fers.

Tandis qu'ils veillent en silence,
 Debout, auprès du lit d'un roi,
 C'est la liberté que j'encense.
Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive :
 Non, vous n'aimez pas les méchans.
 Du printemps le parfum m'arrive
 Avec la douceur de vos chants.
 La nature, plus belle encore,
 Dans mon cœur va graver sa loi.
 J'attends le réveil de l'aurore :
Doux rossignols, chantez pour moi.

L'ENRHUMÉ.

VAUDEVILLE SUR LES NOUVELLES LOIS D'EXCEPTION.

(MARS 1820.)

AIR du petit mot pour rire.

Quoi ! pas un seul petit couplet !
 Chansonnier, dis-nous donc quel est
 Le mal qui te consume ?
 — Amis, il pleut, il pleut des lois :
 L'air est malsain, j'en perds la voix.
 Amis, c'est là,
 Oui, c'est cela,
 C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier, quand vient le printemps,
 Les oiseaux plus gais, plus contens,
 De chanter ont coutume.
 — Oui, mais j'aperçois des réseaux :
 En cage on mettra les oiseaux.
 Amis, etc.

La chambre regorge d'intrus ;
 Peins-nous l'un de ces bas ventrus

Aux dîners qu'il écume.

— Non, car ces gens si gras du bec
Votent l'eau claire et le pain sec (1).
Amis, etc.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs :
Des Français ce sont les tuteurs ;
Qu'à leur nez l'encens fume.

— Non, car ils ont mis de moitié
Leurs pupilles à la Pitié.
Amis, etc.

Peins donc Siméon l'anodin ;
Peins-nous surtout Pasquier-Dandin,
Si fort quand il résume.
— Non : Cicéron m'a vaincu.
Pasquier dirait : *Il a vécu* (2).
Amis, etc.

Mais la Charte encor nous défend :
Du roi c'est l'immortel enfant :
Il l'aime, on le présume.
— Mais le papa, qui tient la dot,
Traite sa fille comme Loth.
Amis, etc.

Qu'ai-je dit ? et que de dangers !
Le ministre des étrangers,
Dandin, taille sa plume :
On va m'arrêter sans procès ;
Le vaudeville est né français.
Amis, etc.

(1) Messieurs du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le droit de régler la nourriture des personnes arrêtées comme suspectes.

(2) Allusion à une citation sans doute fort heureuse, mais peu rassurante, que s'est permise un ministre.

LA MORT DU ROI CHRISTOPHE,

OU

NOTE PRÉSENTÉE PAR LA NOBLESSE D'HAÏTI AUX TROIS GRANDS
ALLIÉS.

(DÉCEMBRE 1820.)

AIR de la Catacoua.



RISTOPHE est mort, et du royaume
La noblesse a recours à vous :
François, Alexandre, Guillaume,
Prenez aussi pitié de nous.
Ce n'est point pays limitrophe,
Mais le mal fait tant de progrès!
Vite un congrès !
Deux, trois congrès !
Cinq congrès ! dix congrès !
Princes, vengez ce bon Christophe
Roi digne de tous vos regrets.

Il tombe après avoir fait rage
Contre les peuples maladroits,
Qui, du trône écartant l'orage,
Pour l'affermir bornent ses droits.
A réfuter maint philosophe
Ses canons étaient toujours prêts.
Vite un congrès ! etc.

Malgré la trinité royale,
Malgré la sainte Trinité,
Notre nation déloyale
A proclamé sa trinité.
Pour l'Esprit-Saint quelle apostrophe
Lui qui dicte tous vos décrets !
Vite un congrès ! etc.

Avec respect traitez l'Espagne :
Votre maître y perdit ses pas.
Naple est un pays de Cocagne :
Mais des volcans n'approchez pas.
Vous taillerez en pleine étoffe,
Venez chez nous par un vent frais.
Vite un congrès ! etc.

Don Quichotte de l'arbitraire,
Allons, morbleu ! de la valeur !
Ce monarque était votre frère :
Les rois sont de même couleur.
Exploiter une catastrophe
S'accorde avec vos plans secrets.

Vite un congrès !

Deux, trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

L'ENFANT DE BONNE MAISON ,

ou

MEMOIRE PRÉSENTÉ A MM. DE L'ÉCOLE DE CHARTRES , CRÉÉE
 PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE.

AIR de la Treille de sincérité.

SEULS arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De votre savoir qui prospère,
J'attends parchemins et blason ;

Un bâtard est fils de son père,
Je veux restaurer ma maison.
Oui, plus noble que certains êtres,
Des priviléges fiers suppôts,
Moi je descends de mes ancêtres :
Que leur ame soit en repos !

Seuls arbitres, etc.

Ma mère, en illustre personne,
Dédaigna robins et traitans ;
De l'Opéra sortit baronne,
Et se fit comtesse à trente ans.
Marquise enfin des plus sévères,
Elle nargua les sots propos.
Auprès de mes chastes grand'mères
Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres, etc.

Mon père que, sans flatterie,
Je cite avant tous ses aïeux,
Était chevalier d'industrie,
Sans en être moins glorieux.
Comme il avait pour plaisir aux dames
De vieux cordons et l'air dispos,
Il vécut aux dépens des femmes :
Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres, etc.

Endetté de plus d'une somme,
Et dans un donjon retiré,
Mon aïeul, en bon gentilhomme,
S'enivrait avec son curé.
Sur le dos des gens du village,
Après boire, il cassait les pots.
Il but ainsi son héritage :
Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres, etc.

Mon bisaïeul, chassant de race,
 Fut un comte fort courageux,
 Qui, laissant rouler sa cuirasse,
 Joua noblement tous les jeux.
 Après une suite traîtresse
 De pics, de repics, de capots,
 Un as dépouilla son altesse :
 Que son ame soit en repos !

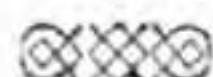
Seuls arbitres, etc.

Mon trisaïeul, roi légitime
 D'un pays fort mal gouverné,
 Tranchait parfois du magnanisme,
 Surtout quand il avait diné.
 Mais les plaisirs de ce grand prince
 Ayant absorbé les impôts,
 Il mangea province à province :
 Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres, etc.

De ces faits dressez un sommaire,
 Messieurs, et prouvez qu'à moi seul
 Je vaux autant que père et mère,
 Aïeul, bisaïeul, trisaïeul.
 Grâce à votre art que j'utilise,
 Qu'on me tire enfin des tripots :
 Qu'on m'enterre au chœur d'une église :
 Que mon ame soit en repos !

Seuls arbitres
 Du sceau des titres,
 Chartriers, rendez-moi l'honneur,
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.



HALTE-LA !

OU

LE SYSTÈME DES INTERPELLATIONS,
CHANSON DE FÊTE POUR MARIE***.

(1820.)

Aia : Halte-là ! la garde royale est là.

COMMENT, sans vous compromettre,
Vous tourner un compliment?
De ne rien prendre à la lettre
Nos juges ont fait serment.
Puis-je parler de Marie?
Vatimesnil dira : « Non,
» C'est la mère d'un Messie.
» Le deuxième de son nom.
Halte-là ! (*bis.*)
» Vite, en prison pour cela. »

Dirai-je que la nature
Vous combla d'heureux talens ?
Que les dieux de la peinture
Sont touchés de votre encens ;
Que votre ame encor brisée
Pleure un vol fait par des rois ?
« Ah ! vous pleurez le Musée,
» Dit Maschangy *le Gaulois*,
» Halte-là ! etc.

Si je dis que la musique
Vous offre aussi des succès,
Qu'à plus d'un chant héroïque
S'émeut votre cœur français :

« On ne m'en fait point accroire, »
 S'écrie Hua radieux ;
 « Chanter la France et la gloire,
 » C'est par trop séditieux.
 » Halte-là ! etc.

Si je peins la bienfaisance
 Et les pleurs qu'elle tarit ;
 Si je chante l'opulence
 A qui le pauvre sourit,
 Jacquinot de Pampelune
 Dit : « La bonté rend suspect ;
 » Et soulager l'infortune,
 » C'est nous manquer de respect.
 » Halte-là ! etc.

En vain l'amitié m'inspire :
 Je suis effrayé de tout.
 A peine j'ose vous dire
 Que c'est le quinze d'août.
 « Le quinze d'août ! » s'écrie
 Bellart toujours en fureur ;
 « Vous ne fêtez pas Marie,
 » Mais vous fêtez l'empereur !
 » Halte-là !

Je me tais donc par prudence
 Et n'offre que quelques fleurs.
 Grands dieux ! quelle inconséquence !
 Mon bouquet a trois couleurs.
 Si cette erreur fait scandale,
 Je puis me perdre avec vous.
 Mais la clémence royale
 Est là pour nous sauver tous...
 Halte-là !
 Vite, en prison pour cela.

LES ÉTOILES QUI FILENT.

(JANVIER 1820.)

AIR du ballet des Pierrots.

— BERGER, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux :
— Oui, mon enfant ; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.

— Berger, sur cet azur tranquille,
De lire on te croit le secret :
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file et disparaît ?

— Mon enfant, un mortel expire ;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

Mon enfant, qu'elle est pure et belle !
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très-grand seigneur nouveau-né :

Le berceau qu'il a laissé vide
D'or et de poudre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille
C'était à qui le nourrirait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

— mon enfant, quel éclair sinistre !
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres!
D'un riche nous perdons l'appui;
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

C'est celle d'un puissant monarque!..
Va, mon fils, garde ta candeur ;
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait :
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît



LA FILLE DU PEUPLE.

AIR d'Aristippe.



FILLE du peuple, au chantre populaire
De ton printemps tu prodigues les fleurs.
Dès ton berceau tu lui dois ce salaire :
Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs.
Va, ne crains pas que baronne ou marquise
Veuille à me plaire user ses beaux atours.
Ma Muse et moi nous portons pour devise :
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée,
D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux ;

Point n'invoquais, à la porte fermée,
 Pour m'introduire, un nain mystérieux.
 Je me disais : Tendresse et poésie
 Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours.
 Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie ;
 Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Fi des salons où l'ennui qui se berce
 Bâille entouré d'un luxe éblouissant !
 Feu d'artifice éteint par une averse,
 Quand vient la joie, elle y meurt en naissant.
 En souliers fins, chapeaux frais, robe blanche,
 Tu veux aux champs courir tous les huit jours ;
 Viens ; tu me rends les plaisirs du dimanche.
 Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quelle beauté, simple dame ou princesse ,
 A plus que toi de décence et d'attrait ?
 Possède un cœur plus riche de jeunesse ,
 Des yeux plus doux et de plus nobles traits ?
 Le peuple enfin se fait une mémoire :
 J'ai pour ses droits lutté contre deux cours :
 Il te devait au chantre de sa gloire.
 Je suis du peuple ainsi que mes amours.

ROSETTE.

AIR.

SANS respect pour votre printemps ,
 Quoi ! vous me parlez de tendresse ,
 Quand sous le poids de quarante ans
 Je vois succomber ma jeunesse !
 Je n'eus besoin pour m'enflammer
 Jadis que d'une humble grisette .
 Ah ! que ne puis-je vous aimer
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Votre équipage, tous les jours, -
Vous montre en parure brillante.
Rosette, sous de frais atours,
Courait à pied, leste et riante.
Partout ses yeux pour m'alarmer
Provoquaient l'œillade indiscrete.
Ah ! etc.

Dans le satin de ce boudoir,
Vous souriez à mille glaces.
Rosette n'avait qu'un miroir :
Je le croyais celui des Grâces.
Point de rideaux pour s'enfermer ;
L'aurore égayait sa couchette.
Ah ! etc.

Votre esprit, qui brille éclairé,
Inspirerait plus d'une lyre.
Sans honte je vous l'avoûrai,
Rosette à peine savait lire.
Ne pouvait-elle s'exprimer,
L'Amour lui servait d'interprète.
Ah ! etc.

Elle avait moins d'attraits que vous ;
Même elle avait un cœur moins tendre :
Oui, ses yeux se tournaient moins doux
Vers l'amant, heureux de l'entendre.
Mais elle avait, pour me charmer,
Ma jeunesse que je regrette.
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette !



LE TEMPS.

AIR : Ce magistrat irréprochable.

PRÈS de la beauté que j'adore,
Je me croyais égal aux dieux ;
Lorsqu'au bruit de l'airain sonore
Le temps apparut à nos yeux. (*bis.*)
Faible comme une tourterelle
Qui voit la serre des vautours,
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Devant son front chargé de rides,
Soudain nos yeux se sont baissés ;
Nous voyons à ses pieds rapides
La poudre des siècles passés.
A l'aspect d'une fleur nouvelle
Qu'il vient de flétrir pour toujours,
Ah ! par pitié, etc.

Je n'épargne rien sur la terre ;
Je n'épargne rien même aux cieux,
Répond-il d'une voix austère :
Vous ne m'avez connu que vieux.
Ce que le passé vous révèle
Remonte à peine à quelques jours.
Ah ! par pitié, etc.

Sur cent premiers peuples célèbres
J'ai plongé cent peuples fameux
Dans un abîme de ténèbres,
Où vous disparaîtrez comme eux.
J'ai couvert d'une ombre éternelle
Des astres éteints dans leur cours.
Ah ! par pitié, etc.

Mais, malgré moi, de votre monde
 La volupté charme les maux ;
 Et de la nature féconde
 L'arbre immense étend ses rameaux.
 Toujours sa tige renouvelle
 Des fruits que j'arrache toujours :
 Ah ! par pitié, etc.

Il nous fuit : et près de le suivre,
 Les plaisirs, hélas ! peu constans,
 Nous voyant plus pressés de vivre,
 Nous bercent dans l'oubli du Temps.
 Mais l'heure en sonnant nous rappelle
 Combien tous nos rêves sont courts :
 Et je m'écrie avec ma belle,
 Vieillard, épargnez nos amours !

LE BON DIEU.

AIR : Tout le long de la rivière.

UN jour le bon Dieu s'éveillant,
 Fut pour nous assez bienveillant.
 Il met le nez à la fenêtre :
 « Leur planète a péri peut-être. »
 Dieu dit, et l'aperçoit bien loin,
 Qui tourne dans un petit coin.
 Si je conçois comment on s'y comporte,
 Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,
 Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,
 Mortels que j'ai faits si petits,
 Dit le bon Dieu d'un air paterne,
 On prétend que je vous gouverne ;
 Mais vous devez voir, Dieu merci,
 Que j'ai des ministres aussi.

Si je n'en mets deux ou 'trois à la porte,
Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
Donné des filles et du vin ?

A ma barbe, quoi ! des pygmées,
M'appelant le dieu des armées,
Osent, en invoquant mon nom,
Vous tirer des coups de canon !

Si j'ai jamais conduit une cohorte ,
Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Que font ces nains si bien parés
Sur des trônes à clous dorés ?
Le front huilé, l'humeur altière,
Ces chefs de votre fourmilière
Disent que j'ai bénî leurs droits,
Et que par ma grâce ils sont rois.

Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,
Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Je nourris d'autres nains tout noirs
Dont mon nez craint les encensoirs.
Ils font de la vie un carême,
En mon nom lancent l'anathème,
Dans des sermons fort beaux, ma foi,
Mais qui sont de l'hébreu pour moi.

Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,
Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Enfans, ne m'en veuillez donc plus :
Les bons cœurs seront mes élus.

Sans que pour cela je vous noie,
 Faites l'amour, vivez en joie ;
 Narguez vos grands et vos cafards.
 Adieu, car je crains les mouchards.

A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte ,
 Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
 Je veux bien que le diable m'emporte.

LOUIS XI (1).

AIR: Sans un petit brin d'amour.

HEUREUX villageois, dansons :
 Sautez, fillettes
 Et garçons !
 Unissez vos joyeux sons ,
 Musettes
 Et chansons !

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,
 Louis, dont nous parlons tout bas,
 Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
 S'il peut sourire à nos ébats.

Heureux villageois, etc.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
 Louis se retient prisonnier.
 Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ;
 Surtout il craint son héritier.
 Heureux villageois, etc.

Voyez d'ici briller cent hallebardes,
 Aux feux d'un soleil pur et doux.

(1) On sait que ce roi , retiré au Plessis-lez-Tours avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

N'entend-on pas le *qui vive* des gardes,
Qui se mêle au bruit des verrous ?
Heureux villageois, etc.

Il vient! il vient! ah! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix :
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais?
Heureux villageois, etc.

Dans nos hameaux quelle image brillante
Nous nous faisions d'un souverain !
Quoi! pour le sceptre une main défaillante !
Pour la couronne un front chagrin !
Heureux villageois, etc.

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne ;
L'horloge a causé son effroi :
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi.
Heureux villageois, etc.

Mais notre joie, hélas! le désespère :
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine ; et disons qu'en bon père
A ses enfans il a souri.
Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !



LA MORT DE TRESTAILLON.

Ain de toutes les complaintes.



ENEZ tous, bons catholiques,
Jésuites grands et petits,
Et vous, nouveaux convertis,
Vous, nos meilleures pratiques,
Venez dire un *in pace*
Pour un héros trépassé.

Bénissons tous la mémoire
De monsieur de Trestaillon.
De la restauration
Lui seul ayant fait la gloire ,
Sa mort, vrai malheur public,
Est un fâcheux pronostic.

Portefaix cité dans Nîmes
Pour sa douce pitié,
D'assassin il fut traité
Par de brutales victimes,
Quand son bras sur tel ou tel
Vengea le trône et l'autel.

Souvent ivre de rogosome,
Ou surpris en mauvais lieu,
Pour rester pur devant Dieu,
Tous les huit jours ce digne homme
Communiait saintement,
Soit à jeun, soit autrement.

Fort de sa cocorde blanche,
A tuer des protestants
Il consacrait tous son temps,
Sans excepter le dimanche ;

Car il s'était procuré
Des dispenses du curé.

Miracle ! en vain il s'amuse
A massacrer en plein jour ;
Traduit devant une cour,
Aucun témoin ne l'accuse.
Les juges au prévenu
Disent : Ni vu ni connu.

Riche alors de mainte somme
Qui lui venait de bien haut ,
Il buvait frais au temps chaud ,
Vivant en bon gentilhomme ,
Et chacun avait grand soin
De le saluer de loin .

Mais la mort rien ne respecte ;
Elle vient nous le ravir ,
Quand il pouvait nous servir
Contre tous ceux qu'on suspecte .
Il meurt en disant : Corbleu !
J'aurais été cordon bleu .

Nos nobles portent sa bière ;
Nos magistrats sont en deuil ;
Le clergé , la larme à l'œil .
Marche avec croix et bannière .
Ainsi l'on ne dira pas
Que les prêtres sont des ingrats .

On vient d'écrire au Saint-Père
Pour qu'il soit canonisé .
Quoique ce soit bien usé ,
Dans peu l'on verra , j'espère ,
Nos loups , chassant les brebis ,
Lui dire : *Ora pro nobis* .

En attendant ses reliques
Qu'à Mont-Rouge on bénira,
Ses exploits on donnera
En exemple aux catholiques,
Afin que sans examen
Chacun d'eux l'imité. *Amen.*

LA FARIDONDAINE,
OU
LA CONSPIRATION DES CHANSONS;

INSTRUCTION AJOUTÉE À LA CIRCULAIRE DE M. LE PRÉFET DE POLICE CONCERNANT LES RÉUNIONS CHANTANTES, APPELÉES GOGUETTES.

(AVRIL 1820.)

AIR : A la façon de Barbari.

Écoute, mouchard, mon ami,
Je suis ton capitaine.
Sois gai pour tromper l'ennemi,
Et chante à perdre haleine.
Tu sais que monseigneur Anglès,
La faridondaine,
A peur des couplets.
Apprends qu'on en fait contre lui,
Biribi,
Sur la façon de Barbari,
Mon ami.

Des goguettes, à peu de frais,
On échauffe la veine.
Aux Apollons des cabarets
Paie un broc de surène.
Un aveugle y chante en faussant.
La faridondaine,

D'un ton menaçant.
On néglige l'air de Henri,
Biribi,
Pour la façon de Barbari,
Mon ami.

Sur *Mirliton* fais un rapport :
La cour le trouve obscène.
Dénonce aussi *Malbrough est mort* :
A sa Grâce il fait peine.
Surtout transforme avec éclat
La faridondaine
En crime d'état.
Donnons des juges sans jury
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Biribi, veut dire en latin,
L'homme de Sainte-Hélène.
Barbari, c'est, j'en suis certain,
Un peuple qu'on enchaîne.
Mon ami, ce n'est pas le roi;
Et *faridondaine*
Attaque la foi.
Que dirait de mieux Marchangy,
Biribi,
Sur la façon de Barbari,
Mon ami ?

Du préfet ce sont les leçons :
Tu les suivras sans peine.
Si l'on ne prend garde aux chansons,
L'anarchie est certaine.
Que le trône soit préservé
De faridondaine

Par le *God save.*
Substituons l'*O filii,*
 Biribi,
A la façon de *Barbari,*
 Mon ami.

LA MARQUISE DE PRETINTAILLE.

AIR : J'veux être un chien , etc.

MARQUISE à trente quartiers pleins,
J'ai pris mes droits sur les vilains :
En amour j'aime la canaille.
D'un ton fier je leur dis : Venez.
Mais sous mes rideaux blasonnés,
 Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Sacrifîrais-je à mes attraits
Des gentilshommes damerets,
Qui n'ont ni carrure ni taille!
Non, mais j'accable cent gredins
De mes feux et de mes dédains.
 Vils roturiers, etc.

Je veux citer les plus marquans,
Bien qu'après coup tous ces croquans
Osent me traiter d'antiquaille :
Je ne suis, aux yeux des malins,
Qu'une savonnette à vilains.
 Vils roturiers, etc.

Mon laquais était tout porté,
Mais il parle d'égalité :

**De mes parchemins il se raille.
Paix ! lui dis-je, et traite un peu mieux
Ce que je tiens de mes aïeux.
Vils roturiers, etc.**

**Arrive après mon confesseur :
Du parti sacré défenseur,
Il serre de près son ouaille.
Avec moi, son front virginal
Vise au chapeau de cardinal.
Vils roturiers, etc.**

**Je veux corrompre un député :
Pour l'amour et la liberté
Il était plus chaud qu'une caille.
L'aveu que ma bouche octroya
Mit les droits de l'homme à quia.
Vils roturiers, etc.**

**Mon fermier, butor bien nerveux,
Dont la Charte a comblé les vœux,
Dénigrat la glèbe et la taille :
Mais je lui fis voir à loisir
Tout ce qu'on gagne au *bon plaisir*.
Vils roturiers, etc.**

**J'oubliais certain grand coquin,
Pauvre officier républicain,
Brave au lit comme à la mitraille!
J'ai vengé sur ce possédé
Charrette, Cobourg et Condé.
Vils roturiers, etc.**

**Mes priviléges s'éteindraient
Si nos étrangers ne rentraient ;**

A ma note aussi je travaille.
 En attendant forçons le roi
 De solder les Suisses pour moi
 Vils roturiers,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

LES DEUX COUSINS ,

ou

LETTRE

D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC.

AIR : Daignez m'épargner le reste.

SALUT ! petit cousin-germain ;
 D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
 La Fortune te rend la main :
 Ta naissance l'a fait sourire.
 Mon premier jour aussi fut beau :
 Point de Français qui n'en convienne
 Les rois m'adoraient au berceau,
 Et cependant je suis à Vienne!

Je fus bercé par tes faiseurs
 De vers, de chansons, de poèmes :
 Ils sont, comme les confiseurs,
 Partisans de tous les baptêmes.
 Les eaux d'un fleuve bien mondain
 Vont laver ton ame chrétienne :
 On m'offrit de l'eau du Jourdain,
 Et cependant je suis à Vienne ?

Ces juges, ces pairs avilis
 Qui te prédisent des merveilles,
 De mon temps juraient que les lis
 Seraient le butin des abeilles.

Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu de plébienne,
Ma nourrice avait des flatteurs,
Et cependant je suis à Vienne!

Sur des lauriers je me couchais;
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets;
Mon bourlet fut une couronne.
Méchant bourlet ! puisqu'un faux pas
Même au Saint-Père ôtait la sienne :
Mais j'avais pour moi nos prélats,
Et cependant je suis à Vienne!

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée.
Ils préfèrent au cordon bleu
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur beau dévoûment
Livra sa fortune et la mienne :
Ils auront tenu leur serment,
Et cependant je suis à Vienne !

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : « Je puis avoir mon tour,
» De mon cousin s'il vous souvienne.
» Vous lui promettiez votre amour,
» Et cependant il est à Vienne !



LA FUITE DE L'AMOUR.

AIR :



JE vois déjà se déployer tes ailes,
Amour, adieu! mon bel âge est passé.
D'un air moqueur les Grâces infidèles
Montrent du doigt mon réduit délaissé.
S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,
Savais-je, hélas! que tu m'en punirais?
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes
Plus, quand tu fuis, tu laisse de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance,
Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts.

Dans la beauté j'adorai ta puissance,
 Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.
 Si jeune encor j'ignorais tes alarmes,
 Tes sombres feux, le poison de tes traits.
 Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie
 Tous les baisers que Rose me donna,
 Mais non les pleurs versés pour Eulalie,
 Non les soupirs perdus près de Nina.
 Pour bien aimer l'une avait trop de charmes;
 Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.
 Ah ! plus, Amour, tu nous cause de larmes,
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire,
 Fuis! car déjà tu souris de pitié.
 De mes ennuis pénétrant le mystère,
 Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.
 Pour l'éloigner fait luire encor tes armes :
 Ses soins sont doux, mais j'en abuserais ;
 Car plus, Amour, tu nous causes de larmes,
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

LES ADIEUX A LA GLOIRE.

(DÉCEMBRE 1820.)

AIR : Je commence à m'apercevoir, etc.

CHANTONS le vin et la beauté;
 Tout le reste est folie.
 Voyez comme on oublie
 Les hymnes de la liberté.
 Un peuple brave
 Retombe esclave :

Fils d'Épicure, ouvrez-moi votre cave.

La France, qui souffre en repos,
Ne veut plus que mal à propos
J'ose en trompette ériger mes pipeaux.

Adieu donc, pauvre Gloire!
Déshéritons l'histoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Quoi! d'indignes enfans de Mars

Briguaien une livrée,

Quand ma muse éplorée

Recrutait pour leurs étendards!

Ah! s'il m'arrive

Beauté naïve,

Sous ses baisers ma voix sera captive;

Ou flattions si bien, que pour moi

On exhume aussi quelque emploi.

Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi:

Adieu donc, etc.

Des excès de nos ennemis

Chaque juge est complice,

Et la main de justice

De soufflets accable Thémis.

Plus de satire!

N'osant médire,

J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.

J'ai trop bravé nos tribunaux :

Dans leurs dédales infernaux,

J'entends Cerbère et ne vois point Minos.

Adieu donc, etc.

Des tyrans par nous soudoyés

La faiblesse est connue :

Gulliver éternue,

Et tous les nains sont foudroyés.

Mais, quelle image !
 Non, plus d'orage ;
De nos plaisirs redoutons le naufrage :
 Opprimés, gémissiez plus bas.
Que nous fait, dans un gai repas,
Que l'univers souffre ou ne souffre pas ?
Adieu donc, etc.

Du sommeil de la liberté
 Les rêves sont pénibles :
Devenons insensibles
Pour conserver notre gaité.
Quand tout succombe,
 Faible colombe,
Ma muse aussi sur des roses retombe.
Lasse d'imiter l'aigle altier,
Elle reprend son doux métier :
Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier,
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

LA FORTUNE.

AIR de la sabotière.

PAN ! pan ! est-ce ma brune,
 Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
 Pan ! pan ! c'est la Fortune :
 Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main,
 De joie enivrent ma chambrette ;
 Nous n'attendons plus que Lisette :
 Fortune, passe ton chemin.
 Pan ! pan ! etc.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,
Son or chez nous ferait merveilles.
Mais nous avons là vingt bouteilles,
Et le traiteur nous fait crédit.

Pan ! pan ! etc.

Elle offre perles et rubis,
Manteaux d'une richesse extrême.
Eh ! que nous fait la pourpre même ?
Nous venons d'ôter nos habits.

Pan ! pan ! etc.

Elle nous traite en écoliers,
Parle de gloire et de génie.
Hélas ! grâce à la calomnie,
Nous ne croyons plus aux lauriers.

Pan ! pan ! etc.

Loin des plaisirs, point ne voulons
Aux cieux être lancés par elle.
Sans même essayer la nacelle,
Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan ! pan ! etc.

Mais tous nos voisins attroupés
Implorent ses faveurs traitresses.
Ah ! chers amis, par nos maîtresses
Nous serons plus gaîment trompés ?

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est la Fortune :
Pan ! pan ! je n'ouvre pas.



LE TREMBLEUR,

OU

MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'EURE), EX-PRESIDENT A LA COUR ROYALE DE ROUEN. — CHANSON FAITE ET CHANTÉE A ROUEN, QUELQUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

DUPONT, que vient-on de m'apprendre ?
 Quoi l'on tourmente vos amis !
 J'ai des précautions à prendre :
 Vous le savez, je suis commis. (*bis.*)
 Dès qu'une amitié m'embarrasse,
 Soudain les nœuds en sont rompus.

Bien mieux que vous je sais garder ma place.
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage :
 Moi, du pouvoir je crains les coups.
 En vain la France rend hommage
 À la vertu qui brille en vous :
 A peine j'ose vous promettre
 De vous rendre encor vos saluts :
 Votre vertu pourrait me compromettre.
 Mon cher Dupont, etc.

Chez nous le courage importune,
 Et votre sage et noble voix
 A fait trembler à la tribune
 Ceux qui méconnaissent nos droits.
 De vos discours on tient registre,
 Peut-être aussi les ai-je lus.
 Mais les talens ne font pas un ministre.
 Mon cher Dupont, etc.

**Héritier de la gloire antique,
Admiré de tous les Français,
Le front ceint du rameau civique,
Sous le chaume vivez en paix.
A votre renom j'ai beau croire,
Je pense comme nos ventrus :
On ne vit pas de pain sec et de gloire.
Mon cher Dupont, etc.**

**Oui, je vous suis sans autre forme,
Vous que longtemps mon cœur aimait.
Je ne veux pas qu'on me réforme,
Comme Pasquier vous réforma.
Adieu donc, honneur de la France,
Du préfet je crains les argus.
Avec Lizot je ferai connaissance.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.**

LE VIEUX DRAPEAU.

(1820.)

**AIR : Elle aime à rire, elle aime à boire.
DE mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré.
Nos souvenirs m'ont enivré :
Le vin m'a rendu la mémoire ;
Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière
Quand secourrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?**

**Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé :
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille !**

Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secourrai-je, etc.

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.
Sur le sein de la liberté,
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière. *Wh., / ch. 1*
Quand secourrai-je, etc.

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois ;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secourrai-je, etc.

Las d'errer avec la Victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen au bord de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs ;
Déployons-le sur la frontière :
Quand secourrai-je, etc.

Mais il est là près de mes armes ;
Un instant, osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière :
Oui, je secourrai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.

DE PROFUNDIS

A L'USAGE DE DEUX OU TROIS MARIS.

AIR : Eh ! gai ! gai ! gai ! mon officier.

H! gai! gai! gai! *de profundis!*

Ma femme

A rendu l'ame.

Eh! gai! gai! gai! *de profundis!*

Qu'elle aille en paradis !

A cette ame si chère
Le paradis convient :
Car suivant ma grand'mère...
De l'enfer on revient.

Eh ! gai ! etc.

Hélas ! le ciel lui-même
Avait tissu nos nœuds :
Mon bonheur fut extrême...
Pendant un jour ou deux.
Eh ! gai ! etc.Quoiqu'il fût impossible
D'avoir l'air plus malin ,
Elle était trop sensible...
Si j'en crois mon voisin.
Eh ! gai ! etc.Non, jamais tourterelle
N'aima plus tendrement :
Comme elle était fidèle!...
A son dernier amant !
Eh ! gai ! etc.Dieu ! faut-il lui survivre ?
Me faut-il la pleurer ?
Non, non, je veux la suivre...
Pour la voir enterrer.

Eh ! gai ! gai ! gai ! *de profundis* !

Ma femme

A rendu l'ame.

Eh ! gai ! gai ! gai ! *de profundis* !

Qu'elle aille en paradis !

LES VENDANGES.

AIR : Pierrot sur le bord d'un ruisseau.

L'AURORE annonce un jour serein :

Vite à l'ouvrage !

Et reprenons courage.

Fillettes, flûte et tambourin,

Mettez les vendangeurs en train ;

Du vin qu'a fait tourner l'orage

Un vin nouveau bientôt consolera.

Amis, chez nous la gaîté renaîtra. } *bis.*

Ah ! ah ! la gaîté renaîtra. }

Notre maire tourne à tout vent :

D'écharpe il change,

Et de tout vin s'arrange.

Mais, puisqu'ainsi ce bon vivant

De couleur changea si souvent,

Qu'avec son écharpe il vendange,

Et de vin doux on la barbouillera.

Amis, etc.

Le juge qui, de vingt façons,

En robe noire,

Explique son grimoire,

Condamne jusqu'à nos chansons :

Mais, grâce au vin que nous pressons,

Que lui-même il chante après boire,

La liberté, la gloire, *et cetera*.

Amis, etc.

Si le curé peu tolérant
 Gronde sans cesse,
 Et veut qu'on se confesse,
Son gros nez rouge nous apprend
 L'intérêt qu'à nos vins il prend.
 Pour en boire ailleurs qu'à la messe,
Sur chaque mort qu'il dise un libera.
 Amis, etc.

Que du châtelain en souci
 L'orgueil insigne
 Au bonheur se résigne ;
Il verra les titres qu'ici
 Noé nous a transmis aussi.
Ils sont sur des feuilles de vigne ;
Aux parchemins il les préférera.
 Amis, etc.

Beau pays, fertile et guerrier,
 A la souffrance
 Oppose l'espérance.
Au pampre tu peux marier
 Olive, épi, rose et laurier.
Vendengeons, et vive la France !
Le monde un jour avec nous trinquera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.

LA MESSE DU SAINT-ESPRIT.

POUR L'OUVERTURE DES CHAMBRES.

(1824.)

AIR de la Codaqui.

HIER monseigneur (1), le front ceint
 De sa mitre épiscopale,

(1) M. de Quélion.

- En ces mots à l'Esprit-Saint
 Parlait dans la cathédrale :
- « Tant de bons nobles devenus
 - » Députés du peuple, au peuple inconnus,
 - » Dans notre chambre septennale
 - » N'ont que tes clartés pour guider leurs pas.
 - » Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas ! »
 - « Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »
- « Qu'est ceci ? » dit d'un ton dur
 Une excellence bretonne (1) :
- « Pour ses papiers, à coup sûr,
 - » Le tourniquet le chiffonne.
 - » Parlons-lui, quoiqu'en vérité
 - » L'Esprit soit de trop dans la Trinité :
 - » Viens voir à quoi la Charte est bonne !
 - » De ce lourd carrosse on fait un *en cas*.
 - » Saint-Esprit, etc.
- Un financier (2) vient : « Sandis !
- » Dit-il, nous prends-tu pour d'autres ?
 - » Pour gagner le paradis
 - » J'ai doré mes patenôtres.
 - » Tremble de perdre ton emploi ;
 - » J'ai séduit des gens plus huppés que toi :
 - » J'ouvre un emprunt : Viens, sois desnôtres ;
 - » De notre ébonpoint nos amis sont gras.
 - » Saint-Esprit, etc.
- Un magistrat (3) crie aussi :
- « Oses-tu te faire attendre !
 - » Ma Thémis a, Dieu merci,
 - » De bons jurés à revendre.
 - » Chaque juge est un homme à moi,
 - » Qui jette en passant sa carte chez toi.

(1) M. de Corbière.

(2) M. de Villèle.

(3) M. de Peyronnet.

» Crains de voir jusqu'où peut s'étendre
 » La main de Justice au bout de mon bras.
 » Saint-Esprit, etc.

« S'il persiste, il faudra bien,
 » Dit Frayssinous, qu'on s'en passe.
 » D'ailleurs la cour pour soutien
 » Préfère en tout saint Ignace.
 » Mont-Rouge a miné tout Paris;
 » La Sorbonne aussi sort de ses débris.
 » La jeunesse est dans notre nasse,
 » Et les haussé-cols font place aux rabats.
 » Saint-Esprit, etc.

« Mais voudras-tu expliquer?
 » —Oui, bateleurs en goguettes,
 » Je vous ai vu fabriquer
 » Vos quatre cents marionnettes.
 » Quoi! vous osez tout pervertir,
 » Corrompre, effrayer, filouter, mentir,
 » Et, dans vos discours à roulettes...
 » —Paix, dit l'archevêque, ou crains nos prélat's.
 » Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas!
 « Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

NABUCHODONOSOR.

(1823.)

AIR de Calpigi.

PUISER dans la Bible est de mode,
 Prenons-y le sujet d'une ode.
 Je chante un roi devenu bœuf;
 Aux anciens le trait paraît neuf : (bis.)
 Surtout la cour en fut aux anges,
 Et les brocanteurs de louanges
 Répétaient sur les harpes d'or :
 Gloire à Nabuchodonosor!

Le roi beugle : eh ! vivent les cornes !
Sire, quittez ces regards mornes,
Lui disaient les amis du lieu ;
En Égypte vous seriez dieu.
Pour fouler aux pieds le vulgaire,
Homme ou bœuf, il n'importe guère.
Répétons, etc.

Le roi se fit à son étable :
A sa manière il tenait table,
Et crut régner en buvant frais.
Les sots lui prêtaient d'heureux traits.
On lit dans une dédicace,
Qu'en latin il citait Horace.
Répétons, etc.

Un journal, écrit par des cuistres,
Annonce qu'avec ses ministres
Tel jour le prince a travaillé
Sans dormir, quoiqu'il ait bâillé.
La cour s'écrie : O temps prospère !
Ce n'est pas un roi, c'est un père.
Répétons, etc.

Il hume tout l'encens des mages,
Mais paie un peu cher leurs hommages.
Prêtres et grands veulent d'un coup
Rendre au peuple bât et licou.
Même, si l'histoire en est crue,
Le roi s'attèle à leur charrue.
Répétons, etc.

Le peuple indigné prend un maître
D'autre espèce, pire peut-être.
Vite les courtisans ingrats
Du roi déchu font un bœuf gras.

**Et sans remords, le clergé même
S'en régale tout le carême.**

Répétons, etc.

**Bardes que la cassette inspire,
Tragiques à mourir de rire,
Traitez mon sujet, il plaira;
La censure le permettra.
Oui, parfumeurs de la couronne,
La Bible à quelque chose est bonne.
Répétez sur vos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor!**

LE CINQ MAI.

(1821.)

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

**DES Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France ;
La main d'un fils me fermera les yeux.**

**Dieu ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
Et voilà donc où languit le héros !**

**Bons Espagnols, là s'éteint votre haine ;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance ;
Le temps n'est plus des trépas glorieux !**

Pauvre soldat, etc.

**Peut-être il dort, ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois ?**

Ah! ce rocher repousse l'espérance :
 L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
 Pauvre soldat, etc.

Il fatiguait la Victoire à le suivre :
 Elle était lasse : il ne l'attendit pas.
 Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre ;
 Mais quels serpens enveloppent ses pas !
 De tout laurier un poison est l'essence :
 La mort couronne un front victorieux.
 Pauvre soldat, etc.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
 « Serait-ce lui ? disent les potentats :
 » Vient-il encor redemander le monde ?
 » Armons soudain deux millions de soldats. »
 Et lui, peut-être, accablé de souffrance,
 A la patrie adresse ses adieux.
 Pauvre soldat, etc.

Grand de génie et grand de caractère,
 Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
 Bien au-dessus des trônes de la terre,
 Il apparaît brillant sur cet écueil.
 Sa gloire est là, comme le phare immense
 D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
 Pauvre soldat, etc.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
 Un drapeau noir ! Ah ! grands dieux ! je frémis !
 Quoi ! lui, mourir ! ô gloire ! quel veuvage !
 Autour de moi pleurent ses ennemis.
 Loin de ce roc nous fuyons en silence,
 L'astre du jour abandonne les cieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

LE MAUVAIS VIN,

OU

LES CAR.

AIR : On dit partout que je suis bête.

BÉNI sois-tu, vin détestable!
Pour moi tu n'es point redoutable,
Bien qu'au maître de ce banquet
Des flatteurs vantent ton bouquet.
Arrose donc, fade piquette,
Les fleurs peintes sur mon assiette.
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre santé s'en trouve bien.

Car, si tu m'invitais à boire,
Bientôt je perdrais la mémoire

Du docteur qui me dit toujours :
« Pour vous c'est assez des amours.
» Chantez Bacchus, ainsi qu'un prêtre
» Parle des dieux sans les connaître. »
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse,
Certaine Espagnole en détresse
Ce soir pourrait bien, je le sens,
Mettre à sec ma bourse et mes sens.
Et Lisette, qui tient ma caisse,
Aurait à souffrir de la baisse.
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre raison s'en trouve bien.

Car, si tu réchauffais ma veine,
Armé de vers, forgés sans peine,
Tout en chantant je tomberais
Peut-être au milieu d'un congrès.
Puis j'irais, pour démagogie,
En prison terminer l'orgie.
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre gaîté s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère,
Mais, vin, à qui je fais la guerre,
Tu disparaîs, et sous mes yeux
Mousse un nectar des dieux.
Au risque d'une catastrophe,
Versez-m'en, je suis philosophe.
Versez! versez! je ne crains rien.
Du bon vin je me trouve bien.



LA GARDE NATIONALE.

SUR SON LICENCIEMENT PAR CHARLES X.

AIR : Halte-là.

POUR tout Paris quel outrage !
 Amis, nous v'là licenciés.
 Est-ce parc' que not' courage
 Brilla contre leurs alliés ? (bis.)
 C'est quelqu' noir projet qui perce,
 Morbleu ! pour nous prêter s'cours
 Il faut qu' chacun d'nous s'exerce.
 Du même pied partons toujours.
 N' cessons pas, (bis.)
 Chers amis, d' marcher au pas.

Moitié d' la gard' nationale
 S' composait d'anciens soldats.
 Des braves d' la gard' royale
 Aussi faisions-nous grand cas.
 Sans l' ministère, nul doute,
 Qu'on eût pu nous voir quelqu' jour,
 Dans not' verre, eux boir' la goutte,
 Nous, marcher à leur tambour.
 N' cessons pas, etc.

Nos voix ont paru sinistres :
 D' nouveau pourtant il faudra
 Crier à bas les ministres,
 Les jésuit' et cætera.
 Pour son argent j' crois qu' la foule
 A bien l' droit d' former un vœu ;
 N'est-c' que quand la maison croule
 Qu'on permet d' crier au feu ?
 N' cessons pas, etc.

Au lieu d' monter à la Chambre,
 Nous aurions bien dû, je l' sens,
 Des injur's de plus d'un membre
 D'mander raison aux *trois cents*.

La Charte qu'on y tiraille
 Est leur rempart ; mats, au fond,
 On peut franchir c'te muraille
 Par les brèches qu'ils y font.

N' cessons pas, etc.

Au château faire l'service
 Sans cartouch's pour se garder,
 En voir donner à chaqu' Suisse,
 En arrièr' ça fait r'garder.

Qui rétrograde se blouse ; *je suis trompé*
 Gens d' la cour, sauf vôt' respect,
 Vous risquez quatre vingt douze
 Pour ravoir quatre vingt sept.

N' cessons pas, etc.

Puisqu' Mont-Rouge nous menace,
 Et rève' quelqu' Saint-Barthél'my,
 Préparons-nous, quoi qu'on fasse,
 A repousser l'ennemi.

Quand vers un' perte certaine
 L' navire est conduit foll'ment,
 En dépit du capitaine
 Faut sauver le bâtiment.

N' cessons pas,
 Chers amis, d' marcher au pas.



NOUVEL ORDRE DU JOUR.

(1823 (1).)

AIR : C'est l'amour, l'amour.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour,
Gard' à vous ! demi-tour.

—Notre ancien, qu'a donc fait l'Espagne ?
—Mon p'tit, ell' n'veut plus qu'aujourd'hui
Ferdinand fass' périr au bagne
Ceux-là qui s'sont battus pour lui ;
Nous allons tirer d' peine
Des moin's blances, noirs et roux,
Dont on prendra d' la graine,
Pour en r'planter chez nous.
Brav' soldats, etc.

—Notre ancien, qu' pensez-vous d'la guerre ?
—Mon p'tit, ça n'ira jamais bien,
V'là z'un princ' qui n's'y connaît guère,
C'est un' poir' moll' de bon chrétien ;
Bientôt l' fils d'Henri quatre
Voudra qu'un jour d'action
On n' puisse aller combattre
Sans billet d' confession.
Brav' soldats, etc.

Notre ancien, qu'es'qu' c'est que l' Trapiste,
Avec tous ces Chouans dégu'nillés ?

(1) Cette chanson fut faite pour être répandue dans l'armée avant son entrée en campagne, lorsqu'elle campait aux Pyrénées.

—Mon p'tit, y vont grossir la liste
 Des gens qu' la France a rhabillés ;
 Afin qu' pour leur vengeance,
 Leurs frèr's soient massacrés,
 Ils font un'sainte alliance
 Avec nos émigrés.

Brav' soldats, etc.

—Notre ancien, quel s'ra not' partage ?
 —Mon p'tit, les coups d' cann' reviendront ;
 Et puis, suivant le vieil usage,
 Les nobles seuls avanceront.
 Oui, s'l'on not' origine,
 Nous aurons pour régal,
 Nous l' bâton d' discipline,
 Eux l' bâton de maréchal.
 Brav' soldats, etc.

—Notre ancien, que d'viendra la France,
 Si je cherchons d' lointains dangers ?
 —Mon p'tit, profitant d' not' absence,
 On introduira l' z'étrangers.

A la fin d' la campagne,
 Nous s'rongs tout étonnés
 Qu'en enchaînant l'Espagne,
 Nous nous s'rongs enchaînés.

Brav' soldats, etc.

—Notre ancien, vous que l' père aux autres
 Eût fait z'officier d'puis longtemps,
 Marquez-nous l' pas, nous s'rongs des vôtres.
 —Mon p'tit, v'là du français qu' j'entends.
 Si la France en alarmes
 Porte un trop lourd fardeau,
 Pour essuyer ses larmes,
 R'prenons not' vieux drapeau !

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point de gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour,
Gard' à vous ! demi-tour.

L'OMBRE D'ANACRÉON.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

AIR de la Sentinelle.

UN jeune Grec sourit à des tombeaux :
Victoire ! il dit : l'écho redit : Victoire !
O demi-dieux ! vous, nos premiers flamballeaux,
Trompez le Styx, revoyez votre gloire !

Soudain sous un ciel enchanté
 Une ombre apparaît et s'écrie :
 « Doux enfant de la Liberté, (bis.)
 » Le plaisir veut une patrie !
 » Une patrie !

» O peuple grec, c'est moi dont les destins
 » Furent si doux chez tes aïeux si braves.
 » Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins,
 » Anacréon en chassait les esclaves.
 » Jamais la tendre Volupté
 » N'approcha d'une ame flétrie.
 » Doux enfant, etc.

» De l'aigle encor l'aile rase les cieux,
 » Du rossignol les chants sont toujours tendres.
 » Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,
 » Qu'en as-tu fait ? qu'as-tu fait de nos cendres ?
 » Tes fêtes passent sans gaieté
 » Sur une rive encore fleurie.
 » Doux enfant, etc.

* Déjà vainqueur, chante et vole au danger;

» Brise tes fers : tu le peux, si tu l'oses.

» Sur nos débris, quoi ! le vil étranger

» Dort enivré du parfum de tes roses !

» Quoi ! payer avec la beauté

» Un tribut à la barbarie !

» Doux enfant, etc.

» C'est trop rougir aux yeux du voyageur,

» Qui d'Olympie évoque la mémoire.

» Frappe ! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,

» Reverdiront d'abondance et de gloire.

» Des tyrans le sang détesté

» Réchauffe une terre appauvrie.

» Doux enfant, etc.

» A tes voisins n'emprunte que du fer :

» Tout peuple esclave est allié perfide.

» Mars va t'armer des feux de Jupiter :

» Cher à Vénus, son étoile te guide (1) ;

» Bacchus, dieu toujours indompté,

» Remplira ta coupe tarie.

» Doux enfant, etc.

Il se rendort, le sage de Téos.

La Grèce enfin suspend ses funérailles.

Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,

Ivres d'espoir, exhumez vos murailles !

Vos vierges même ont répété

Ces mots d'une voix attendrie :

Doux enfant de la liberté,

Le plaisir veut une patrie !

Une patrie !

(1) Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.



LA MUSE EN FUITE.

OU MA PREMIÈRE VISITE AU PALAIS-DE-JUSTICE.

(Chanson faite à l'occasion des premières poursuites judiciaires exercées contre moi pour la publication de mon recueil.)

(1821.)

AIR : Halte-là !



UITTEZ la lyre, ô ma muse!
Et déchiffrez ce mandat.
Vous voyez qu'on vous accuse
De plusieurs crimes d'état.
Pour un interrogatoire
Au Palais comparaisons.
Plus de chansons pour la gloire
Pour l'amour plus de chansons!
Suivez-moi?
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le roi.

Nous marchons, et je découvre
L'asile des souverains.
Muse, la Fronde en ce Louvre
Vit pénétrer ses refrains (1).
Au qui vive d'ordonnance,
Alors prompte à s'avancer,
La chanson répondait : France;
Les gardes laissaient passer.
Suivez-moi, etc.

La justice nous appelle
De l'autre côté de l'eau.

(1) Jamais plus de chansons ne furent lancées de part et d'autre qu'à l'époque de la Fronde, et Blot et Marigni, chansonniers du temps, ne furent l'objet d'aucune poursuite.

**Voici la Sainte-Chapelle
Où l'on pria pour Boileau (1).
S'il renaisait, ce grand maître,
Le clergé, remis en train,
En prison ferait peut-être
Fourrer l'auteur du Lutrin.
Suivez-moi, etc.**

**Là, devant ce péristyle,
Un tribunal impuissant
Au bûcher livra l'Émile (2),
Phénix toujours renaisant.
Muses, de vos chansonnettes,
Aujourd'hui l'on va tâcher
De faire des allumettes
Pour ranimer ce bûcher.
Suivez-moi, etc.**

**Muse, voici la grand'salle...
Eh quoi ! vous fuyez devant
Des gens en robe un peu sale,
Par vous piqués trop souvent.
Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.
Suivez-moi, etc.**

**Elle fuit, et chez le juge
J'entre, et puis enfin je sors.**

(1) On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

(2) On sait également que, par arrêt du parlement, l'Emile fut brûlé par la main du bourreau, et son auteur décrété de prise de corps.

Mais devinez quel refuge
 Ma muse avait pris alors.
 Gaîment avec la grisette
 D'un président, bon humain,
 Cette folle, à la buvette,
 Répétait le verre en main :
 Suivez-moi,
 C'est la loi.
 Suivez-moi, de par le roi.

PRÉFACE (1).

AIR du vaudeville de Préville et Taconnet.

Allez, enfans, nés sous un autre règne :
 Sous celui-ci quittez le coin du feu.
 Adieu ! partez, bien que pour vous je craigne
 Certaines gens qui pardonnent trop peu.
 On m'a crié : L'occasion est bonne,
 Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
 Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes !
 J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien :
 Car en prison le sommeil est sans charmes :
 Près du malheur on ne dort jamais bien.
 J'entends encore le verrou qui résonne,
 Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.
 Allez, enfans ; etc.

Si l'on disait : La gaîté vous délaisse,
 Vous répondrez (et pour moi j'en rougis) :

(1) Cette chanson se trouvait la première du volume publié en 1825.

« De notre père accusant la faiblesse,
 » Les plus joyeux sont restés au logis. »
 Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,
 Pincer au lit le diable et ses suppôts.
 Allez, enfans ; etc.

Vous passerez près d'une ruche pleine,
 D'abeilles, non, mais de guêpes, je crois.
 Ne soufflez mot, retenez votre haleine ;
 Tremblez, enfans, vous qui jurez parfois !
 Le dard caché, qu'à ces guêpes Dieu donne,
 A fait périr des bergers, des troupeaux.
 Allez, enfans ; etc.

Petits poucets de la littérature,
 S'il vient un ogre, évitez bien sa dent ;
 Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure :
 De s'en servir on peut juger prudent.
 Non : qu'ai-je dit ? Ah ! la peur déraisonne,
 Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
 Allez enfans ; mais n'éveillez personne :
 Mon médecin m'ordonne le repos.

ADIEUX A LA CAMPAGNE.

(Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de ma condamnation.)

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

SOLEIL si doux, au déclin de l'automne,
 Arbres jaunis, je viens vous voir encor.
 N'espérons plus que la haine pardonne
 A mes chansons leur trop rapide essor.
 Dans cet asile, où reviendra Zéphire,
 J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire :
 Echo des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau libre sous la feuillée,
 Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !
 Mais de grandeurs la France dépouillée
 Courbait son front sous le joug des méchans.
 Je leur lançai les traits de la satire,
 Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
 Ciel vaste et pur, etc.

Déjà leur rage atteint mon indigence (1) ;
 Au tribunal ils traînent ma gaîté ;
 D'un masque saint ils couvrent leur vengeance.
 Rougiraient-ils devant ma probité ?
 Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire ;
 L'Intolérance est fille des faux dieux.
 Ciel vaste et pur, etc.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,
 Si j'ai prié pour d'illustres soldats,
 Ai-je, à prix d'or, aux pieds de la Victoire,
 Encouragé le meurtre des états ?
 Ce n'était point le soleil de l'empire
 Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.
 Ciel vaste et pur, etc.

Que dans l'espoir d'humilier ma vie,
 Bellart s'amuse à mesurer mes fers :
 Même aux regards de la France asservie,
 Un noir cachot peut illustrer mes vers.
 À ses barreaux je suspendrai ma lyre :
 La Renommée y jettera les yeux.
 Ciel vaste et pur, etc.

(1) Lorsque mon recueil parut, on m'a assuré que ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université de m'ôter le modique emploi d'expéditionnaire que j'occupais depuis douze ans.

**Sur ma prison vienne au moins Philomèle !
 Jadis un roi causa tous ses malheurs.
 Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.
 Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
 Mes fers sont prêts ; la liberté m'inspire ;
 Je vais chanter son hymne glorieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Écho des bois, répétez mes adieux.**

MON CARNAVAL.**(SAINTE-PÉLAGIE.)****Aïa des Chevilles de maître Adam.**

**AMIS, voici la riante semaine,
 Que tous les ans je fêtais avec vous.
 Marotte en main , dans le char qu'il promène,
 Momus au bal conduit sages et fous.
 Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,
 Il m'a semblé voir passer les amours.
 J'entends au loin l'archet de la folie :
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !**

**Oui, je les vois, ces danses amoureuses
 Où la beauté triomphe à chaque pas.
 De vingt danseurs je vois les mains heureuses,
 Saisir, quitter, ressaisir mille appas.
 Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie :
 Un seul mot triste en peut troubler le cours.
 J'entends au loin, etc.**

**Combien de fois, auprès de la plus belle,
 Dans vos banquets, j'ai présidé chez vous !
 Là, de mon cœur jaillissait l'étincelle
 Dont la gaieté vous électrisait tous.**

De joyeux chants ma coupe était remplie ;
Je la vidais, mais vous versiez toujours.
J'entends au loin, etc.

Des jours charmants la perte est seule à craindre;
Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux.
Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre
Le grain d'encens dont je nourris mes dieux.
Quand la plus tendre était la plus jolie,
Des fers alors m'auraient paru bien lourds.
J'entends au loin, etc.

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse
Du calme enfin vous impose la loi.
Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse
Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.
Dans vos plaisirs ainsi je me replie :
Je suis vos pas, je chante vos amours.
J'entends au loin l'archet de la folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

L'ÉPITAPHE DE MA MUSE.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

AIR de Ninon chez madame de Sévigné.

VENEZ tous, passans, venez lire
L'épitaphe que je me fais.
J'ai chanté l'amoureux délire,
Le vin, la France et ses hauts faits.
J'ai plaint les peuples qu'on abuse ;
J'ai chansonné les gens du roi :
Béranger m'appelait sa muse. (bis.)
Pauvres pécheurs, priez pour moi ! (bis.)
Priez pour moi ! priez pour moi !

Grâce à moi, qu'il rendit moins folle,
D'être gueux il se consolait,
Lui qui des muses de l'école
N'avait jamais sucé le lait.

Il grelottait dans sa coquille,
Quand d'un luth je lui fis l'octroi.
De fleurs j'ai garni sa mandille.
Pauvres pécheurs, priez pour moi !

Je l'ai rendu cher au courage
Dont il adoucit le malheur.
En amour il fut mon ouvrage,
J'ai pipé pour cet oiseleur.
A lui plus d'un cœur vint se rendre,
Mais les oiseaux en feront foi :
J'ai fourni la glu pour les prendre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi !

Un serpent... (Dieu ! ce mot rappelle
Marchangy qui rampa vingt ans !)
Un serpent qui fait peau nouvelle
Dès que brille un nouveau printemps,
Fond sur nous, triomphe et nous livre
Aux fers dont on pare la loi.
Sans liberté je ne peux vivre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi !

Malgré l'éloquence sublime
De Dupin, qui pour nous parla,
N'ayant pu mordre sur la lime,
Le hideux serpent l'avalà.
Or, je trépasse, et, mieux instruite,
Je vois l'enfer avec effroi :
Hier, Satan s'est fait jésuite.
Pauvres pécheurs, priez pour moi !



LA LIBERTÉ.

(Première chanson faite à Sainte-Pélagie, en janvier 1822.)

AIR : Chantons Lætamini.



'UN petit bout de chaîne
Depuis que j'ai tâté,
Mon cœur en belle haine
A pris la liberté !
Fi de la liberté!
A bas la liberté !

Marchangy, ce vrai sage,
M'a fait par charité
Sentir de l'esclavage
La légitimité.
Fi de la liberté! etc.

Plus de vaines louanges
Pour cette déité,
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmailloté!
Fi de la liberté! etc.

De son arbre civique
Que nous est-il resté?
Un bâton despotique,

**Sceptre sans majesté.
Fi de la liberté ! etc.**

**Interrogeons le Tibre,
Lui seul a bien goûté
Sueur de peuple libre,
Crasse de papaute.
Fi de la liberté ! etc.**

**Du bon sens qui nous gagne
Quand l'homme est infecté,
Il n'est plus dans son bagné
Qu'un forçat révolté.
Fi de la liberté ! etc.**

**Bons porte-clefs que j'aime,
Géoliens pleins de gaîté,
Par vous, au Louvre même,
Que ce vœu soit porté.
Fi de la liberté !
À bas la liberté !**

LA SYLPHIDE.

AIR : Je ne sais plus ce que je veux.

**La raison a son ignorance ;
Son flambeau n'est pas toujours clair.
Elle niait votre existence,
Sylphes charmans, peuple de l'air.
Mais, écartant sa lourde égide,
Qui gênait mon œil curieux,
J'ai vu naguère une sylphide.
Sylphes légers, soyez mes dieux.**

**Oui, vous naissez au sein des roses,
Fils de l'Aurore et des Zéphyrs ;**

Vos brillantes métamorphoses
Sont le secret de nos plaisirs.
D'un souffle vous séchez nos larmes,
Vous épurez l'azur des cieux ;
J'en crois ma sylphide et ses charmes.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine,
Lorsqu'au bal ou dans un banquet,
J'ai vu sa parure enfantine
Plaire par ce qui lui manquait.
Ruban perdu, boucle défaite ;
Elle était bien, la voilà mieux.
C'est de vos sœurs la plus parfaite.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Que de grâce en elle font naître
Vos caprices toujours si doux !
C'est un enfant gâté, peut-être,
Mais un enfant gâté par vous.
J'ai vu, sous un air de paresse,
L'amour rêveur peint dans ses yeux.
Vous qui protégez la tendresse,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Mais son aimable enfantillage
Cache un esprit aussi brillant
Que tous les songes qu'au bel âge
Vous nous apportez en riant.
Du sein de vives étincelles,
Son vol m'élevait jusqu'aux cieux :
Vous dont elle empruntait les ailes,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Hélas ! rapide météore,
Trop vite elle a fui loin de nous.

Doit-elle m'apparaître encore?
 Quelque sylphe est-il son époux ?
 Non, comme l'abeille, elle est reine
 D'un empire mystérieux ;
 Vers son trône un de vous m'entraîne.
 Sylphes légers, soyez mes dieux.

L'AGENT PROVOCATEUR.

REMERCIEMENT A DES BOURGUIGNONS QUI M'AVAIENT ENVOYÉ DU
 VIN DES DIFFÉRENTS CRUS LES PLUS RENOMMÉS.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

AVEC son habit un peu mince,
 Avec son chapeau goudronné,
 Comme l'honneur de la province,
 Ce Bourguignon nous est donné. (*bis.*)
 Quoiqu'il soit d'âge respectable,
 Que d'un beau nom il soit porteur. (*bis.*)
 Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :
 C'est un agent provocateur. (*ter.*)

Il est ami de l'infortune,
 M'ont dit ceux qui l'ont annoncé :
 Pourtant un soupçon m'importune ;
 Par la police il a passé (1)...
 Plus d'un personnage notable
 Là souvent devient délateur.
 Chut ! mes amis ; etc.

Mais il circule, et de la France
 Déjà nous vantons les héros ;

(1) On visite tous les objets envoyés aux prisonniers : des agents de police sont chargés de ce soin.

A nos yeux déjà l'Espérance
Sourit à travers les barreaux.
Enfin son charme inévitable
Sollicite un malin chanteur.
Chut! mes amis; etc.

Il nous ferait chanter la gloire
D'un sol fertile en joyeux céps,
Et l'empereur dont la mémoire
Reste en honneur chez les Français (1)...
Oui, sur Probus, prince équitable,
Il nous souffle un chorus flatteur.
Chut ! mes amis ; etc.

De ce traître faisons justice :
Exprès prolongeons le dîner.
S'il a passé par la police,
Qu'il passe pour y retourner.
Passe donc, ô vin délectable!
Retourne à ce lieu corrupteur.
Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

LES CONSEILS DE LISE.

CHANSON ADRESSÉE A M. J. LAFFITTE QUI M'AVAIT PROPOSÉ 'UN EMPLOI DANS SES BUREAUX POUR RÉPARER LA PERTE DE MA PLACE A L'UNIVERSITÉ.'

(1822.)

AIR de la Treille de sincérité.

LISE à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (bis.)

(1) La Bourgogne est redevable à Probus, empereur romain, de la plupart des vignes qui depuis ont fait sa richesse.

Un doux emploi pourrait vous plaire,
Me dit Lise, mais songez bien,
Songez bien au poids du salaire,
Même chez un vrai citoyen. (*bis.*)
Rester pauvre vous est facile,
Quand l'Amour, afin de l'user,
Vient remonter ce luth fragile
Que Thémis a voulu briser.

Lise, etc.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,
Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
Célébrer au bruit de son coffre
Les droits que sa vertu défend.
Vous croiriez voir à chaque rime
Les sots doublement satisfaits,
De vos chansons lui faire un crime,
Vous en faire un de ses bienfaits.

Lise, etc.

Craignant alors la malveillance,
Vous ririez moins de ce baron,
Courtier de la sainte alliance,
Qui des rois s'est fait le patron.
Dans les fonds de peur d'une crise,
Il veut que les Grecs soient déçus :
Pour avoir l'*endos* de Moïse,
On fait banqueroute à Jésus.

Lise, etc.

Votre muse en deviendrait folle,
On croirait flatter en disant
Que sur la *droite* du Pactole
Intrigue et ruse vont puisant ;
Tandis qu'une noble industrie
Puise à *gauche*, et, de toute part,

Reverse à flots sur la patrie
 Un or dont le pauvre a sa part.
 Lise, etc.

Ainsi mon oracle m'inspire,
 Puis ajoute ce dernier point :
 Des distances l'Amour peut rire ;
 L'Amitié n'en supporte point.
 Riche de votre indépendance,
 Chez Laffite toujours fêté,
 En trinquant avec l'opulence
 Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille

Me conseille :

Cet oracle me dit tout bas :
 Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

LE PIGEON MESSAGER.

(1822.)

AIR de Taconnet.

L'AÏ brillait, et ma jeune maîtresse
 Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.
 Nous comparions notre France à la Grèce,
 Quand un pigeon vint s'abattre à nos pieds. (*bis.*)
 Nœris découvre un billet sous son aile :
 Il le portait vers des foyers chéris.
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
 Et dors en paix sur le sein de Nœris. (*bis.*)

Il est tombé, las d'un trop long voyage,
 Rendons-lui vite et force et liberté.
 D'un trafiquant remplit-il le message ?
 Va-t-il d'amour parler à la beauté ?

Peut-être il porte, au nid qui le rappelle,
Les derniers vœux d'infortunés proscrits.
Bois dans ma coupe, etc.

Mais du billet quelques mots me font croire
Qu'il est en France à des Grecs apporté.
Il vient d'Athènes, il doit parler de gloire.
Lisons-le donc, par droit de parenté.
Athènes est libre! amis, quelle nouvelle!
Que de lauriers tout à coup refleuris!
Bois dans ma coupe, etc.

Athènes est libre ! Ah ! buvons à la Grèce,
Nœris, voici de nouveaux demi-dieux.
L'Europe en vain, tremblante de viellesse,
Déshéritait ces aînés glorieux :
Ils sont vainqueurs ! Athènes, toujours belle,
N'est plus vouée au culte des débris.
Bois dans ma coupe, etc.

Athènes est libre ! ô muse des Pindares,
Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix.
Athène est libre, en dépit des barbares ;
Athène est libre, en dépit de nos rois.
Que l'univers, toujours instruit par elle,
Retrouve encore Athènes dans Paris !
Bois dans ma coupe, etc.

Beau voyageur au pays des Hellènes,
Repose-toi, puis vole à tes amours :
Vole, et, bientôt reporté dans Athènes,
Reviens braver et tyrans et vautours.
À tant de rois dont le trône chancelle,
D'un peuple libre apporte encor les cris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

MA GUÉRISON.

RÉPONSE A DES SEMUROIS QUI, POUR FAIRE PASSER LA FOLIE QUE J'AI EUE D'ESSAYER DE GUÉRIR DES GENS INCURABLES, M'ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN ET DE ROMANÉE, EN M'ORDONNANT DES DOUCHES INTÉRIEURES PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

AIR de la Treille de sincérité.

'ESPÈRE

Que le vin opère :
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison. (*bis.*)

Après un coup de romanée,
La douche ayant calmé mes sens,
J'ai maudit ma muse obstinée
A railler les hommes puissans (*bis.*).
Un accès pouvait me reprendre ;
Mais, du topique effet certain !
J'avais de l'encens à leur vendre,
Après un coup de chambertin.

J'espère, etc.

Après deux coups de romanée,
Rougissant de tous mes forfaits,
Je vois ma chambre environnée
D'heureux que le pouvoir a faits.
De mes juges l'arrêt suprême
Touche mon esprit libertin ;
J'admire Marchangy lui-même,
Après deux coups de chambertin.

J'espère, etc.

Après trois coups de romanée,
Je n'aperçois plus d'opresseurs ;
La presse n'est plus enchaînée,
Le budget seul a des censeurs ;



**La Tolérance, par la ville,
Court en habit de sacristain ;
Je vois pratiquer l'Évangile,
Après trois coups de chambertin.
J'espère, etc.**

**Au dernier coup de romanée,
Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,
Voit la Liberté couronnée
D'olivier, d'épis et de fleurs.
Les douces lois sont les plus fortes ;
L'avenir n'est plus incertain :
J'entends tomber verrous et portes,
Au dernier coup de chambertin.
J'espère, etc.**

**O chambertin ! ô romanée !
Avec l'aurore d'un beau jour,
L'illusion chez vous est née
De l'Espérance et de l'Amour.
Cette fée, aux humains donnée,
Pour baguette tient du destin
Tantôt un cep de romanée,
Tantôt un cep de chambertin.**

**J'espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.**



LE CENSEUR.

(1822.)

AIR de la robe et des bottes.

ON me disait : Il est temps d'être sage ;
Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.
Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,
Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.
De mes refrains j'ai repoussé le livre ;
Mais, quand j'invoque et Thalie et sa sœur,
Leur voix me crie : Ah ! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur !

La Liberté, nourrice du Génie,
Voit les Beaux-Arts pleurant sur son cercueil.
Qui va d'un joug subir l'ignominie
A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre ?
Et toi, Molière, admirable penseur ?
Non, dites-vous, ou que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur !

Tu veux encor ravir le feu céleste,
Jeune hoinme, épris des lauriers les plus beaux,
Quand la censure à son rocher funeste
De ton génie a promis les lambeaux !
D'affreux vautours, que leur pâture enivre,
Vont mutiler le noble ravisseur.
Fils de Japet, ah ! que Dieu te délivre,
Te délivre au moins du censeur !

Avec Thalie, en satires féconde,
Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs ;
Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,

Et la cour même envenimant nos mœurs.
 Délateur, tremble! en scène il faut me suivre.
 Jeffrys (1) en vain t'a pris pour assesseur.
 Quoi! tu souris! ah! que Dieu nous délivre,
 Nous délivre au moins du censeur!

De Louis onze évoquons les victimes.
 Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,
 Ce roi bigot, pour se souler de crimes,
 Mette sa Vierge entre le diable et lui (2).
 Mais, tout sanglans, nos Tristans vont poursuivre
 Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
 Morts, taisez-vous! ou que Dieu nous délivre,
 Nous délivre au moins du censeur!

Je laisse donc Thalie et Melpomène
 Pour la chanson, libre en dépit des rois.
 Sans le régir, j'agrandis son domaine;
 D'autres un jour lui traceront des lois.
 Qu'en république on puisse y toujours vivre :
 C'est un état qui n'est pas sans douceur.
 Pauvres Français, ah! que Dieu vous délivre
 Vous délivre au moins du censeur!

L'AMITIÉ.

COUPLETS CHANTÉS A MES AMIS, LE 8 DÉCEMBRE 1822, JOUR AN-
 NIVERSAIRE DE MA CONDAMNATION PAR LA COUR D'ASSISES.

AIR : Quand des ans la fleur printanière.

SUR des roses l'amour sommeille.
 Mais, quand s'obscurcit l'horizon,

(1) Juge anglais devenu fameux pendant la restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

(2) Louis XI, au dire de quelques historiens, demandait pardon de ses crimes à la bonne vierge de plomb qu'il portait à son chapeau.

Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison. (bis.)

Tyran aussi, l'Amour nous coûte
Des pleurs qu'elle sait arrêter.
Au poids de nos fers il ajoute,
Elle nous aide à les porter.
Sur des roses, etc.

Dans l'une de nos cent bastilles,
Lorsque ma Muse emménagea,
A peine on refermait les grilles
Que l'Amitié frappait déjà.
Sur des roses, etc.

Heureux qui, libre de ses chaînes,
Bravant la haine et la pitié,
Joint au souvenir de ses peines.
Celui des soins de l'Amitié!
Sur des roses, etc.

Que fait la gloire à qui succombe ?
Amis, renonçons à briller.
Donnons les marbres d'une tombe
Pour les plumes d'un oreiller.
Sur des roses, etc.

Sans bruit, ensemble, ô vous que j'aime,
Trompons les hivers meurtriers.
On peut braver le temps lui-même
Quand on a bravé les geôliers.

Sur des roses l'amour sommeille ;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon.
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

LA CHASSE.

CHANSON DE REMERCIMENT A DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT
D'ILLE-ET-VILAINE, QUI M'ENVOYERENT UNE BOURRICHÉ GARNIE
D'EXCELLENT GIBIER.

(SAINT-PÉLAGIE.)

AIR : Tonton, tontaine.

GRACE à votre bourriche pleine
De gibier digne d'un glouton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine,
De votre cor je prends le ton.
Tonton, tontaine, tonton.

Chassez, morbleu ! chassez encore :
Quittez Rosette et Jeanneton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton ;
Ou pour rabattre, dès l'aurore,
Que les amours soient de planton.
Tonton, tontaine, tonton.

Si le Béarnais a fait mettre
Maint chasseur au fond d'un ponton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton :
Gabrielle daignait permettre
Qu'on braconnât dans son canton.
Tonton, tontaine, tonton.

Jadis nul n'osait en province
Porter aux champs son mousqueton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
On gardait la perdrix du prince :
Le loup dévorait le mouton.
Tonton, tontaine, tonton.

Vous qui consolez ma disgrâce,
Pour nos droits vous tremblez, dit-on,

Tonton, tonton, tontaine, tonton ;
Sauvez au moins le droit de chasse,
Pour l'honneur du pays breton.
Tonton, tontaine, tonton.

DÉNONCIATION
EN FORME D'IMPROPTU,

A PROPOS DE COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ENVOYÉS PENDANT MON
PROCÈS (1).

AIR du ballet des Pierrots.

ON m'a dénoncé, je dénonce ;
Oui, je dénonce des couplets.
La gaîté de l'auteur annonce
Qu'il peut figurer au Palais ;
On voit, à l'air dont il vous traite,
Que cent fois il vous persiffla.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prétend rire des entraves
Qu'à la presse l'on veut donner.
Il croit à la gloire des braves ;
Pourriez-vous le lui pardonner ?
Il ose vanter la musette
Qui dans leurs maux les consola.
Messieurs les juges, etc.

Il prodigue la flatterie
A ceux qui sont persécutés ;
Il pourrait chanter la patrie,
C'est un grand tort, vous le sentez.
De l'esprit qu'a ma muse il prête
Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.
Messieurs les juges, etc.

(1) L'auteur ignorait alors que ces couplets fussent de mademoiselle de Froberville, d'Orléans.

L'EAU BÉNITE.

COUPLETS POUR LE MARIAGE A L'ÉGLISE DE DEUX ÉPOUX MARIÉS
DEPUIS LONGTEMPS SANS CÉRÉMONIE.

AIR : Faut d' la vertu.

Ces deux époux ont mis enfin }
De l'eau bénite dans leur vin. } *bis.*

A l'autel ce couple s'engage ;
Voilà de quoi nous récrier.
Après vingt ans de mariage,
Oser encor se marier !

Ces deux époux, etc.

Grand Dieu, des torts que tu nous passes,
Le moindre, aux yeux de ta bonté,
Est celui d'avoir dit les *grâces*
Avant le *benedicite*,
Ces deux époux, etc.

Madame, de fleurs ennuyée...
Chut ! taisons-nous ; mais puisse un jour
Du chapeau de la mariée
Sa fille aussi coiffer l'Amour !

Ces deux époux, etc.

Pour que l'hymen fasse merveilles,
Versez d'un bordeaux réchauffant,
Reste du vin mis en bouteilles
Au baptême de votre enfant.

Ces deux époux, etc,

Toujours heureux, quoiqu'on en glose,
Prouvez au diable, et prouvez bien,
Que parfois, prise à faible dose,
L'eau bénite ne gâte rien.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.



LA CANTHARIDE,

OU

LE PHILTRE.

AIR des Comédiens.

**MEURS, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissans, à la volupté chers :
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.**

« **Clara, » m'a dit cette femme si vieille
Qui chaque jour pleure encor son printemps,
« Quoi ! votre joue est déjà moins merveille !
» Vous languissez, et n'avez que vingt ans !**

» **Un père altier, que seul l'intérêt touche,
» Vous a jetée au lit d'un vieil époux ;
» L'espoir en vain sourit sur votre bouche ;
» L'hymen l'effleure et s'endort près de vous.**

» **A votre abord naît la froide risée ;
» L'Amour se dit : On m'a fait un larcin ;
» Mais cette terre a des nuits sans rosée,
» Et d'aucun fruit ne parera son sein.**

» **Trompez l'Amour, croyez-en ma sagesse ;
» Qu'un philtre heureux, par vos mains préparé,
» De votre époux rallumant la jeunesse,
» Donne à la vôtre un fils tant désiré. »**

**La vieille alors, baissant sa voix tremblante,
M'enseigne l'art de ce philtre charmant.
J'allais, sans elle, en ma fièvre brûlante,
Maudire époux, père, autel et serment.**

**Mais vers ce frêne, accourant dès l'aurore,
Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.
La cantharide y reposait encore ;
Heureuse aussi, je dormirai demain.**

**Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissans, à la volupté chers ;
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.**

**Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes
Je répugnais à d'innocens plaisirs.
Tout bas, ma bouche, insultant à mes larmes ,
Osait donner un nom à mes désirs.**

**Mon cœur brûlait, hélas ! il brûle encore.
Jamais breuvage aura-t-il cette ardeur
Qui dans mon sang circule, me dévore,
Et d'un long trouble accable ma pudeur ?**

**Père cruel ! il fallait de ta fille
Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.
Là, Dieu du moins nous crée une famille ;
Là, son amour éteint tous les amours.**

**Où donc est-il l'époux que ma jeunesse
Avait rêvé jeune, beau, caressant ?
Entre ses bras ma pudique tendresse
Eût été seule un philtre assez puissant.**

**De mon hymen, oui, la froideur me tue ;
D'un plaisir chaste allumons le flambeau.
Ah ! cessons d'être une vaine statue,
Dont un mari décore son tombeau.**

La tendre vieille a dit : « Soyez docile,
 » Et dès demain renaîtront vos couleurs :
 » Demain moi-même, au seuil de votre asile,
 » Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
 Des dons puissans, à la volupté chers,
 Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
 Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

LE TAILLEUR ET LA FÉE.

CHANSON CHANTÉE À MES AMIS, LE JOUR ANNIVERSAIRE
 DE MA NAISSANCE, LE 19 AOUT 1822. —

AIR d'Agélinne (de Wilhem.)

DANS ce Paris plein d'or et de misère,
 En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
 Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
 Moi, nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
 Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
 A mon berceau, qui n'était pas de fleurs ;
 Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
 Me trouve un jour dans les bras d'une fée.
 Et cette fée, avec de gais refrains, } bis.
 Calmait le cri de mes premiers chagrins. }

Le bon vieillard lui dit, l'ame inquiète :
 « A cet enfant quel destin est promis ? »
 Elle répond : « Vois-le, sous ma baguette,
 » Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
 » Un coup de foudre ajoute à mes présages (1) :
 » Ton fils atteint va périr consumé ;
 » Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
 » Vole en chantant braver d'autres orages. »

(1) L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
» Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
» Au toit du pauvre il répand l'alégresse,
» A l'opulence il sauve des ennuis.
» Mais quel spectacle attriste son langage ?
» Tout s'engloutit, et gloire et liberté :
» Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
» Il vient au port raconter leur naufrage. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi ! ma fille
» Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
» Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille,
» Que, faible écho, mourir en de vains sons. »
« Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes,
» De grands talens ont de moins beaux succès.
» Ses chants légers seront chers aux Français
» Et du proscrit adouciront les larmes. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillent une rose :
Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.
» Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage,
» Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
» Pour te fêter tes amis vont s'unir ;
» Longtemps près d'eux revis dans un autre âge. »
Et puis la fée, avec ses gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

LE VIOLON BRISÉ.

AIR : Je regardais Madelinette.

**VIENS, mon chiens, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)**

**Les étrangers, vainqueurs par ruse,
M'ont dit hier dans ce vallon :
Fais-nous danser ! Moi, je refuse ;
L'un d'eux brise mon violon.**

**C'était l'orchestre du village,
Plus de fêtes ! plus d'heureux jours
Qui fera danser sous l'ombrage ?
Qui réveillera les amours ?**

**Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortége du jeune époux.**

**Aux curés qui l'osaient entendre,
Nos danses causaient moins d'effroi.
La gaîté qu'il savait répandre
Eût déridé le front d'un roi.**

**S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui, jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait ?**

**Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir.**

**Combien sous l'orme ou dans la grange
Le dimanche va sembler long !
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon ?**

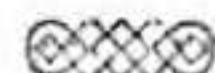
**Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux :
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux.**

**Les haines, il les faisait taire ;
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.**

**Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé.**

**Tant d'amis dont je me sépare
Diront un jour, si je péris :
Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris.**

**Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir.**



LE TOURNEBROCHE.

Air : Le bruit des roulettes gâte tout.



Udîner j'aime fort la cloche,
Mais on la sonne en peu d'endroits;
Plus qu'elle aussi le tournebroche
A nos hommages a des droits.
Combien d'ennemis il rapproche
Chez le prince et chez le bourgeois!
A son doux tictac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Qu'on reprenne sur la musique
Les querelles du temps passé,
Que par l'Amphion italique
Le grand Mozart soit terrassé ;
Je ne tiens qu'au refrain bachique
Par le tournebroche annoncé.
A son doux tictac, etc.

Lorsque la Fortune à sa roue
Attache mille ambitieux,
Les précipite dans la boue
Ou les élève jusqu'aux cieux,
C'est la broche, moi, je l'avoue,
Dont la roue attire mes yeux.
A son doux tictac, etc.

Une montre, admirable ouvrage,
Des heures décrivant le cours,
Règle, sans en charmer l'usage,
Le cercle borné de nos jours :
Le tournebroche a l'avantage
D'embellir des instans trop courts.
A son doux tictac, etc.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,
 A manqué seul à l'âge d'or ;
 C'est l'amitié qui, pour son compte,
 Dut en inventer le ressort.
 Vivent ceux que sa main remonte !
 Mais gloire à celui du trésor !
 A son doux tictac un jour les partis
 Signeront la paix entre deux rôtis.

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

AIR : A soixante ans, etc.

DE Damoclès l'épée est bien connue ;
 En songe, à table, il m'a semblé la voir.
 Sous cette épée et menaçante et nue,
 Denys l'ancien me forçait à m'asseoir. (*bis.*)
 Je m'écriais : Que mon destin s'achève,
 La coupe en main, au doux bruit des concerts (*b.*)
 O vieux Denys, je me ris de ton glaive (1),
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (*bis.*)

Servez, disais-je à messieurs de la bouche ;
 Versez ! versez ! messieurs du gobelet.
 Malheur d'autrui n'est point ce qui le touche,
 Denys ; sur moi fais donc vite un couplet.
 Ton Apollon à nos larmes fait trêve :
 Il nous égaie au sein d'affreux revers.
 O vieux Denys, etc.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,
 De la patrie écoute un peu la voix :

(1) Denys l'ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé : il envoyait aux carrières ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Quand à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici.

**Elle est, crois-moi, la première des Muses,
Mais rarement elle inspire les rois.
Du frêle arbuste où bout sa noble séve,
La moindre fleur parfume au loin les airs.
O vieux Denys, etc.**

**Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,
Vont, à prix d'or, te cacher à l'histoire,
Ou balayer la fange des cachots.
Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève,
Sur ton cercueil viendra peser nos fers.
O vieux Denys, etc.**

**Que du mépris la laine au moins me sauve,
Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger :
Le fer pesant tombe sur mon front chauve ;
J'entends ces mots : Denys sait se venger.
Me voilà mort, et, poursuivant mon rêve,
La coupe en main, je répète aux enfers :
O vieux Denys, je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.**

LE MALADE.

(AVRIL 1823.)

AIR : Muse des bois , etc.

**Un mal cuissant déchire ma poitrine,
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs ;
Et tout renaît, et déjà l'aubépine
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature.
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure,
Il est encor de beaux jours à chanter.**

Mon Esculape (1) a renversé mon verre :
 Plus de gaîté ! mon front se rembrunit.
 Mais vient l'Amour et le moins qu'il préfère ;
 Déjà l'oiseau butine pour son nid.
 Des voluptés le torrent va s'épandre
 Sur l'univers qui semblait végéter.
 Reviens ma voix, faible, mais toujours tendre,
 Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore !
 D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs (2).
 De nouveaux noms la France se décore ;
 A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
 Que de périls la tribune orageuse
 Offre aux vertus qui l'osent affronter !
 Reviens, ma voix, faible, mais courageuse,
 Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la Liberté bannie ;
 Elle revient : despotes, à genoux !
 Pour l'étouffer, en vain la Tyrannie
 Fait signe au nord de déborder sur nous.
 L'ours effrayé regagne sa tanière,
 Loin du soleil qu'il voulait disputer.
 Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière,
 Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je, hélas ! oui, la terre s'éveille,
 Belle et parée, au souffle du printemps,

(1) Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.

(2) A l'époque où cette chanson fut faite, on avait banni du salon de peinture les tableaux où M. Horace Vernet a si bien représenté les beaux faits d'armes de la révolution. On a senti cette année le ridicule d'une pareille mesure.

Mais dans nos cœurs le courage sommeille ;
 Chargé de fers, chacun se dit : J'attends !
 La Grèce expire, et l'Europe est tremblante ;
 Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.
 Reviens, ma voix, faible, mais consolante,
 Il est encor des martyrs à chanter.

LA DÉESSE.

SUR UNE PERSONNE A QUI L'AUTEUR A VU REPRÉSENTER LA LIBERTÉ
 DANS UNE FÊTE DE LA RÉVOLUTION. *

AIR de la Petite Gouvernante.

EST-ce bien vous, vous que je vis si belle,
 Quand tout un peuple, entourant votre char,
 Vous saluait du nom de l'immortelle
 Dont votre main brandissait l'étendard ?
 De nos respects, de nos cris d'alégresse,
 De votre gloire et de votre beauté,
 Vous marchiez fière ; oui, vous étiez déesse,
 Déesse de la Liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques ;
 Nos défenseurs se pressaient sur vos pas ;
 Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques
 Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.
 Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
 En orphelin par le sort allaité,
 Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,
 » Déesse de la Liberté. »

De noms affreux cette époque est flétrie :
 Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger.
 En épelant le doux mot de patrie,
 Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.

Tout s'agitait, s'armait pour la défense ;
 Tout était fier, surtout la pauvreté.
 Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance,
 Déesse de la Liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,
 Après vingt ans, ce peuple se rendort ;
 Et l'étranger, apportant sa balance,
 Lui dit deux fois : « Gaulois, pesons ton or. »
 Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,
 Sur un autel élevait la beauté,
 D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,
 Déesse de la Liberté.

Je vous revois, et le temps trop rapide
 Ternit ces yeux où riaient les Amours ;
 Je vous revois, et votre front qu'il ride
 Semble à ma voix rougir de vos beaux jours.
 Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse,
 Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,
 Tout a péri ; vous n'êtes plus déesse,
 Déesse de la Liberté.

LA JEUNE MUSE.

RÉPONSE A DES COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ADRESSES PAR
 MADEMOISELLE***, ÂGÉE DE 12 ANS.

AIR : Où s'en vont ces gais bergers ?

POUR les vers, quoi ! vous quittez
 Les plaisirs de votre âge !

Ma muse, que vous flattez,
 Aux Amours rend hommage.

Ce sont aussi des enfans
 À la voix séduisante ?

Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
 Et moi j'en ai quarante !

Pourquoi parler de lauriers ?
 De pleurs on les arrose.
 Ce n'est point aux chansonniers
 Que la gloire en impose.
 La fleur, orgueil du printemps,
 Est le prix qui nous tente.
 Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans ,
 Et moi j'en ai quarante !

Jeune oiseau, prenez l'essor ,
 Égayez le bocage.
 Par des chants plus doux encor
 Brillez dans un autre âge.
 De les inspirer je sens
 Combien l'espoir m'enchante.
 Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans ,
 Et moi j'en ai quarante !

De me couronner de fleurs,
 Oui, vous perdrez l'envie.
 Sous des dehors plus flatteurs
 Vous verrez le génie.
 Puissiez-vous pour mon encens
 Être alors indulgente !
 Mais à peine vous aurez vingt ans
 Que j'en aurai cinquante.

LA BONNE MAMAN.

COUPLETS A UNE DAME DE TRENTÉ ANS QUE L'AUTEUR APPELAIT
 SA GRAND'-MÈRE.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Au dire du proverbe ancien,
 L'amitié ne remonte guère.
 Bon petit-fils, je n'en crois rien,
 Quand je pense à vous, ma grand'mère.

Ces titres, quelquefois si doux,
Vous paraîtraient-ils insipides ?
Bonne maman, consolez-vous ;
Vous n'avez point encor de rides.

L'âge a-t-il éteint vos désirs ?
Blâmez-vous les tendres chimères ?
Censurer les plus doux plaisirs
Est le plaisir de nos grand'mères.
Les ans font-ils neiger sur nous,
A nos yeux tout se décolore.
Bonne maman, consolez-vous ;
Vous ne blanchissez point encore.

L'Amour a peur des grand'mamans,
Mais, à prix d'or, combien de vieilles
Ont à leurs gages des amans
Dont les missives font merveilles !
On sait, pour lire un billet doux,
Quel moyen prennent ces coquettes.
Bonne maman, consolez-vous ;
Vous lisez encor sans lunettes.

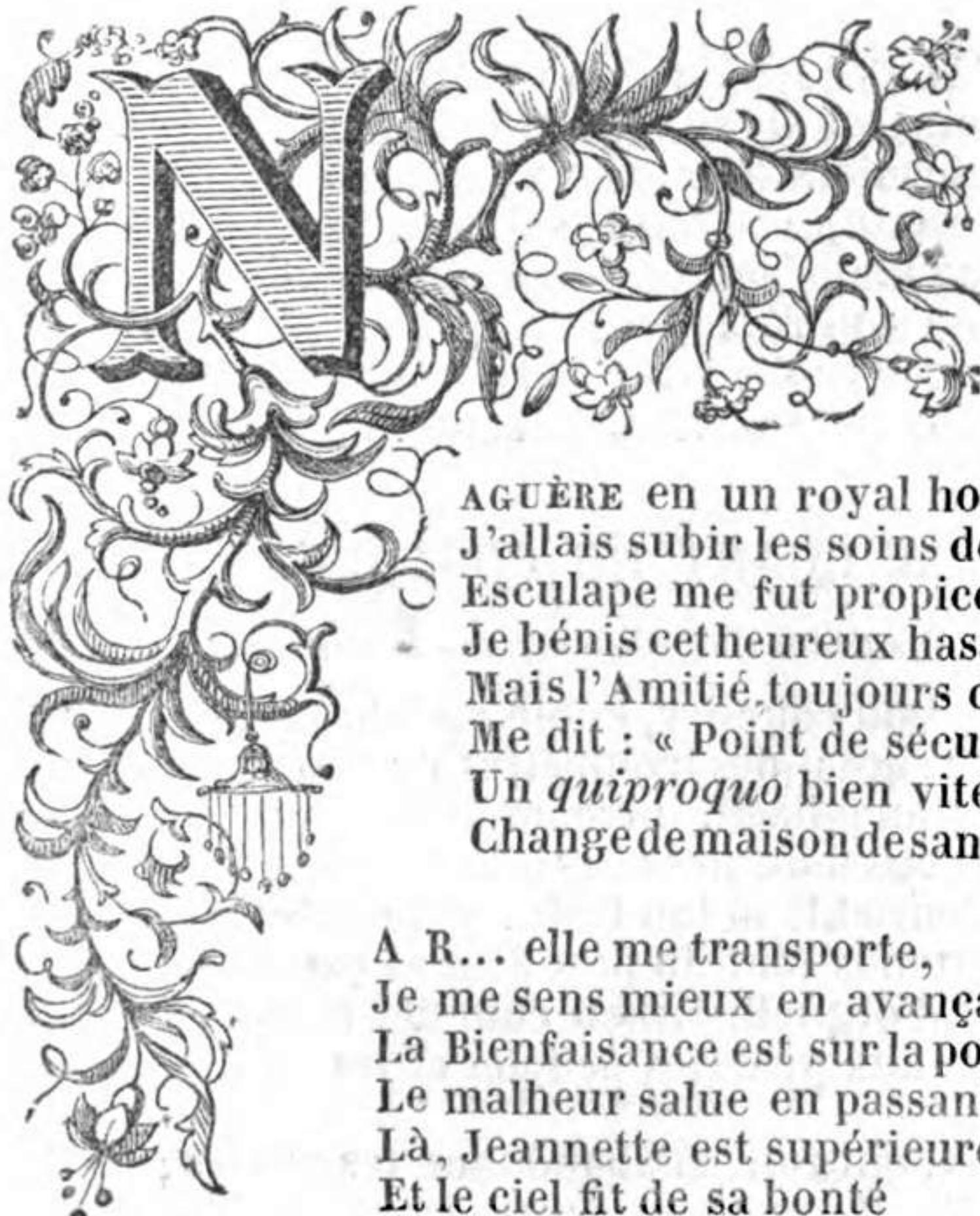
Quoi ! sans rides, sans cheveux blanes,
Et sans lunettes à votre âge !
Voyons si vos genoux tremblans
Des ans n'attestent pas l'outrage.
Oui, je vois trembler vos genoux,
Que l'Amour tendrement caresse.
Bonne maman, consolez-vous ;
Prenez un bâton de vieillesse.



LA MAISON DE SANTÉ.

A MADAME G..., POUR LA SAINT-JEAN, JOUR DE SA FÊTE.

AIR du Ménage de garçon.



AGUÈRE en un royal hospice,
J'allais subir les soins de l'art.
Esculape me fut propice,
Je bénis cet heureux hasard. (*bis*)
Mais l'Amitié, toujours craintive
Me dit : « Point de sécurité !
Un *quiproquo* bien vite arrive.
Change de maison de santé. » (*bis*)

A R... elle me transporte,
Je me sens mieux en avançant.
La Bienfaisance est sur la porte,
Le malheur salue en passant.
Là, Jeannette est supérieure,
Et le ciel fit de sa bonté
La lampe qui brûle à toute heure.
Dans cette maison de santé.

Molière a terminé sa vie
Entre deux sœurs de charité :

Or, quand Jeanne fait œuvre pie,
C'est un rendu pour un prêté.
De Thalie elle fut tourière
Avec talent, grâce et beauté,
Et la suivante de Molière
Fonde une maison de santé.

L'Amitié seule y donne place ;
Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.
Infirmiers, remplissez ma tasse,
C'est aujourd'hui le saint du lieu.
Quand il s'agit de fêter Jeanne,
Mon seul régime est la gaité.
Je veux m'enivrer de tisane
Dans cette maison de santé.

LE CHANT DU COSAQUE.

AIR : Dis-moi soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

VIENS, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête, sous moi, des ailes à la Mort.
L'or n'enrichit ni ton frein, ni ta selle ;
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La Paix, qui fuit, m'abandonne tes guides ;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides ;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, etc.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres,
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.

Hennis d'orgueil, etc.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense,
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence !
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle ;
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.

Hennis d'orgueil, etc.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

LE CACHET,

OU LETTRE À SOPHIE.

(1824.)

AIR de la bonne vieille.

IL vient de toi, ce cachet où le lierre
Serpente en or, symbole ingénieux ;
Cachet où l'art a gravé sur la pierre
Un jeune Amour au doigt mystérieux.

Il est sacré ; mais en vain, ma Sophie,
 A ton amant il offre son secours ;
 De son pouvoir ma plume se déifie.
 Plus de secret, même pour les amours !

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie,
 Quand une lettre adoucit ses regrets,
 Pourquoi penser qu'une main ennemie
 Brise le dieu qui scelle nos secrets ?
 Je ne crains point qu'un jaloux en délire,
 Jamais, Sophie, à ce crime ait recours.
 Ce que je crains, je tremble de l'écrire.
 Plus de secret, même pour les amours !

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide,
 Qui de Venise ensanglanta les lois,
 Il tend la main au salaire homicide,
 Souffle la peur dans l'oreille des rois ;
 Il veut tout voir, tout entendre, tout lire ;
 Cherche le mal et l'invente toujours,
 D'un sceau fragile il amollit la cire.
 Plus de secret, même pour les amours !

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie !
 Son œil affreux avant toi les lira.
 Ce qu'au papier ma tendresse confie
 Ira grossir un complot qu'il vendra.
 Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime,
 Livrons la vie aux sarcasmes des cours,
 Et déridons l'ennui du diadème.
 Plus de secret, même pour les amours !

Saisi d'effroi, je repousse la plume
 Qui de l'absence eût charmé la douleur.
 Pour le cachet la cire en vain s'allume,
 On le rompra ; j'aurai fait ton malheur.

Par le grand roi qui trahit La Vallière
Ce lâche abus fut transmis à nos jours,
Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.
Plus de secret, même pour les amours !

LE CONTRAT DE MARIAGE.

IMITÉ D'UN ANCIEN TABLEAU.

AIR : Ah ! daignez m'épargner le reste.

« SIRE, de grâce, écoutez-moi !
 (Le prince courait chez sa dame)
 » Sire, vous êtes un grand roi ;
 » Daignez me venger de ma femme. »
 Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné
 » Ce fou qui m'arrête au passage. »
 — « Ah ! sire, vous avez signé
 » Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi :
 « Gardes, je défends qu'on l'assomme.
 » Vilain, dit-il, explique-toi. »
 — « Sire, j'ai fait le gentilhomme.
 » J'acquis d'un argent bien gagné
 » Château, blason, titre, équipage ;
 » Et, sire, vous avez signé
 » Mon contrat de mariage.

» J'ai pris femme noble, aux doux yeux,
 » Aux mains blanches, au cou de cygne.
 » Son père a dit : Par mes aïeux !
 » Mon gendre, il faut que le roi signe.
 » Votre nom fut accompagné
 » D'un pâté de mauvais présage,
 » Sire, quand vous avez signé
 » Mon contrat de mariage.

» J'étais en habit de gala,
 » Sire, et, pour abréger l'histoire,
 » Rappelez-vous que ce jour-là
 » Un beau page tint l'écritoire.
 » Ma femme ici l'avait lorgné.
 » Hier je l'ai surpris... Quel outrage
 » Pour vous, dont la plume a signé
 » Mon contrat de mariage ! »

Le roi dit : « Je n'ai qualité
 » Que pour guérir les écrouelles.
 » Un diable, cornard effronté,
 » Vilains, ici guette vos belles.
 » Sur les rois même il a régné,
 » Et met un sceau de vasselage
 » A tous les gens dont j'ai signé
 » Le contrat de mariage. »

Le livre où j'ai puisé ceci
 Ajoute que l'époux morose
 Faillit mourir de noir souci,
 Et que d'un dicton il fut cause :
 Dès qu'un mari peu résigné
 Prêtait à rire au voisinage,
 Le roi, disait-on, a signé
 Son contrat de mariage,

LES FILLES.

COUPLETS A UN AMI QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE PÈRE
 D'UNE QUATRIÈME FILLE.

AIR : Vendrillon, verdrillette, verdrille.
 QUAND les filles naissent chez vous,
 Pour le plaisir de ce monde,
 Dites-moi, messieurs les époux,
 Pourquoi chacun de vous gronde ?

Aux filles, morbleu, nous tenons ;
Faites-en, faites-en de gentilles ;
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles ;
Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,
Que, près des gens qui vous aident,
Aux femmes qui vous ont trompés
Un jour vos filles succèdent.
Aux filles, morbleu, nous tenons ;
Faites-en, etc.

Pour les pères, pour les amans,
Fille d'humeur folle au sage
Ajoute aux charmes des beaux ans,
Où à l'ennui du vieil âge.
A leur cœur aussi nous tenons ;
Faites-en, etc.

Pour Batyle aux fraîches couleurs
Quand Anacréon détonne,
Les Grâces arrachent les fleurs
Dont cet enfant le couronne.
Aux filles nous nous en tenons ;
Faites-en, etc.

Mais pour quatre filles buvons
A toi, mari, qui nous aimes.
Pour nos fils nous te le devons ;
Que n'est-ce, hélas ! pour nous-mêmes !
A vos filles, oui, nous tenons ;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles ;
Nous les aimons.

L'ANNIVERSAIRE.

AIR du Partage de la richesse.



EPUIS un an vous êtes née,
Héloïse, le savez-vous ?
C'est là votre plus belle anné,
Mais l'avenir vous sera doux.
Voici des fleurs quel'on vous donne
Parez-vous-en, et, s'il vous plaît,
Charmante avec cette couronne,
N'allez point en faire un hochet.

Un enfant qui ne vieillit guère,
Sachant qui vous donna le jour.
Devine que vous saurez plaire;
Vous le connaîtrez, c'est l'Amour.
Redoutez-le, pour mille causes,
Bien qu'il vous soit frère de lait,
Car de votre chapeau de roses
Il voudra se faire un hochet.

L'Espérance, aux ailes brillantes,
Sur vous se plaît à voltiger ;
De combien de formes riantes
Vous dote son prisme léger !
À ses doux songes asservie,
Vous serez heureuse en effet,
Si pour chaque âge de la vie
Elle vous réserve un hochet.



LES SCIENCES.

AIR :



ATIGUÉ des clartés confuses
 Qui m'ont égaré bien souvent,
 J'allais bannir amours et muses ;
 J'allais vouloir être savant. —
 Mais quoi ! pour une ame incertaine
 La science est d'un vain secours.
 Gardons Lisette et La Fontaine ;
 Muses, restez ; restez, amours.

La nature était mon Armide ;
 Dans ses jardins j'errais surpris.
 Mais un chimiste moins timide
 Règne en vainqueur sur leur débris.
 Dans son fourneau rien qu'il ne jette
 Des gaz il poursuit le concours.
 Ma fée y perdrait sa baguette ;
 Muses, restez ; restez, amours.

J'ai regret aux contes de vieille,
 Quand un docteur dit qu'à sa voix
 Les morts lui viennent à l'oreille
 De la vie expliquer les lois.
 De la lampe il voit la matière,
 Les ressorts, le fond, les contours ;
 Je n'en veux voir que la lumière.
 Muses, restez ; restez, amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse
 Si les cieux n'obéissaient pas !
 Plus d'une erreur passe et repasse
 Entre les branches d'un compas.

**Un siècle a changé la physique ;
Nos temps sont féconds en retours.
Je crains que le soleil n'abdique :
Muses, restez ; restez, amours.**

**Environs-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux ;
Elle est un reste d'ambroisie
Qu'aux mortels ont laissé les dieux.
Quel est sur moi le froid qui tombe ?
C'est le froid du soir de mes jours.
Promettez un rêve à ma tombe,
Muses, restez ; restez, amours.**

LES HIRONDELLES.

AIR de la romance de Joseph.

**CAPTIF au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlans climats,
Sans doute vous quittez la France.
De mon pays ne me parlez-vous pas ?**

**Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon, où ma vie obscure
Se bercait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine ;
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?**

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour.
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas :
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

LA COURONNE DE BLUETS.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Du ciel j'arrive, et mon voyage
Nous épargne à tous bien des pleurs.
Beauté folâtre autant que sage,
Ne jouez plus avec de fleurs.

Sachez qu'hier, la panse ronde,
 Et l'œil obscurci par Bacchus,
 Jupin a cru, dans notre monde, }
 Voir une couronne de plus. } *bis.*

A la colère il s'abandonne :
 « L'abus, dit-il, devient trop fort.
 Encore un front que l'on couronne,
 Quand le faiseur de rois est mort.
 Sur ce front lançons mon tonnerre ;
 Du faible enfin vengeons les droits.
 Je veux voir un jour sur la terre
 Les rois sujets, les sujets rois. »

Dans son conseil alors j'arrive :
 (Où les rumeurs n'entrent-ils pas !)
 En joue il vous met sans qui vive ;
 Mais je l'aborde chapeau bas :
 « Jupin, de ton arrêt j'appelle,
 Ta balance et tes poids sont faux.
 Ta cour de justice éternelle
 A-t-elle eu ses gardes-des-sceaux ?

» Braque tes lunettes, vieux sire,
 Sur le front couronné par nous ;
 De la candeur c'est le sourire,
 De la bonté c'est l'œil si doux.
 Lorsque les carreaux de son foudre
 Chez nos sourds passent pour muets,
 Jupin ne mettrait-il en poudre
 Qu'une couronne de bluets ? »

« Oh ! oh ! dit-il ; qu'allais-je faire ?
 Ailleurs frappons, mon foudre est chaud.
 — Frappe ; mais sur notre hémisphère
 Vise donc plus bas ou plus haut. »

Heureux d'avoir su vous défendre,
 J'accours des célestes donjons ;
 Quant à Jupin, je viens d'apprendre
 Qu'il a foudroyé deux pigeons.

LE VIEUX SERGENT.

(1823.)

AIR : Dis-moi soldat, dis-moi t'en soavien-tu ?

PRÈS du rouet de sa fille chérie
 Le vieux sergent se distrait de ses maux,
 Et, d'une main que la balle a meurtrie,
 Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
 Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
 Son seul refuge après tant de combats,
 Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître :
 » Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! »

Mais, qu'entend-il ? le tambour qui résonne ;
 Il voit au loin passer un bataillon.
 Le sang remonte à son front qui grisonne ;
 Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
 Hélas ! soudain tristement il s'écrie :
 « C'est un drapeau que je ne connais pas (1).
 » Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
 » Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

» Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
 » Aux bords du Rhin, à Jemmapes, à Fleurus,
 » Ces paysans, fils de la République,
 » Sur la frontière, à sa voix accourus !
 » Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
 » Tous à la gloire allaient du même pas.

(1) La France était alors couverte de drapeaux étrangers.

» Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
 » Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !
 » De quel éclat brillait dans la bataille
 • Ces habits bleus par la Victoire usés !
 » La Liberté mêlait à la mitraille
 » Des fers rompus et des sceptres brisés.
 » Les nations, reines par nos conquêtes,
 » Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
 » Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
 » Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !
 » Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
 » Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
 » Par la cartouche encor toute noircie,
 » Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
 » La Liberté déserte avec ses armes ;
 » D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;
 » A notre gloire on mesure nos larmes.
 » Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
 Tout en filant, lui chante à demi-voix
 Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
 Ont en sursaut réveillé tous les rois.

« Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent !
 » Il en est temps, » dit-il aussi tout bas.
 Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
 « Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! »

LE PRISONNIER.

AIR de la Balançoire (d'Amédée de Beauplan).

REINE des flots, sur ta barque rapide
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
 Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Ainsi chante à travers les grilles,
Un captif qui voit chaque jour
Voguer la plus belle des filles
Sur les flots qui baignent la tour.

Reine des flots, etc.

Moi, captif à la fleur de l'âge,
Dans ce vieux fort inhabité,
J'attends chaque jour ton passage
Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, etc.

L'eau te réfléchit grande et belle,
Ton sein forme un heureux contour.
A qui ta voile obéit-elle,
Est-ce au Zéphyr? est-ce à l'Amour?
Reine des flots, etc.

De quel espoir mon cœur s'enivre!
Tu veux m'arracher de ce fort.
Libre par toi, je vais te suivre:
Le bonheur est sur l'autre bord.
Reine des flots, etc.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance
Semble mouiller tes yeux de pleurs.
Hélas! semblable à l'Espérance,
Tu passes, tu fuis, et je meurs.
Reine des flots, etc.

L'illusion m'est donc ravie!
Mais non : vers moi tu tends la main.
Astre de qui dépend ma vie,
Pour moi tu brilleras demain.

**Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.**

IMPROPTU

SUR LE MARIAGE DE NAPOLEON ET DE MARIE-LOUISE.

(1810.)

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

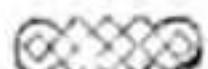
**Nous allons devoir aux Amours,
Dit-on, le bonheur de la terre;
Le sang coulera donc toujours,
Soit pour la paix, soit pour la guerre !
Mais, pour nous rendre le repos,
Ne plaignons pas ce qu'il en coûte :
Mars en aurait versé des flots,
Vénus n'en répand qu'une goutte.**

COUPLET

ÉCRIT SUR UN RECUEIL DE CHANSONS MANUSCRITES DE
M. VAYSSIERE.

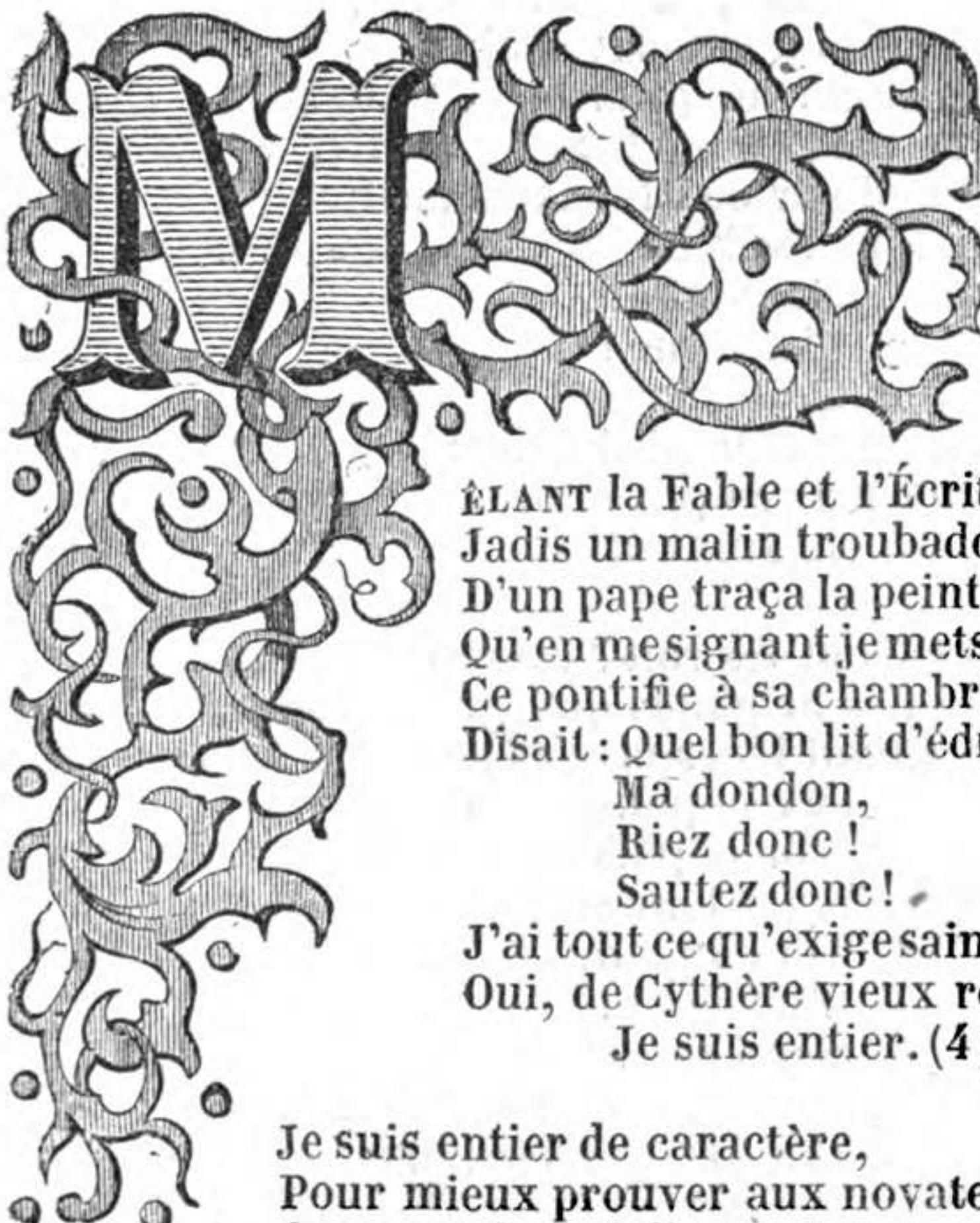
AIR : de la République.

**Si j'étais roi, roi de la chansonnette,
Comme en secret me l'a dit maint flatteur,
Votre recueil à ma Muse inquiète
Dénoncerait un jeune usurpateur.
Car les conseils qu'en si bons vers il donne
Au pauvre peuple, objet de tant d'effroi,
Feraient trembler mon sceptre et ma couronne,
Si j'étais roi. (bis.)**



LE BON PAPA.

Air du Sorcier.



ELANT la Fable et l'Écriture,
Jadis un malin troubadour
D'un pape traça la peinture,
Qu'en mesignant je mets aujour
Ce pontifie à sa chambrière
Disait : Quel bon lit d'édredon !

Ma dondon,

Riez donc !

Sautez donc !

J'ai tout ce qu'exige saint Pierre
Oui, de Cythère vieux rentier,
Je suis entier. (4 fois.)

Je suis entier de caractère,
Pour mieux prouver aux novateurs
Que tout doit obéir sur terre
Au serviteur des serviteurs.
Du haut du trône où je me carre
Du ciel je tire le cordon.

Ma dondon,

Riez donc !

Sautez donc !

Convenez que sous la thiare

Les amours ont un air altier :
Je suis entier.

Les pauvres peuples ne sont guère
Qu'un ban d'esclaves abrutis,
Où discorde, ignorance et guerre,
Recrûtent pour tous les partis.
Quand sur eux le mal s'accumule,
De tous les biens Dieu me fait don.

Ma dondon,
Riez donc !
Sauvez donc !

Vénus met le pied dans ma mule,
Bacchus remplit mon bénitier :
Je suis entier.

Que sont les rois ? de sots bêtises,
Ou des brigands qui, gros d'orgueil,
Donnant leurs crimes pour des titres,
Entre eux se poussent au cercueil.
A prix d'or je puis les absoudre,
Ou changer leur sceptre en bourdon.

Ma dondon,
Riez donc !
Sauvez donc !

Regardez-moi lancer la foudre ;
Jupin m'a fait son héritier ;
Je suis entier.

Ce vieux conte peu charitable
Au bon pape fait dire enfin :
Quittons les amours pour la table,
Je crains que le monde n'ait faim.
Saint Pierre, dans un cas terrible,
A rengainé son espadon.

**Ma dondon,
Riez donc !
Sautez donc !**

**Moi, je cesse d'être infaillible,
D'Hercule j'ai fait le métier ;
Je suis entier.**

L'ANGE EXILÉ.

A CORINNE DE L***.

Ain : A soixante ans il ne faut pas remettre.

**JE veux, pour vous, prendre un ton moins frivole :
Corinne, il fut des anges révoltés.
Dieu sur leur front fait tomber sa parole,
Et dans l'abîme ils sont précipités. (bis.)
Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,
Contre ses maux garde un puissant secours ; (bis.)
Il reste armé de sa lyre divine,
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours } bis.**

**L'enfer mugit d'un effroyable rire,
Quand, dégoûté de l'orgueil des méchans,
L'ange qui pleure en accordant sa lyre,
Fait éclater ses remords et ses chants.
Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde,
Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours.
La poésie enivrera le monde.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.**

**Vers nous il vole en secouant ses ailes,
Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.
Soudain la terre entend des voix nouvelles ;
Maint peuple errant s'arrête émerveillé.
Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.**

**L'autel s'épure aux parfums du génie.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.**

**En vain l'enfer, des clamours de l'envie
Poursuit cet ange échappé de ses rangs ;
De l'homme inculte il adoucit la vie,
Et sous le dais montre au doigt les tyrans.
Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes,
Court jusqu'au pôle éveiller les amours,
Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.**

**Qui peut me dire où luit son auréole ?
De son exil Dieu l'a-t-il rappelé ?
Mais vous chantez, mais votre voix console :
Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé.
Votre printemps veut des fleurs éternelles,
Votre beauté de célestes atours ;
Pour un long vol vous déployez vos ailes ;
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.**

LE VOYAGEUR.

**AIR : Plus on est de fon, plus on rit.
(Sans la reprise finale.)**

LE VIEILLARD.

**Voyageur, dont l'âge intéresse,
Quel chagrin flétrit tes beaux jours ?**

LE VOYAGEUR.

**Bon vieillard, plaignez ma jeunesse
En butte aux orages des cours.**

LE VIEILLARD.

**Le sort est injuste sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.**

LE VOYAGEUR.

**Mes maux sont de tristes exemples
Du pouvoir des dieux d'ici-bas.
Bientôt le crime aura des temples :
Des palais il doit être las.**

LE VIEILLARD.

**Prends mon bras, car un long voyage
Endolorit tes pieds poudreux.
Comme toi j'errais à ton âge.
Dieu t'offre un ami ; sois heureux.**

LE VOYAGEUR.

**Quand j'invoquai dans la tempête
Ce Dieu, qu'on dit si consolant,
Les poignards levés sur ma tête
Portaient gravé son nom sanglant.**

LE VIEILLARD.

**Te voici dans mon ermitage :
Versons-nous d'un vin généreux.
Hélas ! mon fils aurait ton âge.
Dieu t'offre un ami ; sois heureux.**

LE VOYAGEUR.

**Non, il n'est point d'être suprême
Qui seul peuple l'immensité,**

**Et cet univers n'est lui-même
Qu'une grande inutilité.**

LE VIEILLARD.

**Vois ma fille, à qui ta détresse
Arrache un soupir douloureux ;
Elle a consolé ma vieillesse,
Dieu t'offre un ami ; sois heureux.**

LE VOYAGEUR.

**Dans cette nuit profonde et triste,
Ce Dieu vient-il guider nos pas ?
Eh ! qu'importe enfin qu'il existe,
Si pour lui nous n'existons pas !**

LE VIEILLARD.

**Voici ta couche et ta demeure :
Chasse tes rêves ténébreux.
Tiens-moi lieu du fils que je pleure.
Dieu t'offre un ami ; sois heureux.**

**L'étranger reste ; il plaît, il aime,
Et de fleurs bientôt couronné,
Époux et père, il va lui-même
Dire à plus d'un infortuné :
« Le sort est injuste, sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami ; sois heureux. »**



LE FILS DU PAPE.

Aïe : Lison dormait dans la prairie.

Ma mère, quittez la besace,
 Le pape avec vous a couché ;
 Je cours lui rappeler en face
 Qu'il fut un moine débauché.
 Quoique soldat, il va, j'espère,
 Me créer cardinal neveu.

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Saint-Père, au moins soyez bon père ;
 Ah ! ventrebleu !
 Ah ! sacrebleu !
 Ou je f... le saint siège au feu.

Au sacré collège je frappe,
 Vient un cou tors : Allons, cagot,
 Par mon sabre ! va dire au pape
 Que je suis le fils de Margot.
 Dis que Margot fut sa commère ;
 Que moi, d'être saint j'ai fait vœu.
 Ah ! ventrebleu ! etc.

J'entre en faisant trois réverences :
 Sa Sainteté baillait d'ennui.
 Mon fils, veux tu des indulgences ?
 Non, dis-je ; on s'en passe aujourd'hui.
 J'ai, si j'en crois Margot ma mère,
 Vos goûts, votre nez, votre œil bleu.
 Ah ! ventrebleu ! etc.

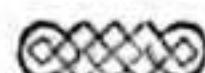
Quand mes trois sœurs, vos pauvres filles,
 Le soir, pour avoir un jupon,

Vendent le plaisir en guenilles,
Au diable votre ame en répond.
Le diable vous sert de compère :
Ayez donc l'air d'y croire un peu.
Ah ! ventrebleu ! etc.

Il me répond : Dieu nous afflige,
Nous sommes pauvres, mon cher fils.
Mais du Purgatoire, lui dis-je,
Où passent donc tous les profits ?
Donnez-moi les os de saint Pierre :
Que je les vende à quelque Hébreu.
Ah ! ventrebleu ! etc.

Mon fils, que le diable t'emporte !
Prends ces mille écus, et va-t'en.
C'est bien peu, dis-je, mais qu'importe ?
Dans huit jours j'en viens prendre autant.
Tant de sots font encor sur terre
Bouillir votre vieux pot-au-feu !
Ah ! ventrebleu ! etc.

Adieu, Margot fera ripaille ;
Mes sœurs seront morceaux de roi...
Quoique j'abhorre la prétaille, ~~tran~~ ^{me}
D'un chapeau rouge affublez-moi.
De me transmettre votre chaire,
Bon homme, occuez-vous un peu.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-Père, au moins soyez bon père ;
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint siège au feu.



LA VERTU DE LISETTE.

AIR : Je loge au quatrième étage.



voi ! de la vertu de Lisette
 Vous plaisantez, dames de cour !
 Eh bien ! d'accord : elle est grisette,
 C'est de la noblesse en amour. (*bis.*)
 Le barreau, l'église et les armes,
 De ses yeux noirs font trèsgrand cas
 Lise ne dit rien de vos charmes ;
 De sa vertu ne parlons pas.

D'avoir fait de riches conquêtes
 L'osez-vous bien railler encor ,
 Quand le peuple hébreu dans ses fêtes
 Vous voit adorer son veau d'or !
 L'empire a, pour plus d'un service,
 Longtemps soudoyé vos appas.
 Lise est mal avec la police ;
 De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte
 Qu'elle n'y retrouve du feu :
 Un marquis, dont la vie est sainte,
 Veut à la cour la mettre en jeu.
 Par elle illustrant son mérite,
 Sur les ducs il aura le pas.
 Lisette sera favorite :
 De sa vertu ne parlons pas.

Ça, mesdames les dénigrantes,
 Si cet honneur vient la trouver ;
 Vous vous direz de ses parentes,
 Vous ferez cercle à son lever ;

**Mais dût son triomphe et ses suites
De joie enfler tous les rabats,
Se confessât-elle aux jésuites,
De sa vertu ne parlons pas.**

**Croyez-moi, beautés monarchiques,
Le mot vertu, dans vos caquets,
Ressemble aux grands noms historiques
Que devant vous crie un laquais.
Les échasses de l'étiquette
Guident bien haut des cœurs bien bas ;
De la cour Dieu garde Lisette !
De sa vertu ne parlons pas.**

MON ENTERREMENT.

AIA : Quand on ne dort pas de la nuit. (De Lisbeth.)

**Ce matin, je ne sais comment,
Je voix d'Amours ma chambre pleine ;
J'étais couché, sans mouvement.
Il est mort, disaient-ils gaîment ;
De l'inhumer prenons la peine.
Lors je maudis entre mes draps
Ces dieux que j'aimais tant à suivre.
Amis, si j'en crois ces ingrats,
Plaignez-moi (*bis*), j'ai cessé de vivre. (*bis*)**

**De mon vin ils prennent leur part,
Ils caressent ma chambrière :
L'un veut guider le corbillard,
Et l'autre, d'un ton nasillard,
Me psalmodie une prière.
Le plus grave ordonne à l'instant
Vingt galoubets pour mon escorte :**

Mais déjà la voiture attend.
Plaignez-moi, voilà qu'on m'emporte

Causant, riant, faisant des leurs,
Les Amours suivent sur deux lignes ;
Le drap, où l'argent brille en pleure,
Porte un verre, un luth et des fleurs,
De mes ordres joyeux insignes.

Maint passant, qui met chapeau bas,
Se dit : Triste ou gai, tout succombe !
Les Amours font hâter le pas.
Plaignez-moi, j'arrive à ma tombe.

Mon cortège, au lieu de prier,
Chante là mes vers les plus lestes.
Grâce au ciseau du marbrier,
Une couronne de laurier
Va d'orgueil enivrer mes restes.
Tout redit ma gloire en ce lieu,
Qui bientôt sera solitaire :
Amis, j'allais me croire un dieu,
Plaignez-moi, voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment,
Par-là passait mon infidèle ;
Lise m'arrache au monument ;
Puis ehor, je ne sais comment,
Je me sens renaître auprès d'elle.
De la vie et de ces douceurs,
Vous qu'à médire l'âge excite,
Vous du monde éternels censeurs,
Plaignez-moi, car je ressuscite.



LE POÈTE DE COUR.

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE ***.

(1824.)

AIR de la Treille de sincérité.



N achète
Lyre et musette :
Comme tant d'autres, à mon tour
Je me fais poète de cour. (*bis.*)

Te chanter encore, ô Marie !
Non vraiment, je ne l'ose pas.
Ma muse enfin s'est aguerrie,
Et vers la cour tourne ses pas (*bis*)
Je gage, s'il naît un Voltaire,
Qu'on emprunte pour l'acheter.
Prêt à me vendre au ministère,
Pour toi je ne puis plus chanter.
On achète, etc.

Ce que je dirais pour te plaire
Ferait rire ailleurs de pitié :
L'amour est notre moindre affaire,
Les grands ont banni l'amitié.
On siffle le patriotisme :
Ce qu'on sait le mieux, c'est compter.
J'adresse une ode à l'égoïsme.
Pour toi je ne puis plus chanter.
On achète, etc.

Je crains que ta voix ne m'inspire
L'éloge des Grecs valeureux,
Contre qui l'Europe conspire
Pour ne plus rougir devant eux.

**En vain ton ame généreuse
De leurs maux se laisse attrister,
Moi, je chante l'Espagne heureuse.
Pour toi je ne puis plus chanter.**

On achète, etc.

**Dans mes calculs, Dieu ! quel déboire
Si de ton héros je parlais !**

**Il nous a légué tant de gloire
Qu'on est embarrassé du legs.
Lorsque ta main pare son buste
De lauriers qu'on doit respecter,
J'encense une personne auguste.
Pour toi je ne puis plus chanter.**

On achète, etc.

**Pourquoi douter, chère Marie,
Que ton ami change à ce point ?
Liberté, gloire, honneur, patrie,
Sont des mots qu'on n'escompte point.
Des chants pour toi sont la satire
Des grands que j'apprends à flatter.
Non, quoi que mon cœur veuille dire,
Pour toi je ne puis plus chanter.**

On achète

**Lyre et musette ;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poète de cour.**

OCTAVIE.

(1823.)

AIR des Comédiens.

**VIENS parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.**

Ainsi parlaient des enfans de l'empire
A la beauté dont Tibère est charmé.
Quoi ! disaient-ils, la colombe soupire
Au nid sanglant du vautour affamé !

Belle Octavie, à tes fêtes splendides,
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui ?
Ton char, traîné par six coursiers rapides,
Laisse trop loin les Amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage
Tant d'opulence annonce ton crédit ;
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage ;
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites ;
Que par les grands tes vœux soient épiés ;
Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais, à la cour, lis sur tous les visages,
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins.
D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,
Font déborder cet égoût des Tarquins.

Tendre octavie, ici rien n'effarouche
Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.
Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :
Les délateurs respectent nos loisirs.
Tous à leur prince ont prédit que nos armes
Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,
Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois ?
Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,
Pour étouffer notre gloire et nos lois.

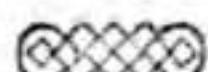
Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses,
De tous les siens n'aimer que ses aïeux :
Charger de fers les Muses vengeresses,
Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes,
Quand sur ton sein il cuve son nectar,
Ses feux infects dont s'indignent les voûtes
Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes :
Mais, dans ces murs ouverts à tant de peurs,
N'entends-tu pas des ombres de victimes
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs ?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde ;
Avec les siens ne confonds plus tes jours.
Ah ! trop souvent la liberté du monde
A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.



MAUDIT PRINTEMPS.

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

JE la voyais de ma fenêtre,
A la sienne tout cet hiver ; .

Nous nous aimions sans nous connaître ;
Nos baisers se croisaient dans l'air ;
Entre ses tilleuls sans feuillage,
Nous regardait combler nos jours.

Aux arbres tu rends leur ombrage ;
Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

Il se perd dans leur voûte obscure,
Cet ange éclatant qui, là-bas,
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux, un jour de frimas :
Ils l'appelaient, et leur manège
Devint le signal des amours.

Non, rien d'aussi beau que la neige !
Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

Sans toi, je la verrais encore
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche, comme on nous peint l'Aurore
Du jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire :
Mon étoile achève son cours ;
Elle s'endort, sa lampe expire.

Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

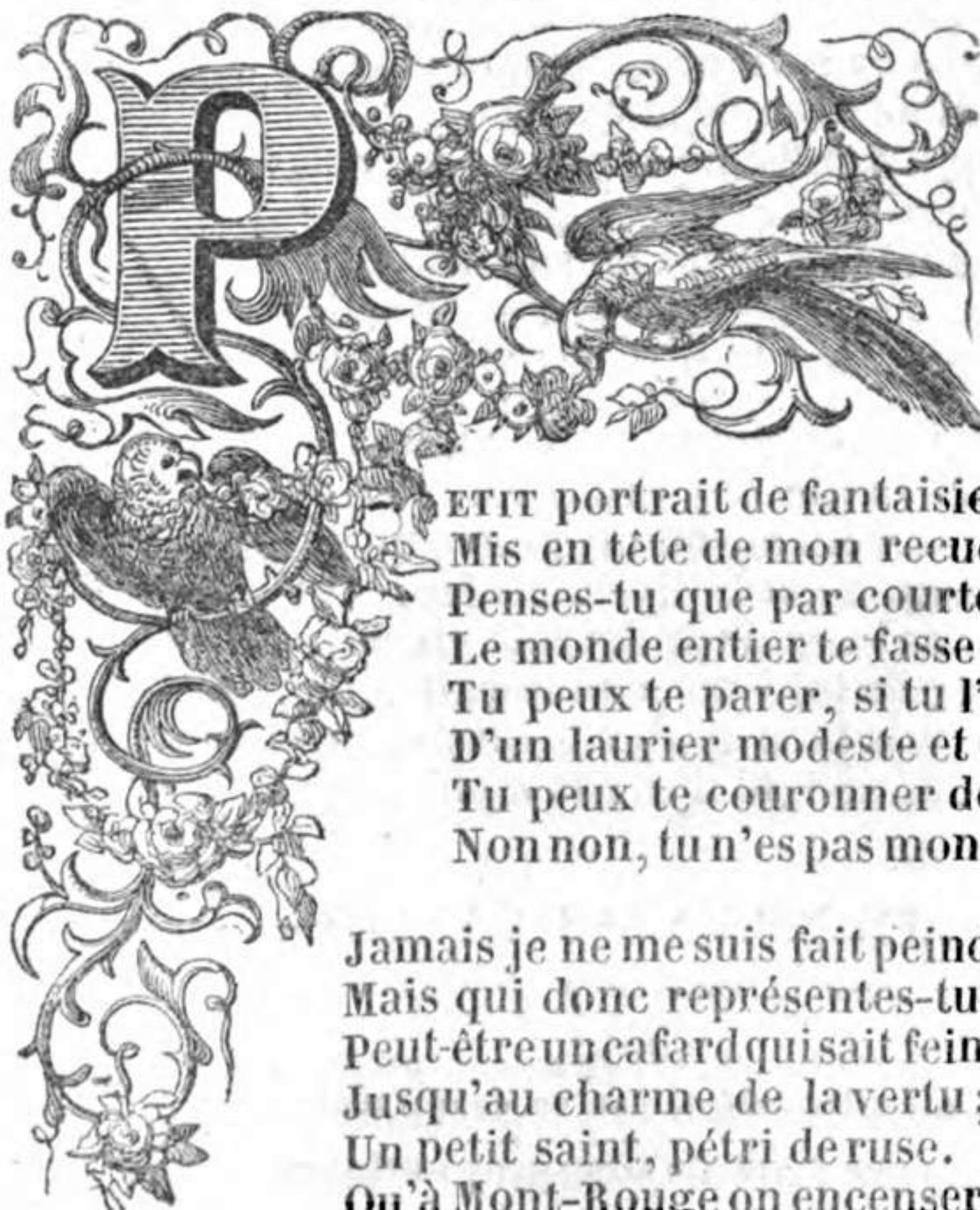
C'est l'hiver que mon cœur implore ;
Ah ! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours ?
Je ne la verrai plus sourire.

Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

COUPLETS

SUR UN PRÉTENDU PORTRAIT DE MOI MIS EN TÊTE D'UNE ÉDITION
DE MES CHANSONS. (1826.)

AIR · Je loge au quatrième étage.



ETIT portrait de fantaisie,
Mis en tête de mon recueil,
Penses-tu que par courtoisie
Le monde entier te fasse accueil?
Tu peux te parer, si tu l'oses,
D'un laurier modeste et discret :
Tu peux te couronner de roses :
Non non, tu n'es pas mon portrait

Jamais je ne me suis fait peindre,
Mais qui donc représentest-tu ?
Peut-être un cafard quisait feindre
Jusqu'au charme de la vertu ;
Un petit saint, pétri de ruse.
Qu'à Mont-Rouge on encenserait.
La bonne enseigne pour ma Muse
Non, non, tu n'es pas mon portrait

Ou serais-tu l'auteur tragique,
Qui calcula, rima, lima
Maint rôle bien académique,
Qu'en vain a réchauffé Talma ?

**Quoi ! parer d'une noble image
Mes petits vers de cabaret !
Pour l'alexandrin quel outrage !
Non, non, tu n'es pas mon portrait.**

**Dans ton masque à mine pincée
Est-ce un vil censeur que je vois,
Rat de cave de la pensée,
Qu'il confisque au profit des rois ?
J'ai de la fraude en pacotille,
Qu'à la barrière on saisirait :
Tu me tiendras lieu d'estampille.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.**

**Mais ta laideur serait la mienne,
Que ta gloire y gagnerait peu.
Crains même qu'un prêtre ne vienne
Saintement te livrer au feu.
Dans l'avenir je devrais vivre
Que de toi l'on se passerait :
Je suis bien mieux peint dans ce livre.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.**

LES ESCLAVES GAULOIS

CHANSON ADRESSÉE À M. MANUEL.

(1824.)

AIR : Un soldat, par un coup funeste.

**D'ANCIENS Gaulois, pauvres esclaves,
Un soir qu'autour d'eux tout dormait,
Levaient la dîmes sur les caves
Du maître qui les opprimait.**

**Leur gaîté s'éveille,
» Ah ! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.
» L'esclave est roi quand le maître sommeille.
» Envrons-nous ! (4 fois.)**

» Amis, ce vin par notre maître
» Fut confisqué sur des Gaulois.
» Bannis du sol qui les vit naître
» Le jour même où mouraient nos lois.
 » Sur nos fers qu'il rouille

» Le Temps écrit l'âge d'un vin si doux.
» Des malheureux partageons la dépouille !
 » Enivrons-nous !

» Savez-vous où gît l'humble pierre
» Des guerriers morts de notre temps ?
» Là, plus d'épouses en prières ;
» Là, plus de fleurs, même au printemps.
 » La lyre attendie

» Ne redit plus leurs noms effacés tous.
» Nargue du sot qui meurt pour la patrie !
 » Enivrons-nous !

» La Liberté conspire encore
» Avec des restes de vertu ;
» Elle nous dit : Voici l'aurore :
» Peuple, toujours dormiras-tu ?
 » Déité qu'on vante,

» Recrute ailleurs des martyrs et des fous :
» L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
 » Enivrons-nous !

» Oui, toute espérance est bannie,
» Ne comptons plus les maux soufferts.
» Le marteau de la tyrannie
» Sur les autels rive nos fers.
 » Au monde en tutelle,

» Dieux tout-puissans, quel exemple offrez-vous ?
» Au char des rois un prêtre vous attelle.
 » Enivrons-nous !

» Rions des dieux, sifflons les sages,
» Flattons nos maîtres absous.

» Donnons-leur nos fils pour otages :
 » On vit de honte, on n'en meurt plus.
 » Le plaisir nous venge :
 » Sur nous du sort il fait glisser les coups.
 » Traînons gaîment nos chaînes dans la fange.
 » Enivrons-nous ! »

Le maître entend leur chant d'ivresse,
Il crie à des valets : « Courez !
 » Qu'un fouet dissipe l'alégresse
 » De ces Gaulois dégénérés. »
Du tyran qui gronde
Prêts à subir la sentence à genoux,
Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,
Enivrons-nous !

ENVOI.

Cher Manuel, dans un autre âge,
Aurais-je peint nos tristes jours ?
Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds.
Mais pour la patrie
Ta vertu brave et périls et dégoûts.
Et plaint encor l'intensité qui s'écrie :
Enivrons-nous !

LAFAYETTE EN AMÉRIQUE.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.
RÉPUBLICAINS, quel cortège s'avance ?
— Un vieux guerrier débarque parmi nous.
— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance ?
— Il a des rois allumé le courroux.
— Est-il puissant ? — Seul il franchit les ondes.
— Qu'a-t-il donc fait ? — Il a brisé des fers.
Gloire immortelle à l'homme des deux mondes !
Tours de triomphe, éclairez l'univers !

Européen, partout, sur ce rivage,
Qui retentit de joyeuses clamours,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge :
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Mais que de sang nous coûta ce bien-être !
Nous succombions : Lafayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître,
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.
Pour son pays, pour la liberté sainte,
Il a depuis grandi dans les revers.
Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
Par un héros ce héros adopté,
Bénit jadis, à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et les hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Autour de lui, vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats, se rappelant ses traits ;
Voir tout un peuple et ses tribus sauvages
A son nom seul sortant de leurs forêts.
L'arbre sacré sur ce concours immense
Forme un abri de rameaux toujours verts :
Les vents au loin porteront sa semence.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

L'Européen, que frappent ces paroles,
 Servit des rois, suivit des conquérans;
 Un peuple esclave encensait ces idoles :
 Un peuple libre a des honneurs plus grands.
 Hélas ! dit-il, et son œil sur les ondes
 Semble chercher des bords lointains et chers :
 Que la vertu rapproche les deux mondes !
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

TREIZE À TABLE.

AIR de Préville et Taconnet.

DIEU ! mes amis, nous sommes treize à table,
 Et devant moi le sel est répandu.
 Nombre fatal ! présage épouvantable !
 La Mort accourt : je frisonne éperdu. (*ter.*)
 Elle apparaît, esprit, fée ou déesse ;
 Mais belle et jeune, elle sourit d'abord. (*bis.*)
 De vos chansons ranimez l'alégresse ;
 Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Bien qu'elle semble invitée à la fête,
 Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,
 Seul je la vois, seul je vois sur sa tête
 D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs.
 Elle me montre une chaîne brisée,
 Et sur son sein un enfant qui s'endort.
 Calmez la soif de ma coupe épuisée ;
 Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

« Vois, me dit-elle, est-ce moi qu'il faut craindre ?
 » Fille du ciel, l'Espérance est ma sœur.
 » Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre
 » De qui l'arrache au fer d'un oppresseur ?

» Ange déchu, je te rendrai les ailes
 » Dont ici-bas te dépouilla le sort. »
 Enivrons-nous des baisers de nos belles ;
 Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

« Je reviendrai, poursuit-elle, et ton ame
 » Ira franchir tous ces mondes flottans,
 » Tout cet azur, tous ces globes de flamme
 » Que Dieu sema sur la route du Temps.
 » Mais tant qu'au joug elle rampe asservie,
 » Goûte sans crainte un bonheur sans remord. »
 Que le plaisir use en paix notre vie ;
 Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Ma vision passe et fuit tout entière
 Aux cris d'un chien, hurlant sur notre seuil.
 Ah ! l'homme en vain se rejette en arrière
 Lorsque son pied sent le froid du cercueil.
 Gais passagers, au flot inévitable
 Livrons l'esquif qui doit conduire au port.
 Si Dieu nous compte, ah ! restons treize à table ;
 Non, mes amis je ne crains plus la Mort.

LE VOYAGE IMAGINAIRE.

(1824.)

AIA : Muse des bois, etc.

L'AUTOMNE accourt et sur son aile humide
 M'apporte encor de nouvelles douleurs.
 Toujours souffrant, toujours pauvre et timide
 De ma gaieté je vois pâlir les fleurs.
 Arrachez-moi des fanges de Lutèce ;
 Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
 Tout jeune aussi, je rêvais à la Grèce ;
 C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère ;
Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison.

Sous Périclès j'eus Athènes pour mère :
Je visitai Socrate en sa prison.

De Phidias j'eneensai les merveilles ;
De l'Iliissus j'ai vu les bords fleurir.

J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles ;
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Dieux, qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur !

La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.

Partons ! partons ! la barque est préparée.

Mer, en ton sein garde-moi de périr.

Laisse ma Muse aborder au Pirée :

C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.

Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie,
Vogue, où là-bas renait un jour si pur.

Quels sont ces flots ? quel est ce roc sauvage ?

Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?

La tyrannie expire sur la plage ;

C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,

Vierge d'Athène, encouragez ma voix.

Pour vos climats je quitte un ciel avare,

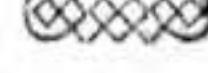
Où le génie est l'esclave des rois.

Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;

Et si mes chants pouvaient vous attendrir,

Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée ;

Sous ce beau ciel je suis venu mourir.



LES TROUBADOURS.

DITHYRAMBE.

AIR : Je commence à m'apercevoir.



'ENTONNE sur les troubadours
Un chant dithyrambique.
Malgré goût et logique,
Coulez, vers longs, moyens et courts.
Momus sommeille :
Qu'on le réveille ;
Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille.
Laissons, malgré maux et douleurs,
L'Espérance essuyer nos pleurs.
Lisette, apporte et du vin et des fleurs.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres

Toi, doux rimeur, que la beauté
Mène par la lisière,
Unis parfois le lierre
Aux roses de la volupté.

Coupe remplie
Par la folie

Met en gaité femme tendre et jolie,
La colombe d'Anacréon,
Dans la coupe de ce barbon,
Buyait d'un vin père de la chanson.
Narguant, etc.

Toi qui fais de religion
Parade à chaque rime,
Qui sur la double cime
Fais grimper la procession,

Ta muse en masque
Est lourde et flasque;
Mais qu'un tendron te tire par la basque,
Tu lui souris ; et le bon vin
Pour toi ne vieillit pas en vain,
Beau joueur d'orgue au service divin.
 Narguant, etc.

Toi qui prends Boileau pour Psautier,
Du joug je te délie .
Veux-tu, près de Thalie,
De Regnard être l'héritier ?
De cette muse
Parfois abuse ;
Enivre-la : Molière est ton excuse.
Elle naquit sur un tonneau ;
Pour lui rendre un éclat nouveau,
Puise la joie au fond de son berceau.
 Narguant, etc.

Du romantisme jeune appui,
Descends de tes nuages ;
Tes torrens, tes orages
Ceignent ton front d'un pâle ennui.
Mon camarade,
Tiens, bois rasade ;
C'est un julep pour ton cerveau malade.
Entre naître et mourir, hélas !
Puisqu'on ne fait que quelques pas,
On peut aller de travers ici-bas.
 Narguant, etc.

Oui, trouvères et troubadours
Sablaient force champagne.
Mais je bats la campagne :
L'ode et le vin font de ces tours.

Le ciel nous dote
 D'une marotte
 Tour à tour grave, et quinteuse et falotte
 Le soleil s'est levé joyeux.
 Le front barbouillé de vin vieux.
 Ah ! tout poète est le jouet des dieux.
 Narguant des lois sévères,
 Troubadours et trouvères,
 Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

PSARA

OU

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre

Nous triomphons ! Allah ! gloire au Prophète !
 Sur ce rocher plantons nos étendards.
 Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
 En vain sur eux font crouler ses remparts. (*bis.*)
 Nous triomphons, et le sabre terrible
 Va de la croix punir les attentats. (*bis.*)
 Exterminons une race invincible :
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas. (*bis.*)

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
 Qui vint ici raconter tous les maux !
 Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
 Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?
 Lorsque la peste en ton île rebelle
 Sur tant de morts menaçait nos soldats,
 Tes fils mourans disaient : N'implorons qu'elle :
 Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes.
 Psara, succombe, et voilà ses soutiens !

Dans le séraïl comptez combien de têtes
 Vont saluer les envoyés chrétiens.
 Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes !
 Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
 Le glaive après purifira vos ames :
 Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
 Qu'un peuple libre apparaisse ! et soudain...
 Paix ! ont crié d'une voix courroucée
 Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
 Byron offrait un dangereux exemple ;
 On les a vus sourire à son trépas.
 Du Christ lui-même allons souiller le temple :
 Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :
 Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.
 Sur ses débris le vainqueur qui repose
 Rêve le sang qu'il lui reste à verser.
 Qu'un jour Stamboul contemple avec ivresse
 Les derniers Grecs suspendus à nos mâts !
 Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
 Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.
 La flotte hellène a surpris le rivage,
 Et de Psara tout le sang est payé.
 Soyez unis, ô Grecs, ou plus d'un traître
 Dans le triomphe égarera vos pas.
 Les nations vous pleuraient peut-être ;
 Les rois chrétiens ne vous vengeraien pas.



L'IN-OCTAVO ET L'IN-TRENTE-DEUX.

PRÉFACE DE L'ÉDITION IN-OCTAVO DE 1828.

Air du Carnaval.

Quoi ! mes couplets, encore une sottise ?
 Osez-vous bien paraître in-octavo ?
 Juge, critique, et docteur de l'église,
 Vont après vous s'acharner de nouveau.
 L'in-trente-deux trompait l'œil du myope.
 Mais vos défauts vont être tous sentis :
 C'est le ciron vu dans un microscope.
 Mieux vous allait de rester tout petits,
 Petits, petits, oui, petits, tout petits.

« Quel trait d'orgueil ! dire la calomnie :
 » Ferait-on plus pour des alexandrins ?
 » Le chansonnier vise à l'Académie,
 » Et veut au Pindé anoblir ses refrains. »
 Viser si haut, malgré cette imposture,
 N'est point mon fait, je vous en avertis.
 Pour conserver vos lettres de roture,
 Mieux vous allait, etc.

Je vois deux sots rendus à leur province :
 « Messieurs, dit l'un, sifflons le troubadour.
 » Il veut des croix, et, pour l'offrir au prince
 » A son recueil a mis l'habit de cour.
 » Le roi, dit l'autre, a daigné lui sourire,
 » Même a trouvé ses vers assez gentils. »
 Voyez du roi ce que vous ferez dire !
 Mieux vous allait, etc.

L'humble format sut plaire à cette classe
 Sur qui les arts sèment trop peu de fleurs ;

Il se fourrait jusque dans la besace
 De l'indigent dont il séchait les pleurs.
 A la guinguette instruisant ses recrues,
 D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis.
 Pour rencontrer la gloire au coin des rues,
 Mieux vous allait. etc.

Je dois trembler ; car moi, qui suis prophète
 Je vois de loin l'oubli fondre sur vous.
 De tant d'échos dont la voix vous répète,
 L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous
 Déjà mon front sent glisser sa couronne ;
 Comme les miens vos beaux jours sont partis.
 Pour disparaître au premier vent d'automne,
 Mieux vous allait de rester tout petits,
 Petits, petits, oui, petits, tout petits.

LE GRENIER.

AIR du carnaval de Meissonnier.

JE viens revoir l'asile où ma jeunesse
 De la misère a subi les leçons.
 J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
 De francs amis et l'amour des chansons.
 Bravant le monde et les sots et les sages,
 Sans avenir, riche de mon printemps,
 Leste et joyeux, je montais six étages.
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore
 Là fut mon lit, bien chétif et bien dur ;
 Là fut ma table ; et je retrouve encore
 Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur ;
 Apparaîsez, plaisirs de mon bel âge,
 Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps.

Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici doit surtout apparaître,
Vive, jolie, avec un frais chapeau :
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son châle, en guise de rideau.
Sa robe aussi va parer ma couchette ;
Respecte, Amour, ses plis longs et flottans.
J'ai su depuis qui payait sa toilette.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A table un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'ici monte un cri d'alégresse :
A Marengo Bonaparte est vainqueur !
Le canon gronde ; un autre chant commence ;
Nous célébrons tant de faits éclatans.
Les rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit où ma raison s'enivre
Oh ! qu'ils sont loin ces jours si regrettés !
J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instans,
D'un long espoir pour la voir embellie.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !



ENCORE DES AMOURS.

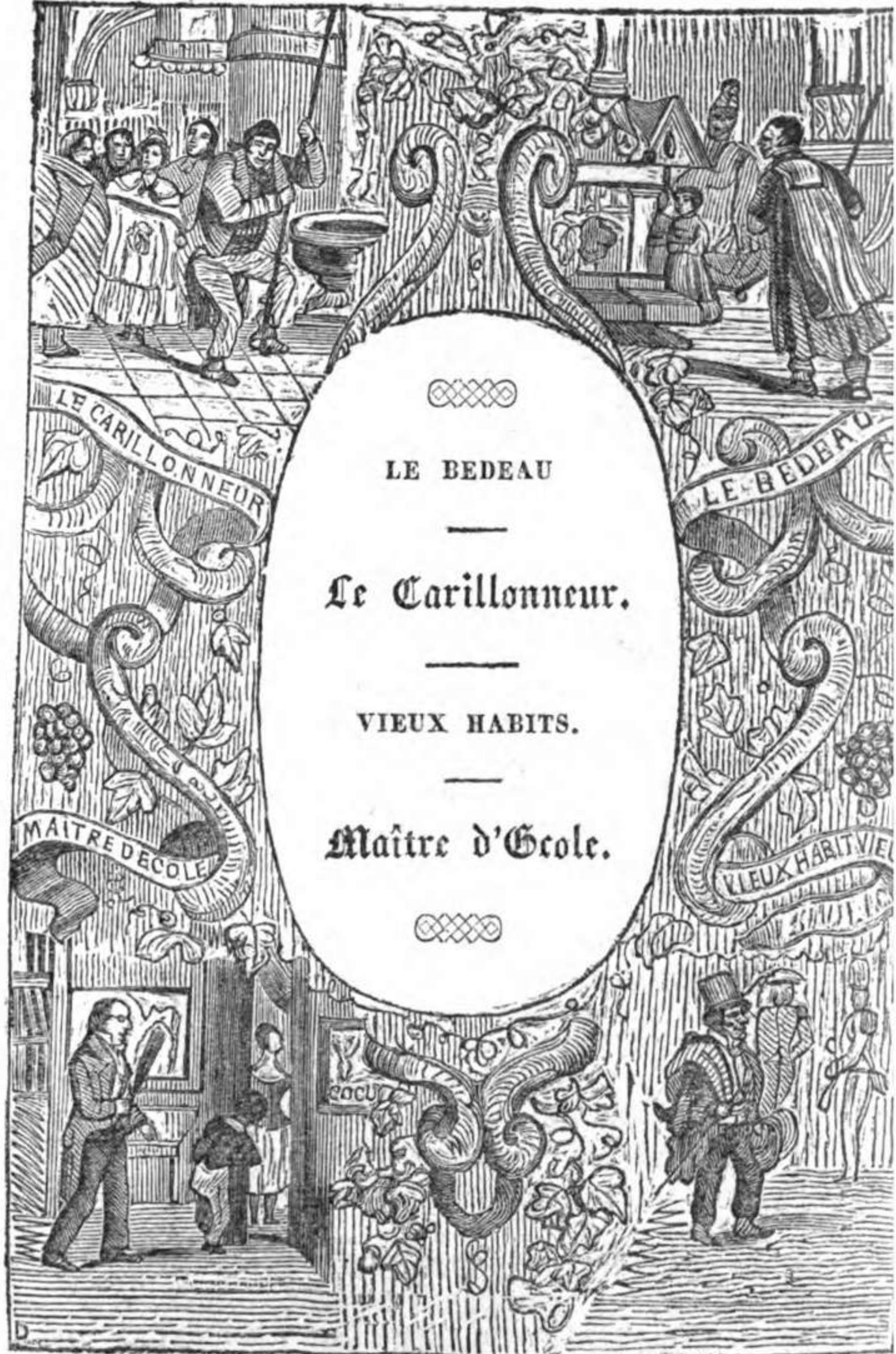
Air.

JE me disais : Tous les dieux du bel âge
 M'ont délaissé ; me voilà seul et vieux.
 Adieu l'espoir que leur troupe volage
 M'avait donné de me fermer les yeux !
 Je le disais lorsqu'une enchanteresse
 Vient et d'un mot ravit mes sens troublés.
 Ah ! c'est encor quelque beauté traîtresse :
 Tous les Amours ne sont pas envolés.

Oui, c'est encor quelque sujet de peine ;
 Mais du repos je suis si fatigué !
 Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne,
 Plus malheureux, pourtant j'étais plus gai.
 Le ciel m'envoie une reine nouvelle ;
 Combien d'attraits les siens m'ont rappelés !
 Roses d'automne, effeuillez-vous pour elle :
 Tous les Amours ne sont pas envolés.

Mes yeux encore ont des pleurs à répandre ;
 Ma voix encore a des chants amoureux.
 Aimons, chantons ! La beauté vient m'apprendre
 A triompher des hivers rigoureux.
 Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles,
 Les jours plus purs, les cieux plus étoilés.
 Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes :
 Tous les Amours ne sont pas envolés.





LE BEDEAU

—
Le Carillonneur.

—
VIEUX HABITS.

—
Maître d'Ecole.

LE CHAPEAU DE LA MARIÉE.



AIR :

EMAIN engagez votre foi;
 A l'église allez sans scrupule.
 Fille trompeuse, oubliez-moi
 Pour un époux riche et crédule.
 Des roses, qui naissent pour lui,
 La dîme à tort me fut payée ;
 Mais en retour j'offre aujourd'hui
 Le chapeau de la mariée.

Acceptez ces fleurs d'oranger ;
 Qu'à votre voile on les attache.
 Sous le joug fier de se ranger,
 Que l'époux dise : Elle est sans tache.
 L'Amour se plaint, mais c'est tout bas ;
 Mais par vous la Vierge est priée.
 Allez ; on n'arrachera pas
 Le chapeau de la mariée.

Quand vos sœurs se partageront
 Ces fleurs qu'on dit d'heureux augure,
 Les garçons vous déroberont
 Une plus secrète parure !
 La jarretière, pensez-y !
 Chez moi vous l'avez oubliée.
 Me faudra-t-il la joindre aussi
 Au chapeau de la mariée.

La nuit vient ; vous poussez deux cris,
 Imités de ce cri si tendre
 Qu'un jour, au cœur le plus épris,
 Votre innocence a fait entendre.

Le lendemain, l'époux cent fois
Raconte à la noce égayée
Que l'Hymen s'est piqué les doigts
Au chapeau de la mariée.

Le voilà trompé, ce mari !
Ah ! qu'il le soit bien plus encore.
Dieu ! quel fol espoir m'a souri,
Quand pour lui l'autel se décore !
Malgré le prêtre et ton serment,
Oui, par tes pleurs justifiée,
Tu viendras payer à l'amant
Le chapeau de la mariée.

L'ÉCHELLE DE JACOB.

AIR : Ah ! si madame me voyait !

LORSQU'UN patriarche, en dormant,
Vit la plus longue des échelles,
Où, de crainte d'user leurs ailes,
Les anges montaient lestement
Jusqu'aux portes du firmament ;
Il vit ses fils, quelqu'un l'assure,
Sur l'échelle aussi se hisser,
Croyant qu'au ciel on fait l'usure.
Grand Dieu ! le pied va leur glisser.

De ce cri du fils d'Isaac
Sa race ne tient aucun compte.
À l'échelle chaque Hébreu monte,
Fraudant eau-de-vie et tabac,
Des écus rognés dans un sac.
Chargés de bijoux et de traîtes,
Ils vont d'abord, pour commercer,
Aux anges vendre des lorguettes.
Grand Dieu ! le pied va leur glisser.

Mais Jacob en voit deux ou trois (1)
Dont nos désastres font la gloire ;
Un page leur tient l'écritoire,
Ils ont des titres, et, je crois,
Des crachats et même des croix.
Riches de l'or de cent provinces
Sur leur coffre ils ont fait tracer :
Mont-de-piété pour les princes.
Grand Dieu ! le pied va leur glisser.

« Ah ! dit Jacob, des fils si chers
 Prouvent que Dieu tient sa promesse ;
 Seuls ils font la hausse et la baisse,
 Ont seuls tous les emprunts ouverts :
 Mes fils règnent sur l'univers !
 C'est la peste à qui rien n'échappe !
 Voyez dix rois les caresser ;
 Ils se font bénir par le pape.
 Grand Dieu ! le pied va leur glisser.

Qui les suit ? C'est un cordon bleu
 Qu'en frère chacun d'eux embrasse.
 Cet homme est-il bien de ma race ?
 Son *trois pour cent* le prouve un peu,
 Mais *sandis* n'est pas de l'hébreu.
 A mes fils comme il se cramponne !
 Quoi ! pour voir le Jourdain hausser,
 Ils ont assuré la Garonne !
 Grand Dieu ! le pied va leur glisser. »

Tandis qu'il les voit à grands pas
 Sur l'échelle éléver leur course,
 Vient Satan, qui crie : « A la Bourse !

(1) De Rothschild frères.

Messieurs, on craint de grands débats. »
Bien vite ils regardent en bas.
La tête tourne à la sequelle
Dont l'orgueil est si haut placé.
Le diable a secoué l'échelle.
Grand Dieu ! le pied leur a glissé.

LES PAUVRES AMOURS.

AIR : Jupiter un jour en fureur.

TROIS douzaines de Cupidons,
Qu'une actrice a mis sur la paille,
Hier mendiaient, et la marmaille
Les poursuivait de gais lardons.
Chez Lise ils frappent d'un air triste :
Lise répond : Nous sommes sourds.
Quoi ! vivrez-vous donc toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours ?
Allez, Dieu vous assiste !

Partout en France on vous fourra.
Vous avez guindé la sculpture,
Vous avez fardé la peinture,
Vous affadissez l'Opéra.
Des Anacréons j'ai la liste ;
Ils encombrent ville et faubourgs.
Vous les couronnez toujours,
Vieux petits, etc.

Quittez votre Olympe en débris.
Que Mars, Phébus, Bacchus, Minerve,
Voguent avec vous de conserve ;
A Gnide remmenez Cypris.
Les Grâces suivront à la piste,
Phébé guidera votre cours.
Émigrez, mais pour toujours,
Vieux petits, etc.

Emballez avec tous vos dieux,
Flore et l'Aurore aux doigts de roses ;
Par leur nom appelons les choses,
Les choses n'en plairont que mieux.
Mon cœur à l'amant qui persiste
Se rend bien sans votre secours ;
Sans vous j'aimerai toujours,
Vieux petits, etc.

En leur fermant la porte au nez ,
Parlait ainsi la tendre Lise ,
Quand près d'eux passe une marquise ,
Dont à peine ils sont les aînés .
La dame, quoique moraliste ,
Leur dit : rendez-moi mes beaux jours .
Dans ma chambre et pour toujours ,
Chers petits culs nus d'Amours (1) ,
Venez, Dieu vous assiste !

LA MÉTEMPSYCOSE.

AIR du vaudeville de la Robe et des Bottes.

GRAND partisan de la Métempsycose ,
En philosophe, hier, sur l'oreiller ,
De mes penchans pour connaître la cause ,
J'ai mis mon ame en train de babiller .
Elle m'a dit : Tu me dois un beau cierge ,
Car sans mon souffle au néant tu restais ;
Mais jusqu'à toi je n'arrivai point vierge . { *bis.*
—Ah ! mon ame, je men doutais ,
Je m'en doutais, je m'en doutais .

(1) On ne se scandalisera pas de certain mot placé dans ce refrain, si l'on se rappelle que ce mot était employé par les dames de la cour avant la révolution pour désigner une mode du temps. Madame de Genlis raconte à ce sujet, dans ses Mémoires, une anecdote on ne peut plus gaie.

Je m'en souviens, oui, dit-elle, humble lierre,
J'ai couronné jadis des fronts joyeux ;
Puis, échauffant plus subtile matière,
Petit oiseau, je saluai les cieux.
Dans le bocage, auprès des pastourelles,
Je voltigais, je sautais, je chantais.
L'indépendance agrandissait mes ailes.

—Ah ! mon ame, etc.

Je fus Médor, des chiens le plus habile,
Qui, d'un aveugle unique et sûr appui,
Entre ses dents sut prendre une sébile,
Guider son maître et mendier pour lui.
Utile au pauvre, au riche sachant plaire,
Pour nourrir l'un, chez l'autre quêtais.
J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.

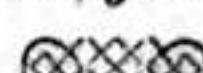
—Ah ! mon ame, etc.

Puis j'animai la beauté d'une fille.
Que j'étais bien dans ma douce prison !
Mais de mon gîte on s'empare, on le pille ;
Tous les Amours y mettent garnison.
En vrais soudards ils y faisaient esclandre,
Et jour et nuit, du coin que j'habitaïs,
A la maison je voyais le feu prendre.

—Ah ! mon ame, etc.

Sur tes penchans que mon récit t'éclaire ;
Mais, dit mon ame, apprends aussi de moi
Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire,
Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez toi.
Veilles, travaux, artifices de femme,
Pleurs, désespoir et des maux que je tais,
Font qu'un poète est l'enfer pour une ame.

—Ah ! mon ame, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.



ORAISON FUNÈBRE

DE TURLUPIN.

AIR : C'est à boire, à boire, à boire.
C'est à boire qu'il nous faut.



L meurt, et la joie expire !
Il meurt, lui qui si souvent
Nous a fait mourir de rire
A son théâtre en plein vent !
Il nous charmait à toute heure,
Ah !

Soit en Gilles, soit en Scapin.
Que l'on pleure, pleure, pleure,
Au convoi de Turlupin.

Sans daigner le reconnaître,
Notre siècle si profond
A vu Socrate renaître
Sous l'habit de ce bouffon.
Pour que son nom lui survive,
Ah !

Prends, Clio, prends ton calepin.
Qu'on écrive, écrive, écrive,
L'histoire de Turlupin.

Culotte d'une sainte abbesse
Et d'un prélat respecté,

Turlupin de sa noblesse
Ne tirait point vanité.
Il ne pouvait voir sans rire,
Ah!

Ses aïeux cités dans Turpin.
Qu'on admire, admire, admire
Le bon sens de Turlupin.

D'abord il prit la Bastille,
Fut soldat, et puis blessé,
Vint jouer à la Courtille,
Par la misère engraissé.
La gaîté fut sa recette,
Ah!

Sa poudre de prelinpinpin.
Qu'on achète, achète, achète
Le secret de Turlupin.

Doux censeur des grandeurs fausses,
Aux pauvres, ses bons amis,
En rafistolant ses chausses,
Il disait, pauvre et mal mis :
Au vrai bonheur puisqu'il mène,
Ah!

Le sabot vaut bien l'escarpin.
Que l'on prenne, prenne, prenne
Des leçons de Turlupin.

— Du roi viens voir la personne.
— Non, répondait-il, non pas.
Otera-t-il sa couronne
Quand je mettrai chapeau bas ?
Ma foi, s'il faut crier vive!
Ah!

Vive l'ami qui cuit mon pain !
 Que l'on suive, suive, suive
 L'exemple de Turlupin.

— Chante au peuple des dimanches
 Les vainqueurs pour dix écus.

— Moi, déshonorer mes planches !
 Non, dit-il, gloire aux vaincus !

— En prison suis-nous donc vite.

Ah !

Je vous suis, monsieur de Crispin.
 Qu'on imite, imite, imite
 Ce beau trait de Turlupin.

— Veux-tu qu'Ignace t'assiste ?

— Non, fi de ces noirs manteaux !
 Entre eux et nous il existe
 Rivalité de tréteaux.

Ton dieu, Marie Alacoque,
 Ah !

N'est pas plus mon dieu que Jupin.
 Qu'on invoque, invoque, invoque
 Le dieu du bon Turlupin.

Messieurs, honorons la cendre
 De qui n'eut qu'un seul défaut.
 Sa mère était chaude et tendre,
 Turlupin fut tendre et chaud.
 Il eût de la pomme d'Ève,
 Ah !

Croqué jusqu'au dernier pepin.
 Qu'on élève, élève, élève
 Une tombe à Turlupin.



L'ANGE GARDIEN.

AIR : Jadis un célèbre empereur.



l'hospice un gueux tout perclus
Voit apparaître son bon ange ;
Gaîment il lui dit : Ne faut plus
Que votre altesse se dérange.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu ; Portez vous bien.

Sur la paille, né dans un coin,
Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche ?
Oui, dit l'ange : aussi j'eus grand soin
Que ta paille fût toujours fraîche.

Tout compté, etc.

Jeune et vivant à l'abandon,
L'aumône fût mon patrimoine.
Oui, dit l'ange, et je te fis don
Des trois besaces d'un vieux moine.

Tout compté, etc.

Soldat bientôt, courant au feu,
Je perdis une jambe en route.
Oui, dit l'ange ; mais avant peu
Cette jambe aurait eu la goutte.
Tout compté, etc.

Pour mes jours gras, du vin fraudé
Mit le juge après mes guenilles.
Oui, dit l'ange ; mais je plaidai :
Tu ne fus qu'un an sous les grilles.
Tout compté, etc,

**Chez Vénus j'entre en maraudeur ;
C'est tout fruit vert que j'en rapporte.
Oui, dit l'ange ; mais, par pudeur,
Là je te quittais à la porte.
Tout compté, etc.**

**D'un laidron je deviens l'époux,
Pariant qu'il ne soit que volage.
Oui, dit l'ange ; mais nul de nous
Ne se mêle de mariage.
Tout compté, etc.**

**Vieillard, affranchi de regrets,
Au terme heureux enfin atteins-je ?
Oui, dit l'ange ; et je tiens tout prêts
De l'huile, un prêtre et du vieux linge.
Tout compté, etc.**

**De l'enfer serai-je habitant,
Ou droit au ciel veut-on que j'aille ?
Oui, dit l'ange ; ou bien non, pourtant.
Crois-moi, tire à la courte paille.
Tout compté, etc.**

**Ce pauvre diable, ainsi parlant,
Mettait en gaîté tout l'hospice.
Il éternue ; et s'envolant,
L'ange lui dit : Dieu te bénisse !
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.**



A. M. GOHIER ,

DEUNIER PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE , QUI M'AVAIT ADRESSE
UNE CHANSON , DONT LE REFRAIN EST :

Fouette ! Fouette !
Chante toujours ; ne t'endors pas.

(1825.)

AIR du vaudeville de Chevilles de maître Adam.

OUI, je dormais sur un petit volume,
Qui me vaudra d'être encore étrillé ;
Lorsqu'en flatteur le bout de votre plume,
Me chatouillant, m'a soudain réveillé.
Je me suis dit : C'est présage céleste !
Les mauvais jours seraient-ils donc passés ?
Car, je ne sais si quelque fouet nous reste,
Mais jusqu'ici c'est nous qu'on a fessés.

Toi gai frondeur, semant le ridicule,
Ne peut, chez nous, qu'en recueillir du mal.
Notre empereur portait longue férule ;
Puis est venu le martinet royal ;
Et puis le knout, et puis les fils d'Ignace,
Dont tous les fouets contre nous sont dressés.
Dieu soit béni ! mais, s'il ne nous fait grâce,
Les chansonniers seront toujours fessés.

J'ai bien reçu ma part des étrivières !
Grippe-Minaud m'en donna pour trois mois.
En refaisant des nœuds à ses lanières,
Il me poursuit encor d'un œil sournois.
Si de Tartufe on n'entend les trois messes,
Si pour les grands l'encens ne brûle assez,
C'est fait de nous ! nos seigneurs les jean-fesses
Aiment à voir les bonnes gens fessés.

**Vous qui chantez comme on chante au bel âge,
Des rois, des saints ne plaisantez donc pas ;
Ou, trop enclin au joyeux persiflage,
Vivez longtemps ; allez bien tard là-bas.
Car en enfer on marque votre place ;
Des noirs démons les bras sont retroussés.
Vous et Collé, même aussi votre Horace,
Ensemble un jour vous serez tous fessés.**

LE CHASSEUR ET LA LAITIÈRE.

AIR :

**L'ALOUETTE à peine éveillée
Chante l'aurore d'un beau jour ;
Suis le chasseur sous la feuillée,
Laitière ; il parlera d'amour.
Dans la rosée allons, ma chère,
Cueillir pour toi fleurs du printemps.
— Non, beau chasseur, je crains ma mère.
Je ne veux pas perdre mon temps.**

**Ta mère et sa chèvre fidèle
Sont loin derrière ce coteau.
Écoute une chanson nouvelle
Qui vient des dames du château.
Fille qui la peut faire entendre
Doit fixer les plus inconstans.
— Chasseur, j'en sais une aussi tendre
Je ne veux pas perdre mon temps.**

**Pour la dire, apprends l'aventure
Du spectre d'un baron jaloux,
Entraînant à sa sépulture
La beauté dont il fut l'époux.**

Ce récit, quand la nuit est noire,
Fait frisonner les assistans.

— Chasseur, je connais cette histoire.
Je ne veux pas perdre mon temps.

Je puis t'enseigner des prières
Pour charmer la fureur des loups,
Où pour conjurer des sorcières
L'œil malfaisant tourné vers nous.
Crains qu'une vieille en sa misère
Ne jette un sort sur ton printemps.
— Chasseur, n'ai-je pas un rosaire ?
Je ne veux pas perdre mon temps.

Eh bien, vois cette croix qui brille ;
Compte ses rubis précieux.
Sur le sein d'une jeune fille,
Elle attirerait tous les yeux.
Prends-la, malgré ce qu'elle coûte ;
Mais songe au prix que j'en attends.
— Qu'elle est belle ! ah ! je vous écoute.
Ce n'est pas là perdre mon temps.

COUPLET

ÉCRIT SUR L'ALEUM DE MADAME AMÉDÉE DE ...

AIR :

QUE bien longtemps cet album vous redise
Qu'un chansonnier tendre, mais déjà vieux,
Trouvant en vous bonté, grâce, franchise,
Fut un moment la dupe de vos yeux.
Quoi ! par amour ? Non : il n'y doit plus croire ;
Mais, las ! il prit, par vous trop bien flatté,
Pour un sourire de la gloire
Le sourire de la beauté.



LE PÈLERINAGE DE LISETTE.

AIR : Babababalancez-vous donc , etc.



Notre-Dame de Liesse
Allons, me dit Lisette un jour,
 J'ai peu de foi, je le confesse ;
 Mais Lise, malgré plus d'un tour,
 Ferait tout croire à mon amour.
 Ami, notre joyeux ménage
 Scandalise le voisinage.
 Prenons, dit-elle, prenons donc,
 Pour aller en pèlerinage,
 Prenons, dit-elle, prenons donc
 Coquilles, rosaire et bourdon.

Dame Sorbonne, ajoute Lise,
 Remonte sur ses grands chevaux
 Nos ducs vont bâiller à l'église,
 Et nos philosophes nouveaux
 Se sont faits tant soit peu dévôts.
 Chaque siècle a son amusette :
 Nous édifirons la Gazette.
 Prenons, mon ami, prenons donc,
 Pour qu'on dise sainte Lisette,
 Prenons, mon ami, prenons donc
 Coquilles, rosaire et bourdon.

**Voilà les pèlerins en route.
A pied, nous chantons en marchant.
A chaque auberge, quoi qu'il coûte,
Nouveau repas et nouveau chant ;
Partout trinquant, partout couchant.
Le dieu qui d'ai nous asperge,
Sourit sous des rideaux de serge.
Ma Lisette, prenions-nous donc,
Pour mener l'Amour à l'auberge,
Ma Lisette, prenions-nous donc
Coquilles, rosaire et bourdon ?**

**Aux pieds de la Vierge des vierges,
A genoux enfin nous voilà.
Vient un diacre allumer nos cierges ;
Lise se dit : à Loyola
Je veux souffler cet abbé-là.
Je me fâche, et de ses poursuites
Lui montre, hélas ! les tristes suites.
Quoi ! volage, prenez-vous donc,
Pour vous mettre à dos les jésuites,
Quoi ! volage, prenez-vous donc
Coquilles, rosaire et bourdon ?**

**Mais à souper Lise l'attire,
Le fait boire, jurer, chanter.
De l'enfer il se prend à rire ;
Du pape il ose plaisanter.
Moi, je m'endors à l'écouter.
A mon réveil, Dieu ! le peindrai-je,
Abjurant ses goûts de collège !...
Ah ! traîtresse, vous preniez donc,
Pour les plaisirs du sacrilége,
Ah ! traîtresse, vous preniez donc
Coquilles, rosaire et bourdon !**

Des beaux miracles de Liesse
Je garde un triste souvenir.
Notre abbé dit messe sur messe,
Et, Dieu l'aidant à parvenir,
Archevêque il veut nous bénir.
Sainte Lisette par famine
Quelque jour se fera béguine.
Prenez, grisettes, prenez donc
Des leçons de la pèlerine ;
Prenez, grisettes, prenez donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

LE CONVOI DE DAVID (1).

AIR de Roland.

Non, non, vous ne passerez pas,
Crie un soldat sur la frontière,
A ceux qui de David, hélas !
Rapportaient chez nous la poussière.
 — Soldat, disent-ils dans leur deuil,
Proscrit-on aussi sa mémoire ?
Quoi ! vous repouvez son cercueil,
Et vous héritez de sa gloire !

(*Chœur.*)

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens,
Aux bords sacrés(*bis*) qui l'ont vu naître(*bis*)

(1) Les enfants de ce grand peintre, ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumer dans le cimetière commun de Bruxelles, où ses amis lui font élever un obélisque triangulaire en marbre noir.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat avec furie.

-- Soldat, ses yeux, jusqu'au trépas,
Se sont tournés vers la patrie.
Il en soutenait la splendeur
Du fond d'un exil qui l'honore ;
C'est par lui que notre grandeur
Sur la toile respire encore.

Fût-il privé de tous les biens, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
Redit plus bas la sentinelle,

— Le peintre de Léonidas
Dans la liberté n'a vu qu'elle.
On lui dut le noble appareil
Des jours de joie et d'espérance,
Où les beaux-arts à leur réveil
Fêtaient le réveil de la France.

Fût-il privé de tous les biens, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat, c'est ma consigne.

— Du plus grand de tous les soldats
Il fut le peintre le plus digne.
A l'aspect de l'aigle si fier,
Plein d'Homère et l'ame exaltée,
David crut peindre Jupiter ;
Hélas ! il peignait Prométhée.

Fût-il privé de tous les biens, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat, devenu triste.

— Le héros après cent combats
Succombe, et l'on proscrit l'artiste !
Chez l'étranger la mort l'atteint ;
Qu'il dut trouver sa coupe amère !

Aux cendres d'un génie éteint,
France, tends les bras d'une mère.
Fût-il privé de tous les biens, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit la sentinelle attendrie.
— Eh bien, retournons sur nos pas.
Adieu, terre qu'il a chérie !
Les arts ont perdu le flambeau
Qui fit pâlir l'éclat de Rome.
Allons mendier un tombeau
Pour les restes de ce grand homme.

(*Chœur.*)

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !

LE SACRE

DE CHARLES LE SIMPLE.

AIR du beau Tristan (de Beauplan).

FRANÇAIS, que Reims a réunis,
Criez : Montjoie et Saint-Denis !
On a refait la sainte ampoule,
Et, comme au temps de nos aïeux,
Des passereaux lâchés en foule
Dans l'église volent joyeux.
D'un joug brisé ces vains présages
Font sourire sa majesté. [sages]
Le peuple s'écrie : Oiseaux, plus que nous soyez
Gardez bien, gardez bien votre liberté. (bis.)

Puisqu'aux vieux us on rend leur droits,
Moi, je remonte à Charles trois.
Ce successeur de Charlemagne
De Simple mérita le nom.
Il avait couru l'Allemagne,
Sans illustrer son vieux pennon. *l'empereur*
Pourtant, à son sacre on se presse ;
Oiseaux et flatteurs ont chanté.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, point de folle alégresse!
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Chamarré de vieux oripeaux,
Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles,
Qui tous, en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux.
Un milliard les met en haleine;
C'est peu pour la fidélité. [chaîne;]
Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous payons notre
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Aux pieds de prélats cousus d'or
Charles dit son *confiteor*.
On l'habille, on le baise, on l'huile,
Puis, au bruit des hymnes sacrés,
Il met la main sur l'Évangile.
Son confesseur lui dit : « Jurez :
» Rome, que l'article concerne,
» Relève d'un serment prêté. » [verne ;]
Le peuple s'écrie : Oiseaux, voilà comme on gou-
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

**De Charlemagne, en vrai luron,
Dès qu'il a mis le ceinturon,**

Charles s'étend sur la poussière.

Roi ! crie un soldat, levez-vous !

« Non, dit l'évêque ; et, par Saint-Pierre,

» Je te couronne : enrichis-nous.

» Ce qui vient de Dieu vient des prêtres.

» Vive la légitimité ! » [maîtres ;]

**Le peuple s'écrie : Oiseaux, notre maître a des
Gardez bien, gardez bien votre liberté.**

Oiseaux, ce roi miraculeux

Va guérir tous les scrofuleux.

Fuyez, vous qui de son cortége

Dissipez seuls l'ennui mortel :

Vous pourriez faire un sacrilège

En voltigeant sur cet autel.

Des bourreaux sont les sentinelles

Que pose ici la piété.

Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous envions vos ailes

Gardez bien, gardez bien votre liberté.

BON SOIR.

COUPLETS A M. LAISNEY, IMPRIMEUR A PÉRONNE (1).

AIR de la République.

**Mon cher Laisney trinquons, trinquons encore
A nos beaux jours promptement écoulés.**

Comme ils sont loin, les feux de notre aurore !

Que de plaisirs avec eux en volés !

Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse ?

Non ; la gaieté nourrit encor l'espoir.

Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,

Souhaitons-nous un gai bonsoir.

(1) C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage. N'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification et corrigea mes premiers essais.

Cinquante hivers ont passé sur ta tête ;
 J'ai de bien près cheminé sur tes pas.
 Mais ces hivers ont eu leurs jours de fête,
 Tout ne fut point aquilons et frimas.
 Aurions-nous mieux employé la jeunesse,
 Vécu moins vite avec un riche avoir ?

Mon vieil ami, etc.

Dans l'art des vers, c'est toi qui fus mon maître ;
 Je t'effaçai sans te rendre jaloux.
 Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître
 Sont des chansons, ces fruits sont assez doux.
 Dans nos refrains que le passé renaisse,
 L'illusion nous rendra son miroir.

Mon vieil ami, etc.

Reposons-nous, car les Amours, sans doute,
 Pour qui jadis nous avons tant marché,
 Nous cirraient tous, s'ils nous trouvaient en route
 Allez dormir, le soleil est couché.
 Mais l'Amitié, l'ombre fût-elle épaisse,
 Vient allumer nos lampes pour y voir,
 Mon viel ami, quand pour nous le jour baisse,
 Souhaitons-nous un gai bonsoir.

A MADEMOISELLE ***.

EN LUI ENVOYANT MES DERNIÈRES CHANSONS.

ACCUEILLEZ-les, ces chansons où ma Muse
 Vous peint l'Amour tout prêt à m'échapper ;
 Vante la Gloire, ombre qui nous abuse,
 Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper.
 L'un est pour vous un dieu sans importance,
 L'autre séduit votre esprit hasardeux.
 Quant à l'Amour, moi je soutiens, Hortense,
 Qu'il est encor le moins trompeur des dieux.

LES INFINIMENTS PETITS,

OU

LA GÉRONTOCRATIE.



AIR : Ainsi jadis un grand prophète.
 'AI foi dans la sorcellerie.
 Or, un grand sorcier, l'autre soir,
 M'a fait voir de notre patrie
 Tout l'avenir dans un miroir.
 Quelle image désespérante !
 Je vois Paris et ses faubourgs ;
 Nous sommes en dix-neuf cent trente,
 Et les barbons règnent toujours.

Un peuple de nains nous remplace.
 Nos petits-fils sont si petits,
 Qu'avec peine, dans cette glace,
 Sous leurs toits je les vois blottis.
 La France est l'ombre du fantôme
 De la France de mes beaux jours.
 Ce n'est qu'un tout petit royaume ;
 Mais les barbons règnent toujours.

Combien d'imperceptibles êtres !
 De petits jésuites bilieux !
 De milliers d'autres petits prêtres
 Qui portent de petits bons dieux !
 Béni par eux, tout dégénère ;
 Par eux la plus vieille des cours
 N'est plus qu'un petit séminaire ;
 Mais les barbons règnent toujours.

Tout est petit, palais, usines,
 Sciences, commerce, beaux-arts.

De bonnes petites famines
Désolent de petits remparts.
Sur la frontière mal fermée,
Marche, au bruits de petits tambours,
Une pauvre petite armée ;
Mais les barbons règnent toujours.

Enfin le miroir prophétique,
Complétant ce triste avenir,
Me montre un géant hérétique,
Qu'un monde a peine à contenir.
Du peuple pygmée il s'approche,
Et, bravant de petits discours,
Met le royaume dans sa poche ;
Mais les barbons règnent toujours.

LES DEUX GRENAIDIERS.

(AVRIL 1814.)

AIR : Guide mes pas, ô Providence ! (Des Deux Journées.)

PREMIER GRENAIDER.

A notre poste on nous oublie.
Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENAIDER.

Nous allons revoir l'Italie.
Demain, adieu Fontainebleau !

PREMIER GRENAIDER.

Par le ciel ! que j'en remercie,
L'île d'Elbe est un beau climat.

DEUXIÈME GRENAIDER.

Fût-elle au fond de la Russie,
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat. (*bis.*)

DEUXIÈME GRENADIER.

Qu'elles sont promptes les défaites !
Où sont Moscou, Wilna, Berlin ?
Je crois voir sur nos baïonnettes
Luire encor les feux du Kremlin.
Et, livré par quelques perfides,
Paris coûte à peine un combat !
Nos gibernes n'étaient pas vides.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Chacun nous répète : Il abdique.
Quel est ce mot ? Apprends-le-moi.
Rétablit-on la république ?

DEUXIÈME GRENADIER.

Non, puisqu'on nous ramène un roi.
L'empereur aurait cent couronnes,
Je concevrais qu'il les cédat :
Sa main en faisait des aumônes.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Une lumière, à ces fenêtres,
Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau.
Tous, dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'état

De l'aigle mort vendre les plumes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Des maréchaux, nos camarades,
Désertent aussi gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER.

Notre sang paya tous leurs grades ;
Heureux qu'il nous en reste encor !
Quoi ! la Gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat,
Et le parrain, on l'abandonne !

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de services,
J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER.

Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux,
Mais, quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat.
Adieu femme, enfans et patrie !

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat.

COUPLETS

SUR LA JOURNÉE DE WATERLOO.

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

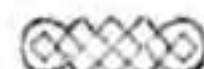
DE VIEUX soldats m'ont dit : « Grâce à ta Muse,
» Le peuple enfin a des chants pour sa voix.

» Ris du laurier qu'un parti te refuse :
 » Consacre encor des vers à nos exploits.
 » Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
 » Ce dernier jour de gloire et de revers. »
 —J'ai répondu, baissant des yeux humides :
 Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athène, au nom de Chéronée
 Mêla jamais des sons harmonieux ?
 Par la fortune Athènes détrônée
 Maudit Philippe et douta de ses dieux.
 Un jour pareil voit tomber notre empire,
 Voit l'étranger nous rapporter des fers,
 Voit des Français lâchement leur sourire.
 Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles !
 Disaient les rois : peuples, accourez tous !
 La Liberté sonne ses funérailles :
 Par vous sauvés, nous régnerons par vous.
 Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
 A l'esclavage ont voué l'univers.
 Des deux côtés ce jour trompa la gloire.
 Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi ! déjà les hommes d'un autre âge
 De ma douleur se demandent l'objet !
 Que leur importe, en effet, ce naufrage ?
 Sur le torrent leur berceau surnageait.
 Qu'ils soient heureux ! leur astre qui se lève
 Du jour funeste efface les revers.
 Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
 Son nom jamais n'attristera mes vers.



LA MORT DU DIABLE.

AIR : Je suis vilain, etc.

Du miracle que je retrace
 Dans ce récit des plus succincts,
 Rendez gloire au grand saint Ignace,
 Patron de tous nos petits saints.
 Par un tour, qui serait infâme
 Si les saints pouvaient avoir tort,
 Au diable il a fait rendre l'ame. (*bis.*)
 Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)

Satan, l'ayant surpris à table,
 Lui dit : Trinquons, ou sois honni.
 L'autre accepte, mais verse au diable
 Dans son vin un poison béni.
 Satan boit, et, pris de colique,
 Il jure, il grimace, il se tord ;
 Il crève comme un hérétique.
 Le diable est mort, le diable est mort.

Il est mort, disent tous les moines ;
 On n'achètera plus *d'agnus*.
 Il est mort, disent les chanoines ;
 On ne paîtra plus *d'oremus*.
 Au conclave on se désespère :
 Adieu puissance et coffre-fort !
 Nous avons perdu notre père.
 Le diable est mort, le diable est mort.

L'amour sert bien moins que la crainte ;
 Elle nous comblait de ses dons.
 L'intolérance est presque éteinte ;
 Qui rallumera ses brandons ? ~

A notre joug si l'homme échappe,
La vérité luira d'abord ;
Dieu sera plus grand que le pape.
Le diable est mort, le diable est mort.

Ignace accourt : Que l'on me donne,
Leur dit-il, sa place et ses droits.
Il n'épouvantait plus personne,
Je ferai trembler jusqu'aux rois.
Vols, massacres, guerres ou pestes
M'enrichiront du sud au nord.
Dieu ne vivra que de mes restes.
Le diable est mort, le diable est mort.

Tous de s'écrier : Ah ! brave homme,
Nous te bénissons dans ton fiel.
Soudain son ordre, appui de Rome,
Voit sa robe effrayer le ciel.
Un chœur d'anges, l'ame contrite,
Dit : Des humains plaignons le sort ;
De l'enfer saint Ignace hérite.
Le diable est mort, le diable est mort.

LE DAUPHIN.

CONTE.

AIR du Carnaval.

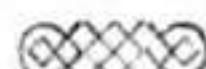
Du bon vieux temps souffrez que je vous parle.
Jadis Richard, troubadour renommé,
Eut pour roi Jean, Louis, Philippe, ou Charle,
Ne sais lequel ; mais il en fut aimé.
D'un gros dauphin on fêtait la naissance ;
Richard à Blois était depuis un jour.
Il apprit là le bonheur de la France.
Pour votre roi chantez, gai troubadour !
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

La harpe en main, Richard vient sur la place.
Chacun lui dit : Chantez notre garçon.
Dévotement à la Vierge il rend grâce,
Puis au dauphin consacre une chanson.
On l'applaudit : l'auteur était en veine.
Mainte beauté le trouve fait au tour,
Disant tout bas : Il doit plaire à la reine.
Pour votre roi, etc.

Le chant fini, Richard court à l'église.
Qu'y va-t-il faire ? Il cherche un confesseur.
Il en trouve un, gros moine à barbe grise,
Des mœurs du temps inflexible censeur.
Ah ! sauvez-moi des flammes éternelles !
Mon père, hélas ! c'est un vilain séjour.
—Qu'avez-vous fait ? —J'ai trop aimé les belles
Pour votre roi, etc.

Le grand malheur, mon père, c'est qu'on m'aime
—Parlez, mon fils ; expliquez-vous enfin.
—J'ai fait, hélas ! narguant le diadème,
Un gros péché, car j'ai fait un dauphin.
D'abord le moine a la mine ébahie ;
Mais il reprend : Vous êtes bien en cour,
Pourvoyez-nous d'une riche abbaye.
Pour votre roi, etc.

Le moine ajoute : Eût-on fait à la reine
Un prince ou deux, on peut être sauvé.
Parlez de nous à notre souveraine ;
Allez, mon fils, vous direz cinq Ave.
Richard absous, gagnant la capitale,
Au nouveau-né voit prodiguer l'amour.
Vive à jamais notre race royale !
Pour votre roi chantez, gai troubadour !
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !



LES LUTINS DE MONTLÉRI.

AIR : Ce soir-là sous son ombrage.



PIED, la nuit, en voyage,
Je m'étais mis à l'abri
Contre le vent et l'orage,
Dans la tour de Montlhéri.
Je chantais, lorsqu'un long rire
D'épouvante m'a glacé ;
Puis tout haut j'entends dire :
Notre règne est passé.

Des follets brillent dans l'ombre,
Et la voix que j'entendais
Se mêle aux cris d'un grand nombre
De lutins, de farfadets.
Au bruit d'une aigre trompette,
Le sabbat a commencé.
Plus haut la voix répète :
Notre règne est passé.

« Non, dit la voix, plus de fêtes !
» Esprits, vite, délogeons.
» La Raison, par ses conquêtes,
» Nous bannit des vieux donjons.

» Le monde a changé d'oracles;
» Nos prodiges ont cessé.
» L'homme fait les miracles;
» Notre règne est passé.

» Nous donnâmes à la Grèce
» Ces dieux créés pour les sens,
» Dont l'éternelle jeunesse
» Vivait de fleurs et d'encens.
» Dans la Gaule encor sauvage
» Pour nous le sang fut versé.
» Hélas ! même au village,
» Notre règne est passé.

» On nous vit, sous vos trophées,
» Paladins et troubadours,
» Enchaîner aux pieds des fées
» Les rois, les saints, les Amours.
» La magie à notre empire
» Soumit le ciel courroucé.
» Des sorciers j'entends rire;
» Notre règne est passé.

» La Raison nous exorcise;
» Esprits, fuyons sans retour.
La voit se tait... O surprise !
J'ai cru voir crouler la tour.
De leur retraite chérie
Tous ont fui d'un vol pressé.
Au loin la voix s'écrie :
Notre règne est passé.



LE MISSIONNAIRE DE MONT-ROUGE.

POUR LA FÊTE DE MARIE ***.

(1826.)

(C'est un dindon qui est censé parler.)

AIR: Allez-vous-en, gens de la noce.

*Ave, Maria! ma voisine,
Que le ciel daigne vous toucher !
Mont-Rouge, où l'esprit saint domine,
M'envoie ici pour vous prêcher.
On exalte en vain votre grâce,
Votre gaîté, vos heureux goûts.*

*Glous ! glous ! glous ! glous ! (bis.)
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.*

*Vous applaudissez aux lumières
D'un siècle aveugle et perverti ;
Votre raison ne se plaît guères
Qu'avec Voltaire et son parti.
Ah ! préférez à leur audace
L'esprit d'un frère coupe-choux.*

*Glous ! glous ! glous ! glous !
Reconnaissez, etc.*

*Les arts vous tiennent sous le charme ;
Phébus pour vous prend son archet.
Mais leur gloire aussi nous alarme,
Demandez à l'ami Franchet.
Aigles et cygnes, quoi qu'on fasse,
Sont toujours de méchans ragoûts.*

*Glous ! glous ! glous ! glous !
Reconnaissez, etc.*

Cessez de vantez l'industrie
Dont votre époux soutient l'honneur.
Vous croyez qu'il sert la patrie,
Que du travail naît le bonheur ;
Mais au peuple on rend la besace,
Pour qu'il depende encor de nous.

Glous ! glous ! glous ! glous !
Reconnaissez, etc.

Vous êtes surtout bienfaisante ;
Le pauvre au pauvre le redit.
Mais la bonté reste impuissante
Lorsqu'on est chez nous sans crédit.
Voici les parts qu'il faut qu'on fasse :
A nous l'or, aux pauvres les sous.

Glous ! glous ! glous ! glous !
Reconnaissez, etc.

Grâce à tous les gens de ma robe,
Qui sont martyrs en ces bas lieux,
Souffrez qu'à l'enfer je dérobe
Votre ame si digne des cieux.
Avant peu, si Dieu nous fait grâce,
On rôtira d'autres que nous.

Glous ! glous ! glous ! glous !
Reconnaissez, etc.

Oui, Marie, en vain l'on se moque
Du pauvre père de la foi ;
Vos beaux-esprits, que je provoque,
A table plairaient moins que moi.
Qu'à la vôtre on me donne place,
J'embellirai ce jour si doux.

Glous ! glous ! glous ! glous !
De truffes parfumez Ignace :
Riez et divertissez-vous.

LES BOHÉMIENS.

AIR : Mon père m'a donné un mari.

SORCIERS, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un encien monde,
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais Bohémiens, d'où venez-vous ?

D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.
L'hirondelle
D'où vous vient-elle ?
D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.
Où nous irons, le sait-on bien ?

Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie.
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendans nous naissons,
Sans église
Qui nous baptise.
Tous indépendans nous naissons,
Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,
Dans ce monde
Où l'erreur abonde,
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,
Tout grimoire

En peut faire accroire.
Au peuple, en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
Notre bande
Gaîment demande ;
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville
Qu'on nous exile ;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attèle
Tous pêle-mêle ;
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attèle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe ,
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir c'est avoir. Allons courir !
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir c'est avoir. Allons courir ;
Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite,

Ou croupisse au gîte,
Mais à l'homme on crie en tout lieu :
« Tu nais, bonjour ; tu meurs, adieu. »

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme,
A Dieu soit notre ame !

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin. *Martigues*

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes ;
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître ;
Mais croyez-en notre gaîté :
Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître,
Oui, croyez-en notre gaîté :
Le bonheur, c'est la liberté.

LA MOUCHE.

AIR: Je loge au quatrième étage.

Au bruit de notre gaîté folle,
Au bruit des verres, des chansons
Quelle mouche murmure et vole,
Et revient quand nous la chassons ? (bis.)

C'est quelque dieu, je le soupçonne,
Qu'un peu de bonheur rend jaloux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

Transformée en mouche hideuse,
Amis, oui, c'est, j'en suis certain,
La Raison, déité grondeuse,
Qu'irrite un si joyeux festin.
L'orage approche, le ciel tonne ;
Voilà ce que dit son courroux.
Ne souffrons point, etc.

C'est la Raison qui vient me dire :
« A ton âge on vit en reclus.
» Ne bois plus tant, cesse de rire ;
» Cesse d'aimer, ne chante plus. »
Ainsi son beffroi toujours sonne
Aux lueurs des feux les plus doux.
Ne souffrons point, etc.

C'est la Raison : gare à Lisette !
Son dard la menace toujours.
Dieux ! il perce la collerette ;
Le sang coule ! accourez, Amours !
Amours, poursuivez la félonne ;
Qu'elle expire enfin sous vos coups.
Ne souffrons point, etc.

Victoire ! amis, elle se noie
Dans l'ai que Lise a versé.
Victoire ! et qu'aux mains de la Joie
Le sceptre enfin soit replacé.
Un souffle ébranle sa couronne ;
Une mouche nous troublait tous.
Ne craignons plus qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

LE PRISONNIER DE GUERRE.

AIR : Chante, chante, troubadour, chante. (Romagnési.)



ARIE, enfin quitte l'ouvrage,
Voici l'étoile du berger.
Ma mère, un enfant du village
Languit captif chez l'étranger
Pris sur mer, loin de sa patrie,
Il s'est rendu, mais le dernier.
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file, pour le prisonnier.

Tu le veux, ma lampe s'allume.
Eh quoi ! ma fille, encor des pleurs ?
—D'ennui, ma mère, il se consume,
L'Anglais insulte à ses malheurs.
Tout jeune, Adrien m'a chérie ;
Il égayait notre foyer.
File, file, etc.

Pour lui je filerais moi-même,
Mon enfant ; mais j'ai tant vieilli !
—Envoyez à celui que j'aime
Tout le gain par moi recueilli.
Rose à sa noce en vain me prie,
Dieu ! j'entends le ménétrier !
File, file, etc.

Plus près du feu, file, ma chère ;
La nuit vient refroidir le temps.
—Adrien, m'a-t-on dit, ma mère,
Gémît dans des cachots flottans.

**On repousse la main flétrie
Qu'il étend vers un pain grossier.
File, file, etc.**

**Ma fille, j'ai naguère encore
Rêvé qu'il était ton époux.
Même avant la trentième aurore,
Mes rêves s'accomplissent tous.
— Quoi ! l'herbe à peine refleurie
Verra le retour du guerrier !
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier ;
File, file, pauvre Marie,
File, file, pour le prisonnier.**

LE MARIAGE DU PAPE.

AIR du Méléagre champenois.

**VITE en carrosse,
Vite à la noce ;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
*Alleluia ! le pape est marié.***

**Ainsi chantait un fou que je crois sage,
Sinon qu'en pape il s'érigéait un jour,
Disant : Corbleu ! tâtons du mariage ;
Pour le clergé sanctifions l'amour.**

Vite en carrosse, etc.

**Oui, je suis pape, et prends femme qui m'aime.
Chantons ! dansons ! bonne chère et bon vin !
Faisons la noce, et qu'ayant neuf mois même,
Mon premier né soit tenu par Calvin.**

Vite en carrosse, etc.

**Sur l'Évangile on a fait un long somme :
Réveillons-nous, desservans du saint lieu.
Pour nous sauver quand un Dieu s'est fait homme
De son vicaire on osait faire un Dieu !**

Vite en carrosse, etc.

**Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage
L'église en butte à tous nos ennemis.
Mais par réforme usant du mariage,
N'avouons pas que c'est *in extremis*.**

Vite en carrosse, etc.

**Du célibat rompez, rompez l'entrave,
Prélats, curés, chartreux et capins.
Vous, plus d'erreurs, Florentins du conclave :
La foi chancelle, il faut faire des saints.**

Vite en carrosse, etc.

**Nous étions tous intolérans en diable :
Nous changerons sous le joug conjugal.
On est moins prompt à brûler son semblable
Quand à le faire on s'est donné du mal.**

Vite en carrosse, etc.

**Çà, ma papesse, un jour qu'on puisse dire
Qu'en bons époux tous deux avons vécu.
Vous le sentez, l'enfer mourrait de rire
S'il apprenait que le pape est cocu.**

Vite en carrosse, etc.

**Ainsi chantait ce fou que je crois sage,
Quand un impie arrive triomphant
Pour nous parler d'un curé de village
Que sa servante accuse d'un enfant.**

Vite en carrosse,

Vite à la noce ;

Juif ou chrétien, tout le monde est prié.

Vite en carrosse,

Vite à la noce.

***Alleluia !* le pape est marié.**

LE PETIT HOMME ROUGE.

AIR : C'était de mon temps.

Foin des mécontents !

Comme balayeuse on me loge,

Depuis quarante ans,

Dans le château, près de l'horloge.

Or, mes enfants, sachez

Que là, pour mes péchés,

Du coin, d'où le soir je ne bouge,

J'ai vu le petit homme rouge

Saints du paradis

Priez pour Charles dix !

**Vous figurez-vous
Ce diable habillé d'écarlate ?**

Bossu, louche et roux,

Un serpent lui sert de cravate.

Il a le nez crochu ;

Il a le pied fourchu ;

Sa voix rauque en chantant présage

Au château grand remuménage.

Saints du paradis, etc.

**Je le vis, hélas !
En quatre-vingt-douze apparaître.**

Nobles et prélats

Abandonnaient notre bon maître.

L'homme rouge venait

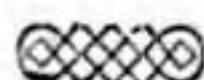
En sabots, en bonnet.

M'endormais-je un peu sur ma chaise,
Il entonnait la *Marseillaise*.
Saints du paradis, etc.

J'eus à balayer ;
Mais lui, bientôt par la gouttière,
Revint m'effrayer
Pour ce bon monsieur Robespierre.
Lors il était poudré,
Parlait mieux qu'un curé,
Ou, comme en riant de lui-même,
Chantait l'*Hymne à l'Être Suprême*.
Saints du paradis, etc.

Depuis la terreur
Plus n'y pensais, lorsque sa vue
Du bon empereur
M'annonça la chute imprévue.
En toque il avait mis
Vingt plumets ennemis,
Et chantait, au son d'une veille,
Vive Henri quatre et Gabrielle.
Saints du paradis, etc.

Soyez donc instruits,
Enfans, mais qu'ailleurs on l'ignore,
Que, depuis trois nuits,
L'homme rouge apparaît encore.
Riant d'un air moqueur,
Il chante comme au chœur,
Baise la terre, et puis ensuite
Met un grand chapeau de jésuite.
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix !



LA COMÈTE DE 1832.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

DIEU contre nous envoie une comète ;
A ce grand choc nous n'échapperons pas.
Je sens déjà crouler notre planète,
L'Observatoire y perdra ses compas. (*bis.*)
Avec la table adieu tous les convives !
Pour peu de gens le banquet fut joyeux. (*bis.*)
Vite à confesse allez, ames craintives.
Finissons-en, le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux. (*bis.*)

Oui, pauvre globe, égaré dans l'espace,
Embrouille enfin tes nuits avec tes jours ;
Et, cerf-volant dont la ficelle casse,
Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.
Va, franchissant des routes qu'on ignore,
Contre un soleil te briser dans les cieux.
Tu l'éteindrais, que de soleils encore !
Finissons-en, etc.

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires ?
De sots parés, de pompeux sobriquets ?
D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres ?
De laquais rois, de peuples de laquais.
N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre ;
Vers l'avenir las de tourner les yeux ?
Ah ! c'en est trop pour si petit théâtre.
Finissons-en, etc.

Les jeunes gens me disent : Tout chemine ;
A petit bruit chacun lime ses fers.
La presse éclaire et le gaz illumine,
Et la vapeur vole aplanir les mers.

Vingt ans au plus, bon homme, attends encore ;
L'œuf éclora sous un rayon des cieux.
Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore.
Finissons-en, etc.

Bien autrement je parlais, quand la vie
Gonflait mon cœur et de joie et d'amour.
Terre, disais-je, ah ! jamais ne dévie
Du cercle heureux où Dieu sema le jour.
Mais je vieillis, la beauté me rejette ;
Ma voix s'éteint, plus de concerts joyeux.
Arrive donc, implacable comète.
Finissons-en, le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.

LES NÈGRES

ET LES MARIONNETTES.

FABLE.

AIR : Pégase est un cheval qui porte.

SUR son navire, un capitaine
Transportait des noirs au marché.
L'ennui les tuait par vingtaine :
Peste ! dit-il, quel débouché !
Fi ! que c'est laid, sots que vous êtes !
Mais j'ai de quoi vous guérir tous.
Venez voir mes marionnettes ;
Bons esclaves, amusez-vous.

Pour tromper leur douleur mortelle,
Soudain un théâtre est monté ;
Soudain paraît Polichinelle,
Pour des noirs grande nouveauté.

D'abord ils ne savent qu'en dire,
Ils se regardent en dessous ;
Puis aux pleurs se mêle un sourire :
Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire :
Il s'attaque au roi des bossus,
Qui, trouvant un exemple à faire,
Vous l'assomme et *souffle* dessus.
Oubliant tout jusqu'à leurs chaînes,
Nos gens poussent des rires fous.
L'homme est infidèle à ses peines :
Bons esclaves, amusez-vous.

Le diable vient ; l'ange rebelle
Leur plaît, surtout par sa couleur.
Il emporte Polichinelle ;
Autre accroc fait à la douleur.
Cette fin charme l'auditoire :
Un noir a triomphé pour tous.
Les pauvres gens rêvent la gloire :
Bons esclaves, amusez-vous.

Ainsi, voguant vers l'Amérique,
Où s'aggraveront leurs destins,
De leur humeur mélancolique,
Ils sont tirés par des pantins.
Tout roi que la peur désenivre
Nous prodigue aussi les joujoux.
N'allez pas vous lasser de vivre :
Bons esclaves, amusez-vous.



PASSEZ JEUNES FILLES.

AIR :



IEU ! quel essaim de jeunes filles
 Passe et repasse sous mes yeux !
 Au printemps toutes sont gentilles !
 Toutes ; mais quoi ! me voilà vieux.
 Cent fois redisons leur mon âge :
 Les cœurs jeunes sont insensés.
 Endossons le manteau du sage.
 Passez, jeunes filles, passez.

Voilà Zoé qui me regarde.
 Zoé, votre mère, entre nous,
 Dirait de combien je retardé
 Quand vient l'heure du rendez-vous
 Pour un amant elle est sévère :
 S'il n'aime trop, il n'aime assez.
 Suivez les conseils d'une mère.
 Passez, jeunes filles, passez.

Votre grand'mère, aimable Laure,
 Des amours m'a transmis la loi.
 Elle veut l'enseigner encore,
 Bien qu'elle ait dix ans plus que moi.

**Au salon ou sur la pelouse,
Laure, jamais ne m'agacez :
Grand'maman est un peu jalouse.
Passez, jeunes filles, passez.**

**Rose, vous daignez me sourire.
Éprouvez-vous quelque accident ?
Chez vous, la nuit, ai-je ouï dire,
On surprit un noble imprudent.
Mais la nuit fait place à l'aurore :
Aux maris gaîment vous chassez.
Pour vous je suis trop jeune encore.
Passez, jeunes filles, passez.**

**Passez vite, folles et belles ;
Un doux feu cause votre émoi.
Craignez que quelques étincelles
N'arrivent de vous jusqu'à moi.
Sous les murs d'une poudrière
Par le temps presque renversés,
La main devant votre lumière,
Passez, jeunes filles, passez.**

LE TOMBEAU DE MANUEL.

AIR : T'en souvient-tu , disait un capitaine.

**TOUT est fini ! la foule se disperse ;
A son cercueil un peuple a dit adieu ;
Et l'amitié des larmes qu'elle verse
Ne fera plus confidence qu'à Dieu.
J'entends sur lui la terre qui retombe.
Hélas ! Français, vous l'allez oublier !
A vos enfans pour indiquer sa tombe,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.**

**Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen, votre plus ferme appui.
J'eus le secret de ses vertus modestes : .
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui !
L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
Est par nous tous un tribut à payer.
Près de sa fosse un ami s'agenouille.
Prêtez secours au pauvre chansonnier.**

**Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.
Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,
Sur les débris de la patrie en cendres,
Nous nous étions rencontrés tous les deux.
Moi, je chantais : lui, vétéran d'Arcole,
Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.
Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console :
Prêtez secours au chansonnier.**

**L'ambition n'effleurait point sa vie ;
Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,
Il écoutait si la France asservie,
En appelant, ne se réveillait pas.
Contre la mort j'aurais eu son courage,
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage.
Prêtez secours au pauvre chansonnier.**

**Contre un pouvoir qui de nous se sépare
Son éloquence a toujours combattu.
Ce n'était point la foudre qui s'égare ;
C'était un glaive aux mains de la vertu.
De la tribune on l'arrache ; il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.
La haine est là : défendons bien sa tombe.
Prêtez secours au pauvre chansonnier.**

Tu l'oublias, peuple encor trop volage,
Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos ;
Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,
Il dut compter sur le retour des flots.
La seule mort troubla la solitude
Où mes chansons accouraient l'égayer ;
Pour effacer quatre ans d'ingratitude,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.
Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté,
Paix et concorde, au bruit sanglant des armes
Et, sous le joug, espoir et liberté.
Payez mes chants, doux à votre mémoire :
Je tends la main au plus humble denier.
De Manuel pour consacrer la gloire,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

AIR : Passez vot' chemin, beau sire.



N parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque veille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encore le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère ;
Parlez-nous de lui. (bis.)

Mes enfans, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai !
Il me dit : Bonjour, ma chère,
 Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
 Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contens :
On admirait son cortège !
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
 Le rendait père.
Quel beau jour pour vous, grand'mère !
 Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte :
J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui
Suivi d'une faible escorte !

Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !

Oh ! quelle guerre !

— Il s'est assis là, grand'mère !

Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.

Puis il séche ses habits ;

Même à dormir le feu l'invite.

Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !

Je cours, de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.

Il part, et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,

Gardé son verre.

— Vous l'avez encor, grand'mère !

Vous l'avez encor ?

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.

Lui qu'un pape a couronné
Est mort dans une île déserte.

Longtemps aucun ne l'a cru.

On disait : Il va paraître.

Par mer il est accouru ;

L'étranger va voir son maître.

Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,

Fut bien amère.

— Dieu vous bénira, grand'mère,

Dieu vous bénira.



LE FEU DU PRISONNIER.

(LA FORCE, 1829.)

AIR du vaudeville de Taconnet.

COMBIEN le feu tient douce compagnie
 Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver!
 Seul avec moi se chauffe un bon Génie,
 Qui parle haut, rime ou chante un vieux air. (*bis*).
 Il me fait voir, sur la braise animée,
 Des bois, des mers, un monde en peu d'instans (*bis*)
 Tout mon ennui s'envole à la fumée. } *bis*.
 O bon Génie, amusez-moi longtemps. }

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire ;
 Vieux, il me berce avec mes premiers jeux.
 Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire :
 Je vois trois mâts sur des flots orageux.
 Le vaisseau vogue et bientôt l'équipage
 Sous un beau ciel salûra le printemps.
 Moi seul je reste enchaîné sur la plage.
 O bon Génie, amusez-moi longtemps.

Ici, que vois-je ? est-ce un aigle qui vole
 Et du soleil mesure la hauteur ?
 C'est un ballon : voici la banderole,
 Et la nacelle et le navigateur.
 L'audacieux, si la pitié l'inspire,
 Doit de ces murs plaindre les habitans.
 Libre là-haut, quel air pur il respire !
 O bon Génie, amusez-moi longtemps.

D'un canton suisse, ah ! voilà bien l'image :
 Glaciers, torrens, vallons, lacs et troupeaux.

J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage ;
 La liberté, là, m'offrait le repos.
 Je franchirais ces monts à crête immense,
 Où je crois voir nos vieux drapeaux flottans.
 Mon cœur n'a pu s'arracher à la France.
 O bon Génie, amusez-moi longtemps.

Dans mon désert encor quelque mirage !
 Génie, allons sur ces coteaux boisés.
 En vain tout bas on me dit : Deviens sage ;
 Plie un genou, tes fers seront brisés.
 Vous, qui, bravant le geôlier qui nous guette,
 Me rendez jeune à près de cinquante ans,
 Sur ce brasier, vite, un coup de baguette,
 O bon Génie, amusez-moi longtemps.

COUPLET.

AIR : C'est le meilleur homme du monde.

J'AI suivi plus d'enterremens
 Que de noces et de baptêmes.
 J'ai distraint bien des cœurs aimans
 Des maux qu'ils agravaient eux-mêmes.
 Mon Dieu, vous m'avez bien doté ;
 Je n'ai ni force ni sagesse ;
 Mais je possède une gaieté
 Qui n'offense point la tristesse.



LE PAPE MUSULMAN.

AIR · Eh ! ma mère , est-ce que j'sais ça.



GADIS voyageant pour Rome,
Un pape, né sous le froc,
Pris sur mer, fut, le pauvre homme,
Mené captif à Maroc.
D'abord il tempête, il sacre,
Reniant Dieu bel et bien.
— Saint-Père, lui dit son diacre,
Vous vous damnez comme un chien.

Sur un pal que l'on aiguise
Croyant déjà qu'on le met,
Le fondement de l'église
Dit : Invoquons Mahomet.
Ce prophète en vaut bien d'autres :
Je me fais son paroissien.
— Saint-Père, au nez des apôtres.
Vous vous damnez comme un chien.

Aye ! aye, on le circoncise.
Le voilà bon musulman,
Sinon parfois qu'il se grise
Avec un coquin d'imam.
Il fait de sa vieille Bible
Un usage peu chrétien.
— Saint-Père, c'est trop risible ;
Vous vous damnez comme un chien.

En vrai corsaire il s'équipe ;
Pour le Croissant il combat,
Prend le sorbet de sa pipe ;
Dans un harem il s'ébat.

**Près des femmes qu'il capture,
Voyez donc ce grand vaurien !
— Saint-Père, quelle posture !
Vous vous damnez comme un chien.**

**A Maroc survient la peste ;
Soudain fuit notre forban,
Qui dans Rome, d'un air leste,
Rentre avec son beau turban.
— Souffrez qu'on vous rebaptise.
— Non, dit-il, ça n'y fait rien.
— Saint-Père, quelle bêtise !
Vous vous damnez comme un chien.**

**Depuis, frondant nos mystères,
Ce renégat enragé.
Veut vider les monastères,
Veut marier le clergé.
Sous lui l'église déchue
Ne brûle juif ni païen.
— Saint-Père, Rome est fichue ;
Vous vous damnez comme un chien.**

MES JOURS GRAS DE 1829.

AIR : Dis-moi donc, mon petit Hippolyte.

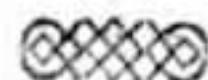
**Mon bon roi, Dieu vous tienne en joie !
Bien qu'en butte à votre courroux,
Je passe encor, grâce à Bridoie,
Un carnaval sous les verroux.
Ici fallait-il que je vinsse
Perdre des jours vraiment sacrés !
J'ai de la rancune de prince :
Mon bon roi, vous me le pairez.**

Dans votre beau discours du trône,
Méchant, vous m'avez désigné.
C'est me recommander au prône ;
Aussi me suis-je résigné.
Mais triste et seul, quand j'entends rire
Tout Paris en joyeux émoi,
Je reprends goût à la satire :
Vous me le pairez, mon bon roi.

Voyez, verre en main, bouche pleine,
Fous déguisés de vingt façons,
Mes amis m'oublier sans peine,
Tout en répétant mes chansons.
Avec eux, ma verve en démence
Eût perdu ses traits acérés.
J'aurais pu boire à la clémence :
Mon bon roi, vous me le pairez.

Vous connaissez Lise la folle,
Qui sur mes fers pleure d'ennui ;
Ce soir même un bal la console :
« Bah ! dit-elle, tant pis pour lui ! »
J'allais, pour complaire à la belle,
Nous peindre heureux sous votre loi ;
Serviteur ! Lise est infidèle :
Vous me le pairez, mon bon roi.

Dans mon vieux carquois où font brèche
Les coups de vos juges maudits,
Il me reste encore une flèche ;
J'écris dessus : Pour Charles dix.
Malgré ce mur qui me désole,
Malgré ces barreaux si serrés,
L'arc est tendu, la flèche vole :
Mon bon roi, vous me le pairez.



LE CARDINAL
ET LE CHANSONNIER.

(LA FORCE, 1829.)

AIR: Je vais bientôt quitter l'empire.

QUEL beau mandement vous nous faites (1) !
 Prélat, il me comble d'honneur !
 Vous lisez donc mes chansonnettes ?
 Ah ! je vous y prends, Monseigneur. (*bis.*)
 Entre deux vins, souvent ma muse
 Perdit son bandeau virginal.
 Petit péché, si son ivresse amuse.
 Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

Çà, que vous semble de Lisette
 Qui dicta mes chants les plus doux ?
 Vous vous signez sous la barrette !
 Lise a vieilli, rassurez-vous.
 Des jésuites elle raffole ;
 Et priant Dieu tant bien que mal,
 Pour leurs enfans Lise tient une école.
 Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

A chaque vers patriotique,
 Je vous vois me faire un procès.
 Tout prélat se croit hérétique
 Qui chez nous a le cœur français.
 Sans y moissonner, moi, pauvre homme,
 J'aime avant tout le sol natal.
 J'y tiens autant que vous tenez à Rome.
 Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

(1) En mars 1829, M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, publia un mandement, où il faisait une longue sortie contre moi et mes chansons.

Puisque vous fredonnez mes rimes,
 Vous, grand lévite ultramontain,
 N'y trouvez-vous pas des maximes
 Dignes du bon Samaritain ?
 D'huile et de baume les mains pleines,
 Il eût rougi d'aigrir le mal.
 Ah ! d'un captif il n'eût vu que les chaînes,
 Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

Enfin, avouez qu'en mon livre
 Dieu brille à travers ma gaîté.
 Je crois qu'il nous regarde vivre ;
 Qu'il a béni ma pauvreté.
 Sous les verrous, sa voix m'inspire
 Un appel à son tribunal.
 Des grands du monde elle m'enseigne à rire.
 Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

Au fond vous avez l'ame bonne.
 Pardonnez à l'homme de bien,
 Monseigneur, pour qu'il vous pardonne
 Votre mandement peu chrétien.
 Mais au conclave on met la nappe,
 Partez pour Rome à ce signal.
 Le Saint-Esprit fasse de vous un pape !
 Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

MON TOMBEAU.

Ain d'Aristipe.

Moi, bien portant, quoi ! vous pensez d'avance
 A m'ériger une tombe à grands frais !
 Sottise ! amis ; point de folle dépense.
 Laissez aux grands le faste des regrets.

Avec le prix ou du marbre ou du cuivre,
Pour un gueux mort habit cent fois trop beau,
Faites achat d'un vin qui pousse à vivre.
Buvons gaîment l'argent de mon tombeau.

A votre bourse un galant mausolée
Pourrait coûter vingt mille francs et plus
Sous le ciel pur d'une riche vallée,
Allons six mois vivre en joyeux reclus.
Concerts et bals où la beauté convie,
Vont de plaisirs nous meubler un château.
Je veux risquer de trop aimer la vie.
Mangeons gaîment l'argent de mon tombeau.

Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune.
Or, il lui faut des parures de prix.
L'éclat du luxe adoucit un long jeune ;
Témoin Longchamps où brille tout Paris.
Vous devez bien quelque chose à ma belle.
D'un cachemire elle attend le cadeau.
En viager sur un cœur si fidèle,
Plaçons gaîment l'argent de mon tombeau.

Non, mes amis, au spectacle des ombres
Je ne veux point d'une loge d'honneur.
Voyez ce pauvre, a teint pâle, aux yeux sombres
Près de mourir, ah ! qu'il goûte au bonheur.
A ce vieillard qui, las de sa besace,
Doit ayant moi voir lever le rideau,
Pour qu'au parterre il me garde une place,
Donnons gaîment l'argent de mon tombeau.

Qu'importe à moi que mon nom sur la pierre
Soit déchiffré par un futur savant ?
Et quant aux fleurs qu'on promet à ma bière,
Mieux vaut, je crois, les respirer vivant.

**Postérité, qui peux bien ne pas naître,
A me chercher n'use point ton flambeau.
Sage mortel, j'ai su par la fenêtre
Jeter gaîment l'argent de mon tombeau.**

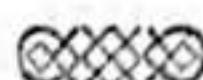
LE PROVERBE.

AIR.

**ÉPRIS jadis d'une princesse ,
Alain vit son cœur rejeté.
Simple écuyer, né sans noblesse ,
Comme un vilain il fut traité.
La princesse avait une dame,
Dame d'honneur, fleur au déclin.
Alain lui transporte sa flamme ;
Il est traité comme un vilain.**

**La dame avait une suivante
Qui tenait à la qualité.
En vain de lui plaire il se vente :
Comme un vilain il est traité.
La suivante avait sa soubrette :
Celle-ci cède au pauvre Alain ,
Surprise, tant bien il la traite,
Qu'on l'ait traité comme un vilain.**

**La suivante qu'un mot éclaire,
Court après Alain mieux goûté.
La dame à son tour veut lui plaire ;
Comme un baron il est traité.
La princesse enfin, moins superbe,
Ouvre au galant ses draps de lin.
Depuis lors, adieu le proverbe
Qui dit, traité comme un vilain,**



COUPLETS.

ADRESSÉS A DES HABITANTS DE L'ILE-DE-FRANCE (ILE MAURICE),
QUI, LORS DE L'ENVOI QU'ILS FIRENT POUR LA SOUSCRIPTION DES
BLESSÉS DE JUILLET, M'ADRESSERENT UNE CHANSON ET UNE
BALLE DE CAFÉ.

AIR : Tendres échos, errans dans ces vallons.

**QUOI ! vos échos redisent nos chansons !
Bons Mauriciens, ils sont Français encore !
A travers flots, tempêtes et moussons,
Leur voix me vient d'où vient pour nous l'aurore
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.**

**Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour
Ont donc aussi fait un si long voyage !
Loin de vos bords leur bruit vole à son tour,
Et me revient quand je suis vieux et sage.**

De tant d'échos, etc.

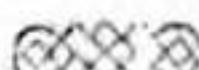
**On m'a conté qu'au bord du Gange assis,
Des exilés, gais enfans de la Seine,
A mes chansons, là, berçaient leurs soucis.
Qu'ainsi ma Muse endorme votre peine !**

De tant d'échos, etc.

**Si mes chansons vont encor voyager,
Accueillez-les, ces folles hirondelles,
Comme un bon fils reçoit le messager
Qui d'une mère apporte des nouvelles.**

De tant d'échos, etc.

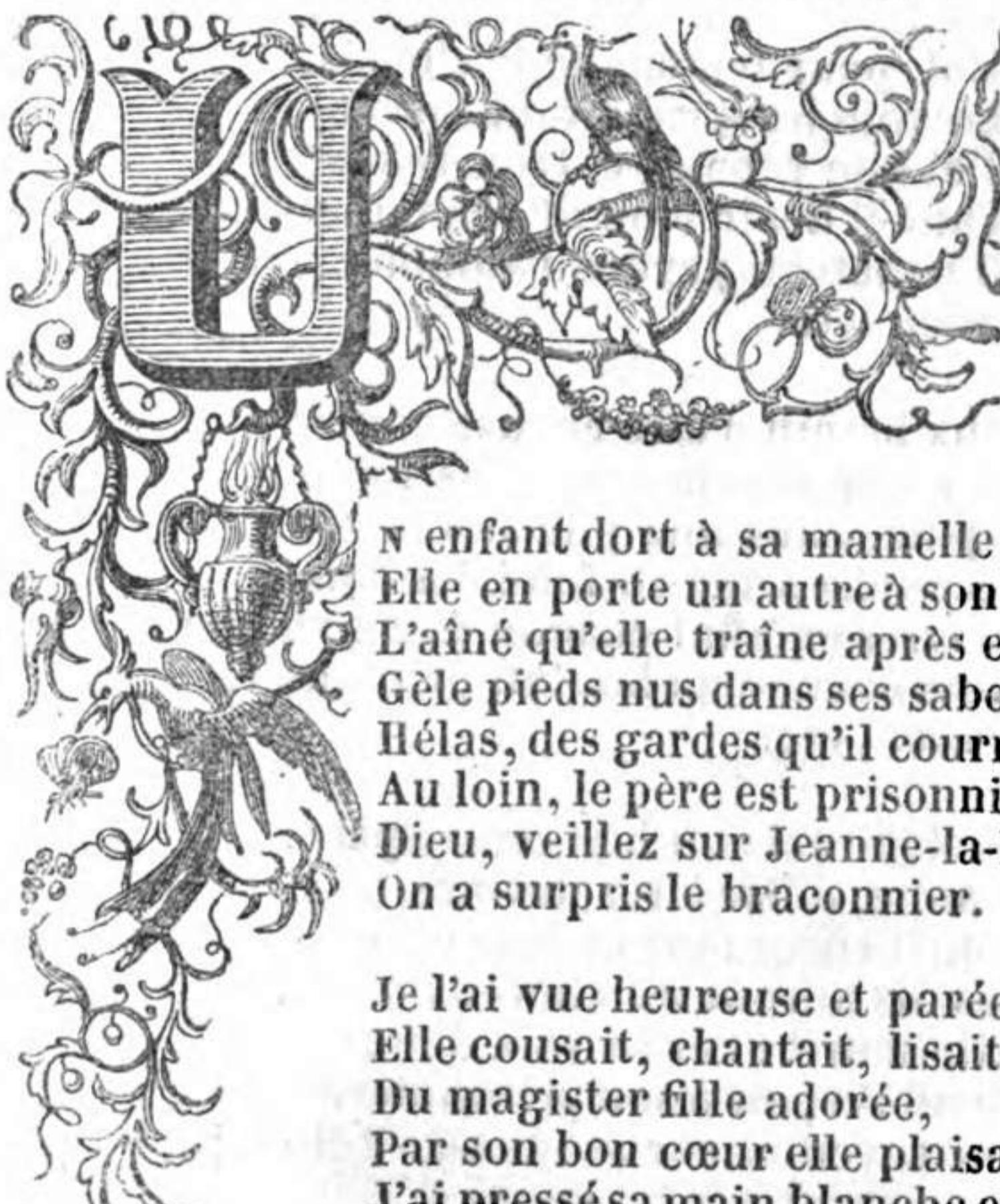
**Vous-même aussi célébrez vos amours.
Dieu permettra que nos voix se confondent ;
Mais en français, frères, chantez toujours,
Pour que toujours nos échos se répondent.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.**



JEANNE - LA - ROUSSE.

OU LA FEMME DU BRACONNIER.

AIR : Soir et matin sur la fougère.



N enfant dort à sa mamelle ;
Elle en porte un autre à son dos.
L'aîné qu'elle traîne après elle,
Gèle pieds nus dans ses sabots.
Hélas, des gardes qu'il courrouce
Au loin, le père est prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Je l'ai vue heureuse et parée ;
Elle cousait, chantait, lisait.
Du magister fille adorée,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai pressé sa main blanche et douce,
En dansant sous le marronnier.
Dieu, etc.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta, parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux.

Puis deux, puis trois ; chacun repousse
Jeanne qui n'a pas un denier.
Dieu, etc.

Mais un vaurien dit : « Rousse ou blonde,
» Moi, pour femme, je te choisis.
» En vain les gardes font la ronde :
» J'ai bon repaire et trois fusils.
» Faut-il bénir mon lit de mousse ;
» Du château payons l'aumônier. »
Dieu, etc.

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne qui, trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond des bois.
Pauvres enfans ! chacun d'eux pousse
Frais comme un bouton printanier.
Dieu, etc.

Quel miracle un bon cœur opère !
Jeanne, fidèle à ses devoirs,
Sourit encor ; car de leur père
Ses fils auront les cheveux noirs.
Elle sourit : car sa voix douce
Rend l'espoir à son prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ;
On a surpris le braconnier.



LE JUIF ERRANT,

AIR du chasseur rouge d'Amédée de Beauplan.

CHRÉTIEN, au voyageur souffrant
Tends un verre d'eau sur ta porte.
Je suis, je suis le Juif errant,
Qu'un tourbillon toujours emporte. (bis.)
Sans vieillir, accablé de jours,
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours;
Mais toujours le soleil se lève.
Toujours, toujours, (bis.)
Tourne la terre où moi je cours, } bis.
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas !
Sur la cendre grecque et romaine,
Sur les débris de mille états,
L'affreux tourbillon me promène.
J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes ;
Et pour survivre au monde ancien,
Des flots j'ai vu sortir deux mondes.
Toujours, etc.

Dieu m'a changé pour me punir :
A tout ce qui meurt je m'attache.
Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
Toujours, etc.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde.
Eh ! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage ?
Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage ?
Toujours, etc.

Que des enfans vifs et joyeux
Des miens me retracent l'image ;
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage.
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière ?
Ces enfans à qui je souris,
Mon pied balaira leur poussière.
Toujours, etc.

Des murs où je suis né jadis,
Retrouvé-je encor quelque trace :
Pour m'arrêter je me raidis ;
Mais le tourbillon me dit : « Passe ! »
» Passe ! » et la voix me crie aussi :
« Reste debout quand tout succombe.
» Tes aïeux ne t'ont point ici
» Gardé de place dans leur tombe. »
Toujours, etc.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'homme-dieu respirat à peine...
Mais sous mes pieds fuit le chemin ;
Adieu, le tourbillon m'entraîne.
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange.

Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.

Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

LE 14 JUILLET.

(LA FORCE, 1829.)

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

POUR un captif, souvenir plein de charmes !
J'étais bien jeune, on criait : Vengeons-nous !
A la Bastille ! aux armes ! vite, aux armes !
Marchands, bourgeois, artisans couraient tous (b.)
Je vois pâlir et mère et femme et fille ;
Le canon gronde aux rappels du tambour (bis).
Victoire au peuple ! il a pris la Bastille ! } bis.
Un beau soleil a fêté ce grand jour,
A fêté ce grand jour. (bis.)

Enfants, vieillards, riche ou pauvre, on s'embrasse
Les femmes vont redisant mille exploits.
Héros du siège, un soldat bleu qui passe
Est applaudi des mains et de la voix.
Le nom du roi frappe alors mon oreille ;
De Lafayette on parle avec amour.
La France est libre et ma raison s'éveille.
Un beau soleil, etc.

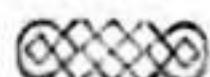
Le lendemain un vieillard docte et grave
Guida mes pas sur d'immenses débris.
« Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave
» Le despotisme étouffait tous les cris.

» Mais des captifs pour y loger la foule,
» Il creusa tant au pied de chaque tour,
» Qu'au premier choc le vieux château s'écroule.
» Un beau soleil, etc.

» La Liberté, rebelle antique et sainte,
» Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux,
» A son triomphe appelle en cette enceinte
» L'Égalité, qui redescend des cieux.
» De ces deux sœurs la foudre gronde et brille.
» C'est Mirabeau tonnant contre la cour.
» Sa voix nous crie : Encore une Bastille !
» Un beau soleil, etc.

» Où nous semons chaque peuple moissonne.
» Déjà vingt rois, au bruit de nos débats,
» Portent, tremblans, la main à leur couronne,
» Et leurs sujets de nous parlent tout bas.
» Des droits de l'homme, ici, l'ère féconde
» S'ouvre et du globe accomplira le tour.
» Sur ces débris, Dieu crée un nouveau monde.
» Un beau soleil, etc. »

De ces leçons qu'un vieillard m'a données,
Le souvenir dans mon cœur sommeillait.
Mais je revois, après quarante années,
Sous les verroux, le quatorze juillet.
O Liberté, ma voix, qu'on veut proscrire,
Redit ta gloire aux murs de ce séjour.
A mes barreaux l'aurore vient sourire ;
Un beau soleil fête encor ce grand jour,
Fête encor ce grand jour.



LES RELIQUES.

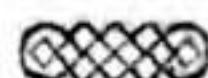
AIR : Donnez-vous la peine d'attendre.

D'UN saint de paroisse en crédit,
Seul un soir, je baisais la châsse.
Vient un bon vieillard qui me dit :
Veux-tu qu'il parle? Oh! oui, de grâce.
Oui, dis-je : et me voilà béant ;
Voilà qu'il fait des croix magiques :
Voilà le saint sur son séant,
Qui dit, d'un ton de mécréant :
« Dévots, baisez donc mes reliques.
» Baisez, baisez donc mes reliques.

Il rit, ce squelette incivil,
Il rit à s'en tenir les côtes.
« Depuis huit siècles, poursuit-il,
» Je grille en enfer pour mes fautes ;
» Mais un prêtre au nez bourgeonné,
» Pour mieux dîmer sur ses pratiques,
» Par un tour bien imaginé,
» Fit un saint des os d'un damné.
» Dévots, baisez donc mes reliques.
» Baisez, baisez donc mes reliques.

- » De mon temps, je fus bateleur,
- » Ribaud, filou, témoin à gage.
- » Puis en grand m'étant fait voleur.
- » J'eus d'un baron mœurs et langage.
- » De leurs chasses, dans mes larcins,
- » J'ai dépouillé des basiliques.
- » Au feu, j'ai jeté de bons saints.
- » Du ciel admirez les desseins.
- » Dévots, baisez donc mes reliques.
- » Baisez, baisez donc mes reliques.

- » Baisez, sous ce dais de velours,
» La sainte qu'on prîra dimanche.
» C'est une Juive, mes amours,
» Dont l'œil fut noir et la peau blanche.
» Grâce à ses charmes réprouvés,
» Dix prélats sont morts hérétiques ;
» Vingt moines sont morts énervés.
» Trouvez mieux si vous le pouvez.
» Dévots, baisez donc ses reliques.
» Baisez, baisez donc ses reliques.
- » Près d'elle est un vieux crâne étroit ;
» Baisez ce saint d'une autre espèce.
» Jadis de larron maladroit
» Il devint bourreau plein d'adresse.
» Nos rois, pour se bien divertir,
» L'occupaient aux fêtes publiques.
» Hélas ! je lui dois, sans mentir,
» L'honneur de passer pour martyr.
» Dévots, baisez donc ses reliques.
» Baisez, baisez donc ses reliques.
- » Sous les noms de pieux patrons,
» Ainsi nos corps, mis en spectacle,
» Font pleuvoir l'argent dans les troncs
» C'est là notre plus grand miracle.
» Mais du diable j'entends le cor.
» Bonsoir, messieurs les catholiques. »
Il se recouche, et vole encor
Sur l'autel un crucifix d'or.
Dévots, baisez donc des reliques !
Baisez, baisez donc des reliques !



GOTTON

Aïe des Cancans.



EUX vieilles disaient tout bas :
Belsébuth prend ses ébats.
Voyez en robe, en manteau,
Gotton, servante au château.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.

C'est parci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Son maître est jouet d'un sort ;
Oui, de l'enfer elle sort.
Gageons que son brodequin
Nous cache un pied de bouquin.
C'est par-ci, etc.

Au vieux baron dès qu'elle eut
Fait abjurer son salut,
Gotton, rouge de bonheur,
Se créa dame d'honneur.
C'est par-ci, etc.

Bien que le chemin soit long
De la cuisine au salon,
J'en viens, dit-elle, à mes fins ;
Dormons tard dans des draps fins.
C'est par-ci, etc.

Depuis lors, certain valet,
N'ouvrant qu'un coin du volet,
Au lit, d'un air échauffé,
Porte à Gotton son café.
C'est par-ci, etc.

Au château tous empâtés.
Que d'ânes elle a bâtés!
Notre maire, qui l'a fait?
Gotton et le sous-préfet.
C'est par-ci, etc.

A l'église, Dieu! quel ton!
Suisse, au banc menez Gotton,
Pour lorgner le sacripant
Qu'elle-même a fait serpent.
C'est par-ci, etc.

Mais quoi! l'infâme, aux jours gras,
Du beau curé prend le bras;
L'appelle petit coquin
Et l'habille en arlequin!
C'est par-ci, etc.

Elle a tout : meubles, chevaux,
Bals, festins, atours nouveaux;
Riche, on l'accueille en tout lieu.
Puis, courez donc prier Dieu!
C'est par-ci, etc.

L'enfer donne à ses suppôts
Trésors, plaisirs et repos.
J'en conclus qu'il est écrit
Que Gotton est l'Antechrist.
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.



LES DIX MILLE FRANCS.

AIR : T'en souviens-tu ?

DIX mille francs, dix mille francs d'amende !
Dieu ! quel loyer pour neuf mois de prison !
Le pain est cher et la misère est grande,
Et pour longtemps je dîne à la maison.
Cher président, n'en peut-on rien rabattre ?
 « Non ! non ! jeûnez et vous et vos parens.
 » Pour fait d'outrage aux enfans d'Henri-Quatre
 » De par le roi, payez dix mille francs. »

Je paîrai donc : mais, las ! que va-t-on faire.
 De cet argent que si bien j'emploîrais ?
D'un substitut sera-t-il le salaire !
D'un conseiller paîtra-t-il les arrêts ?
 Déjà s'avance une main longue et sale :
 C'est la police et ses comptes courans.
Quand sur ma Muse on venge la morale,
Pour les mouchards comptons deux mille francs.

Moi-même ainsi partageant ma dépouille,
 Sur mon budget portons les affamés.
Au pied du trône une harpe se rouille :
Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés ?
Chantez, messieurs, faites pondre la poule ;
Envahissez croix, titres, biens et rangs.
Dût-on encor briser la sainte ampoule ;
Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Que de géans là-bas je vois paraître !
Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons.
Fiers de servir, ils font au gré du maître
Signes de croix, saluts ou rigodons.

A tout gâteau leur main fait large entaille :
 Car ils sont grands, même infiniment grands.
 Ils nous feront une France à leur taille.
 Pour ces laquais comptons trois mille francs.

Je vois briller chapes, mitres et crosses,
 Chapeaux pourprés, vases d'argent et d'or ;
 Couvens, hôtels, valets, blasons, carrosses,
 Ah ! saint Ignace a pillé le trésor.
 De mes refrains l'un des siens qui le venge,
 Promet mon ame aux gouffres dévorans.
 Déjà le diable a plumé mon bon Ange.
 Pour le clergé comptons trois mille francs.

Vérifions : la somme en vaut la peine.
 Deux et deux, quatre ; et trois, sept ; et trois dix.
 C'est bien leur compte. Ah ! du moins La Fontaine
 Sans rien payer fut exilé jadis.
 Le fier Louis eût biffé la sentence
 Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.
 Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance.
 Vive le roi ! voilà dix mille francs.

LE CORDON, S'IL VOUS PLAIT !

CHANSON FAITE A LA FORCE, POUR LA FÊTE DE MARIE.

AIR : Du vaudeville des Scytes et des Amazones.

ALLONS aux champs fêter Marie ;
 Hâtons-nous, le plaisir m'attend.
 Le pied poudreux, la main fleurie,
 Là-bas arrivons en chantant. (*bis.*)
 Gai voyageur, j'ai mes pipeaux à prendre,
 Pipeaux qu'un sourd a traités de sifflet.

Portier, cesoir, gardez-vous de m'attendre. { *bis*
Je veux sortir : le cordon, s'il vous plaît ; }
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît. (bis.)

Vite, portier : car on m'accuse
D'oublier l'heure du repas.
Jouy déjà gronde ma Muse
Dont il soutint les premiers pas.
D'amis nombreux quelle troupe riante,
Et de beautés quel brillant chapelet !
Dans sa prison l'ai s'impatiente.
Je veux sortir, etc.

Beaux jours d'une fête si chère,
A revenir toujours trop lents !
Pour nous, l'un de l'autre diffère
Au plus par quelques cheveux blancs.
Puisse Marie, à ses goûts si fidèle,
Voir ses élus toujours au grand complet !
Volons chanter la liberté près d'elle.
Je veux sortir, etc.

Mon vieux portier dort dans sa loge :
Mes petits vers vont refroidir.
D'un digne époux j'y fais l'éloge ;
Forçons Marie à m'applaudir.
Puis, montrons-la courant plaindre des peines
Rendre au malheur l'espoir qui s'envolait,
Et consoler un ami dans les chaînes.
Je veux sortir, etc.

Mais mon portier, las de se taire,
Répond qu'on ne sort pas ainsi ;
Que j'écrive au propriétaire ;
Que je dois trois termes ici.

Fêtez Marie, ô vous à qui l'on ouvre!
Sans moi, pour elle, enfantez maint couplet;
Je rougirais d'envoyer dire au Louvre :
Je veux sortir, le cordon, s'il vous plaît;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

COUPLET.

AIR : Trouverez-vous un parlement ?

NOTRE siècle, penseur brutal,
Contre Delille s'évertue.
Tel vécut sur un piédestal
Qui n'aura jamais de statue.
Artiste, poète, savant,
A la gloire en vain on s'attache ;
C'est un linceul que trop souvent
La postérité nous arrache.

LE BONHEUR.

AIR :

LE vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas ? dit l'Espérance,
Bourgeois, manans, rois et prélats
Lui font de loin la révérence. (*bis.*)
C'est le bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sous la verdure ?
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.

**Qu'on est heureux sous la verdure !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver, etc.**

**Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, à la campagne ?
D'enfans et de grains, Dieu ! quel tas !
Quels gros baisers à sa compagne !
Qu'on est heureux à la compagne !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver, etc.**

**Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une banque ?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver, etc.**

**Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une armée ?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver, etc.**

**Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sur un navire ?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts ;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver, etc.**

**Le vois-tu bien, là-bas là-bas,
Là-bas, là-bas, c'est en Asie ?
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver, etc.**

**Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique ?
Sous un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.
Qu'on est heureux en Amérique !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver, etc.**

**Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages ?
Ah ! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages.
Enfans, courez vers ces nuages.
Courez, courez ; doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.**

COUPLET.

AIR :

**PAUVRES fous, battons la campagne ;
Que nos grelots tintent soudain.
Comme les beaux mulets d'Espagne.
Nous marchons tous drelin dindin.
Des erreurs de l'humaine espèce
Dieu veut que chacun ait son lot.
Même au manteau de la sagesse
La folie attache un grelot.**

COLIBRI.

AIR : Garde à vous !



ES amis,
J'ai soumis
L'enfer à ma puissance.
De son obéissance
J'ai pour gage certain
Un lutin, (*bis.*)
Sous forme d'oiseau-mouche
A mon chevet il couche.
Lutin doux et chéri,
Baisez-moi, Colibri,
Colibri! (*ter.*)

S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,
Son petit corps scintille
D'émeraude et d'azur
Et d'or pur.
Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige :
L'aurore en a souri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri.

Je le vois,
 À ma voix,
 Voler vers qui m'implore.
 Ses ailes font éclore
 Richesse, honneurs, amours
 Et beaux jours.
 Quelque soif qui m'embrase ,
 Il peut remplir le vase
 Baisez-moi, Colibri,
 Colibri!

Je puis voir
 Son pouvoir
 Franchir l'espace et l'onde ;
 Du Pérou, de Golconde
 M'apporter, dans nos ports,
 Les trésors.
 Mais, non ; point d'opulence
 Quand un peuple en silence
 Souffre et meurt sans abri.
 Baisez-moi, Colibri,
 Colibri!

Je puis voir
 Son pouvoir
 Me donner des couronnes ;
 Des palais à colonnes.
 Des gardes et l'amour
 D'une cour.
 Mais, non ; j'en sais l'histoire
 Le monde à tant de gloire,
 De douleur pousse un cri.
 Baisez-moi, Colibri,
 Colibri !

Demandons
 Pour seuls dons,

Simple toit, portes closes;
 Des chants, du vin, des roses
 Et la paix d'un reclus,
 Rien de plus.

Mon paradis s'arrange,
 Dieux! et l'oiseau se change
 En piquante houri.
 Baisez-moi, Colibri,
 Colibri!
 Colibri!
 Colibri!

L'ALCHIMISTE.

AIR de la Bonne Vieille, ou d'Aristippe.

Tu vas, dis-tu, vieux et pauvre alchimiste,
 Tirer de l'or des métaux indigens,
 Et, faisant plus pour moi que l'âge attriste,
 Me rajeunir par de secrets agens.
 J'ouvre ma bourse à ta science occulte.
 Mon cœur crédule au grand œuvre a recours.
 Chacun pourtant conservera son culte.
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux
 [jours.]

Sur ce brasier souffle donc en silence,
 Ou d'un vieux livre interroge les mots.
 Ton art est sûr ; le Pactole et Jouvence
 Dans ce creuset vont marier leurs flots.
 L'œil sur ce feu, que tu rêves de choses !
 Vois-tu déjà le sourire des cours ?
 Moi, pour mon front j'en attends que des roses.
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux
 [jours.]

Ivre d'espoir, quel délice t'égare !
 O rois, dis-tu, baisez mes pieds poudreux.

» J'aurai plus d'or que Cortès et Pizarre
 » N'en ont conquis pour d'autres que pour eux. »
 Naguère encor, toi qui vivais d'aumônes,
 Déjà l'orgueil rugit dans tes discours.
 Achète au poids et sceptres et couronnes.
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux
[jours.]

Oui, rends-moi-les avec mon indigence ;
 Rends à mon ame un corps plus vigoureux ;
 A mon esprit ôte l'expérience ;
 Souffle en mon cœur un sang plus généreux.
 Puis t'échappant de ton palais de marbre,
 En char pompeux bercé sur le velours,
 Vois-moi dormir, heureux au pied d'un arbre.
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux
[jours.]

Je sais pourtant ce que vaut la richesse ;
 Mais j'aime encor : je possède, et, cent fois
 J'ai craint de voir ma trop jeune maîtresse
 Compter mes ans et les siens par ses doigts.
 C'est du soleil qui sied à sa peau brune ;
 C'est de l'été qu'il faut à nos amours.
 Celle que j'aime est sourde à la fortune.
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux
[jours.]

Mais au creuset ta main que trouve-t-elle ?
 Rien ! te voilà plus pauvre et moi plus vieux.
 » Non, non, dis-tu ; demain, lune nouvelle ;
 » Recommençons ; demain nous serons dieux. »
 Tu mens, vieillard ; mais d'erreurs caressantes
 J'ai tant besoin, que je te crois toujours.
 Sur mon front nu, vois ces rides naissantes.
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux
[jours.]

LAIDEUR ET BEAUTÉ.

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

SA trop grande beauté m'obsède;
 C'est un masque aisément trompeur.
 Oui, je voudrais qu'elle fût laide,
 Mais laide, laide à faire peur.
 Belle ainsi faut-il que je l'aime!
 Dieu, reprends ce don éclatant,
 Je le demande à l'enfer même :
 Qu'elle soit laide et que je l'aime autant.

A ces mots m'apparaît le diable :
 C'est le père de la laideur.
 « Rendons-la, dit-il, effroyable.
 » De tes rivaux trompons l'ardeur.
 » J'aime assez ces métamorphoses.
 » Ta belle ici vient en chantant :
 » Perles, tombez; fanez-vous, roses.
 » La voilà laide, et tu l'aimes autant. »

Laide! moi! dit-elle, étonnée.
 Elle s'approche d'un miroir,
 Doute d'abord, puis, consternée,
 Tombe en un morne désespoir.
 « Pour moi seul tu jurais de vivre,
 » Lui dis-je, à ses pieds me jetant :
 » A mon seul amour il te livre.
 » Plus laide encor, je t'aimerais autant. »

Ses yeux éteints fondent en larmes,
 Alors sa douleur m'attendrit.
 Ah! rendez, rendez-lui ses charmes.
 Soit! répond Satan qui sourit.

Ainsi que naît la fraîche aurore,
Sa beauté renaît à l'instant.

Elle est, je crois, plus belle encore ;
Elle est plus belle, et moi je l'aime autant.

Vite, au miroir elle s'assure
Qu'on lui rend bien tous ses appas.
Des pleurs restent sur sa figure,
Qu'elle essuie, en grondant tout bas.
Satan s'envole, et la cruelle
Fuit et s'écrie en me quittant :
Jamais fille que Dieu fit belle
Ne doit aimer qui peut l'aimer autant.

CHANT FUNÉRAIRE.

SUR LA MORT DE MON AMI QUÉNESCOURT.

AIR : Échos des bois, errans dans ces vallons.

QUOI ! sourd aux cris d'un long *Miserere*,
Sous ce drap noir, que j'asperge en silence,
Quoi ! ce cercueil, de cierges entouré,
C'est mon ami, c'est mon ami d'enfance !
Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix }
De le bénir pour la dernière fois. } *bis.*

Descendu là, sans s'appuyer sur vous,
Dans l'autre vie, il entre exempt d'alarmes.
Qu'est-il besoin que votre Dieu jaloux
De son enfer vienne effrayer nos larmes ?
Cessez vos chants, prêtres ; etc.

Son ame, hélas ! trop tôt prenant l'essor,
Tel un fruit mûr qu'un jeune enfant dérobe,
Nous est ravie. Un ange aux ailes d'or
L'emporte au ciel dans le pan de sa robe.
Cessez vos chants, prêtres ; etc.

Modeste et bon, cet homme vertueux,
Privé des biens que l'opulence affiche,
A semblé pauvre au riche fastueux,
Et par ses dons au pauvre a semblé riche.

Cessez vos chants, prêtres; etc.

Las, sur les flots, d'aller rasant le bord,
Je saluai sa demeure ignorée.
Entre, et, chez moi, dit-il, comme en un port
Raccommodeons ta voile déchirée.

Cessez vos chants, prêtres; etc.

Proclamé roi de ses festins joyeux,
A son foyer je fais sécher ma lyre.
J'y vois pour moi se déridier les cieux,
Et mon pays daigne enfin me sourire.

Cessez vos chants, prêtres; etc.

A mes chansons que sa joie applaudit!
Sur mes succès son cœur s'en fait accroire,
Et s'équivrant des fleurs qu'il me prédit,
Prend leur parfum pour un encens de gloire.

Cessez vos chants, prêtres; etc.

Au peu d'éclat dont je brille à présent,
Ah ! qu'il ait part, et puisse à ma lumière,
Comme au flambeau que porte un ver luisant,
Longtemps son nom se lire sur la pierre !

Cessez vos chants, prêtres; etc.

Des hymnes saints cessez le triste accord :
Il est parti, mais pour un meilleur monde.
A mes chansons s'il peut rester encor
Dans ce cercueil un écho qui réponde,
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

LE VIEUX CAPORAL.

(1829.)

AIR : Du Vilain.

EN avant ! partez, camarades,
 L'arme au bras, le fusil chargé.
 J'ai ma pipe et vos embrassades ;
 Venez me donner mon congé.
 J'ens tort de vieillir au service.
 Mais pour vous tous, jeunes soldats,
 J'étais un père à l'exercice. (*bis.*)

Conscrits, au pas ;
 Ne pleurez pas,
 Ne pleurez pas ;
 Marchez au pas,
 Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage :
 Je lui fends !... il vient d'en guérir.
 On me condamne, c'est l'usage :
 Le vieux caporal doit mourir.
 Poussé d'humeur et de rogommé,
 Rien n'a pu retenir mon bras.
 Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
 Conscrits, etc.

Conscrits, vous ne troquerez guères
 Bras ou jambe contre une croix.
 J'ai gagné la mienne à ces guerres
 Où nous bousculions tous les rois.
 Chacun de vous payait à boire.
 Quand je racontais nos combats.
 Ce que c'est pourtant que la gloire !
 Conscrits, etc.

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore
J'ai déniché de frais appas.
Bon dieu ! ma mère existe encore !
Conscrits, etc.

Qui là-bas sanglotte et regarde ?
Eh ! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon ame.
Conscrits, etc.

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
Non pas encore... Allons, tant mieux !
Nous allons entrer dans l'enceinte :
Çà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine.
Surtout ne tirez point trop bas.
Et qu'au pays Dieu vous ramène !
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !



LA NOSTALGIE,
 ou
 LA MALADIE DU PAYS.
 AIR de la République.

Vous m'avez dit : « A Paris, jeune pâtre,
 » Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchans.
 » Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
 » T'auron̄t bientôt fait oublier les champs. »
 Je suis venu : mais voyez mon visage.
 Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et la montagne où je suis né !

La fièvre court triste et froide en mes veines ;
 A vos désirs cependant j'obéis.
 Ces bals charmants où les femmes sont reines,
 J'y meurs, hélas ! j'ai le mal du pays.
 En vain l'étude a poli mon langage ;
 Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et ses dimanches si joyeux !

Avec raison vous méprisez nos veilles,
 Nos vieux récits et nos chants si grossiers.
 De la féerie égalant les merveilles,
 Votre Opéra confondrait nos sorciers.
 Au saint des sains le ciel rendant hommage,
 De vos concerts doit emprunter les sons.
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et sa veillée et ses chansons !

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
 M'ont à moi-même inspiré des dédains.

Des monumens j'admire ici la foule ;
 Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins.
 Palais magique, on dirait un mirage
 Que le soleil colore à son coucher,
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et ses chaumes et son clocher !

Convertissez le sauvage idolâtre ;
 Près de mourir, il retourne à ses dieux.
 Là-bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre ;
 Ma mère en pleurs répense à nos adieux.
 J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
 L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et la houlette et le pain bis !

Qu'entends-je, ô ciel ! pour moi rempli d'alarmes,
 « Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
 » C'est l'air natal qui séchera tes larmes ;
 » Va refleurir à ton premier soleil. »
 Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
 Où l'étranger reste comme enchaîné.
 Ah ! je revois, je revois mon village,
 Et la montagne où je suis né.

DENYS, MAITRE D'ÉCOLE.

(LA FORCE, 1829.)

AIR : Il faut bientôt quitter l'empire.

DENYS, chassé de Syracuse,
 A Corinthe se fait pédant.
 Ce roi que tout un peuple accuse,
 Pauvre et déchu, se console en grondant. (bis.)
 Maître d'école au moins il prime :
 Son bon plaisir fait et défait des lois. (bis.)

Il règne encor, car il opprime.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois. (*bis.*)

Sur le dîner de chaque élève,
Le tyran des Syracusains,
Comme impôt, chaque jour prélève
Trois quarts des noix, du miel et des raisins.
Çà, dit-il, qu'on le reconnaisse,
J'ai droit sur tout; je l'ai prouvé cent fois.
Baisez la main : je vous en laisse.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un sournois, dernier de sa classe,
Au bas d'un thème mal tourné,
Met ces mots : Grand roi. qu'un dieu fasse
Périr tous ceux qui vous ont détrôné !
Vite un prix au sot qui l'adule !
Mon fils, dit-il, tout sceptre est un grand poids.
Sois mon second, prends la férule.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un autre en secret vient lui dire :
Seigneur, un écolier transcrit,
Là-bas, je crois, quelque satire ;
C'est contre vous, car voyez comme il rit.
Ce maître, d'humeur répressive,
De l'accusé courant tordre les doigts,
Dit : Je ne veux plus qu'on écrive.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Rêvant un jour que l'on conspire ;
Rêvant qu'il court de grands dangers,
Ce fou, tremblant pour son empire,
Voit ses marmots narguer deux étrangers.
Chers étrangers, dans ce repaire
Entrez, dit-il, sur eux vengez mes droits.

Frappez ; pour eux je suis un père.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Enfin, pères, mères, grand'mères
De maint enfant trop bien fessé,
L'accablant de plaintes amères,
L'ancien tyran, de Corinthe est chassé.
Mais pour agir encore en maître,
Maudire encor sa patrie et ses lois,
De pédant, Denys se fait prêtre.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

MA NOURRICE.

CHANSON HISTORIQUE.

AIR : Dodo, l'enfant do, etc.

DE souvenir en souvenir,
J'ai reconstruit mon édifice.
Je vais conter, pour en finir,
Ge qu'on m'a dit de ma nourrice.
Au soir des ans doit sembler doux
Ce chant qui nous a bercés tous :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au mois d'août, voilà bien longtemps !
Six francs et ma layette en poche,
Belle nourrice de vingt ans,
D'Auxerre avec moi prit le coche.
Sois bien ou mal, sanglote ou ris,
Adieu, pauvre enfant de Paris.
Dodo, etc.

En Bourgogne je débarquai ;
Pour la chanson climat propice

Nous trouvons, buvant sur le quai,
Le vieux mari de ma nourrice.
Verre en main, Jean le vigneron
Chantait les gaîtés de Piron.

Dodo, etc.

Sous son chaume, au bruit du pressoir,
Bientôt j'assiste à la vendange.
Plus ivre et plus vieux chaque soir,
Jean va coucher seul dans la grange.
Sa femme, en s'en moquant tout bas,
Me dit : Petiot, ne vieillis pas.

Dodo, etc.

Un moine, en voisin, vint chez nous :
Il entre sans que le chien jappe ;
Le mari sort ; et l'homme roux
De ma table fripe la nappe.
Hélas ! l'odeur du récollet
Fait pour neuf mois tourner mon lait.

Dodo, etc.

Au vieux moutier, huit jours plus tard,
Jean, bien payé, soignait la vigne.
Moi, gai comme un dieu sans nectar,
Au vin du cru je me résigne.
Ma nourrice, en m'en abreuvant,
Soupire et dit : Chien de couvent !

Dodo, etc.

Sur cette histoire, en bon devin,
Mon parrain, dès qu'il l'eut apprise,
Me prédit le dégoût du vin ;
Le goût de tous les gens d'église.
Pour *requiem* je prédis, moi,
Qu'ils chanteront à mon convoi :

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

LES FEUX FOLETS.

AIR : Faut l'oublier disait Colette.

O nuit d'été, paix du village,
Ciel pur, doux parfums, frais ruisseau,
Vous embellissiez mon berceau ;
Consolez-moi dans un autre âge.
Las du monde, ici je me plais ;
Tout y retrace mon enfance,
Oui, tout, jusqu'à ces feux follets.
Jadis leur éclat et leur danse
M'auraient fait fuir à pas pressés.
J'ai perdu ma douce ignorance.
Follets, dansez, dansez, dansez.

On racontait aux longues veilles
Qu'ils étaient moqueurs et méchans ;
Que ces feux gardaient dans nos champs
Bien des trésors, bien des merveilles.
Revenans, lutins, noirs esprits,
Sorciers, malignes influences,
A tout croire on m'avait appris.
Je voyais des dragons immenses
Sur les donjons des temps passés.
L'âge a soufflé sur mes croyances.
Follets, dansez, dansez, dansez.

Un soir, j'avais dix ans à peine,
Égaré, couvert de sueur,
Je vois de loin cette lueur :
C'est la lampe de ma marraine.
Chez elle un gâteau m'attendait,
Je cours, je cours, l'ame ravie.
Un berger me crie : « Imprudent !
» La lumière par toi suivie
» Éclaire un bal de trépassés. »

Ainsi devait s'user ma vie.
Follets, dansez, dansez, dansez.

A seize ans, je vis même flamme
Sur la tombe du vieux curé ;
Soudain m'écriant : Je prîrai,
Monsieur le curé, pour votre ame ;
Je m'imagine qu'il me dit :

« Faut-il que la beauté te rende
» Déjà rêveur, enfant maudit ! »
Ce soir-là, tant ma peur fut grande,
Je crus à des cieux courroucés.
Parlez encore et que j'entende.
Follets, dansez, dansez, dansez.

Quand j'aimai Rose au cœur candide,
Un peu d'or eût comblé nos vœux.
Devant moi passe un de ces feux :
Vers des trésors qu'il soit mon guide.
J'ose le suivre, mais, hélas !
Dans l'étang que ce ruisseau creuse,
Je tombe, et je ne péris pas !
A-t-il ri de ta chute affreuse ?
Disent encore des insensés.
Non, mais sans moi Rose est heureuse.
Follets, dansez, dansez, dansez.

De mille erreurs l'ame affranchie,
Me voilà vieux avant le temps.
Vapeurs qui brillez peu d'instans,
Voyez-vous ma tête blanchie ?
Des sages m'ont ouvert les yeux ;
Mais j'admirais bien plus l'aurore
Quand je connaissais moins les cieux.
Du savoir le flambeau dévore
Les sylphes qui nous ont bercés.
Ah ! je voudrais vous craindre encore.
Follets, dansez, dansez, dansez.

LE REFUS.

CHANSON ADRESSÉE AU GÉNÉRAL SÉBASTIANI.

AIR : Le premier du mois de janvier.



N ministre veut m'enrichir,
Sans que l'honneur ait à **gauchir**,
Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche.
Mes besoins ne sont pas nombreux ;
Mais quand je pense aux malheureux
Je me sens né pour être riche.

Avec l'ami pauvre et souffrant
On ne partage honneurs ni rang ;
Mais l'or du moins on le partage.
Vive l'or ! oui, souvent, ma foi,
Pour cinq cents francs, si j'étais roi,
Je mettrais ma couronne en gage.

Qu'un peu d'argent pleuve en mon trou,
Vite il s'en va, Dieu sait par où !
D'en conserver je désespère.
Pour recoudre à fond mes goussets,
J'aurais dû prendre, à son décès,
Les aiguilles de mon grand-père.

Ami, pourtant gardez votre or.
Las ! j'épousai, bien jeune encor,
La Liberté, dame un peu rude.
Moi, qui dans mes vers ai chanté
Plus d'une facile beauté,
Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté ! c'est, monseigneur,
Une femme folle d'honneur ;
C'est une bégueule enivrée
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon
Va criant : A bas la livrée !

Vos écus la feraient damner.
Au fait, pourquoi pensionner
Ma Muse indépendante et vraie ?
Je suis un sou de bon aloi ;
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie.

Gardez vos dons : je suis peureux.
Mais si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne,
Sachez bien qui vous a vendu :
Mon cœur est un luth suspendu,
Sitôt qu'on le touche, il résonne.



LES CONTREBANDIERS.

CHANSON ADRESSÉE À M. JOS. BERNARD, DÉPUTÉ DU VAR, AUTEUR DU BON SENS D'UN HOMME DE RIEN.

AIR : Cette chaumière-là vaut un palais.

MALHEUR, malheur aux commis !

A nous, bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis ;

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Il est minuit. Ça, qu'on me suive,

Hommes, pacotille et mulets.

Marchons, attentifs au qui vive.

Armons fusils et pistolets.

Les douaniers sont en nombre :

Mais le plomb n'est pas cher ;

Et l'on sait que dans l'ombre

Nos balles verront clair.

Malheur, etc.

Camarades, la noble vie !

Que de hauts faits à publier !

Combien notre belle est ravie

Quand l'or pleut dans son tablier !

Château, maison, cabane,

Nous sont ouverts partout.

Si la loi nous condamne,

Le peuple nous absout.

Malheur, etc.

Bravant neige, froid, pluie, orage,

Au bruit des torrens nous dormons.

Ah ! qu'on aspire de courage
Dans l'air pur du sommet des monts !
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez
La tête dans les nues
Et la mort sous nos pieds.
Malheur, etc.

Aux échanges l'homme s'exerce ;
Mais l'impôt barre les chemins.
Passons : c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
Éparpiller l'argent.
Malheur, etc.

Nos gouvernans, pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux.

Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve :
Ils en font un étang.
Malheur, etc.

Quoi ! l'on veut qu'uni de langage,
Aux mêmes lois longtemps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis.

Non ; grâce à notre peine,
Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.
Malheur, etc.

A la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.

Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus.
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.

Malheur, etc.

On nous chante dans nos campagnes,
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes,
Peut réveiller la liberté.

Quand tombe la patrie
Sous des voisins altiers,
Mourante elle s'écrie :
A moi, contrebandiers !

Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A MES AMIS DEVENUS MINISTRES.

AIR.

Non, mes amis, non, je ne veux rien être.
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître :
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
Que me faut-il ? maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.

**De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.**

**Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien ?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.**

**Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.
De là, mon œil confond dans notre monde,
Rois et sujets, généraux et soldats.
Un bruit m'arrive : est-ce un bruit de victoire ?
On crie un nom, je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.**

**Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu,
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin, ma voix lui crie : Heureux voyage !
Pariant de cœur pour tout grand citoyen.
Mais au soleil je m'endors sur la plage.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.**

**Votre tombeau sera pompeux sans doute ;
J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortège en route ;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe ;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?**

**La différence est toujours une tombe.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.**

**De ce palais ne souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs je devais un salut.
Amis, adieu. J'ai derrière la porte
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.**

ÉMILE DEBRAUX.

CHANSON-PROSPECTUS POUR LES ŒUVRES DE CE CHANSONNIER.

AIR : Dis-moi soldat, dis-moi t'en souviens-tu ?

**Le pauvre Émile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivans.
Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.
Debraux, dix ans, régna sur la goguette,
Ait l'orgue en train et les chœurs des faubourgs,
Et roulant, roi, de guinguette en guinguette,
Du pauvre peuple il chanta les amours.**

**Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,
Enétourdi vers le plaisir poussé ;
Poiffant de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé ;
Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre,
Ou sur son char le grand mal affermi ;
Sans l'informer par où l'on monte au Louvre,
Du pavre peuple il est resté l'ami.**

Mais, dites-vous, il avait donc des rentes ?
 Eh ! non, messieurs ; il logeait au grenier.
 Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,
 Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
 Venait l'hiver ; le bois manquait à l'âtre ;
 La vitre, au nord, étincelait de fleurs ;
 Il grelottait, mais sa muse folâtre
 Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.

De l'œil des rois on a compté les larmes ;
 Les yeux du peuple en ont trop pour cela.
 La France alors pleurait l'éclat des armes
 Et les grandeurs dont le cours l'ébranla.
 Ta voix, Émile, évoquant notre histoire,
 Du cabaret ennoblit les échos.
 C'était l'asile où se cachait la gloire.
 Le pauvre peuple aime tant les héros !

Bien jeune, hélas ! il descend dans la fosse.
 Je l'ai conduit où vieux j'irai demain.
 Chantant au loin, des buveurs à voix fausse,
 Aux noirs pensers m'arrachaient en chemin.
 C'étaient ses chants que disait leur ivresse,
 Chants que leurs fils sauront bien rajeunir
 De son passage est-il un roi qui laisse
 Au pauvre peuple un si doux souvenir ?

De sa famille allégez l'indigence ;
 Riches et grands, achetez ce recueil.
 A tant d'esprit passez la négligence :
 Ah ! du talent le besoin est l'écueil.
 Ne soyez point ingrat pour nos musettes ;
 Songez aux maux que nous adoucissont.
 Pour s'en tenir au lot que vous lui faires,
 Le pauvre peuple a besoin de chanson.

HATONS-NOUS !

(FÉVRIER 1831.)

AIR : Ah ! si madame me voyait.

Ah ! si j'étais jeune et vaillant,
 Vrai hussard, je courrais le monde,
 Retroussant ma moustache blonde,
 Sous un uniforme brillant,
 Le sabre au poing et bataillant.
 Va, mon coursier, vole en Pologne :
 Arrachons un peuple au trépas.
 Que nos poltrons en aient vergogne.
 Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas. (*bis.*)

Si j'étais jeune, assurément
 J'aurais maîtresse jeune et belle.
 Vite en croupe, mademoiselle ;
 Imitez le beau dévoûment
 Des femmes de ce peuple aimant.
 Vendez vos parures ; oui, toutes.
 En charpie emportons vos draps.
 De son sang sauvez quelques gouttes.
 Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Bien plus, si j'avais des millions,
 J'irais dire aux braves Sarmates :
 Achetons quelques diplomates,
 Beaucoup de poudre, et r'habillons
 Vos héroïques bataillons.
 L'Europe qui marche à béquilles,
 Riche goutteuse, ne croit pas
 A la vertu sous des guenilles.
 Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

**Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore !
Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le croissant,
Des Suédois réchauffer le sang ;
Criant : Pologne, on te seconde !
Un long sceptre au bout d'un bon bras
Peut atteindre aux bornes du monde.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.**

**Si j'étais un jour, un seul jour,
Le dieu que la Pologne implore,
Sous ma justice, avant l'aurore,
Le czar pâlirait dans sa cour :
Aux Polonais tout mon amour !
Je saurais, trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas.
Hélas ! il leur faut des miracles !
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.**

**Hâtons-nous ! mais je ne puis rien.
O roi des cieux, entend ma plainte :
Père de la liberté sainte,
De ce peuple unique soutien,
Fais de moi son ange gardien.
Dieu, donne à ma voix la trompette
Qui doit réveiller du trépas,
Pour qu'au monde entier je répète .
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.**



L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

(1824.)

COUPLETS DE FÊTE ADRESSÉS A M. J. LAFFITTE, PAR
DES ENFANS QUI IMPLORAIENT SA BIENFAISANCE.

AIR de la République.

LES ENFANS.

DAIGNEZ, monsieur, nous servir d'interprète,
Chantez pour nous Jacques qui fait du bien.

L'ÉCRIVAIN.

A le louer, enfans, ma plume est prête.
Des malheureux, oui, Jacque est le soutien.
Je le peindrai pur, dans son opulence,
Des titres vains dont l'orgueil se nourrit.

LES ENFANS.

Chantez plutôt notre reconnaissance :
Des enfans n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

On peut chez lui célébrer la richesse
Qui trop souvent corrompit les humains.
Fruit du travail, tout l'argent de sa caisse
Sans les salir a passé dans ses mains.
Parfois chez nous la probité prospère ;
Aux grands talens parfois le ciel sourit.

LES ENFANS.

Parlez plutôt de notre pauvre père :
Des enfans n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux surtout le peindre à la tribune ;
A la raison sa voix donna l'essor.
Il défendit la publique fortune
Lorsqu'aux proscrits il prodiguait son or.
Il nous montra la patrie expirante
Sur des trésors que le pouvoir tarit.

LES ENFANS.

Peignez plutôt notre mère souffrante :
Des enfans n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux aussi peindre la calomnie :
Point de vertus que respectent ses traits.
Mais par le souffle une glace ternie
Plus pure aux yeux brille l'instant d'après.
En vain des sots il connut l'inconstance,
Du citoyen la palme refleurit.

LES ENFANS.

Dites plutôt qu'il est notre espérance :
Des enfans n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Pauvres enfans ! je vois ce qu'il faut dire :
De vos parens Jacque est l'unique appui.
Les biens si chers auxquels un père aspire,
Vous priez Dieu de les verser sur lui.
Pour lui porter ces vœux d'une ame pure,
Vous attendiez que sa porte s'ouvrit.
Plus grands que vous passent par la serrure ;
Des enfans n'ont pas tant d'esprit.

LA RESTAURATION DE LA CHANSON.

(JANVIER 1831.)

AIR : J'arrive à pied de province.



UI, chanson, Muse ma fille,
J'ai déclaré net
Qu'avec Charle et sa famille
On te détrônaît.
Mais chaque loi qu'on nous donne
Te rappelle ici.
Chanson, reprends ta couronne.
—Messieurs, grand merci !

Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf;
Même étendre un peu la sphère
De quatre-vingt-neuf,
Mais, point ! on rebadigeonne
Un trône noirci.
Chanson, reprends, etc.

Depuis les jours de décembre,
Voir, pour se grandir,
La chambre vanter la chambre;
La chambre applaudir.
A se prouver qu'elle est bonne
Elle a réussi.
Chanson, reprends, etc.

Basse-cour des ministères
Qu'en France on honnit,
Nos chapons héréditaires
Sauveront leur nid.

Les petits que Dieu leur donne

Y pondront aussi.

Chanson, reprends, etc.

Gloire à la garde civique,

Piédestal des lois !

Qui maintient la paix publique

Peut venger nos droits

Là-haut, quelqu'un, je soupçonne,

En a du souci.

Chanson, reprends, etc.

La planète doctrinaire

Qui sur Gand brillait,

Veut servir de luminaire

Aux gens de Juillet.

Fi d'un froid soleil d'automne,

De brume obscurci !

Chanson, reprends, etc.

Nos ministres qu'on peut mettre

Tous au même point,

Voudraient que le baromètre

Ne variât point.

Pour peu que là-bas il tonne,

On se signe ici.

Chanson, reprends, etc.

Pour être en état de grâce,

Que de grands peureux

Ont soin de laisser en place

Les hommes véreux !

Si l'on ne touche à personne,

C'est afin que si.....

Chanson, reprends, etc.

Te voilà donc restaurée,

Chanson mes amours.

Tricolore et sans livrée
Montre-toi toujours.
Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins à Poissy.
Chanson, reprends, etc.

Mais pourtant laisse en jachère
Mon sol fatigué.
Mes jeunes rivaux, ma chère,
Ont un ciel si gai !
Chez eux la rose frisonne,
Chez moi, le souci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

CONSEIL AUX BELGES.

(MAI 1831.)

AIR de la République.

FINISSEZ-EN, nos frères de Belgique,
Faites un roi, morbleu, finissez-en.
Depuis huit mois, vos airs de république
Donnent la fièvre à tout bon courtisan.
D'un roi toujours la matière se trouve ;
C'est Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi.
Tout œuf royal éclos sans qu'on le coupe.
Faites un roi, morbleu, faites un roi ;
Faites un roi, faites un roi.

Quels bien sur vous un prince va répandre !
D'abord viendra l'étiquette aux grands airs ;
Puis des cordons et des croix à revendre ;
Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs.
Puis un beau trône, en or, en soie, en nacre,
Dont le coussin prête à plus d'un émoi.

**S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre.
Faites un roi, etc.**

**Puis vous aurez baisemains et parades,
Discours et vers, feux d'artifice et fleurs :
Puis force gens qui se disent malades
Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs.
Bonnet de pauvre et royal diadème
Ont leur vermine : un dieu fit cette loi.
Les courtisans rongent l'orgueil suprême.
Faites un roi, etc.**

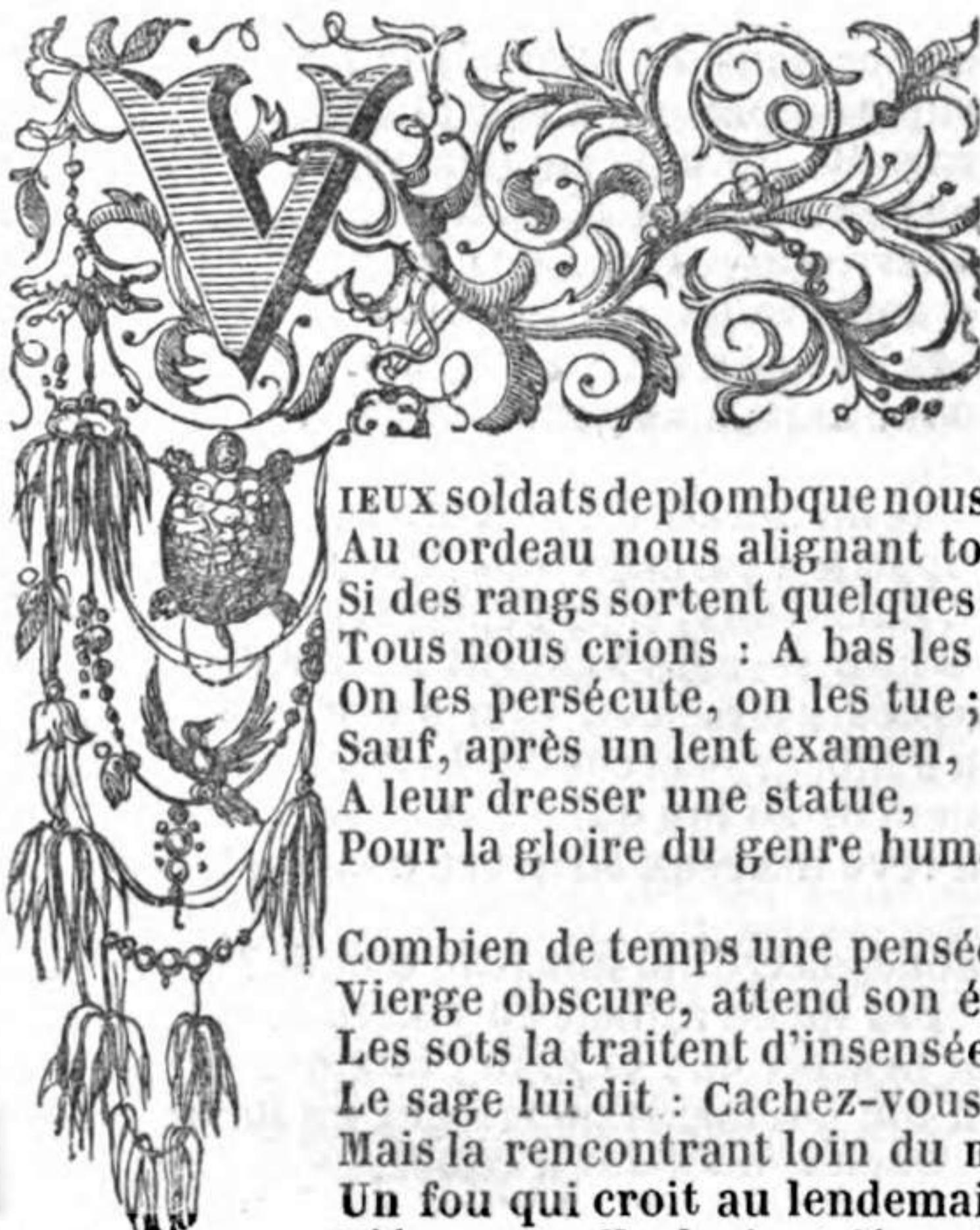
**Chez vous pleuvront laquais de toute sorte ;
Juges, préfets, gendarmes, espions ;
Nombreux soldats pour leur prêter main-forte ;
Joie à brûler un cent de lampions.
Vient le budget ! nourrir Athène et Sparte
Eût, en vingt ans, moins coûté, sur ma foi.
L'ogre a diné ; peuples, payez la carte.
Faites un roi, etc.**

**Mais, quoi ! je raille ! on le sait bien en France,
J'y suis du trône un des chauds partisans.
D'ailleurs l'histoire a répondu d'avance :
Nous n'y voyons que princes bienfaisans.
Pères du peuple ils le font pâmer d'aise ;
Plus il s'instruit, moins ils en ont d'effroi ;
Au bon Henri succède Louis treize.
Faites un roi, morbleu, faites un roi ;
Faites un roi, Faites un roi.**



LES FOUS.

AIR : Ce magistrat irréprochable.



IEUX soldats de plomb que nous sommes
 Au cordeau nous alignant tous,
 Si des rangs sortent quelques hommes
 Tous nous crions : A bas les fous !
 On les persécute, on les tue ;
 Sauf, après un lent examen,
 A leur dresser une statue,
 Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
 Vierge obscure, attend son époux ?
 Les sots la traitent d'insensée ;
 Le sage lui dit : Cachez-vous.
 Mais la rencontrant loin du monde,
 Un fou qui croit au lendemain,
 L'épouse ; elle devient féconde
 Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
 Riche d'abord, puis endetté,
 Qui des fondemens jusqu'au faîte
 Refaisait la société

Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme ;
L'appelle à partager nos droits.
Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain !

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien ! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.



PONIATOWSKI (1).

(JUILLET 1831.)

AIR des trois couleurs.

QUOI ! vous fuyez, vous, les vainqueurs du monde !
 Devant Leipzig le sort s'est-il mépris ;
 Quoi ! vous fuyez ! et ce fleuve qui gronde,
 D'un pont qui saute emporte les débris !
 Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
 Tout tombe là : l'Elster roule entravé.
 Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes :
 « Rien qu'une main, (*bis*) Français, je suis sauvé ! »

(1) Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, né en 1776, servit glorieusement dans les armées françaises depuis 1806 jusqu'à 1813. Après la bataille de Leipzig, Napoléon l'éleva au grade de maréchal d'empire, et lui donna le commandement d'un corps de polonais et de français, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur. Le 18 octobre, les ponts de l'Elster ayant été détruits pour couvrir notre retraite, Poniatowski resté à l'arrière-garde et pressé de toutes parts par les troupes ennemis, rejette les propositions que leurs généraux lui font faire. Dangereusement blessé, il s'écrie : « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je ne le remettrai qu'à Dieu. » Il tente de s'ouvrir un passage à travers le fleuve ; mais, épuisé de sang, et entraîné par les flots, il disparaît englouti. Ce n'est que quelques jours après que son corps fut trouvé sur les bords de l'Elster.

Cette chanson, celles de Hâtons-nous, du 14 juillet 1829, et A mes amis les ministres, furent publiées en 1831, au profit du Comité polonais. Elles étaient précédées d'une dédicace au général Lafayette, président de ce Comité, et premier grenadier de la garde nationale de Varsovie. Dans la dédicace, trop longue pour être rapportée ici, se trouvaient deux complets qu'on me saura gré peut-être de donner, parce qu'ils sont un hommage au héros des deux mondes.

Sa vie entière est comme un docte ouvrage,
 Par la vertu transcrit, conçu, dicté.
 La gloire y brille : à chaque jour sa page.
 Point d'errata, tout pour la liberté.

• Rien qu'une main ? malheur à qui l'implore !
 » Passons, passons. S'arrêter ! et pour qui ? »
 Pour un héros que le fleuve dévore :
 Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
 Qu'importe ! on fuit. La frayeure rend barbare.
 A pas un cœur son cri n'est arrivé.
 De son coursier le torrent le sépare :
 » Rien qu'une main, Français, je suis sauvé !

Il va périr : non : il lutte, il surnage ;
 Il se rattache aux longs crins du coursier.
 « Mourir noyé ! dit-il, lorsqu'au rivage
 » J'entends le feu, je vois luire l'acier !
 » Frères, à moi ! vous vantiez ma vaillance.
 » Je vous chéris; mon sang l'a bien prouvé.
 » Ah ! qu'il m'en reste à verser pour la France !
 » Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

Point de secours ! et sa main défaillante
 Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu !
 Mais un doux rêve, une image brillante
 Dans son esprit descend du sein de Dieu.

De bien longtemps qu'à nos pleurs Dieu ne livre,
 Si plein qu'il soit, le chapitre dernier,
 Et qu'un seul mot constate en ce beau livre
 Que le grand homme aimait le chansonnier.

Comme il s'agissait de solliciter des secours d'argent pour la Pologne, j'ajoutais, sur l'air de la Sainte-Alliance des peuples.

Le Polonais de son schako civique
 Ceint votre front, ce front que tant de fois
 Olmutz, Paris, l'Europe, et l'Amérique
 Ont vu si calme intimider les rois.
 Lorsque je chante honneur, gloire, souffrance,
 Si dans les cœurs ma voix trouve un écho,
 Pour recueillir l'obole de la France,
 Tenuez votre schako.

« Que vois-je ? enfin, l'aigle blanc se réveille,
 » Vole, combat, de sang russe abreuvé.
 » Un chant de gloire éclate à mon oreille.
 » Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

Point de secours ! il n'est plus, et la rive
 Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
 Ces temps sont loin, mais une voix plaintive
 Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux.
 Et depuis peu, (grand Dieu, fais qu'on me croie !)
 Jusques au ciel son cri s'est élevé.
 Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :
 « Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

C'est la Pologne et son peuple fidèle
 Qui tant de fois a pour nous combattu.
 Elle se noie au sang qui coule d'elle,
 Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
 Comme ce chef mort pour notre patrie,
 Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
 Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
 « Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

A M. DE CHATEAUBRIAND.

(SEPTEMBRE 1831.)

AIR d'Octavie.

CHATEAUBRIAND, pourquoi fuir ta patrie,
 Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
 N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
 Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Où donc est-il ? se dit la tendre mère.
 Battu des vents que Dieu seul fait changer,

Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas ! au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords,
Riche de gloire, et Colomb poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie,
Chantant plus tard le cirque et l'Alhambra,
Nous revit tous dévots à son génie,
Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérait aux débris des empires,
Si les Français n'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,
La grande épée, effroi des nations,
Resplendissante au soleil de la gloire,
En fit sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur.
J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Des anciens rois quand revint la famille,
Lui, de leur sceptre appui religieux,

**Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La Liberté qui se passe d'aieux.**

**Son éloquence à ces rois fit l'aumône :
Prodigue fée, en ses enchantemens,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
Plus elle y sème et fleurs et diamans.**

**Mais de nos droits il gardait la mémoire.
Les insensés dirent : Le ciel est beau.
Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire,
Comme au grand jour on éteint un flambeau.**

**Et tu voudrais t'attacher à leur chute !
Connais donc mieux leur folle vanité.
Au rang des maux qu'au ciel même elle impute
Leur cœur ingrat met ta fidélité.**

**Va, sers le peuple en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands talens épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée, entre ses bras meurtris.**

**Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte : il souffre, et tout grand homme
Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.**

**Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?**



LES ORANGS-OUTANGS.

AIR: Un ancien proverbe nous dit, ou de Calpigi.



- ADIS, si l'on en croit Ésope,**
Les orangs-outangs de l'Europe
Parlaient si bien, que d'eux, hélas !
Nous sont venus les avocats.
Un des leurs, à son auditoire,
Dit un jour : « Consultez l'histoire ;
 » Messieurs, l'homme fut en tout temps
 » Le singe des orangs-outangs.
- » Oui, d'abord, vivant de nos miettes
 » Il prit de nous l'art des cueillettes ;
 » Puis, d'après nous, le genre humain
 » Marcha droit, la canne à la main.
 » Même avec le ciel qui l'effraie,
 » Il use de notre monnaie.
 » Messieurs, l'homme fut en tout temps
 » Le singe des orangs-outangs.
- » Il prend nos amours pour modèles :
 » Mais nos guenons nous sont fidèles.
 » Sans doute il n'a bien imité
 » Que notre cynisme effronté.
 » C'est, chez nous, qu'à vivre sans gêne
 » S'instruisit le grand Diogène.
 » Messieurs, l'homme fut en tout temps
 » Le singe des orangs-outangs.
- » L'homme a vu chez nous une armée
 » D'un centre et d'ailes bien formée,
 » Ayant, sous les chefs les meilleurs,
 » Garde, avant-garde et tirailleurs,

- » Il n'avait pas mis Troie en cendre ,
- » Que nous comptions vingt alexandre.
- » Messieurs , l'homme fut en tout temps
- » Le singe des orangs-outangs.

- » Avec bâton , épée ou lance ,
- » Tuer est l'art par excellence.
- » Nous l'enseignons. Or , dites-moi ,
- » Pourquoi l'homme est-il notre roi ?
- » Grands dieux, c'est fait pour rendre impie,
- » Votre image est notre copie.
- » Oui , dieux , l'homme fut en tout temps
- » Le singe des orangs-outangs. »

Quoi ! dit Jupin , à mes oreilles ,
 Toujours , singes , castors , abeilles ,
 Crîront : C'est un ours mal léché ,
 Votre homme ; où l'avez-vous pêché ?
 Tout sot qu'il est , il me cajole.
 Otions aux bêtes la parole ;
 Car l'homme encor sera longtemps
 Le singe des orangs-outangs.

LE VIEUX VAGABOND.

AIR : Guide mes pas , ô Providence ! (Des Deux Journées.)

DANS ce fossé cessons de vivre.
 Je finis vieux , infirme et las
 Les passans vont dire : Il est ivre.
 Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.
 J'en vois qui détournent la tête ;
 D'autres me jettent quelques sous.
 Courez vite ; allez à la fête.
 Vieux vagabond , je puis mourir sans vous,

Oui, je meurs ici de vieillesse
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin.
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné.
La rue, hélas ! fut ma nourrice.
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : Travaille,
J'eus bien des os de vos repas ;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi pauvre homme :
Mais non : mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie ?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés ?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous ?
Ah ! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi ;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

(1831.)

A MES PARENTS ET AMIS DE PÉRONNE, VILLE OU J'AI
PASSÉ UNE PARTIE DE MA JEUNESSE, DE 1790-96.

AIR de la ronde des Comédiens

LIEUX où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renait au souffle du printemps.

Salut ! à vous, amis de mon jeune âge.
Salut ! parents que mon amour bénit.
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle,
Où, près de nièce aux frais et doux appas,
Régnait sur nous le vieux maître d'école,
Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
A la paresse, hélas ! toujours enclin.
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
 Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
 Un arbre y croît dont souvent une branche
 Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis ma bercé l'Espérance,
 Je vous revois à plus de cinquante ans,
 On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
 Comme on renaît au souffle du printemps.

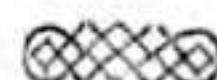
C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites ,
 De l'ennemi j'écoutais le canon.
 Ici, ma voix mêlée aux chants des fêtes,
 De la patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse aux ailes de colombe,
 De mes sabots, là, j'oubliais le poids,
 Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
 Et m'apprivoise avec celle des rois.

Contre le sort ma raison s'est armée
 Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
 Narguer la gloire, inconstante fumée
 Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parens, témoin de mon aurore,
 Objets d'un culte avec le temps accru,
 Oui, mon berceau me semble doux encore,
 Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
 Je vous revois à plus de cinquante ans.
 On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
 Comme on renaît au souffle du printemps.



JACQUES.**AIR de Jeannot et Colin.**

**JACQUE, il me faut troubler ton somme.
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las! mon pauvre homme
Lève-toi, Jacques, lève-toi,
Voici venir l'huissier du roi.**

**Regarde : le jour vient d'éclore ;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Remi,
On saisissait avant l'aurore.
Lève-toi, etc.**

**Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre.
Écoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer.
Ah ! si le roi pouvait attendre !
Lève-toi, etc.**

**Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.
Lève-toi, etc.**

**On compte, avec cette mesure,
Un quart d'arpent, cher affermé. / C
Par la misère il est fumé ;
Il est moissonné par l'usure.
Lève-toi, etc.**

**Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair?
Tout ce qui nourrit est si cher!
Et le sel aussi, notre sucre!
Lève-toi, etc.**

**Du vin soutiendrait ton courage;
Mais les droits l'ont bien renchéri!
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.
Lève-toi, etc.**

**Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos!
Que sont aux riches les impôts!
Quelques rats de plus dans leur grange.
Lève-toi, etc.**

**Il entre ! ô ciel ! que dois-je craindre !
Tu ne dis mot ! quelle pâleur!
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre.
Lève-toi, etc.**

**Elle appelle en vain ; il rend l'ame.
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme.
Lève-toi, Jacques, lève-toi :
Voici monsieur l'huissier du roi.**



JEAN DE PARIS.

AIR : Cette chaumière-là vaut un palais.

Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;

Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris. (*bis.*)

Toujours, dit la chronique ancienne,
Jean sur son grand sabre a sauté,
Quand, de leur ville, avec la sienne
Des sots comparaient la beauté.

Proclamant sur son ame,
En prose ainsi qu'en vers,
Les tours de Notre-Dame,
Centre de l'univers.

Ris et chante, etc.

S'il franchit la grande muraille ;
S'il cocufie un mandarin ;
Du peuple magot s'il se raille ;
A Paris s'il revient grand train ;
L'espoir qui le domine
C'est, chez son vieux portier,
De parler de la Chine
Aux badauds du quartier.

Ris et chante, etc.

Je veux de l'or beaucoup et vite,
Dit-il, au Pérou débarquant.
A s'y fixer chacun l'invite :
Me prend-on pour un trafiquant ?

Loin de mes dix maîtresses,
Fi de ce vil métal !
Je préfère aux richesses
Paris et l'hôpital.

Ris et chante, etc.

A la guerre gaîment il vole,
Pour la croix ou pour Saladin ;
Se bat, jure, pille et viole,
Puis à Paris écrit soudain :

« Que ma gloire s'étende
» Du Louvre aux boulevards ;
» Qu'un ramoneur y vende
» Mon buste pour six liards. »

Ris et chante, etc.

En Perse, il prétend qu'une reine
Lui dit un soir : Je te fais roi.
Soit ! répond-il, mais pour ma peine,
Jusqu'au Pont-Neuf viens avec moi.

Pendant huit jours de fête,
Tout Paris me verra
Montrer, couronne en tête,
Mon nez à l'Opéra.

Ris et chante, etc.

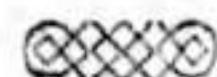
Jean de Paris, dans ta chronique,
C'est nous qu'on peint, nous francs badauds
Quittons-nous cette ville unique,
Nous voyageons Paris à dos.

Quel amour incroyable
Maintenant et jadis,
Pour ces murs dont le diable
A fait son paradis !

Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,

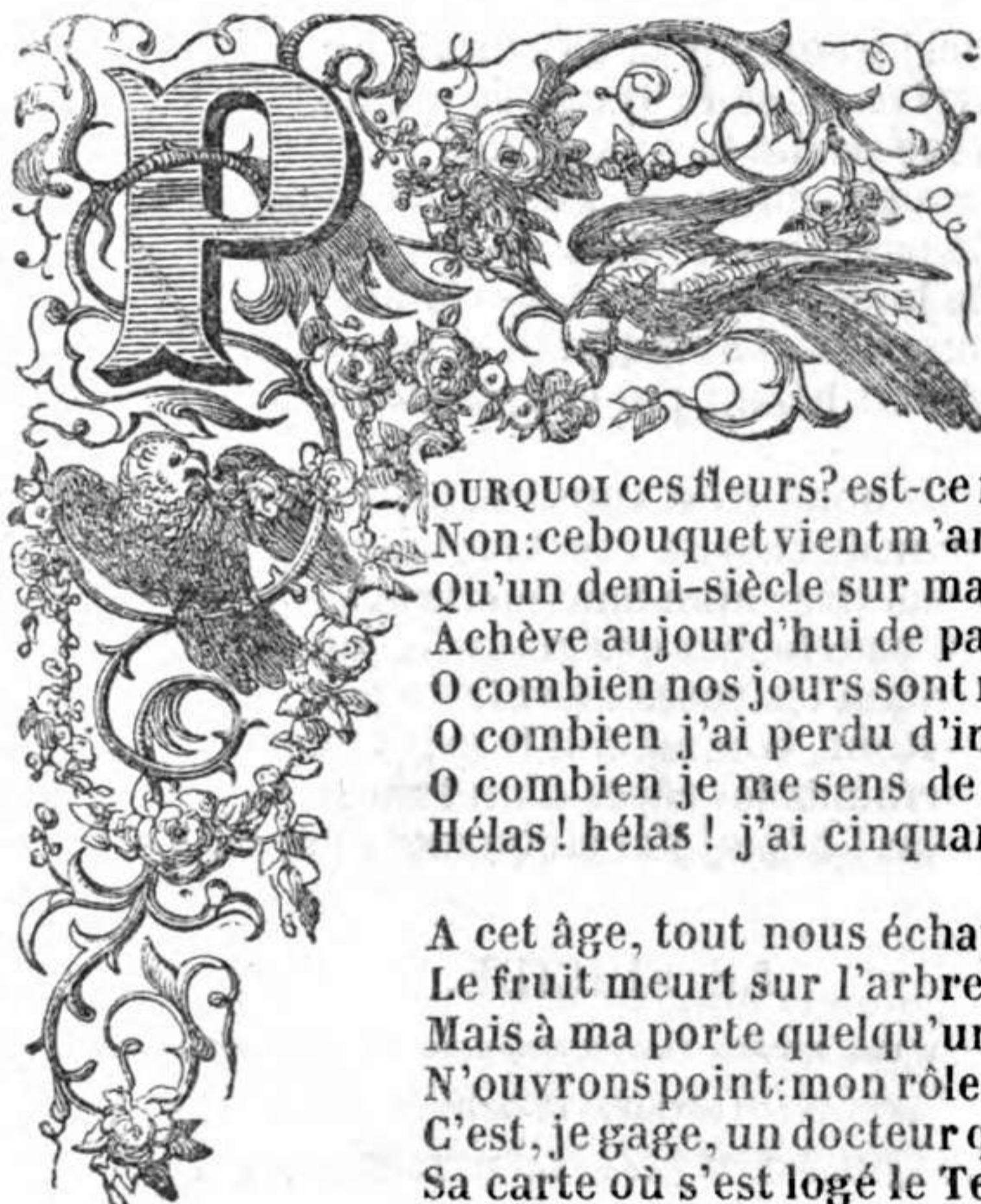
Reviens dans ton Paris ;

Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.



CINQUANTE ANS.

AIR :



OURQUOI ces fleurs? est-ce ma fête?
 Non: ce bouquet vient m'annoncer
 Qu'un demi-siècle sur ma tête
 Achève aujourd'hui de passer.
 O combien nos jours sont rapides!
 O combien j'ai perdu d'instans !
 O combien je me sens de rides !
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

A cet âge, tout nous échappe :
 Le fruit meurt sur l'arbre jauni.
 Mais à ma porte quelqu'un frappe
 N'ouvrions point: mon rôle est fini.
 C'est, je gage, un docteur qui jette
 Sa carte où s'est logé le Temps.
 Jadis, j'aurais dit : C'est Lisette.
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

En maux cuisans vieillesse abonde :
 C'est la goutte qui nous meurtrit ;
 La cécité, prison profonde ;
 La surdité dont chacun rit.

Puis la raison, lampe qui baisse,
N'a plus que des feux tremblotans.
Enfans, honorez la vieillesse !
Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

Ciel ! j'entends la Mort qui, joyeuse,
Arrive en se frottant les mains.
A ma porte, la fossoyeuse
Frappe ; adieu, messieurs les humains !
En bas, guerre, famine et peste ;
En haut, plus d'astres éclatans.
Ouvrons, tandis que Dieu me reste.
Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

Mais non ! c'est vous ! vous, jeune amie !
Sœur de charité des Amours !
Vous tirez mon ame endormie
Du cauchemar des mauvais jours.
Semant les roses de votre âge
Partout, comme fait le printemps,
Parfumez les rêves d'un sage.
Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

LE SUICIDE.

SUR LA MORT DES JEUNES VICTOR ESCOUSSE ET AUGUSTE LEBRAS
(FÉVRIER 1832.)

AIR : d'Angéline de Wilhem, ou du Tailleur et la Fée.
QUOI ! morts tous deux ! dans cette chambre close
Où du charbon pèse encor la vapeur !
Leur vie, hélas ! était à peine éclosé.
Suicide affreux, triste objet de stupeur !
Ils auront dit : Le monde fait naufrage :
Voyez pâlir pilote et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,

**Il s'engloutit : sauvons-nous à la nage.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.**

**Pauvres enfans ! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : Qu'importe que la sève
Monte enrichir les champs où nous passons !
Nous n'avons rien : arbres, fleurs ni moissons.
Est-ce pour nous que le soleil se lève !
Et vers le ciel, etc.**

**Pauvres enfans ! calomnier la vie !
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupe où votre ame ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond ?
Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange.
L'amour ! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté ;
Y touchions-nous ? l'idole était de fange.
Et vers le ciel, etc.**

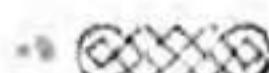
**Pauvres enfans ! mais les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : Le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'envie aime à jeter.
Et notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.
Et vers le ciel, etc.**

**Pauvres enfans ! quelle douleur amère,
N'apaisent pas de saints devoirs remplis ?**

Dans la patrie on retrouve une mère,
 Et son drapeau nous couvre de ses plis.
 Ils répondaient : Ce drapeau qu'on escorte
 Au toit du chef, le protège endormi :
 Mais le soldat, teint du sang ennemi,
 Veille et de faim meurt en gardant la porte.
 Et vers le ciel, etc.

Pauvres enfans ! de fantômes funèbres
 Quelque nourrice a peuplé vos esprits.
 Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres ;
 Sa voix de père a dû calmer vos cris.
 Ah ! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
 N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
 Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
 Soit, lettre à lettre, effacé de notre ame.
 Et vers le ciel, etc.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
 Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
 Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
 Non pour nous seuls, mais pour tous, nous nais-
 L'humanité manque de saints apôtres [sons,
 Qui leur aient dit : Enfans, suivez sa loi.
 Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
 Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
 Et vers le ciel se frayant un chemin,
 Ils sont partis en se donnant la main.



LE VIN DE CHYPRE.

AIR du vaudeville de Préville et Taconnet.

CHYPRE, ton vin qui rajeunit ma verve,
 Me fait revoir l'enfant porte-bandeau,
 Jupiter, Mars, Vénus, Junon, Minerve,
 Ces dieux longtemps rayés de mon *Credo*.
 Si nos auteurs, tout païens dans leurs livres,
 M'ont fait maudire un culte ingénieux ;
 Ah ! de ce vin c'est qu'ils n'étaient pas ivres.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Au culte grec, enseigné dans nos classes,
 Oui, je reviens, tant Bacchus est puissant.
 A mes chansons, dansez, Muses et Grâces ;
 Souris, Phébus ; Zéphyr, sois caressant.
 Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades,
 Autour de moi formez des chœurs joyeux.
 Mais de ma cave éloignez les Naïades.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Grâce à ce vin de saveur goudronnée,
 Je crois voguer vers ces anciens autels
 Où la beauté, de myrte couronnée,
 Sous un ciel pur ravissait les mortels.
 Nés dans le Nord, sous un vent de colère,
 Figurons-nous ce ciel délicieux.
 A le peupler l'homme a dû se complaire.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Les yeux en l'air, le bon homme Hésiode
 Cherchait jadis des dieux à noms ronflans.
 Faute d'idée, il allait faire une ode ;
 De Chypre arrive une outre aux larges flancs.

**Mon Grec s'enivre et sur Pégase il grimpe,
Chaud du nectar qui pousse au merveilleux.
L'autre était pleine ; il en sort un olympe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.**

**Aux déités, fables des vieux empires,
Nous opposons des diables peu tentans ;
Des loups-garoux, des goules, des vampires,
Du moyen âge aimables passe-temps.
Fi des damnés, des spectres et des tombes !
Fi de l'horrible ! il est contagieux.
Chauves-souris, faites place aux colombes.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.**

**Anacréon, Ménandre, Eschyle, Homère,
Ont dans ce vin bu l'immortalité.
Ah ! versez-m'en, et ma lyre éphémère
Pour l'avenir peut-être aura chanté.
Non ; mais, d'Amours conduisant une troupe,
Hébé pour moi quitte un moment les cieux.
En souriant elle remplit ma coupe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.**

LES QUATRE AGES HISTORIQUES.

AIR : A soixante ans, il ne faut pas remettre.

**SOCIÉTÉ, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas ! menace nos abris :
Tu vas crouler : point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris !
Où courrons-nous ? quel sage en proie au doute
N'a sur son front vingt fois passé la main ?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route :
Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.**

Mais le passé nous dévoile un mystère.
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :
Par ses labeurs plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.
En nation il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps.
Où l'une échoue, une autre recommence.
Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.

Au premier âge, âge de la famille,
L'homme eut pour lois ses grossiers appétits.
Groupes épars, sous des toits de charmille,
Mâle et femelle abritaient leurs petits.
Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,
Ont, dans un camp, bravé tigres et loups.
C'est au berceau la cité vagissante :
Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.

Au second âge on chante la patrie,
Arbre fécond, mais qui croît dans le sang.
Tout peuple armé semble avoir sa furie
Qui foule aux pieds le vaincu gémissant.
A l'esclavage, eh quoi ! l'on s'accoutume !
Il corrompt tout ; les tyrans se font dieux.
Mais dans le ciel une lampe s'allume ;
Dieu dit alors : Humains, levez les yeux.

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires,
Religieux, élève un seul autel.
Sois libre, esclave. Hommes, vous êtes frères.
Comme ses rois le pauvre est immortel.
Sciences, lois, arts, commerce, industrie,
Tout naît pour tous : les flots sont maîtrisés ;
La presse abat les murs de la patrie,
Et Dieu nous dit : Peuples, fraternisez.

Humanité, règne ! voici ton âge,
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents au bord le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail ! paix au sol qu'il féconde !
Que par l'amour les hommes soient unis ;
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde ;
Que Dieu nous dise : Enfans, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille !
Mais, qu'ai-je dit ? pourquoi ce chant d'amour ?
Aux feux des camps le glaive encor scintille ;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.
Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin.

PASSY.

AIR : T'en souviens-tu ?

PARIS, adieu ; je sors de tes murailles.
J'ai dans Passy trouvé gîte et repos.
Ton fils t'enlève un droit de funérailles,
Et sa piquette échappe à tes impôts.
Puissé-je, ici, vieillir exempt d'orage,
Et, de l'oubli près de subir le poids,
Comme l'oiseau, dormir dans le feuillage,
Au bruit mourant des échos de ma voix !



LE MÉNÉTRIER DE MEUDON.

AIR de la Contredanse des petits pâtés.



DANSEZ vite ! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dansez vite ! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

Guilain, sous les charmilles,
Au temps de Rabelais,
Mit en train femmes, filles,
Bourgeois, manans, varlets.
Les bigots, par rancune,
Au sorcier criaient tous ,
Disant : Au clair de lune
Il fait danser les loups.
Dansez vite ! etc.

Qu'il ait ou non un charme,
Par lui tout va sautant ;
Vieux que la danse alarme,
Jeunes qui l'aiment tant.
Son coup d'archet sonore
Fit, et point n'en riez,
Dancer jusqu'à l'aurore
Deux nouveaux mariés.
Dansez vite ! etc.

**Un jour, sous sa fenêtre,
Passe un enterrement :
Le cortège et le prêtre
Entendent l'instrument.
Ils sautent ; la prière
Cède aux joyeux accords ;
Et jusqu'au cimetière
On danse autour du corps.**
Dansez vite ! etc.

**A la cour on l'appelle :
Il y va, le pauvret !
Là, que d'or étincelle !
Quel brillant cabaret !
Là, rois, princes, princesses,
Rubis, perles, velours ;
Tout, jusqu'à des caresses ;
Tout, hors de vrais amours.**
Dansez vite ! etc.

**Il joue, et l'on dédaigne
Ce qu'il y met de soin.
Où l'ambition règne
La gaieté perd son coin.
Maint danseur de quadrille
Se dit : N'oublions pas
Que plus le parquet brille
Plus on fait de faux pas.**
Dansez vite ! etc.

**Dieu ! chacun bâille ! ô rage !
Guilain désespéré
Fuit et meurt au village,
De tout Meudon pleuré.**

La nuit, revient son ombre.
 Oyez ces sons lointains.
 Guilain, dans le bois sombre,
 Fait sauter les lutins.

Dansez vite ! obéissez donc,
 Au ménétrier de Meudon ;
 Dansez vite ! obéissez donc,
 Il est le roi du rigodon.

PRÉDICTION DE NOSTRADAMUS.

POUR L'AN DEUX MIL.

AIR des Trois couleurs.

NOSTRADAMUS, qui vit naître Henri-Quatre,
 Grand astrologue, a prédit dans ses vers,
 Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
 De la médaille on verrait le revers.
 Alors, dit-il, Paris dans l'allégresse,
 Au pied du Louvre ouïra cette voix :
 « Heureux Français, soulagez ma détresse :
 » Faites l'aumône (*bis*) au dernier de vos rois. »

Or, cette voix sera celle d'un homme
 Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
 Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,
 Fera spectacle aux petits écoliers.

Un sénateur crîra : « L'homme à besace !
 » Les mendians sont bannis par nos lois. »
 —« Hélas ! monsieur, je suis seul de ma race.
 » Faites l'aumône au dernier de vos rois. »

« Es-tu vraiment de la race royale ?
 —» Oui, répondra cet homme, fier encor.

» J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
 » A mon aïeul, couronne et sceptre d'or.
 » Il les vendit pour nourrir le courage
 » De faux agens, d'écrivains maladroits.
 » Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage,
 » Faites l'aumône au dernier de vos rois.

» Mon père âgé, mort en prison pour dettes,
 » D'un bon métier n'osa point me pourvoir.
 » Je tends la main : riches partout vous êtes
 » Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.
 » Je foule enfin cette plage féconde
 » Qui repoussa mes aïeux tant de fois.
 » Ah ! par pitié pour les grandeurs du monde ,
 » Faites l'aumône au dernier de vos rois. »

Le sénateur dira : « Viens ; je t'emmène
 » Dans mon palais ; vis heureux parmi nous.
 » Contre les rois nous n'avons plus de haine :
 » Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.
 » En attendant que le sénat décide
 » A ses bienfaits si ton sort a des droits,
 » Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,
 » Je fais l'aumône au dernier de nos rois. »

Nostradamus ajoute en son vieux style :
 » La république au prince accordera
 Cent louis de rente, et, citoyen utile,
 Pour maire, un jour, Saint-Cloud le choisira.
 Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire,
 Qu'assise au trône et des arts et des lois,
 La France en paix, reposant sous sa gloire,
 A fait l'aumône au dernier de ses rois.



LA PAUVRE FEMME.

AIR : de mon Habit,
ou d'Aristippe.

IL NEIGE, il neige, et là, devant l'église,
Une vieille prie à genoux.
Sous ses haillons où s'engouffre la bise,
C'est du pain qu'elle attend de nous.
Seuls, à tâtons, au parvis Notre-Dame,
Elle vient hiver comme été.
Elle est aveugle, hélas ! la pauvre femme.
Ah ! faisons-lui la charité.

Savez-vous bien ce que fut cette vieille
Au teint hâve, aux traits amaigris ?
D'un grand spectacle, autrefois la merveille.
Ses chants ravissaient tout Paris.
Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,
S'exaltaient devant sa beauté.
Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes.
Ah ! faisons-lui la charité.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre,
Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une foule idolâtre
La poursuivre de ses bravos !
Pour l'enlever au char qui la transporte,
Pour la rendre à la volupté,
Que de rivaux l'attendent à sa porte !
Ah ! faisons-lui la charité.

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
Qu'elle avait un pompeux séjour !
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes !
Tributs de l'amour à l'amour.

Dans ses banquets, que de muses fidèles
 Au vin de sa prospérité !
 Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
 Ah ! faisons-lui la charité.

Revers affreux ! un jour la maladie
 Éteint ses yeux, brise sa voix ;
 Et bientôt seule et pauvre elle mendie
 Où, depuis vingt ans, je la vois.
 Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
 Plus d'or, avec plus de bonté,
 Que cette main qu'elle hésite à nous tendre.
 Ah ! faisons-lui la charité.

Le froid redouble, ô douleur ! ô misère !
 Tous ses membres sont engourdis.
 Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
 Qui l'eût fait sourire jadis.
 Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
 Peut se nourrir de piété ;
 Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore,
 Ah ! faisons-lui la charité.

LES TOMBEAUX DE JUILLET.

(1832.)

AIR d'Octavie.

Des fleurs, enfans, vous dont les mains sont pures,
 Enfans, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
 De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
 Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Charle avait dit : « Que juillet qui s'écoule
 » Venge mon trône en butte aux niveleurs.
 » Victoire aux lis ! » Soudain Paris en foule
 S'arme et répond : Victoire aux trois couleurs !

**Pour parler haut, pour nous trouver timides,
Par quels exploits fascinez-vous nos yeux ?
N'imitez pas l'homme des Pyramides :
Dans son linceul tiendraient tous vos aïeux.**

**Quoi ! d'une Charte on nous a fait l'aumône,
Et sous le joug vous voulez nous courber !
Nous savons tous comment s'écroule un trône.
Dieu juste ! encore un roi qui veut tomber.**

**Car une voix qui vient d'en haut, sans doute,
Au fond du cœur nous crie : Égalité !
L'égalité ? c'est peut-être une route
Qu'aux malheureux ferme la royauté.**

**Marchons ! marchons ! A nous l'Hôtel-de-Ville !
A nous les quais ! à nous le Louvre ! à nous !
Entrés vainqueurs dans le royal asile,
Sur le vieux trône ils se sont assis tous.**

**Qu'un peuple est grand qui, pauvre, gai, modeste,
Seul maître, après tant de sang et d'efforts,
Chasse en riant des princes qu'il déteste,
Et de l'état garde à jeun les trésors !**

**Des fleurs, enfans, vous dont les mains sont pures,
Enfans, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.**

**Des artisans, des soldats de la Loire,
Des écoliers s'essayant au canon,
Sont tombés là, vous léguant leur victoire ;
Sans penser même à nous dire leur nom.**

A ces héros la France doit un temple.
 Leur gloire au loin inspire un saint effroi.
 Les rois que trouble un aussi grand exemple,
 Tout bas ont dit : Qu'est-ce aujourd'hui qu'un ro-

Voit-on venir le drapeau tricolore ?
 Répètent-ils, de souvenirs remplis.
 Et sur leur front ce drapeau semble encore
 Jeter d'en haut les ombres de ses plis.

En paix voguant de royaume en royaume,
 A Sainte-Hélène en sa course il atteint.
 Napoléon, gigantesque fantôme,
 Paraît debout sur ce volcan éteint.

A son tombeau la main de Dieu l'enlève,
 « Je t'attendais, mon drapeau glorieux.
 « Salut ! » Il dit, brise et jette son glaive
 Dans l'Océan, et se perd dans les cieux.

Dernier conseil de son génie austère !
 Du glaive en lui finit la royauté.
 Le conquérant des sceptres de la terre
 Pour successeur choisit la Liberté.

Des fleurs, enfans, vous dont les mains sont pures,
 Enfans, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
 De nos Trois-Jours ornez les sépultures,
 Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des corrupteurs la faction titrée
 Déserte en vain cet humble monument ;
 En vain compare à l'émeute enivrée,
 De nos vengeurs le noble dévoûment.

**Enfans, en rêve, on dit qu'avec les anges
 Vous échangez la nuit les plus doux mots.
 De l'avenir prédisez les louanges,
 Pour consoler ces ames de héros.**

**Dites-leur : Dieu veille sur votre ouvrage.
 Par nos erreurs ne vous laissez troubler.
 Du coup qu'ici frappa votre courage,
 La terre encore a longtemps à trembler.**

**Mais dans nos murs fondrait l'Europe entière,
 Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaux,
 La liberté naîtrait de la poussière
 Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux.**

**Partout luira l'égalité féconde.
 Les vieilles lois errent sur des débris.
 Le monde ancien finit ; d'un nouveau monde
 La France est reine, et son Louvre est Paris.**

**A vous, enfans, ce fruit des Trois-Journées.
 Ceux qui sont là vous frayaien le chemin.
 Le sang français, des grandes destinées
 Trace en tout temps la route au genre humain !**

**Des fleurs, enfans, vous dont les mains sont pures ;
 Enfans, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
 De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
 Comme les rois le peuple a ses tombeaux.**



ADIEU, CHANSONS !

AIR du Tailleur et la Féé, ou d'Agéline.

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
Naguère encor, tendre, docte ou railleur,
J'allais chanter, quand m'apparut la fée
Qui me berça chez le bon vieux tailleur.

« L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête :
» Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.
» Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,
» Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête. »
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

« Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton ame
» Comme un clavier modulait tous les airs ;
» Où la gaîté, vive et rapide flamme,
» Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
» Plus rétréci l'horizon devient sombre.
» Des gais amis le long rire a cessé.
» Combien là-bas déjà t'ont devancé !
» Lisette même, hélas ! n'est plus qu'une ombre. »
Adieu, chansons ! etc.

« Bénis ton sort. Par toi la poésie
» A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
» Le chant qui vole à l'oreille saisie,
» Souffla tes vers même aux plus ignorans.
» Vos orateurs parlent à qui sait lire ;
» Toi, conspirant tout haut contre les rois,
» Tu marias, pour ameuter les voix,
» Des airs de vielle aux accens de la lyre. »
Adieu, chansons ! etc.

« Tes traits aigus lancés au trône même,
» En retombant aussitôt ramassés,

» De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
 » Volaienr en chœur jusqu'au but relancés.
 » Puis quand ce trône ose brandir son foudre,
 » De vieux fusils l'abattent en trois jours.
 » Pour tous les coups tirés dans son velours,
 » Combien ta muse a fabriqué de poudre ! »
 Adieu, chansons ! etc.

« Ta part est belle à ces grandes journées,
 » Où du butin tu détournas les yeux.
 » Leur souvenir, couronnant tes années,
 » Te suffira, si tu sais être vieux.
 » Aux jeunes gens racontes-en l'histoire ;
 » Guide leur nef : instruis-les de l'écueil ;
 » Et de la France, un jour, font-ils l'orgueil,
 » Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire. »
 Adieu, chansons ! etc.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
 Oui, vous sonnez la retraite à propos.
 Pour compagnon, bientôt dans ma mansarde,
 J'aurai l'oubli, père et fils du repos.
 Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
 De vieux Français se diront, l'œil mouillé :
 Au ciel, un soir, cette étoile a brillé ;
 Dieu l'éteignit longtemps ayant sa chute.
 Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé,
 L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

TABLE.

A Antoine Arnault.	121
A Mademoiselle ***.	406
A M. de Chateaubriand.	499
A mes amis devenus ministres.	483
A M. Gohier.	396
A mon ami Désaugiers.	129
Académie (l') et le Caveau.	10
Adieu, Chansons !	528
Adieux à des amis.	163
Adieux à la campagne.	298
Adieux (les) à la Gloire.	272
Adieux de Marie Stuart.	94
Age (l') futur.	41
Agent (l') provocateur.	306
Ainsi soit-il.	23
Alchimiste (l').	465
Ame (mon).	154
Ami (l') Robin.	55
Amitié (l').	314
Ange (l') exilé.	553
Ange (l') gardien.	394
Anniversaire (l').	542
Aveugle (l') de Bagnolet.	217
Bacchante (la).	7

Beaucoup d'amour.	54
Bedeau (le).	118
Billets (les) d'enterrement.	95
Bohémiens (les).	419
Bon Dieu (le).	259
Bon Français (le).	69
Bonheur (le).	460
Bon ménage (le).	223
Bonne (la) fille, ou les Mœurs du temps.	52
Bonne (la) Maman.	555
Bonne (la) Vieille.	209
Bon (le) Pape.	351
Bonsoir.	405
Bon (le) Vieillard.	189
Bon Vin et Fillette.	12
Bouquet à une dame âgée de soixante-dix ans.	100
Bouquetière (la) et le Croque-mort.	165
Bouteille (la) volée.	99
Boxeurs (les), ou l'Anglomane.	74
Brennus.	184
Cachet (le).	537
Cantharide (la).	521
Capucins (les).	203
Cardinal (le) et le Chansonnier.	442
Carillonneur (le).	104
Carnaval (mon).	500
Carnaval (le) de 1818.	225
Cartes (les).	221
Célibataire (le).	83
Ce n'est plus Lisette.	159
Censeur (le).	515
Censure (la).	75
Champ (le) d'asile.	229
Champs (les).	187
Chant (le) du Cosaque.	556

Chant funéraire sur la mort de mon ami Quénescourt.	468
Chantres (les) de paroisse.	194
Chapeau (le) de la mariée.	385
Charles VII.	31
Chasse (la).	316
Chasseur (le) et la Laitière.	597
Chatte (la).	91
Cheveux (mes).	56
Cinq (les) étages.	175
Cinq (le) mai.	285
Cinquante ans.	511
Cinquante (les) écus.	199
Clefs (les) du paradis.	186
Cocarde (la) blanche.	178
Coin (le) de l'amitié.	37
Colibri.	463
Comète (la) de 1832.	428
Commencement (le) du voyage.	61
Complainte d'une de ces demoiselles.	144
Conseil aux Belges.	493
Conseils (les) de Lise.	307
Contemporaine (ma).	222
Contrat (le) de mariage.	559
Contrebandiers (les).	481
Convoi (le) de David.	401
Cordon (le) s'il vous plaît.	458
Couplet.	438
Couplet.	460
Couplet.	462
Couplet écrit sur l'album de madame Amédée de V.....	598
Couplet écrit sur un recueil de chansons manuscrites de M. Vayssièvre.	350
Couplets adressés à des habitans de l'Ile de France (Ile Maurice).	446

Couplets sur un prétendu portrait de moi, mis en tête d'une édition de mes chansons (1826).	367
Couplets sur la journée de Waterloo.	410
Couplets à ma Filleule.	164
Couronne (la).	234
Couronne (la) de bluets.	343
Curé (mon).	92
Dauphin (le), conte,	413
Déesse (la).	551
Denys, maître d'École.	473
<i>Deo Gratias</i> d'un Épicurien.	27
De Profundis.	279
Dénunciation.	317
Dernière (ma) chanson peut-être.	62
Descente (la) aux Enfers.	45
Deux (les) Cousins.	269
Deux (les) Grenadiers.	408
Deux Sœurs (les) de Charité.	142
Dieu (le) des Bonnes Gens.	168
Dix mille francs (les).	457
Docteur (le) et ses malades.	124
Double (la) Chasse.	102
Double Ivresse (la).	51
Eau bénite (l').	518
Échelle (l') de Jacob.	386
Écrivain (l') public.	489
Education (l') des Demoiselles.	25
Éloge de la Richesse.	113
Éloge des Chapons.	65
Émile Debraux.	485
Encore des Amours.	382
Enfant (l') de bonne Maison.	248
Enfans (les) de la France.	237

Enrhumé (l').	245
Enterrement (mon).	360
Épée (l') de Damoclès.	328
Épitaphe de ma Muse.	301
Ermite (l') et ses Saints.	172
Esclaves gaulois (les).	368
Étoiles (les) qui filent.	253
Exilé (l').	159
Faridondaine (la).	265
Feu (le) du prisonnier.	437
Feux (les) follets.	477
Fille (la) du peuple.	255
Filles (les).	341
Fils (le) du Pape.	357
Fortune (la).	274
Fous (les).	495
Frétillon.	56
Fuite (la) de l'Amour.	271
Garde (la) nationale.	289
Gaudriole (la).	15
Gaulois (les) et les Francs.	43
Gotton.	455
Gourmands (les).	63
Grand'mère (ma).	18
Grande (la) orgie.	71
Grenier (le).	580
Guérison (ma).	311
Gueux (les).	35
Habit (mon).	177
Habit (l') de cour.	155
Halte-là, où le Système des interprétations.	251
Hâtons-nous.	487
Hirondelles (les).	544

Hiver (l').	150	
Homme (l') rangé.	82	
Impromptu.	350	
Indépendant (l').	197	
Infidélités (les) de Lisette.	97	
Infiniment (les) Petits.	407	
In-octavo (l') et l'in-trente-deux.	379	
Ivrogne (l') et sa femme.	157	
Jacques.	<i>Mon jardin?</i>	507
Jean de Paris.		509
Jeanne-la-Rousse.		447
Jeannette.		119
Jeune (la) Muse.		332
Jour (le) des morts.		77
Jours (mes) gras de 1829.		440
Juge (le) de Charenton.		161
Juif (le) errant.		449
Lafayette en Amérique.	370	
Laideur et beauté.	467	
Lampe (ma).	239	
Liberté (la).	303	
Louis XI.	261	
Lutins (les) de Monthléri.	415	
Madame Grégoire.	39	
Maison (la) de santé.	535	
Maître (le) d'école.	80	
Malade (le).	329	
Margot.	115	
Mariage (le) du Pape.	424	
Marionnettes (les).	117	
Marquis (le) de Carabas.	152	
Marquise (la) de Pretintaille.	267	

Maudit Printemps.	366
Mauvais (le) vin, ou les <i>car</i>.	287
Ménétrier (le) de Meudon.	519
Mère (la) aveugle.	29
Messe (la) du Saint-Esprit.	281
Métempyscose (la).	389
Mirmidons (les).	207
Missionnaire (le) de Mont-Rouge.	417
Missionnaires (les).	235
Monsieur Judas.	183
Mort (la) de Charlemagne.	213
Mort (la) du Diable.	412
Mort (la) du roi Christophe.	247
Mort (la) subite.	233
Mort (la) de Trestaillon.	263
Mort (le) vivant.	26
Mouche (la).	421
Muse (la) en fuite.	295
Musique (la).	52
Nabuchodonosor.	283
Nacelle (ma).	167
Nature (la).	242
Nègres (les) et les Marionnettes.	429
Nostalgie (la).	472
Nourrice (ma).	475
Nouveau (le) Diogène.	88
Nouvel ordre du jour.	291
Octavie.	563
Oiseaux (les).	134
Ombre (l') d'Anacréon.	293
On s'en fiche.	123
Opinion de ces Demoiselles.	127
Orage (l').	191
Oraison funèbre de Turlupin.	591

Orangs-Outangs (les).	502
Paillasse.	170
Pape (le) Musulman.	459
Parny.	17
Parques (les).	89
Passez jeunes filles.	451
Passy.	518
Pauvre femme (la).	523
Pauvres (les) amours.	588
Pèlerinage (le) de Lisette.	599
Petit (mon) coin.	202
Petit homme (le) gris.	20
Petit homme (le) rouge.	426
Petits (les) coups.	108
Petite Fée (la).	173
Pigeon (le) messager.	509
Plus de Politique.	137
Poète (le) de cour.	562
Poniatowski.	497
Prédiction de Nostradamus.	521
Préface.	297
Prière d'un épicurien.	34
Prince (le) de Navarre.	215
Printemps (le) et l'automne.	21
Prisonnier (le).	548
Prisonnier (le) de guerre.	423
Prisonnière (la) et le Chevalier.	103
Proverbe (le).	445
Psara ou chant de victoire des Ottomans.	577
Quatre âges (les) historiques.	516
Quatorze (le) juillet.	451
Qu'elle est jolie.	193
Refus (le).	479

Reliques (les).	455
Republique (ma).	145
Requête.	67
Restauration (la) de la chanson.	491
Retour (le) dans la patrie.	226
Révérends pères (les).	204
Rêverie (la).	181
Roger Bontemps.	13
Roi (le) d'Yvetot.	5
Romans (les).	106
Rosette.	256
Rossignols (les).	244
Sacre (le) de Charles le Simple.	403
Sainte alliance barbaresque.	200
Sainte alliance des peuples.	240
Scandale (le).	107
Sciences (les).	343
Sénateur (le).	107
Si j'étais petit oiseau.	180
Soir (le) des noces.	149
Souvenirs d'enfance.	505
Souvenirs (les) du peuple.	434
Suicide (le).	512
Sylphide (la).	304
Tailleur (le) et la Fée.	323
Temps (le).	258
Tombeau (le) de Manuel.	432
Tombeau (mon).	443
Tombeaux (les) de juillet.	524
Tour (un) de Marotte.	59
Tournebroche (le).	527
Treize à table.	572
Trembleur (le).	276
Trinquons.	84

⊗ 540 ⊗

Troisième mari (le).	86
Troubadours (les).	375
Vendanges (les).	280
Ventru (le).	219
Ventru (le), ou compte-rendu de la session de 1818.	231
Vertu (la) de Lisette.	359
Vieillesse (la).	112
Vieux (le) caporal.	470
Vieux (le) célibataire.	57
Vieux (le) drapeau.	277
Vieux habits, vieux galons.	78
Vieux (le) ménétrier.	140
Vieux (le) sergent.	347
Vieux (le) vagabond.	503
Vilain (le).	132
Vin (le) et la coquette.	156
Vin (le) de Chypre.	515
Violon (le) brisé.	325
Vivandière (la).	210
Vocation (ma).	151
Voisin (le).	110
Voyage au pays de Cocagne.	48
Voyage (le) imaginaire.	373
Voyageur (le).	354

FIN DE LA TABLE.

